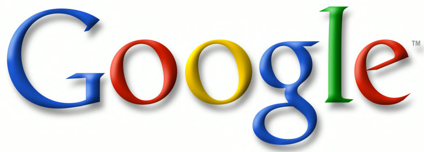
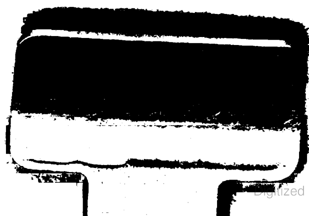




JEAN LORRAI

LE TRETEA

ROMAN DE MŒURS
THÉATRALES E
LITTÉRAIRES

Jean BOSC & Cie Ed

LE TRÉTEAU

ŒUVRES DE JEAN LORRAIN

Les Lépillier, roman. Paris, Giraud, 1884, in-18.
Très Russe, roman. Paris, Giraud, 1886, in-18.
Dans l'Oratoire (portraits de gens de lettres). Paris, Dalou, 1888, in-18.
Sonyeuse. Paris, E. Fasquelle, 1891, in-18.
Sensations et Souvenirs. Paris, E. Fasquelle, 1895, in-18.
Un Démoniaque. Paris, Dentu, 1895, in-18.
Une Femme par jour, illustrations de Mitis, Paris, Borel, 1896, in-18.
Ames d'Automne, illustrations d'Heidbrinck. Paris, E. Fasquelle, 1898, in-18.
Heures d'Afrique (Notes de voyages). Paris, Fasquelle, 1899, in-18.
Madame Baringhel. Paris, E. Fayard, 1899, in-18.

Librairie Ollendorf.

La Petite Classe, préface de Barrès.
Histoires de Masques (Couverture de Henry Bataille)
Monsieur de Phocas (Couverture de Geo-Dupuis).
Poussières de Paris.
Princesse d'Ivoire et d'Ivresse (Couverture de Manuel Orazi).
Le Vice Errant (Couverture de Lorant-Helbron).
Monsieur de Bougrelon.
Propos d'Ames simples (Couverture de Sem).
Fards et Poisons (Couverture de Maignien).
L'Ecole des Vieilles Femmes.

Librairie Universelle, 33, *rue de Provence.*

La Maison Philibert, roman.

POÈMES

L'Ombre ardente. Fasquelle, 1897.
Modernités. Savine, Paris, 1885.
Les Griseries. Tresse et Stock, 1887.
Le Sang des Dieux. Lemerre, 1882.
La Forêt bleue.

THÉATRE

Brocéliande, 1 acte, joué à l'Œuvre.
Yanthis, 2 actes, joué à l'Odéon.

JEAN LORRAIN

LE TRÉTEAU

Roman de mœurs
théâtrales et littéraires



PARIS
JEAN BOSC ET Cie, ÉDITEURS
64, RUE TAITBOUT, 64

1906

Il a été tiré de cet ouvrage :
Dix exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

LE TRÉTEAU

I

— Oh ! celui-là, je le salerai ! Ces messieurs abusent. Ils ont besoin d'être rappelés à l'ordre ; c'est l'injure et la diffamation qui s'étalent quotiennement dans les feuilles. La presse est la honte... — Mettez une des hontes ! — Soit, mais la plus scandaleuse des hontes de ce pays. C'est effroyable, ce qu'on lit tous les jours sur les noms les plus honorés, les plus honorables. Ces messieurs ne respectent rien, ni l'âge, ni le talent, ni les services rendus. La vie privée elle-même... J'en tiens un, tant pis pour lui, il paiera pour les autres.

— Mais Rébert n'est pas un journaliste, objectait, en rassujetissant son lorgnon, un plastron impeccable encadré de revers de moire ; Rébert, c'est un romancier ; mieux, c'est un écrivain.

— Mais il écrit dans un journal, ripostait l'interpellé, le président Gougeard, les sourcils contractés sur une assez jolie tête de quadragénaire à la physionomie précise, je lis son nom toutes les semaines dans *le Don Juan*.

Le convive au monocle revenait à la charge :

— C'est même plus qu'un écrivain, c'est un poète : Rébert a été joué aux Français, l'ignorez-vous, mon président ? C'est la littérature que vous frappez et non plus le journalisme.

Un long jeune homme à l'œil bleuâtre se hasardait et tortillait d'un doigt nerveux les poils d'une petite moustache blonde.

— Rébert compte même auprès des jeunes, réclamait-il d'une voix de fausset, et il a écrit des vers admirables. Son roman, *l'Homme aux bracelets d'opale*, est presque un chef-d'œuvre. Il a été traduit dans toutes les langues, et c'est un attentat de lèse-beauté que de condamner Rébert.

Le magistrat s'était renversé en arrière. Il toisait de haut son interlocuteur :

— Vous direz tout ce que vous voudrez, Monsieur. Il y a plainte et M. Rébert passe le mois prochain à la 11e Chambre; j'appliquerai la loi, sans me soucier de la personnalité du coupable. La justice n'a qu'une balance.

— Et quelques faux poids... chuchotait à son voisin une brune de chair opulente, sertie dans une robe de velours noir.

Il y eut un silence. La réflexion chuchotée de la dame brune avait fait long feu.

Les maîtres d'hôtel changeaient le troisième service, l'habit à revers de moire tentait une nouvelle sortie :

— Rébert est nationaliste, il sera condamné; il en a écrit quelques raides au moment de l'Affaire.

— C'est toujours du raide qu'écrit M. Rébert, minaudait avec un brusque déploiement d'éventail une mince et menue personne d'un âge indéfinissable.

A quoi un gros père à large face épanouie : — La vérité est toujours raide, voilà pourquoi, Mademoiselle, les anciens la représentaient nue.

— Ah ! monsieur Farnier... protestait la jeune centenaire, en voilant de son éventail le parchemin poudrerisé d'un vieux visage d'adolescente.

Une voix de baryton s'élevait au bout de la table : « Ce pauvre Rébert a quelque peu taquiné la Vérité en marche, Gougeard ne le lui pardonnera pas », et, fa-

milier envers son confrère, un magistrat assis à l'autre bout de la table, étouffait des petits grognements sourds.

La belle Mme Gougeard, d'une immobilité d'idole dans une splendeur d'épaules un peu mûres, mais demeurées superbes, des épaules célèbres dans tout le barreau et même dans les ministères, regardait de haut l'homme aux petits yeux et au groin de porc qui avait osé si familièrement interpeller son mari. Mme Gougeard avait une ligne de cou admirable, la nuque longue et flexible que Canova prête à ses Psychés. Depuis le potage, Mario Nérac, qui avait l'honneur d'être assis auprès d'elle, se caressait les yeux à la pulpe nacrée de cette gorge et de cette chair. Le vallonnement des seins fuyait dans un creux d'ombre tout à fait incitant sous une large barrette de rubis et de brillants limitant le corsage. La belle Mme Gougeard ne mettait jamais de collier ! La moindre parure eût brisé la ligne unique de son cou ; mais de magnifiques perles larmaient à ses oreilles, et dans la dorure solide de ses cheveux, qui la coiffaient comme d'une conque dans un mouvement de savante ondulation, fusait et scintillait, frisonnante, une liquide aigrette de diamants.

C'était une créature de luxe et d'indolence, dont le visage absolument grec s'idéalisait encore d'un masque d'indifférence impénétrable. Avait-elle remarqué la présence du jeune homme auprès d'elle ? Depuis le potage auquel elle n'avait pas touché, elle se tenait silencieuse, uniquement préoccupée, on eût dit, de s'offrir de profil. A peine soulignait-elle d'un rare éclair de ses prunelles vertes quelques réparties de causeurs ; et Nérac, qui l'observait de coin, grisé par cette beauté hallucinante, ne pouvait s'empêcher de la comparer en lui-même à quelque courtisane de l'antiquité grecque, Laïs de Corinthe ou Aspasie d'Athènes, tout à coup réincarnée dans la dédaigneuse apathie d'une riche bourgeoise.

La familiarité de Lamberet, le confrère de Gougeard, interpellant, d'un bout de la table à l'autre, la morgue du

président, avait fait tressaillir cette belle impassibilité. C'est un regard noir que Mme la présidente attachait sur l'interrupteur, de l'électricité était dans l'air et Nérac en sentait en lui l'imprévue détente, un malaise pesait dans la salle à manger.

« L'affaire Dreyfus a déchaîné tant de haines, hasardait une voix. — Oh ! pas de politique ici », implorait la voix de la maîtresse de maison ; et, conciliante, Mme Massicot, l'air d'une jument de corbillard sous les marabouts et les pendeloques de jais dont s'empanachait son deuil, posait une petite main moite sur celle de Gougeard assis auprès d'elle. A quoi le magistrat : « Mais la justice n'a pas d'opinions politiques. Un magistrat ne connaît que le Code. » Gougeard rendait la sentence avec la netteté d'un couperet.

Il y eut un autre silence, aussitôt suivi d'une reprise de conversation générale. La livrée passait des chauds-froids de volailles. On acquiesçait enfin au désir des maîtres de maison, on remuait autour de la table des actualités et des racontars. Ceux de coulisses passionnaient les femmes. Laveraut, de l'Institut, narrait avec force détails la dernière aventure de Lola Minès, des Folies-Bergère. La belle enfant aurait été surprise avec son frotteur par son bailleur de fonds, le banquier Rostein, qui, trois jours avant, lui avait pardonné une passade avec un lieutenant de hussards. « *Bis repetita non placent* », se serait écrié le financier en prenant sa mie en mal de frotteur. A quoi la danseuse indignée : « *Bis*, vous calomniez l'armée », vengeant ainsi dans un aveu de sincérité l'insulte faite à la vigueur de son porte-sabre. « Car, concluait Laveraut, Lola Minès a la mémoire du cœur. » Il dit, d'ailleurs, un autre mot tout à trac comme un grand seigneur du dix-septième siècle.

Deux corsages décolletés se pâmaient aux récits graveleux de l'académicien. Laveraut, le nez dans son assiette, fouillait d'un œil expert le corsage en émoi des deux dames. Un autre groupe se penchait avidement sur

un petit homme chauve, celui-là distillant, fiel et miel, les détails circonstanciés d'un scandale de club : le comte de Lavarède expulsé du *Matching*, à la suite d'une conversation trop intime avec un chasseur du cercle. Le narrateur, M. Pillois, député de l'extrême gauche, mettait une joie évidente à décortiquer le leader de l'extrême droite, compromis dans cette affaire. Enfin, de l'autre côté de la table, vis-à-vis de Nérac, deux grosses dames débordantes s'inclinaient, passionnément attirées l'une vers l'autre, pour se confier la dernière infamie du marquis de Closmirail. Ce fieffé coureur ne venait-il pas de tromper encore une fois sa pauvre femme ; et, dans leur animation indignée, elles écrasaient naturellement de leurs gélatines un pauvre petit jeune homme sans conséquence, malheureusement assis entre elles. « Oui, c'est la marquise qui a reçu la note du joaillier, glapissait la plus importante des deux commères, Mme Pillois elle-même. Une rivière de soixante mille francs, chère madame, que ce misérable avait offerte à la Disdéri, la mime italienne ; et comme c'est son argent qui danse, car il y a longtemps que Closmirail est ruiné, vous jugez des cris qu'elle a faits. — Des cris de pintade plumée vive, hasardait le jeune homme écrasé. » La femme du député ne relevait pas l'objection ; extrême gauche comme son mari, elle prenait l'infidélité du marquis comme thème à une violente diatribe contre l'immoralité de la noblesse et l'ignominie des classes dirigeantes, les temps étaient mûrs, le socialisme seul balaierait cette société pourrie.

Nérac, mélancoliquement assis entre la belle Mme Gougeard et une vieille dame sourde, écoutait avec stupeur monter ce flot de boue et de fiel. Arrivé, il y a huit jours, de sa Provence, les yeux encore remplis du bleu profond des ciels de là-bas, comme l'esprit imbu des préjugés et des respects d'une éducation provinciale, cet Avignonnais n'en croyait encore ni ses oreilles, ni ses yeux. Ç'avait d'abord été la déception à son arrivée à

la gare de Lyon, ce quartier morne et sale, plus triste dans l'anonymat de ses bâtisses neuves et la banalité de ses constructions géantes que dans le pittoresque grouillant de ses maisons anciennes. C'est le cœur serré qu'il avait traversé des rues bordées d'entrepôts et de casernes. Il était débarqué, un matin, dans une lueur fausse de petit jour, et il était plus de neuf heures. Il pleuvait une pluie fine et glacée, dont l'humidité pénétrante vous mettait du spleen dans l'âme et du froid dans les moelles, et cette pluie-là n'avait pas cessé depuis son arrivée. Voilà huit jours qu'il vivait dans la brume, le nez collé contre la vitre sale de sa chambre d'hôtel, regardant lamentablement couler la Seine et la pluie tomber. Son cousin de Puymégard lui avait conseillé un hôtel du quai Voltaire : la vie est moins chère sur la rive gauche et puis, de là, il aurait une vue admirable : la Seine, le Louvre et le panorama unique des quais.

La Seine roulait une eau jaune, lourde, sous une trame continue de crêpe liquide; entre les berges éplorées, de lourds chalands cheminaient, côtoyés par les petits bateaux à vapeur; sur les quais, des passants maupiteux se bousculaient, pataugeaient dans la boue, éclaboussés par des fiacres; un incessant fracas d'omnibus et de tramways secouait, de l'aube à minuit, tout l'hôtel; le matin, des cris de camelots le réveillaient; ils reprenaient dans la soirée et l'assourdissaient très tard des offres hurlées de *la Patrie* et de *la Presse*. Et sa chambre!!! Les feux de bois, qu'il allumait dans la cheminée, n'avaient encore pu en chasser une atroce odeur de vieux linge et de moisissure qui lui affadissait le cœur.

Quant au ciel de Paris, tantôt couleur de suie, tantôt morne et terne comme la vitre dépolie d'un vasistas, il ne pouvait se faire à sa lourde opacité de colle de pâte. Ah ! comme il pesait sur ces toits du Louvre que son oncle Véran lui avait tant vantés là-bas. Comme cette absence de lumière attristait et encrassait son âme impressionnable d'artiste et de méridional. Le ciel de

Paris, ah ! comme il était loin de la pureté des horizons de la Vaucluse balayés par le mistral ; et Nérac finissait par avoir une peur irraisonnée de cette ville fantôme, irréelle et lointaine, quoique cependant toute proche, à travers ce suaire de perpétuel brouillard.

Le découragement de Mario s'amoindrissait cependant vers le soir, à l'heure où la ville s'allume. La féerie des quais et des ponts reflétant leur éclairage dans le fleuve; tant de points lumineux égrenés, comme de grosses perles jaunes, dans le naphte liquide de l'eau; le mouvement vermiculaire des lanternes des voitures et le raccrochage éclatant des spectacles du soir sur le transparent des affiches secouaient sa lassitude, le tiraient de sa torpeur. Sa tristesse amusée s'intéressait à toute cette agitation nocturne, les affiches de spectacle aussi le tentaient; mais si violente que fût son envie, il n'avait encore pu se résoudre à entrer dans un théâtre. Linda Monti était pourtant en représentations au Châtelet et, comme tous les hommes de sa génération, Nérac avait la hantise et l'obsession de la tragédienne. C'était surtout pour elle qu'il était venu à Paris, attiré vers sa gloire, comme vers une étoile. La Monti, malgré sa vogue établie, menait péniblement vers la centième un mauvais drame antique à grand spectacle, dont elle était la seule attraction ; mais on répétait ferme, au même théâtre, cinq actes en vers de Morfels, un des fournisseurs attitrés de Linda, et la première devait avoir lieu dans les premiers jours de l'autre mois.

Mario se réservait pour cette première, ou du moins pour la répétition générale. Son cousin de Puymégard, très répandu dans le monde des théâtres, lui avait promis de le conduire à l'une ou à l'autre; il était inutile qu'il allât voir la Monti dans *Apollonia*, elle lâchait le rôle qui était mauvais et n'y était pas bien fameuse. « Réservez-vous pour *Jeanne de Naples*, la machine de Morfels, c'est tout à fait un rôle pour elle, Linda y sera parfaite. »

Nérac avait aussi d'autres raisons pour n'être pas sorti le soir. Depuis son arrivée, une mauvaise grippe le forçait à mille précautions. Il la soignait mal, contraint qu'il était dans la journée à cent et une démarches et à un tas de visites, tant chez des parents que chez des amis des siens (toutes les influences sont utiles et pouvaient faciliter ses débuts dans le monde parisien). Le Provençal y venait, le cœur gros d'ambitions et hanté de quels rêves! Il devait ménager l'un et l'autre, manœuvrer avec adresse et audace, et user de toutes les diplomaties pour parvenir; enfin, Mario se méfiait de la coupe de son habit noir. « Avez-vous un habit, lui avait dit son cousin Puymégard en le reconduisant lors de sa première visite, un habit de bonne coupe? Vous avez une jolie taille. Il faut la mettre en valeur. A Paris, l'important avant tout est de plaire. La première impression est tout. Vous avez la chance d'être né et d'avoir des relations, une famille; vous entrez de plain-pied dans le monde, c'est un avantage. Allez vite chez mon tailleur, commandez-vous un habit de soirée (et le conseiller d'État lui avait donné l'adresse). Sachez que, rentrant dans un salon, les femmes vous regarderont aux épaules et les hommes dans les yeux. Un bon tailleur vous fait la taille droite, et la conscience d'être bien habillé vous fait porter beau. Tout est là. »

C'est cet habit noir qu'étrennait ce soir le jeune Provençal. M. de Puymégard l'avait fait inviter chez les Massicot. Mme Massicot, née de Firens, était vaguement alliée aux Nérac. Mme Massicot était de Carpentras, elle n'avait pu refuser à M. de Puymégard une invitation pour son petit-cousin. Tout féru qu'il fût de son talent et de son physique, c'est avec une certaine émotion, et même de la déférence, que Nérac avait pénétré dans le vaste appartement qu'habitaient, rue de Lille, son cousin et sa cousine Massicot. Il savait qu'il trouverait là des gros bonnets de la magistrature, des membres de l'Institut, des personnalités du monde politique, des députés,

voire même des sénateurs bien en cour auprès du gouvernement; et ce monde assis, cossu, pourvu de charges et riche d'influence, impressionnait vivement la nervosité du jeune homme. Il pouvait, dès ce soir, conquérir là quelques utiles protections. Dès l'entrée, la tenue sévère de la livrée et le luxe massif et volontairement bourgeois de l'appartement avaient achevé d'intimider l'Avignonnais. Un valet de pied avait proclamé son nom, à travers les chuchotements du grand salon, à la façon d'un héraut d'armes. Mme Massicot, assise au coin de la cheminée, s'était levée, déjà lourde et tassée par la cinquantaine, et du bord de son fauteuil lui avait hâtivement serré la main. Personne n'avait fait attention à lui; le référendaire au Conseil d'État l'avait vaguement présenté, et puis le « madame est servie » avait fait passer dans la salle à manger.

Le hasard l'avait placé entre la belle Mme Gougeard et une vieille personne à face de momie, pauvre sourde murée dans son infirmité; et maintenant que la bonne chère avait rompu la glace et délié les langues, le jeune homme écoutait, à la fois stupide et atterré. C'était là cette société d'élite dont l'influence et l'autorité pouvaient lui ouvrir, lui faciliter la fortune et la gloire, ces lumières de la magistrature, ces puissances du barreau et de la finance (car il y avait là Merussi, le grand banquier)! C'était là, enfin, la fleur de Paris intellectuel et politique; il y avait là les leaders de la Chambre et du Sénat qui tenaient en échec les majorités et décidaient des ordres du jour! Il y avait aussi des noms fameux de l'Institut, et toute cette aristocratie du talent et de l'intelligence tenait des propos de goujat. C'étaient des scandales d'alcôve et des propos de cuvette qui passionnaient la gravité de ces messieurs chauves : les corsages de ces grosses dames pantelaient, délicieusement émus par des allusions et des sous-entendus de corps de garde; toute la table communiait, épanouie dans la médisance et la grossièreté; de visibles rancunes se satisfaisaient dans

cette marée d'obscénité montante; et, au milieu de toutes ces bouches fielleuses et dénigrantes, l'académicien Laveraut, descendu au rôle d'amuseur de jeunes dindes, tenait des propos d'échotier mondain. Mario se taisait, écœuré dans un instinctif mouvement de recul. Il trouvait la laideur physique égale à la laideur des âmes. Ces ventres ballonnés, ces teints de congestion et de couperose, ces bajoues, ces goitres et ces yeux éraillés, ces gorges mûres, ces cheveux teints et ces maquillages, c'était là l'élite d'une société ! La goinfrerie des hommes surtout l'exaspérait : il voyait là des mentons gras de sauce et des avancements de mâchoire dont eussent rougi des rouliers de son pays. Heureusement les épaules de la belle Mme Gougeard lui étaient-elles une oasis dans sa grande détresse. Il prenait sur lui de lui adresser la parole. — « Pourquoi M. Rébert est-il poursuivi ? faisait-il en se penchant sur la barrette de diamants et de rubis. — Pour diffamation, Monsieur. — Pour diffamation ? — Vous l'ignoriez ? — A quoi peut-il être condamné ? — Oh ! le plaignant demande deux cent mille francs; il sera condamné à cinquante mille au moins, sans parler des mois de prison. — De la prison ! — Il peut même attraper six mois, la loi est formelle, mais six mois sont le maximum. — Six mois, cinquante mille francs ! — Oh ! mais rassurez-vous, M. Rébert ne risque rien, *le Don Juan* paiera, le journal est solidaire. — Cinquante mille francs ! répétait le jeune homme atterré. — Et puis, M. Rébert n'est pas en peine, reprenait la jolie femme d'une voix lente, M. Rébert a des amies riches, Mlle Julia Ninon s'intéresse beaucoup à lui. Il doit même l'épouser, ils font bourse commune, vous l'ignoriez ? », et la belle présidente laissait tomber la conversation, avec un regard de haut pour ce jeune homme assez peu parisien pour ignorer les liaisons célèbres du boulevard.

Le poète Rébert, une de ses admirations de sa jeunesse, était entretenu !

De l'autre côté de la table des rires éclataient, le nom de Linda Monti venait d'être prononcé. — « *Jeanne de Naples*, bouffonnait une voix, Morfels est très inquiet, l'enfant se présente mal. — Comment ? — Mais oui, les répétitions ne vont pas, mais pas du tout ; la Monti n'est pas amoureuse. — Comment ? — Mais oui, quand la Monti n'a pas de béguin, elle ne rend rien dans ses rôles, c'est une nerveuse. Il lui faut le désir pour la galvaniser. Ah ! les directeurs le savent bien, ils s'arrangent toujours pour lui donner comme partenaire un comédien dont le physique lui revient. Avec Samery, souvenez-vous-en, il y a dix ans, elle était admirable : c'était le ménage. Dans la machine de Morfels elle joue avec Bellay : elle l'a dans le nez. Ah ! comme le dit Morave, son directeur, cette garce-là, quand elle n'a pas un homme dans la peau, elle ne marche pas, impossible de lui faire rien donner ! » La table s'esclaffait. Nérac, l'estomac serré à crier, regardait la salle tourner autour de lui dans un subit flamboiement de bougies; la tête lui chavirait. Des étoffes et des satins criaient dans un bruit de chaises remuées : on se levait pour passer au salon. Le jeune homme faisait comme tout le monde et offrait son bras à Mme Gougeard.

II

Nérac rentrait chez lui en proie à une irritation sourde; il ne rapportait de ce dîner que de la haine et de la rancune, il s'y mêlait aussi une grosse déception, une déception d'enfant mystifié et leurré sur la valeur d'un jouet ou le goût d'une friandise, car il y avait dans ce jeune homme un côté charmant et puéril. Ce méridional, tout roublard qu'il fût, était demeuré un grand gosse. Tous ces gens-là, sans s'en douter, avaient piétiné sur ses illusions, ses espérances et culbuté ses idoles. Ainsi Rébert était un entretenu. Il passait à la caisse toucher le prix de ses attaques, ses attaques on eût dit justicières dans leur littéraire virulence, et c'était encore moins le polémiste que l'homme vendu qu'allait frapper en lui la justice, car l'immoralité de sa vie révoltait. Cet aboyeur se doublait d'un ruffian, et c'est ce ruffianisme qui indignait et désolait le jeune homme. Qu'apprendrait-il sur les autres écrivains, et quels cloaques étaient leurs âmes, si Rébert était l'homme qu'on lui avait dit! Quant à Linda Monti, cette espèce de madone de l'art, qu'il mettait sur un autel, c'était une fille et rien de plus. Elle ne s'animait que sous l'étreinte du mâle. C'était une brute dont le désir sexuel faisait tout le génie, et pour tirer de l'instrument merveilleux qu'elle était le rythme

de ses attitudes et la mélodie de sa diction, les directeurs et les auteurs devaient se préoccuper de lui chercher et de lui trouver un amant. Il fallait le rut à cette hystérie, un étalon à cette cavale, et l'archet seul faisait la valeur du violon. Quelle déchéance! Linda Monti était cette créature avec ce profil de rêve et ces yeux de fleur! Et Nérac avait presque envie de pleurer. D'abord, il s'était tenu à quatre pour ne pas injurier et frapper tous ces gens; maintenant il avait au cœur une grosse peine, une grosse peine de tout petit enfant.

Tout en montant l'escalier, son bougeoir à la main, car l'hôtel de Mario n'avait pas d'ascenseur et le gaz y était éteint bourgeoisement à onze heures, le jeune homme se remémorait les groins, les faces camuses, obtuses, les bajoues et les lippes de toute cette société d'arrivés et de repus, et il s'étonnait moins de l'ordure des propos sortis de telles bouches.

Il mettait la clef dans sa serrure et entrait dans sa chambre. Il se débarrassait de son pardessus, ôtait son chapeau, allait à la cheminée, et, allumant les bougies des flambeaux, se regardait longuement dans la glace.

Mario Nérac était très beau. Il le savait et, sans se l'avouer, il rangeait, parmi ses atouts, l'appoint de son physique. Nérac était un méridional blond; il corrigeait le mouvement de la lourde mèche d'or foncé qui lui barrait le front; les yeux, profondément enchâssés sous l'arcade sourcilière, roulaient d'admirables prunelles vertes. Au collège, par plaisanterie, ses camarades le comparaient à Antinoüs. Nérac avait, en effet, la construction du front et la forme de paupières du favori d'Adrien; le nez droit, aux narines renflées, était également grec, mais le bas du visage, la bouche et le menton étaient franchement sarrasins. Ce mélange hardi de deux races donnait à l'ensemble un caractère éminemment sensuel; le jeune homme n'en ignorait pas le pouvoir. Conscient de son charme, il jouait à merveille de ses prunelles cares-

santes et de son sourire prometteur. Des petites dents courtes et solides entre deux lèvres charnues, une bouche rouge comme un fruit sous le flot d'un beau sang, tous ces détails d'une physionomie captivante, Nérac les contemplait et les dénombrait lentement. La fatigue du dîner et de la veille lui tirait légèrement les traits, mélancolisant et affinant d'une tristesse charmante ce que le visage avait peut-être en trop de santé et de vigueur. Le plastron plissé, la cravate blanche seyaient bien au teint mat et légèrement ambré du méridional; l'habit noir étoffait sa musculature en amincissant sa taille, et le jeune homme ne pouvait s'empêcher de s'adresser à lui-même un sourire. Oui, il était très beau; mais dans vingt ans, quand il serait arrivé comme les autres, que resterait-il de tout cela? Il serait peut-être, lui aussi, un monsieur à bajoues, au masque flasque, aux petits yeux vitreux noyés dans de la graisse ou plissés dans des rides, et bavant à cœur joie la boue et le fiel sur les illusions des jeunes gens d'alors. On dirait que c'est la revanche de l'âge mûr sur la jeunesse, et de la laideur sur la beauté, que cette désespérante école de cynisme et de gouaillerie sceptique faite par les hommes de quarante ans à ceux de vingt-cinq. Non, non, lui Mario ne serait jamais ce chercheur de tares et ce mauvais éducateur; et plus qu'au sénateur goitreux et au député dénigrant de ce dîner, Nérac en voulait à son cousin, au beau Pierre de Puymégard, qui, avec son ironie légère et son élégant je m'en-fichisme, n'avait respecté personne et avait bien plus profondément que les autres ulcéré la plaie saignante de ses illusions. Son cours de parisianisme n'avait pas longtemps duré : juste les vingt minutes qui séparent les premiers numéros de la rue de Lille de l'hôtel du quai Voltaire, où demeurait Mario. Un coupé attendait M. Puymégard, mais le référendaire au Conseil d'État ne l'avait pas pris. La pluie avait cessé de tomber, un petit vent frais s'était levé en même temps que la lune montante et, sur un ciel balayé de nuées, la

magie de Paris nocturne profilait, découpée en dents de scie, une profusion jaillissante de clochers d'églises, de tourelles et de toits ; la Seine, devenue d'étain lumineux sous l'arche noire des ponts, parachevait la fantasmagorie; M. de Puymégard était trop artiste pour ne pas apprécier ce Paris d'eau-forte. Il avait offert au jeune homme de le reconduire à pied jusque chez lui, le coupé suivrait. Le Parisien avait pris familièrement le bras du Provençal et, dans la solitude du quai d'Orsay, Mario, pris au charme de silence, s'étonnait de marcher dans une ville de palais et de silhouettes qu'il ne reconnaissait pas.

— Cet air froid ranime. Il faisait une chaleur dans ce salon. Ah ! Paris est une ville admirable, le Paris des quais surtout. Il n'y a nulle part rien de si beau. Mais vous avez l'air préoccupé, mon ami. Ah ! Avignon vous manque et la maman aussi... déjà ? Vous seriez-vous ennuyé chez nos cousins, il y avait là pourtant une chambrée choisie et des gens d'esprit qui ont dit bien des bêtises... Que d'inepties ! (et le référendaire au Conseil faisait pirouetter sa canne). Mais dans le monde, il faut descendre au niveau de la majorité, la médiocrité rassure; on est de plain-pied avec tous. Vous vous y ferez, je m'y suis fait.

Nérac, la gorge encore contractée, faisait un effort :

— Mon cousin, est-il vrai que M. Rébert soit entretenu, que Mlle Lia Ninon l'aide de son argent ?

— Cette histoire vous préoccupe. Ils sont, en effet, très liés et la sottise de l'opinion veut qu'ils soient amants; je n'en crois rien. Rébert est un artiste et un voluptueux qu'amuse et satisfait le luxe de la courtisane; ses roueries de fille l'intéressent aussi comme romancier, il étudie là, sur le vif, les trucs et les tares du commerce de la natte et de la cuvette. Lia Ninon n'a pas de secrets pour lui, c'est une amie. Les philosophes de la Grèce n'en usaient pas autrement avec les courtisanes. Mais de là à conclure que Rébert dirige et conseille les prati-

ques galantes dont il profite, et que les deux complices finiront par s'épouser, c'est tout autre chose. Rébert a, je le sais, le tort de monter dans les voitures de Lia, mais l'épouserait-il un jour, cela n'a aucune, aucune importance. Beaucoup d'hommes de lettres finissent par épouser des demoiselles. On dirait que les professions s'attirent; c'est en somme de la joie que vendent l'un et l'autre, joie de l'esprit chez l'écrivain, joie de la chair chez la demoiselle, le tout est de les épouser riches. A Paris, le mépris des honnêtes gens ne résiste pas à une bonne table.

Il y eut un silence.

— Et Linda Monti ? hasardait timidement Nérac.

— Linda, des bourdes et des calomnies, Linda est une grande artiste, elle vibre et sa vibration se prolonge en nous. Elle sait créer du rêve, de l'infini, de la douleur et de l'extase. Ces créatures-là vivent avec leurs nerfs et ont le droit absolu de prendre où elles veulent les sensations propres à éveiller cette nervosité. On ne chicane pas à une plante rare la qualité de son fumier. On prête à la Monti beaucoup d'aventures, on ne prête qu'aux riches ; mais, vraies ou fausses, qu'est-ce que cela nous importe si sa diction nous émeut jusqu'aux larmes et si ses attitudes restent admirables. Nous avons à juger l'artiste et non la femme. Ah! que tout cela est donc mesquin et bourgeois. La Monti vit dans une atmosphère de feu, elle doit brûler de temps en temps. On lui a même prêté des machinistes, tout cela parce qu'elle a créé une Messaline. C'est idiot et puis après... quand elle eût pris son rôle au sérieux jusqu'au cabinet du lampiste ou du barbouilleur de décors ! Voyez-vous, mon cher ami, M. Nisard a écrit la théorie des deux morales. Ce n'est pas assez : il y a trois, quatre, cinq, six, dix, vingt, trente, cinquante, cent morales, autant de morales que d'individus, cela seul est rationnel et humain. Et puis la Monti coucherait-elle tous les soirs avec un régiment, cela n'a aucune, aucune importance.

Ils étaient arrivés à la hauteur de la rue du Bac, à quelques pas de l'hôtel de Mario. Le jeune homme laissait son cousin rallumer un cigare. Mario risquait une dernière question :

— Et Rébert sera condamné ? demandait-il d'une voix un peu tremblante.

— Oh ! cela sûrement, Gougeard le salera. Vous l'avez entendu comme moi.

— Ce M. Gougeard a donc pour Rébert une haine particulière ?

— Oui et non. Gougeard déteste en lui le journaliste et l'écrivain : il y a une vieille haine séculaire entre les hommes de robe et les hommes de lettres, le magistrat ne pardonne pas au littérateur les gros bénéfices qu'on prête aux rares privilégiés du métier. C'est plus que de la haine, c'est de la rancune et de l'envie. Les émoluments sont plutôt maigres au Palais. Ces messieurs supportent mal l'idée des centièmes et des éditions à gros tirage, opinion erronée et plus fausse encore que la balance de Thémis, car pour un arrivé des lettres, combien de meurt-de-faim ! Rébert est un écrivain et un écrivain en vogue; donc il est taillable, corvéable et condamnable à la merci de tout magistrat ; mais chez Gougeard cette haine professionnelle s'aggrave de griefs tout personnels, Gougeard a dans sa vie les plus puissants motifs d'exécrer les journalistes. Au moment de l'Affaire, notre président a été malmené à diverses reprises dans les feuilles nationalistes...

— Ah !

— Dreyfusard enragé (car c'est un magistrat de carrière), Gougeard a rendu quelques jugements qui n'ont point été du goût de *la Patrie française* ; ces messieurs ont éclaboussé le bon juge d'encres de toutes les couleurs et ils n'ont même pas épargné la belle Mme Gougeard.

— Comment ?

— Oui, cette belle personne que vous aviez à votre gauche, elle a, comme vous l'avez pu remarquer, de

très beaux bijoux... Mais vous êtes chez vous, mon ami.

Mario se trouvait, en effet, à sa porte. M. de Puymégard serrait la main du jeune homme et remontait dans son coupé.

— Bonne nuit, et surtout n'oubliez pas d'aller voir Mme Massicot à son jour, jeudi prochain, et si elle vous invite à ses dimanches, allez-y; la maison est ennuyeuse, mais on y rencontre des gens, et venez me voir un de ces matins, au Ministère.

Maintenant, dans sa chambre d'hôtel, le jeune homme se remémorait les conversations entendues, les propos surpris et le petit cours de morale tenu en dernier lieu par son cousin. Alors c'était cela le monde et c'était cela la vie: des rancunes, des intrigues, des rivalités, des ambitions mesquines avec beaucoup de boue et d'infamies jetées à tort et à travers sur les uns et les autres. Il n'y avait pas de justice, il n'y avait pas de vertu, personne n'était honnête, tout était à vendre ou vendu et, comme le disait si élégamment le conseiller référendaire, cela n'avait aucune importance...

La Justice, avec un grand J, la Justice elle-même n'existait pas. Rébert, absolument innocent des articles écrits sur le ménage Gougeard, serait impitoyablement condamné parce que de la race exécrée, de la race ennemie des journalistes odieux au terrible président; c'est la presse que Gougeard étranglerait de ses mains vengeresses en étranglant l'écrivain. Et le flot d'ignominie versé à plaisir sur cette délicieuse et belle Linda Monti...

Le jeune homme s'était accoudé au marbre de sa cheminée et, dans une espèce d'hallucination, regardait son visage se décomposer et se creuser étrangement dans le clair-obscur de la glace. C'était un autre Nérac qui lui apparaissait. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette face de spectre tout à coup surgie de l'ombre, et une phrase de Flaubert lui revenait, celle de la Correspon-

dance, où l'auteur de Salambô compare à une mauvaise odeur de cuisine montée d'un soupirail sa première conception vraie de la vie; oui, une mauvaise odeur de mangeaille et de pierre d'évier, quelque chose de commun, de matériel et de bas. C'était bien l'impression qu'il rapportait, lui, de sa première soirée dans le monde parisien.

Ses yeux tombaient alors sur deux petits cadres de cuivre posés sur le marbre de la cheminée: l'un contenait la photographie de sa mère et l'autre une vue de l'Olivetto, le mas de la vallée du Rhône où il avait été élevé. Sa mère, l'Olivetto! les meilleures années de sa vie, toute son enfance! Il prenait le plus petit de ces cadres et regardait longuement la figure paisible et douce qui y souriait, mélancolique. Quelle tranquillité résignée dans ce visage de vieille femme! Comme ce nez droit, cette bouche un peu mince, mais si calme, et ces yeux demeurés purs respiraient la loyauté, l'honnêteté et le devoir...

Ah! celle-là avait accepté la vie, sans murmure et sans révolte. Aussi, quel apaisement émanait, puissant et doux, de cette figure déjà pourtant usée! Qu'était-il venu faire ici? Elle était demeurée, elle, sur la terrasse plantée d'oliviers du mas, dont les longues balustres dominaient le Rhône; elle était demeurée là-bas et l'y attendait d'un cœur fidèle devant les ciels clairs balayés par le vent, là-bas avec les bleus violets du Mont-Vendoux à l'horizon... Et prenant la photographie à deux mains, Nérac la portait pieusement à ses lèvres. « Maman, maman », balbutiait-il dans un rauque sanglot, le cœur tout retourné de sentir sur ses mains la tiédeur de deux larmes.

*
* *

Nérac retournait chez sa cousine Mme Massicot. Il y

trouvait l'aimable femme tassée, nonchalante et lourde, dans le grand fauteuil Louis XIV du soir de son dîner. Elle causait, entourée de cinq ou six autres dames de mise cossue et neutre, bien plus préoccupées de leur entrée et de leur sortie que des riens qu'elles échangeaient. La conversation était pénible : la dernière séance de la Chambre, le nouveau projet de loi à faire accepter au Sénat et la hausse imminente du sucre formaient le fond de leurs entretiens. Les personnes riches parlaient de leurs ennuis de personnel, des exigences de la livrée, des frais montants de l'écurie et du coupé qui les attendait dehors. Des mères arrivées à leurs fins y énuméraient les trousseaux de leurs filles et les perles de la corbeille. Nérac, assis sur une chaise, à l'écart, comptait d'un œil lamentable les couronnes de laurier et les grandes lyres d'or imprimées dans la soie verte de la tenture. A son arrivée, Mme Massicot lui avait demandé des nouvelles de sa mère et de ses cousins d'Avignon, indiqué un siège, puis ne lui avait plus adressé la parole. Au bout de dix minutes, le jeune homme s'était levé et avait pris congé. L'entrée de quelques stagiaires venus rendre visite à la femme du procureur général en avait fourni l'occasion.

Une fois dehors, Mario était demeuré un moment étourdi. Il avait respiré bruyamment, humé avec délice l'air humide de la rue. Il eût voulu secouer les invisibles toiles d'araignées tissées, il lui semblait, autour de lui par les insipides propos entendus. Oh ! ce salon de la rue de Lille, il sentait le tilleul, l'encaustique, la laine mal brossée et les vieilles dentelles. La rue ne fleurait pas meilleur, le pavé gras chassait de fades relents. La rue de Paris puait l'absinthe et la vinasse au seuil des débits de boissons et la mangeaille devant les restaurants ; et puis le méridional grelottait dans la bruine glacée de ce décembre parisien.

Pour tromper son ennui, Nérac allait souvent s'échouer dans quelques rédactions de jeunes revues ;

elles pullulent au quartier Latin. Il venait là faire nombre et se mêler à des groupes de jeunes esthètes en veston crasseux de dompteur ou en redingote à la Royer-Collard, aux larges parements de velours noirs. Petits et grands, gras ou maigres, tous arboraient les mêmes cravates flottantes sur les mêmes gilets de soie ramagée et les mêmes cheveux longs débordant en boucles sous l'aile de grands feutres mous ou le rebord de larges bérets noirs. Tous avaient du génie, tous niaient violemment Hugo, Musset, Lamartine et même Baudelaire, mais se réclamaient d'Oscar Wilde, de Paul Verlaine et d'Arthur Raimbaut, comme des patriotes de leurs héros morts. Tous avaient enfanté des chefs-d'œuvre et commis des vers admirables, qu'ils se récitaient en fumant des cigarettes et en couvrant d'opprobes et d'anathèmes leurs aînés et leurs amis de la veille, casés enfin dans une librairie ou dans un journal. Ceux qu'ils soupçonnaient d'être le plus grassement rétribués étaient salis des pires ordures. Selon le taux présumé des salaires, ils étaient accusés et convaincus de mœurs inavouables ou de vagabondage spécial, l'injure ne variait guère. Tous ces jeunes aiglons apportaient dans la calomnie la même monotonie que dans leur tenue, car tous étaient reconnaissables à leur absence de linge et à leurs ongles en deuil. Une irréductible intransigeance d'opinions et un nihilisme farouche, nuancé de mysticisme chez les uns et d'anarchie chez les autres, telle était l'atmosphère de ces milieux. Nérac y fut assez bien accueilli. Il venait de province et sa mise décelait une certaine aisance. De sa vallée du Rhône, Mario avait parfois envoyé à ces cénacles des pièces de poésie, dont quelques-unes avaient mérité l'insertion. On voulut bien lui reconnaître quelque talent, mais quand on sut qu'il apportait avec lui un drame en vers et en cinq actes, et qu'il avait des accointances dans les ministères, les physionomies se rembrunirent et les poignées de mains se firent rares. Des jeunes maîtres de dix-huit ans ris-

quèrent des sous-entendus cruels. Un peintre pointilliste eut des allusions rosses. D'ailleurs, les séances que Nérac faisait dans ces foyers intellectuels finissaient régulièrement par quelques tapages, variant de cent sous à dix francs. Le méridional se lassait vite d'être dupé et berné comme un vulgaire entreteneur, et puis les petites chapelles où ces messieurs officiaient — nonchalamment accoudés au marbre de la cheminée sans feu, un doigt bagué de gemmes appuyé sur la tempe ou caressant d'une main la lourdeur lustrée d'une mèche de cheveux — empoisonnaient la tabagie et mêlaient à des aigreurs de bocks et de vermouth suris des fadeurs rances de lainages mouillés et de vieilles paperasses. C'étaient, avec plus de prétentions et aggravés d'une joie féroce, les mêmes dénigrements et les mêmes inepties entendus chez les Massicot.

Rébert ne jouissait dans ces milieux d'aucune sympathie; tous ces jeunes poètes escomptaient avec des rires de loups-cerviers sa condamnation certaine. Rébert gagnait près de vingt mille francs par an au *Don Juan*, il n'avait que ce qu'il méritait. On aurait dit que l'écrivain avait volé le patrimoine de tous ces jeunes messieurs.

Nérac était retourné deux fois rue de Lille, et puis il s'était abstenu, rebuté. Il fut un mois à se lasser des jeunes revues. En vain avait-il essayé d'amadouer les plus féroces par des invitations à dîner; les jeunes maîtres commandaient des vins fins, des truffes et du gibier, et l'addition se montait à des trois louis pour deux personnes, et encore ces jeunes seigneurs ne le tenaient-ils pas quitte. Vers minuit, ils empruntaient dix francs à Nérac pour leur fiacre, ils n'avaient jamais assez de monnaie pour rentrer; et le méridional se rendait enfin compte que rien n'est plus coûteux à Paris que les débuts dans la littérature.

III

— Ah ! c'est vous, jeune homme, on ne vous voit plus ? Que devenez-vous donc ?

Nérac se retournait, une main venait de se poser sur son épaule : M. de Puymégard était derrière lui. Il passait en coupé sur le quai Voltaire et avait aperçu le jeune homme arrêté devant les bibelots d'un antiquaire.

— Mais, oui, voilà un mois que vous êtes terré comme un trésor. Vous n'avez pas été malade ? Vous n'êtes pas retourné au pays ?

Le conseiller référendaire avait passé familièrement son bras sous celui de son cousin.

— Quelques pas sur le trottoir, hein ?

La matinée était presque tiède et la grisaille des hautes lucarnes du Louvre se découpait infiniment douce sous un ciel bleu de porcelaine. Le long des quais, une gaîté de passants ragaillardis et plus alertes s'émoustillait devant les étalages des bouquinistes et des marchands de minerais.

— Oui, vous vous êtes fait rare, reprenait M. de Puymégard. Moi, je vous attendais toujours. C'est comme les Massicot, vous n'y êtes pas retourné. Vous avez eu tort, vous y auriez rencontré des gens. On n'arrive que par les relations à Paris. Ah ! la maison n'est pas gaie,

je le sais, mais il faut savoir s'ennuyer, tout est là. M. de Puymégard marchait, le front penché, les yeux ailleurs, comme se parlant à lui-même. Nérac le regardait monologuer, moins attentif à son discours qu'à la physionomie fine et précise de son cousin. M de Puymégard avait dû être fort joli homme. D'un physique qui ne l'avait pas desservi, au contraire, il avait gardé une physionomie hautaine et spirituelle encore charmante, malgré les tempes égratignées de rides et la meurtrissure des yeux las; les cheveux bruns bouclaient plus clairsemés et M. de Puymégard marchait la tête un peu inclinée vers la gauche, mais la taille était demeurée svelte et la fatigue de cette quarantaine surmenée se sauvait par une grâce nerveuse qui faisait le geste vif et la démarche alerte. Nérac contemplait à la dérobée le visage mat, en valeur sur la loutre de la pelisse.

« S'ennuyer, tout est là. » Il n'avait pourtant pas dû s'ennuyer, lui, le beau cousin, dans la vie. On lui en avait prêté, des aventures, et quelques-unes lui avaient été utiles, assurait-on. Cet Aixois avait su choisir. M. de Puymégard se sentait observé.

— Vous ne faites pas la noce, au moins? demandait-il presque sévère; ce serait stupide, au quartier Latin surtout. Ces aventures ne mènent à rien, elles sont même dangereuses. Ces filles du quartier ne sont pas soignées; et la santé chez un homme, c'est le plus important capital... Ne la gaspillez pas, soyez plus prudent qu'un autre, mon ami, vous êtes beau.

Il y eut un silence.

— On m'a dit que vous fréquentiez les jeunes Revues, c'est une curiosité de nouveau débarqué. Vous y avez sacrifié, c'est bien; ne vous encanaillez pas. Vous ne recueillerez là que des ennemis et des ennuis. Ces gens-là auront barre sur vous, parce qu'ils vous auront connu, et leur médisance porterait; et puis leurs petites amies sont trop laides. Moi, elles me font peur, ces jeunes larves aux faces étroites et blêmes dévorées de

bandeaux noirs, les Boticelli du cirage. Le mot est de Rébert, il sait ce qu'il lui coûte. Ce sont quelques mots du même tonneau qu'il paie aujourd'hui en correctionnelle : les Mumusettes (le mot est encore de lui) ont livré Orphée à Némésis; mais aussi ce Rébert, les femmes lui donnaient trop d'esprit. Encore un conseil, mon ami : méprisez les femmes tant que vous voudrez, mais feignez de les adorer, et surtout qu'on ne puisse jamais citer de vous une méchanceté contre elles. Pas d'esprit, hein ! la femme ici est le but, l'idole, la raison d'être de tout. On n'arrive que par elle à Paris. (Et tout à coup, comme sortant d'un rêve) : Paris ! A propos qu'êtes-vous venu y faire à Paris. Oh ! de la littérature, oui, je sais. Vous avez un volume de poésies, mais cela ne vous mènera à rien. Vous vous saignerez à blanc pour donner dix-huit cents francs à un éditeur et vous obtiendrez par mois trois articles dans trois revues, des articles de biographie, ceux qu'on ne lit pas ; un point c'est tout, un enterrement de première classe. Le roman ! Consultez les boîtes de ces bouquinistes, les livres signés des noms les plus connus y voisinent avec les vieilles livraisons d'Eugène Süe et d'Alexandre Dumas; on ne lit plus. Après dix ans de publications infatigables, un écrivain maintenant est à peine connu. Du journalisme ! Vous avez des dons d'observation et du style, de l'humeur même et de l'entregent, quoique timide, mais vous ne connaissez pas Paris, il vous faudrait dix-huit mois de boulevard, de champs de courses et de coulisses pour ne pas commetre de bourdes; car, avec mes relations et celles de votre famille, vous caser dans un journal serait plus facile, mais la vie est faite ici d'imperceptibles nuances que vous ignorez forcément. Une ou deux gaffes de tact et vous seriez classé Parisien de province, une épithète avec laquelle tous les Parisiens étranglent les nouveaux venus. Comme s'il n'y avait pas des provinciaux de Paris !... Et tout cela me laisse très perplexe. Le théâtre ! Oh ! ça ! il n'y faut pas pen-

ser et pourtant (et M. de Puymégard s'écartait un peu pour mieux contempler Nérac), et pourtant vous avez tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes... de théâtre et réussir dans le public.

— Mais c'est justement du théâtre que je veux faire, hasardait le Provençal. Je viens ici pour placer un drame en cinq actes.

— Et en vers, c'est-à-dire implaçable, vous m'entendez, implaçable partout... à moins d'un miracle. Il n'y a que la Monti qui puisse imposer une pièce en vers et la Monti, ah ! c'est la Yungfrau inabordable, inaccessible... A ce propos, vous savez qu'il y a du grabuge au théâtre. *Apollonia* a quitté l'affiche et ils ont repris *la Voleuse d'enfants*, un drame populaire avec Tessandier. *Jeanne de Naples* est dans l'eau jusqu'à nouvel ordre, de Morfels ne décolère pas. Linda ne veut pas jouer avec Bellay: elle le trouve trop laid, il l'énerve, il l'agace. Les répétitions sont interrompues. Linda se dit malade. Il paraît que c'est un tour de Pétrarque Azuado qui a, lui aussi, une pièce reçue et imposée par Linda, il a juré de passer avant Morfels. Un procès est dans l'air; ah ! les bons petits confrères. Le voilà, le théâtre, et vous voulez ramer sur cette galère ?...

Mario écoutait atterré, ahuri.

—Et le sujet de votre pièce, le titre, quelle époque, quel milieu ? reprenait le conseiller d'État.

— Le *Carpaccio*, Venise du onzième siècle.

— Le Conseil des Dix, le palais des doges, le Bucentaure, Saint-Marc et les courtisanes, toute la lyre... Pas si bête que cela, ce sujet. D'Annunzio l'a remis dans l'air... *le Feu*, ses démêlés avec la Duse... mais voilà (et M. de Puymégard hâtait fièvreusement le pas), vous ne connaissez personne et ne faites rien pour connaître quelqu'un... Chez les Massicot, vous auriez rencontré Laveraut, de l'Académie. C'est une bétole, mais un brave homme, on ne peut plus accueillant et son opinion compte chez vos cousins. Massicot peut beaucoup, s'il le

veut, mais il ne hasardera une démarche que sûr et convaincu de votre talent. Un procureur général ne peut pas se compromettre, il aurait fallu séduire le vieux Laveraut. Laveraut conquis eût décidé votre cousin. Il y a toute une hiérarchie dans ce monde officiel, d'autant plus domestiqué qu'il est républicain. Mais vous n'êtes pas retourné chez les Massicot, ah ! jeune homme, jeune homme... Tenez, je vais faire quelque chose pour vous. Mme Massicot reçoit tous les dimanches soir, nous irons ensemble, je vous y ramènerai comme l'enfant prodigue, par le bout de l'oreille. Vous aurez été malade, naturellement. En principe, il ne faut jamais mentir : le mensonge est inutile, il diminue son homme, exige de la mémoire et prend du temps, mais pourtant il est des cas... Ah ! ce ne sera pas folâtre ; mais peut-être y trouverons-nous Laveraut. De toutes façons je le ferai inviter à dîner pour l'autre dimanche ; j'irai aussi. Laveraut est gourmand et la chère est exquise chez nos cousins. Là, je le travaillerai, je le cuisinerai, et vous n'aurez qu'à arriver vers les dix heures en cure-dents, l'Institut sera à point. Donc, à dimanche d'abord. Venez me prendre au cercle à neuf heures et demie, ou plutôt venez-y dîner avec moi. Décoiffez-vous un peu que je voie vos cheveux...

Et le jeune homme ayant obéi :

— La coiffure est bien, mais il faudra tailler la barbe : elle est trop en pointe... En éventail et courte, presque carrée, accentuez le caractère romain, et là-dessus au revoir, monsieur de Rubenpré. Parole d'honneur, nous avons l'air de deux personnages de Balzac.

Le conseiller d'État remontait dans son coupé.

*
* *

Le dimanche suivant, M. de Puymégard et Mario Nérac faisaient leur entrée dans les salons de la rue de Lille. Le procureur général y pérorait au milieu d'un

groupe d'hommes à faces neutres de parlementaires. Mme Massicot était assise à la même place dans son grand fauteuil Louis XIV, entre deux dames mûres, de mise sobre et cossue. D'autres habits noirs, l'air important et rogue, s'absorbaient dans des apartés. Une atmosphère de complot guindait la vaste pièce; ses tentures de satin et son raide et lourd mobilier d'acajou ronceux, des lampes Carcel, voilées de larges abat-jour mauves, noyaient de clair-obscur ce décor volontairement bourgeois.

— Je vous ramène un fugitif, presque un coupable, faisait le conseiller référendaire en arrêtant le jeune homme devant la robe de velours prune de Mme Massicot; mais ne le grondez pas, il a été malade, l'air de Paris ne lui vaut rien.

— En effet, je vous trouve un peu pâle, monsieur Nérac. Rien de grave, au moins ?

— Rien, une grippe.

— Ah ! c'est un fléau, elle n épargne personne, gloussait une des deux autres dames.

— Mais nous voilà sur pieds. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre mère, elle m'a écrit avant-hier, je sais qu'elle va bien. Maintenant que vous avez repris le chemin de la maison, j'espère qu'on vous verra souvent, mon cousin. On me trouve chez moi tous les dimanches, je vous sais gré de vous en être souvenu.

C'était un congé ; le conseiller dirigeait le jeune homme vers le groupe où pontifiait le procureur.

— Savez-vous où nous allons, pérorait le gros homme, la Droite l'aura voulu avec ses mesquineries et ses perpétuels bâtons dans les roues du Char du progrès, nous allons droit à la séparation de l'Église et de l'État et croyez que je le déplore. Tout libéral que je sois, il faut une religion officielle à un peuple. Robespierre l'avait bien senti quand il institua le culte de la déesse Raison. Le clergé paiera les frais, M. de Mun l'aura voulu. Trois crânes indécemment chauves oscillaient en signe d'adhésion.

— Mon cousin, M. Nérac, faisait de Puymégard.

M. Massicot serrait vaguement la main du jeune homme.

— Ah ! c'est vous, mon cousin. Vous habituez-vous à Paris ? Et ce volume de poésies que vous nous avez annoncé, quand le lirons-nous ? En avril, pour les premières feuilles. Je vous présente un poète, Messieurs, M. Mario Nérac, un cousin de ma femme.

Et il reprenait sa conversation. Nérac demeurait seul au milieu du salon ; de Puymégard était retourné auprès de Mme Massicot. Assis sur un tabouret devant elle, ses genoux effleurant ses genoux, il semblait courtiser de près la bonne dame. Mario sentait qu'il était sur le tapis, il prenait son ennui en patience et, s'approchant d'une table, y feuilletait un album.

Un jeune stagiaire, égaré comme lui dans ce milieu sévère, allait l'aborder, quand M. de Puymégard venait le reprendre.

— Allons, prenez congé et partons, l'affaire est dans le sac : Laveraut dînera ici dimanche et je dîne avec lui...

Et quand ils furent engagés dans le vaste escalier à rampe de fer forgé de l'ancien hôtel :

— N'avez-vous pas quelques revues avec des vers de vous, des vers de description pittoresque, quelques impressions de Provence ou notations de paysages où il soit question de cyprès, de verveines ou d'oliviers ? Si oui, adressez-en quelques numéros dès demain à votre cousine. Elle est demeurée de Carpentras, elle sera sensible à l'envoi... Il faut qu'elle puisse parler de vous à Laveraut. Quant à notre immortel, vous n'avez rien lu de lui naturellement. Il faut que d'ici dimanche vous ayez feuilleté trois de ses volumes. Il y a *les Femmes de la Fronde*, *Essai philosophique sur le culte d'Éleusis* et *les Poètes orgiaques sous Tibère et Néron*.. Ce dernier est le meilleur ; et, dimanche, quand vous verrez Laveraut, ne lui parlez que de ses volumes. Pas un mot

de vous, ne lui parlez que de lui et écoutez-le imperturbablement, écoutez-le jusqu'à vous enrouer le tympan des deux oreilles. Avec les vieillards, il suffit d'écouter. Je vous mets chez vous, n'est-ce pas ?

Le conseiller ouvrait la portière du coupé.

*
* *

— Eh bien, êtes-vous content? Est-ce réussi selon vos désirs ?

— Ah ! mon cousin, comment vous remercier ?

La scène se passait huit jours après, dans le même escalier de la rue de Lille; les deux hommes le descendaient, tout en boutonnant le collet de leurs pardessus.

Le fait est que les choses s'étaient passées au delà de leurs espérances. En arrivant le soir, à dix heures, dans le salon des Massicot, Nérac avait été accueilli comme un hôte attendu. La maîtresse de maison s'était levée pour aller au-devant de lui et, avec une effusion inaccoutumée et un regard presque tendre, l'avait conduit à Laveraut assis, les pieds dans les chenêts, à l'autre angle de la cheminée.

— Voilà le jeune homme, avait-elle dit au vieil érudit.

— Enchanté de vous connaître, Monsieur, avait riposté la bouche édentée de l'académicien (et avec un petit hochement de tête) : si vous méritez tout le bien qu'on dit de vous, Monsieur, je ne vous connais qu'un tort, c'est d'avoir tant attendu pour vous faire présenter.

— Mais oui, c'est un garçon qui ira loin pourvu qu'on s'en occupe, avait cru devoir appuyer le procureur, nous nous intéressons à lui comme à un fils.

— Celui que nous n'avons pas, soupirait Mme Massicot, dont le regret était de vieillir sans enfants.

Et l'interrogatoire avait commencé. L'Immortel avait pris à part le jeune homme, le confessant d'une voix onctueuse de prêtre, lui faisant raconter son enfance, sa

famille, les horizons de son pays, ses premières velléités d'écriture, ses auteurs favoris, s'informant même de sa méthode de travail, synthétique ou analytique. Et Nérac, bien que préparé par de Puymégard, se sentait mal à son aise devant cette petite figure ratatinée, à la bouche molle et aux yeux inquisiteurs.

Dressé par le conseiller d'État, il ne se tirait pas mal de l'examen, il répondait à chaque question d'une manière précise et sans amplifications inutiles. L'interrogatoire terminé, Nérac se répandait en éloges et en admirations sur l'œuvre du père Laveraut. Avec des réticences habiles, il citait des phrases entières des *Femmes de la Fronde*, avouait un faible pour Mme de Montbazon, avait deux ou trois réflexions profondes sur le *Mystère d'Éleusis* et savait par cœur des vers grecs des *Poètes orgiaques*. La tête renversée en arrière, les yeux à demi clos, l'académicien humait tout cet encens d'un air béat et jouisseur. Il ne coupait plus la parole au jeune homme. Sa vanité chatouillée au bon endroit n'avait pas assez d'oreilles. De Puymégard, interressé, suivait avec étonnement le manège de son élève. Ce Mario Nérac irait loin : il avait le sens de la flatterie et la roublardise enjôleuse de tout méridional. M. Massicot lui-même était devenu attentif. Le dithyrambe terminé, l'académicien respirait longuement, comme s'il eût voulu humer d'un seul coup l'atmosphère élogieuse qu'on venait de créer pour lui.

— Et vous avez écrit une pièce, disait enfin le vieillard. Vous nous apportez un drame en vers de votre Provence. Le sujet ?

— Le *Carpaccio*, répondait le jeune homme.

— Ah ! oui, Venise ! L'influence de Musset ! Casimir Delavigne a un peu gâté ce milieu et ce cadre. Vous êtes romantique, j'aurais préféré vous voir aborder un sujet de la mythologie grecque. La Provence est plus près d'Hellas que de la Vénétie. Mais cette Linda Monti a tourné la tête à toute cette génération avec sa folie de

costumes. C'est un drame avec de la mise en scène, n'est-ce pas ? Avouez que vous avez songé à Linda Monti en l'écrivant ?

Le silence du jeune homme équivalait à un oui. Mario s'était senti monter le rouge aux oreilles.

— Enfin, venez me voir un de ces matins, reprenait l'Immortel, et apportez-moi votre manuscrit. Il est recopié à la machine, n'est-ce pas ? car j'ai de mauvais yeux. Je le lirai avec grand intérêt ; mais je vous préviens, je serai franc, je vous donnerai mon opinion exacte. Au Palais Mazarin, de dix à midi vous me trouverez sûrement. Oui, j'ai l'honneur d'être logé par le cardinal.

La séance était levée. Nérac le comprenait et se retirait sur un grand salut. Il baisait la main de Mme Massicot et serrait chaudement celle du procureur.

— Mes compliments. faisait le conseiller au jeune homme en refermant le lourd battant de la porte ; je ne suis plus en peine de vous, mon cousin, vous réussirez. L'encens était peut-être un peu gros, mais vous savez manier l'encensoir. Surtout n'oubliez pas d'aller chez Laveraut. Ce n'est qu'une démarche de déférence, mais elle vous fera de lui un ami.

Quelques jours après, le jeune homme se présentait quai de Conti. L'académicien habitait une des ailes de brique et de pierre, dont le double développement escorte d'une belle ordonnance de balustrades et de hautes fenêtres le pavillon central de l'Institut. Laveraut attendait l'Avignonnais, Nérac avait cru devoir le prévenir par lettre de sa visite. Il montait les marches usées d'un escalier datant de trois siècles. Une bonne à tout faire le recevait sur un palier pareil à un vaisseau de cathédrale. L'auteur des *Femmes de la Fronde* habitait un appartement royal. La hauteur et la dimension des pièces effaraient. L'académicien recevait Nérac dans un étroit cabinet tout en hautes et longues boiseries marquetées. Un grand bureau Louis XV ornementé de cuivre et une pendule de Boule en étaient le seul luxe ; un encombrement de paperasses,

de cartons et de volumes épars sur tous les meubles et un King's-Charles galeux, roulé en boule dans une corbeille, donnaient au cabinet Louis XIII une apparence de chenil. Le marbre de la cheminée, velouté de poussière, et un tapis pisseux trahissaient la gêne de la maison. Un buste de Rotrou et un autre du cardinal, deux plâtres encrassés et poudreux, révélaient les admirations de Laveraut. Son frêle petit corps engoncé d'une robe de chambre grise, un châle tartan sur les épaules et une calotte à glands enfoncée au ras des oreilles, l'Immortel offrait une face chafouine et souffreteuse de guenon malade, en même temps qu'une ressemblance comique avec le Voltaire de Houdon. Le vieil écrivain désignait un siège au jeune homme et lui serrait la main, par-dessus son bureau, sans se lever, car il avait les pieds embarrassés dans une chancelière. La cheminée était sans feu.

Mario en eut le cœur serré, son envie de rire avait fait place à une gêne pénible; une tristesse l'opprimait. C'était donc cela le talent et la gloire, toute une vie de travail et de recherches studieuses, cette demi-misère grelottante dans des vieux châles et trop heureuse de ce logement gratuit dans un appartement royal et glacé! L'auteur des *Poètes orgiaques* faisait un accueil joyeux au jeune homme: on voyait bien que le pauvre vieux ne recevait guère de visites. L'académicien voulait retenir son visiteur à déjeuner, mais Nérac se méfiait du menu et de la table de ce vieux célibataire abandonné dans ce logis sans feu; il se méfiait surtout de la propreté de la femme de ménage; il refusait l'invitation, il était engagé ailleurs. Laveraut lui racontait longuement ses livres et son œuvre, il s'étendait complaisamment sur ses travaux, il exposait sa théorie d'art, sa méthode de labeur et n'épargnait au Provençal aucun détail de son existence, lui narrant longuement jusqu'à ses haines et ses admirations. Une mauvaise toux secouait les épaules pointues du vieillard ; il se penchait fréquemment pour atteindre un crachoir égaré sous la table, mais dans sa précipita-

tion de paroles, des mucosités demeuraient attachées au bord du bureau, et Nérac avait le cœur soulevé d'un profond et navré dégoût. Il se levait et posait le manuscrit du *Carpaccio* au milieu des papiers.

— Revenez dans huit jours, lui disait le vieil homme.

Nérac se retirait, mécontent de lui : il n'avait pu placer un mot dans tout ce flux de paroles et glisser un compliment à ce pauvre vieux sur ses œuvres ; il avait déjà oublié la lecture et la leçon apprises il y a huit jours.

IV

— Oui, j'aime Laveraut, faisait de Puymégard en arrêtant d'un geste l'élan indigné de Nérac. Vous venez du quai de Conti, le vieux Laveraut a fait des restrictions, il n'a pas goûté votre pièce, je l'ai rencontré hier chez la duchesse de Fréneuse. Votre *Carpaccio* et ses audaces ont effaré ce vieux hibou : tant de soleil devait éblouir cette nuit. C'était prévu, mais ça n'a aucune importance. Laveraut a prononcé, hier, votre nom au milieu d'un cercle de littérateurs et d'académiciens, c'est déjà beaucoup. Il y avait là Destreux, Morfels, l'auteur de *Jeanne de Naples*. A ce propos, il paraît que ça rebiche avec Linda, les répétitions ont repris depuis hier ; la duchesse, présente, s'est informée de votre âge et de votre pays. Vos vingt-sept ans ont paru vivement l'intéresser et, si Laveraut a été dur pour vos cinq actes, il a dithyrambé sur votre physique ; il vous a comparé à un grec, mon cher, à un pâtre de Sicile. La duchesse était tout oreilles. Il y avait aussi lady Store, une Anglaise qui a la folie des grands hommes, la latrie des célébrités à leur apogée et à leur déclin, celle des célébrités qui se lèvent aussi. Lady Store est plusieurs fois millionnaire. Bref, ne regrettez rien de vos visites ; vous n'avez pas perdu votre temps. Laveraut a créé autour de vous

un courant de curiosité sympathique, côté des femmes, et chez les hommes vous a suscité quelques ennemis. Ne vous récriez pas, les ennemis servent souvent plus que les amis, mais il faut les choisir : les ennemis parlent de nous.

Le jeune homme s'était assis pour écouter ce cours de morale parisienne.

— Vous fumez ? Prenez donc de ces cigarettes ; on me les envoie directement du Caire.

Et par-dessus son bureau, il tendait au jeune homme le platine inscruté de rubis et de pierres de lune d'un luxueux étui.

Nérac sortait en effet de chez l'auteur des *Femmes de la Fronde*. Sous l'impression du jugement rendu par l'Immortel, il avait sauté en fiacre et s'était fait conduire immédiatement chez son cousin. Le conseiller habitait un bel appartement au second dans les alentours de la Madeleine. La rue triste et sans mouvement, bordée de hautes maisons de rapport, versait dans toutes les pièces de la façade une lumière grise et terne ; mais les pièces de derrière donnaient sur une suite d'assez beaux jardins. Des hôtels particuliers de financiers, élevés là entre les Champs-Élysées et le boulevard Haussmann, expliquaient ce grand espace ; les maisons voisines en profitaient. De Puymégard avait établi sa chambre à coucher et son cabinet de travail sur cette échappée imprévue. Le Provençal trouvait son cousin dans la seconde pièce : le conseiller y dépêchait son courrier du matin.

Entré en coup de vent, dans la fièvre et l'énervement de sa visite au quai de Conti, Nérac sentait tomber son indignation première et monter une autre colère sous l'accueil ironique de M. de Puymégard. Ainsi cela n'avait aucune importance : c'était là le refrain et le leitmotiv de ce Parisien. Les démarches les plus conseillées n'avaient, en elles-mêmes, aucun poids ; les incidences

et les coïncidences pouvaient seules déterminer quelque chance de succès; la nécessité d'un talent ou d'une valeur quelconque, à Paris, dépendait de détails infiniment petits, de raccrocs imprévus et de chocs en retour: c'était la théorie de l'opportunisme mise en pratique dans une vie de perpétuelles intrigues. Cette perspective d'une existence manégée comme une comédie, avec des feintes et des parades d'escrime plus italienne que française, ne déplaisait pas à la roublardise innée du Provençal, mais elle effarait son indolence. Tout serait donc toujours à recommencer; et c'est cet avenir de luttes sans cesse à renouveler qui exaspérait et désespérait à la fois la nervosité de Nérac. Rien n'avait d'importance... Une petite fièvre lui montait aux joues; ses doigts se crispaient sur le rouleau des cinq actes du *Carpaccio* qu'il rapportait de chez l'académicien. Le sourire un peu narquois de M. de Puymégard fouettait les nerfs du jeune homme.

— Il ne m'a dit que des bourdes. Figurez-vous, mon cousin, que...

— Je sais, je sais; inutile de me raconter, je connais l'homme et le logis. Pauvre vieux, il n'est pas riche; la littérature est une maîtresse avare, les travaux philosophiques de M. Laveraut lui ont donné à peine le logement. Il souffre de sa situation médiocre, il est donc sans indulgence; mais comme il est gourmand et que l'on mange divinement rue de Lille, il ne vous desservira pas. D'ailleurs, il ne vous a pas trouvé sans talent; il déplore seulement des tendances, de fâcheuses tendances. Mais, aussi, vous tombez radieux de jeunesse et de clarté dans l'antre de ce vieux chat-huant.

Le conseiller jouait négligemment avec un couteau à papier d'ivoire, dont le manche, curieusement ciselé, s'adornait de longues tiges de lotus fourmillantes de libellules et de petits crapauds; le tout était délicatement gouaché de poudre d'or. M. de Puymégard en caressait alternativement la lame de l'une et de l'autre main. Son œil fin

scrutait complaisamment le jeune homme, et dans ce cabinet de travail presque voluptueux, tant la tenture de moire tilleul s'harmonisait doucement avec le bois de citronnier des panneaux et du mobilier, dans ce désordre voulu et pittoresque de céramiques d'art, de poteries vernissées et de fines statuettes, le Provençal comparait le bien-être de cet intérieur et sa joliesse moderne à la détresse du logement du quai de Conti, et Mario ne s'étonnait plus de la bienveillance de son cousin. Oui, la richesse et le bonheur préparent à l'indulgence, mais à l'indifférence aussi, pensait-il en lui-même. M. de Puymégard sonnait son valet de chambre, pour qu'il remît une bûche au feu, s'inquiétait du nom du dernier visiteur annoncé par le timbre et, après un «*faites attendre, quand monsieur sera parti*», il se penchait vers Nérac et lui prenait des mains son manuscrit.

— C'est votre *Carpaccio*, n'est-ce pas ? Laissez-le moi. Ce qu'en a dit Laveraut, sa critique même m'ont donné envie de faire sa connaissance. C'est assez osé, paraît-il ?

— Quoi, mon cousin, vous consentiriez (et une joie illuminait toute la face de Nérac).

— A le lire ? Non, j'ai horreur de ces manuscrits copiés à la machine, et puis je serais un mauvais juge. Moi, je n'apprécie les pièces de théâtre qu'au théâtre, et encore je ne les sens et ne les comprends vraiment bien qu'un soir de première, dans l'électricité d'une salle d'artistes et de gens du métier. Je suis un badaud, cela je vous l'avoue ; mais si j'avoue mon incompétence, j'ai en revanche une confiance énorme dans le goût et le jugement d'une de mes amies, Mme Laure de Jussy. Vous la connaissez de nom, je crois. C'est une très belle personne à laquelle je m'intéresse. Mme de Jussy a été au théâtre, mais en est sortie à l'heure juste et depuis assez longtemps déjà pour y être oubliée ; elle n'a fait que passer au Gymnase. Mme de Jussy a un tact exquis, le

goût le plus sûr et, plus que de la connaissance approfondie, une compréhension innée des gens et des choses : elle a le flair du succès. Le peu d'années qu'elle a passé sur la scène lui a donné un sens très sûr des choses théâtrales. J'ai parlé de vous à Mme de Jussy et elle a paru désirer vivement vous connaître. J'ai eu l'idée de lui communiquer votre pièce.

Et sur un geste d'effroi de Nérac :

— Mais rassurez-vous. Lui confier votre manuscrit à votre insu m'eût semblé une trahison, et une pièce de poète doit être lue par le poète. Je me suis mis en tête de vous faire lire le *Carpaccio* chez Mme de Jussy. Je lui demanderai pour vous une audition, ne vous alarmez pas, dans la plus stricte intimité. Il n'y aura qu'elle et moi et une autre amie, une jolie femme aussi, très élégante, libre de sa personne ou presque, une de ces femmes qu'un homme destiné, appelé à jouer un rôle quelconque, doit avoir eue dans sa vie. On ne vous connaît pas de maîtresse, Mario, c'est une lacune qu'il faut combler; je ne vous en dis pas plus. Quel soir de l'autre semaine voulez-vous dîner chez Mme de Jussy ? Vous avez à choisir entre lundi, jeudi et vendredi, qui ne sont ses jours ni d'Opéra, ni de Français.

— Mais, j'ai toutes mes soirées libres.

— Voilà ce qu'il ne faut jamais dire, même avec moi; et pourtant cet aveu spontané d'une semaine entièrement à vous aurait une importance à mes yeux d'ici un mois, songez-y.

Nérac avait rougi. M. de Puymégard ne prolongeait pas trop sa confusion.

— Allons, quel soir décidez-vous ?

— Mais mardi, le plus tôt possible.

— Mme de Jussy sera flattée de votre empressement. C'est très bien parce que c'est elle. Alors à mardi. Mme de Jussy habite avenue d'Iéna, 49 ; le dîner est pour sept heures et demie. Arrivez-y à huit heures moins le quart; j'y serai, moi, à huit heures. J'aime mieux que

vous arriviez seul, vous aurez l'air plus grand garçon. La connaissance se fera d'elle-même. Laure (et le conseiller se reprenait), Mme de Jussy est une femme charmante, elle vous mettra de suite à l'aise. Nous sommes aujourd'hui dimanche, vous avez trois jours pour être en voix et être très joli garçon, et maintenant allez-vous-en, que je reçoive ce député de la droite enfin venu à résipiscence.

M. de Puymégard se levait pour reconduire son cousin; il revenait brusquement vers la table:

— Tenez, emportez votre manuscrit, j'aurais peut-être la tentation de le parcourir; j'aime mieux le régal de la surprise et de la nouveauté complète.

*
* *

— Encore un peu de cherry, monsieur Nérac.

— Oh ! une larme, Madame. Merci.

— Du cherry après le café ! Vous avez le goût des mélanges.

Et M. de Puymégard s'appuyait nonchalamment sur le jonc doré d'un large fauteuil, sa nuque y cherchait instinctivement la soie bourrée de plumes d'un coussinet absent. Heurté aux sculptures du dossier, il se retournait d'un mouvement brusque.

— Allez-donc vous étendre sur ce divan, mon ami, vous en mourez d'envie; vous n'êtes pas fait pour les meubles de style.

— Puisque vous le voulez, chère amie, à vos ordres.

Le conseiller se levait.

— Oui, c'est cela, venez me faire la cour.

Et une autre jeune femme, déjà assise parmi les coussins du meuble oriental, ramenait vivement sur ses chevilles la traîne d'une longue et bouffante robe de moire jonquille. Blonde, d'un blond doré et soutenu, presque du ton éclatant de sa robe, c'était Mme Hermelin, l'amie

annoncée de la maîtresse de maison. Le dîner venait de finir et, pour le café, on était passé dans la bibliothèque. Mme de Jussy l'avait fait servir là pour mieux souligner le caractère intime et littéraire de la soirée; on y serait mieux pour écouter.

La bibliothèque de Mme de Jussy. Le goût délicat et même un peu précieux de la jeune femme s'y révélait, un goût inspiré par le conseiller d'État, à moins que M. de Puymégard ne se fût formé au contact de Mme de Jussy. Les rayons d'une bibliothèque en bois laqué de blanc y couraient à mi-hauteur du mur, en série de petites armoires grillagées de fils dorés et tendues de rideaux de soie bleuâtre. Quelques bibelots rares, longues statuettes et vases de Sèvres ou de vieux Japon, formaient une frise harmonieuse au-dessus de la tablette; les statues, toutes en étain ou en vieil argent, et les vases uniformément blancs, du blanc laiteux, bleuté ou crémeux des plus purs kaolins et des fines porcelaines, peuplaient de pâles silhouettes la douceur défaillante d'une somptueuse tenture en moire vert réséda. Le conseiller et Mme de Jussy partageaient le goût de la moire. Quelques vieilles gravures du dix-huitième siècle, dans des cadres du temps, et des meubles Louis XV de bois laqué et de jonc complétaient l'ameublement; de belles reliures, des cuirs gaufrés, repoussés, timbrés au fer, et aussi de vieilles étoffes japonaises s'entrevoyaient sous la soie relevée des petits rideaux. Un lustre de vieux Saxe et, sur la cheminée en marbre blanc, un buste en terre cuite de la Dubarry étaient la seule coquetterie de ce studio de jolie femme. Une immense corbeille d'azalées blancs occupait le foyer de la cheminée, mais une chaleur égale, une tiédeur amollissante régnaient dans la pièce éclairée aux bougies. Il y flottait aussi une odeur indéfinissable de cuir de Russie, de verveine et de maryland; et sur la table où quatre tasses de tendre porcelaine s'espaçaient sur un plateau d'argent, la *Francesca di Nimini* de G. d'Annunzio, édition

de luxe en peau de truie timbrée de culs-de-lampe or et carmin, et le dernier volume sur Hollande de Barrès attestaient des goûts de la maîtresse de maison.

Les deux livres étaient dédicacés. Une main les avait laissés négligemment ouverts pour que l'on vît les signatures.

Debout auprès de Mario Nérac, Mme de Jussy achevait de lui verser le cherry demandé. Elle était grande et souple, la gorge un peu forte ; mais la taille très mince et peut-être un peu serrée accentuait à dessein une silhouette de la fin du dix-huitième siècle. Mme de Jussy n'était plus toute jeune, mais ses cheveux d'un blond cendré, atténués encore d'un œil de poudre, et la nuance exquise de sa robe, une soie gris argent semée de bouquets de roses — roses en boutons, roses épanouies et roses effeuillées, — lui donnaient la jeunesse, la fraîcheur irréelle et touchante d'un pastel. Laure de Jussy, la belle Laure, avait dû être adorablement jolie. Le front rond, le nez délicat aux ailes mobiles, la bouche gourmande et les dents petites, l'oreille aussi petite et grasse donnaient à sa physionomie quelque chose de vif et de passionné. Le menton était un peu lourd peut-être et le crayon avait retouché visiblement l'arc absent des sourcils, mais les cils étaient longs et lustrés, sur des yeux d'un gris d'agate.

Un fil de grosses perles sur un cou un peu fort et une longue émeraude, larmante entre les seins, étaient ses seuls joyaux. Ses petites mains n'avaient pas de bagues.

Elle versait le cherry avec un geste voluptueux et calme et un regard de coin dont le jeune homme se sentait tout remué. Il la contemplait de bas en haut et la comparait en lui-même à quelque comtessina de Longhi, ou bien encore à une héroïne des fameux mémoires du chevalier de Seingalt. Chose étrange, dans ce boudoir frivole et discret de l'avenue d'Iéna, c'est Venise qui s'imposait à Mario, la Venise du dix-huitième siècle, la Venise des mascarades, des aventures galantes, des enlè-

vements, des pharaons, des casinos de l'immortel Casanova. Mme de Jussy était une femme de ce temps-là. Le Provençal la devinait inabordable en même temps que de prise facile ; les jolis yeux d'eau grise le caressaient, le brûlaient.

Mme Hermelin, l'amie à la robe jaune invitée à son intention, avait plus d'éclat et moins de charme. Sa toilette fracassante, son décolletage hardi, la rivière de diamants scintillante à son cou et l'armature de bagues qui surchargeait ses doigts lui prêtaient une splendeur effarante et brutale. La dorure des cheveux que l'on devinait teints, la santé d'une fraîcheur éblouissante, l'artifice évident d'un sourire trop rouge et de longs yeux mouillés de kolh donnaient à sa personne quelque chose de coûteux, de banal et d'offert. Mme Hermelin, Lucie, comme l'appelait familièrement la maîtresse de maison, était un objet de luxe, rien de plus. Malgré les escarmouches d'un flirt engagé presque au début du dîner sous des yeux approbateurs et complices, l'Avignonnais était demeuré froid. Il était sous le charme de Mme de Jussy; il la comparait maintenant dans son for intérieur à une roucoulante et chatoyante tourterelle. Dans la bibliothèque, il n'avait pas suivi Lucie parmi les écroulements de coussins rose turc et bleu turquoise, où elle s'était réfugiée sur un coin du divan. A un sourire de Mme de Jussy, il avait cru deviner qu'on lui savait gré de cette défection ; il continuait de la regarder de bas en haut, attardant ses yeux à la blancheur laiteuse et veinée d'une gorge encore ferme.

— Eh! bien, à quoi rêvez-vous, Mario? brusquait la voix de M. de Puymégard, vous n'êtes pas ici pour rien faire. Vous oubliez pourquoi vous êtes venu. Et ce manuscrit!

Le jeune homme sursautait, comme éveillé brusquement.

— Mais oui, nous vous attendons, Monsieur, insistait, un peu ironique, la dame à la robe jonquille.

Nérac avait laissé son manuscrit dans l'antichambre sur une grande console d'entrée ; il se levait pour l'aller prendre. Mme de Jussy l'arrêtait. Elle avait tout prévu. Sur un ordre donné à voix basse, une femme de chambre était venue apporter le précieux rouleau. Mme de Jussy n'avait qu'à étendre le bras pour le cueillir sur une tablette de la bibliothèque. Une délicate attention l'avait enroulé dans un papier de soie et noué d'une faveur bleue.

— Le *Carpaccio* roucoulait la voix tendre de la belle Laure.

Nérac voulut baiser la main qui lui passait son chef-d'œuvre, mais la présence de son cousin et les yeux moqueurs de Mme Hermelin le retenaient. Le valet de chambre avait apporté une lampe qu'il avait posée sur la table.

— Vous vous rapprocherez, vous autres, faisait Mme de Jussy en se tournant vers le divan.

— Mais oui, nous venons, nous venons.

Lucie et de Puymégard quittaient leurs coussins d'Orient.

— Eh ! bien, nous commençons.

Le conseiller avait pris une chaise.

— Le *Carpaccio*, attaquait la voix de Mario devenue tout à coup déclamatoire, la scène se passe à Venise en 11...

— Naturellement.

— Laissez-le lire, ne l'interrompez pas, faisait la voix de Mme de Jussy.

Et c'était la nomenclature des personnages. Une foule bigarrée de condottieri, de gondoliers, d'hommes d'armes, d'hommes du peuple, de bouquetières, de patriciennes, de sénateurs et des courtisanes y étaient précédés du personnage inédit d'un conteur. La toile se levait sur les trois arcades de porphyre et de marbre rose d'une loggia de palais vénitien. La pâleur azurée de l'Adriatique et les nuées soyeuses des ciels de l'Adriatique emplissaient les trois baies. Rien que le ciel et l'eau ; pas un

monument n'indiquait qu'on était à Venise. Assis sur un tabouret en X, un jongleur, dans la veste courte et le long maillot rayé des jeunes hommes du Carpaccio, tenait un grand missel ouvert sur ses genoux. Il y lisait la fabulation de la pièce :

Lore était douce et blonde aux yeux comme le miel.
Sa beauté consolait et faisait croire au ciel,
Et son regard troublait comme une aigue-marine
Vue au fond de la mer. Le long de sa poitrine,
Ses cheveux roux coulaient en ruisseaux orfévrés.
Et tel était l'éclat de ses beaux seins nacrés,
Qu'en la voyant passer on croyait voir l'aurore;
Et tous jusqu'aux plus gueux aimaient, désiraient Lore.
Elle obsédait les nuits des fils et des maris.
Son image hantait le sommeil des proscrits.
Et, sous ses longs habits de brocart et de soie,
Elle était le scandale et l'orgueil et la joie
De tout un peuple épris, fou d'amour, envoûté,
De sa chair, de ses yeux, dévot à sa beauté
Comme un prêtre est dévot à la Vierge Marie.
Lore était courtisane et sa robe fleurie
Pour un heureux amant s'entr'ouvrait chaque nuit.
Le jour, elle versait à l'empire ébloui
L'ivresse de sa gloire et de sa beauté blonde.

La voix du jeune homme montait, lente et bien timbrée, dans le recueillement attentif de la pièce devenue sanctuaire. Un silence pesait maintenant entre les hautes tentures réséda. De Puymégard écoutait son cousin, vaguement étonné et charmé : il ne lui connaissait pas cette voix. Elle était d'une harmonie singulière, elle sombrait par moment avec une brisure profonde et laissait tomber les fins de phrases avec une lassitude exténuée, puis elle remontait avec la souplesse liquide d'un jet d'eau s'évasant vers le ciel pour retomber encore une fois dans sa vasque. De Puymégard lui-même en était tout émotionné, il écoutait bien plus la voix que les vers. Mme de Jussy avait appuyé un coude sur la table et posé son menton dans la paume de sa main; sa

gorge raidie tendait le satin gris argent de son corsage; elle avait baissé ses paupières comme pour mieux écouter en elle les défaillances troublantes de cette voix, la voix de ce poète inconnu, dont l'héroïne portait son nom, Lore. Une atmosphère de désirs alanguis flottait dans le salon de l'avenue d'Iéna.

V

— Du sirop, de la bière, du soda. Comme sirops, framboise ou ananas, choisissez !

Un valet de pied venait de poser sur une table volante un grand plateau chargé de rafraîchissements.

— De la framboise, répondait le jeune homme.

— Et c'est moi qui vous sers, faisait la belle Mme Hermelin en se levant dans un bruissement de satin et de moire, je suis heureuse d'être l'Hébé du poète. Monsieur Nérac, vous avez lu divinement.

— C'est bien, fais la maîtresse de maison, répondait Mme de Jussy avec une moue qui voulait sourire.

— Oh ! tout au plus la jeune fille, ripostait l'impertinence de la dame aux diamants. Beaucoup de sirop ou beaucoup d'eau, monsieur Nérac ?

— Beaucoup d'eau.

Debout dans sa longue traîne jonquille, la jeune femme se cambrait, mettait presque l'opulence de sa gorge sous le nez de l'Avignonnais. Un violent effluve de tubéreuse et d'œillet blanc lui faisait battre les paupières. Sous la robe, le genou de Mme Hermelin avait effleuré son genou et, en posant le verre de sirop devant lui, la chair de son bras nu l'avait frôlé à la nuque. Nérac en était demeuré tout tremblant. Mme de Jussy,

le coude appuyé sur la table, n'avait pas aperçu ce manège; elle demeurait là nonchalamment accoudée, les yeux ailleurs, comme emportée très loin dans une songerie intense. Il y avait une hypnose dans son regard.

— Mais où êtes-vous donc, chère amie ? croyait devoir dire M. de Puymégard en débouchant un soda.

— Mais à Venise, mon ami (et Mme de Jussy se reprenait, souriante) : Que dites-vous de ces deux actes ?

— Rien. Je suis sous le charme, je suis en 1126 avec Lore la courtisane et le poète Béppino sur le quai des Esclavons.

— Et votre impression, Madame ? implorait timidement Nérac.

— Celle de Mme Hermelin. Vous avez lu divinement.

Le jeune homme venait d'expédier les deux premiers actes de sa pièce; c'était dans une intrigue visiblement parallèle à celle d'Angelo, tyran de Padoue, la rivalité d'une courtisane et d'une patricienne amoureuses toutes deux d'un poète florentin de passage à Venise en l'an 11... Le Conseil des Dix, le patriarche de Saint-Marc et un légat du pape, alors dépêché par le Saint-Siège auprès du Sénat, corsaient l'intrigue d'incidents; grâce au beau Florentin et aux élèves du Carpaccio, la Venise monastique et guerrière du douzième siècle y prenait des allures de Cour d'Amour. La pièce était plus provençale que vénitienne, mais le décor en était véridique et charmant, et, malgré la trame tissée d'anachronismes un peu puérils et de criantes invraisemblances, les scènes succédaient aux scènes, exhubérantes de fougue, entraînantes de jeunesse, haussées parfois jusqu'au lyrisme par des tirades vibrantes de passion. Et puis, c'était plein de détails d'une fraîcheur et d'une subtilité raffinée de poète; on y sentait flamber une âme artiste et neuve dans le spontané de ses impressions.

— Oui, cela sent le soleil et les roses pâmées des jardins de la Judecca, croyait devoir dire le conseiller.

Le mutisme de sa belle amie le gênait. Mme de Jussy ne se prononçait pas.

— Il y a un bruissement d'or, un froissement d'étoffes et un cliquetis d'épées qui est si bien de ce temps-là, renchérissait Lucie Hermelin. Ah! avoir vécu à cette époque! Et cette Lore, est-elle assez courtisane!

Mario semblait décontenancé, il attendait l'opinion de Mme de Jussy. La belle Laure demeurait silencieuse. On entendait rouler un fiacre dans la rue, la corne d'un tramway poussait un appel rauque. Malgré la tiédeur de la bibliothèque, tous eurent l'impression du froid de la nuit.

— Dix heures et demie, faisait l'amie de de Puymégard en consultant le cartel posé sur la tenture, vous avez encore trois actes, nous en entendrons deux, car il ne faut pas abuser de vous. Nous vous écoutons, Monsieur.

Le jeune homme reprenait le manuscrit. Le drame se corsait, la dogaresse amoureuse de Beppo mourait empoisonnée; dans la vérité, supprimée par la jalousie d'un mari. Mais Lore était accusée du crime, un patricien ne pouvait être soupçonné, tandis qu'une courtisane... sa culpabilité s'aggravait d'une accusation de sacrilège. Aux premières rumeurs qui la chargeaient, Laure, avide de se disculper aux yeux de Beppo, était allée le relancer au couvent de franciscains où il s'était réfugié; car les mêmes soupçons planaient aussi sur lui. Eperdue de désespoir, elle forçait l'entrée du cloître interdite aux femmes et sa présence auprès de son amant la condamnait. Le quatrième acte contenait un audacieux coup de théâtre. Mandée devant le Conseil des Dix, la courtisane allait entendre signifier la plus atroce des sentences sans l'intervention de Carpaccio. Les fresques de Sainte-Ursule, pour lesquelles la courtisane avait posé la sainte, enthousiasmaient tellement la populace artiste de Venise que celle-ci voulait l'innocence de l'accusée et réclamait violemment sa liberté. L'émeute fomentée autour du palais ducal forçait la main au Grand Con-

seil; pour calmer la fureur du populaire, le doge criminel rendait la courtisane au peuple.

Nérac épongeait son front moite; il avait lu avec une telle flamme, une telle émotion convaincue qu'il en était trempé de sueur; sa face dévastée par la passion s'idéalisait d'une splendeur ardente; ses larges prunelles, comme agrandies, étaient devenues d'un bleu de nuit.

Mme de Jussy relevait lentement ses paupières; depuis vingt minutes, les lèvres entr'ouvertes et les yeux demi-clos, elle semblait dormir dans un spasme, le spasme d'un rêve très voluptueux, dont elle prolongeait, à demi-inconsciente, la volontaire torpeur; elle attachait deux yeux profonds sur les prunelles irradiées du jeune homme.

— Vous avez un instrument merveilleux de séduction, Monsieur... Hein! quel organe (et elle s'adressait à de Puymégard). Voyez-vous cette voix-là au théâtre! mais le public serait pris dès les premiers mots.

— Oui, cela pénètre et cela remue, répondait le conseiller.

— Monsieur Nérac, vous êtes un charmeur. Avec cette voix-là, toutes les portes vous seront ouvertes, je n'en connais qu'une aussi émotionnante, c'est celle de Linda.

— Linda Monti? s'exclamait le jeune homme.

— Linda Monti. Il faut lire votre pièce à Linda.

— Mais qu'en pensez-vous de ma pièce.

— Vos quatre actes! Ils ont d'énormes défauts, mais il y a des qualités. Il y a des passages admirables, et puis votre pièce a une qualité souveraine: elle est jeune, elle sent le soleil, le printemps, l'amour irréfléchi; elle a la fraîcheur d'une branche d'amandier en fleurs dans une calenque de votre pays. La mise en scène seule est vénitienne, mais elle fleure si bon vos vingt-cinq...

— Vingt-sept ans, Madame.

— Ne le dites pas. Il faut porter cette pièce à Linda.

— Mais je ne la connais pas.

— A vous de la connaître. D'ailleurs on y pourvoira

— Mais vous vous avancez bien, chère amie, croyait devoir dire le conseiller.

— Je connais Linda et les femmes. Linda est trois fois femme, elle a quarante ans, elle aime tout ce qui est jeune; mais il faudra lui lire vos quatre actes vous-même, et puis je connais Paris, vous plairez à Linda.

— Mais le moyen de l'approcher, faisait Mario blême d'émotion.

— M. de Puymégard s'en occupera. Voyons, vous connaissez bien quelqu'un, Auguste ?

— Mais, ma chère, je ne connais personne, je ne vois pas du tout qui...

— Laissez-donc, en cherchant on trouvera. Mais il est minuit moins le quart, il faut vous retirer, monsieur Nérac, il est temps de dormir.

— Mais il y a un cinquième acte, objectait piteusement le poète, la mort de ma courtisane.

— Ah ! elle meurt. Cela n'a aucune importance ; la pièce peut très bien finir au quatrième et puis, d'ailleurs, on vous coupera, on vous taillera. Bonne nuit. Vous demeurez, Auguste ?

Et, devenue tout à coup familière, elle s'appuyait au bras du conseiller.

— Toi, Lucie, M. Nérac te reconduira.

— Mais j'ai mon coupé, ma chérie, c'est moi qui reconduirai le poète.

— Vous ferez un grand tour, alors ! car il ne demeure pas tout près de chez toi. Gueuse, va, tu vas le passer le bon quart d'heure.

Et rageuse et câline, elle lui tordait un pinçon dans le bras.

— Ah ! ça, ma chère amie, vous êtes folle, vous voulez tourner la tête à ce garçon.

— Vous dites ?

Et Mme de Jussy, debout devant la haute psyché de son cabinet de toilette, en corset et en jupe de des-

sous, une jupe soyeuse et écumante de dentelles, se retournait à demi vers de Puymégard. Échoué sur une chaise basse, à la fois vanné et admirant, le conseiller suivait d'un œil connaisseur les lenteurs compliquées d'un déshabillage savant.

— Oui, je dis que Nérac est parti d'ici le cerveau chaviré. Quelle idée de lui avoir parlé de cette lecture chez Linda ! Vous savez bien que c'est impossible. Je vais l'avoir sur les talons tout le temps, maintenant.

— Impossible ! pourquoi ?

— Parce que je ne connais personne et puis je n'ai pas le temps.

— La voilà, la vraie raison : votre indolence, votre paresse à vous remuer pour ce garçon.

— Parce que je sais d'avance que tout ce que je ferai ne servira à rien.

— C'est ce qui vous trompe. Ce Provençal a tout ce qu'il faut pour réussir, surtout auprès de la Monti. Oh ! je parle très sérieusement. (Et Mme de Jussy qui, pour la nuit, venait de relever très haut ses cheveux en gros câble, se campait devant le conseiller ahuri.)

— Je suis très sérieuse, Auguste. Il faut que ce garçon connaisse Linda Monti. Il faut qu'il lui lise ses cinq actes; d'abord ils sont très bien, ses cinq actes.

— Vous n'en avez entendu que quatre.

Laure haussait la nudité nacrée de ses épaules.

— Et puis, ce garçon estvotre cousin ; vous devez à vous-même de l'aider à réussir, vous le devez même à tout le Midi, car vous en êtes aussi, vous, de la Provence. Si vous le voulez, la Monti jouera le *Carpaccio* d'ici un an : la voix de Nérac est une musique à laquelle aucune femme ne résisterait.

M. de Puymégard avait pris dans les siennes les mains de sa maîtresse, il regardait de bas en haut ce joli profil de fille d'Opéra qu'eût pu graver Beaudoin, et cette gorge friponne digne de Fragonard.

— Et puis il vous plaît, ce garçon, n'est-ce pas ? — Oui,

il me plaît, je l'avoue. (Et avec une insouciance nuancée de regret) :

— Mais cela est bien inutile. A l'heure qu'il est, le coupé de Lucie le conduit au bonheur.

— Ah! Laure.

— Mais puisque vous me l'avez fait inviter pour cela! Ah! vous m'avez fait faire là un joli métier.

— Parlons-en! Vous me proposez de débuter dans un autre : présenter Mario à la Monti et dans le but que vous savez; lancer cet innocent dans cette voie douteuse, le faire arriver par les femmes.

— Vous savez où les femmes peuvent mener un homme. A Paris, c'est un atout qu'un joli physique et, vous ne l'ignorez pas, le vôtre ne vous a pas desservi.

Le conseiller voulait protester. Mme de Jussy lui fermait sa bouche du revers de sa main.

— Allons, aidez-moi à dégrafer ce corset.

Elle tournait le dos à l'habit noir, lui offrant sa nuque et la chute moirée de ses épaules. L'homme se penchait sur cette taille cambrée et sertie dans les broderies de soie d'un corset de satin feu. Le conseiller s'attardait à la besogne, embrouillant les lacets, ne trouvant par les œillets, un peu congestionné par la subtile odeur qui montait de la batiste. Laure, imperturbable, avait levé les bras et les avait croisés derrière sa nuque ; elle souriait de l'œil à sa glace.

— Vous ne voyez personne qui puisse présenter Nérac à Linda? Moi, je sais quelqu'un et de votre entourage.

— Ah!

— Et à qui la Monti ne pourra refuser de se laisser présenter Mario.

— Voyez-vous cela!

— Parfaitement.

— C'est un des grands amis de la maison Forbster?

— Vous êtes fou. L'entreteneur de Linda n'ira pas lui présenter un joli garçon. Vous ne trouvez pas?.. Guillardot.

— Le chirurgien! mais il ne va jamais chez elle.

— Parce qu'il n'a pas le temps. Sa clinique, sa clientèle de l'étranger, de province et de Paris ! Mais il peut demander à Linda tout ce qu'il veut, celui-là. Il l'a l'opérée — il y a quinze ans de cela, quand Linda, toute jeune et pas connue, se débattait dans la pseudo-misère des débuts — d'une tumeur fibreuse qui la ferait dormir, à l'heure qu'il est, au cimetière, sans le désintéressement de Guillardot. Il l'a opérée gratuitement ; il l'a même admise et gardée pendant trois mois sans bourse délier dans sa maison de santé du boulevard Suchet. Mme Guillardot secondait alors son mari. Mais oui, elle était vraiment co-directrice. Ce n'était pas encore l'hôtel de l'Avenue du Bois, avec trois automobiles au garage. Bref, Linda Monti fut sauvée ; elle s'en est toujours souvenue, elle s'en souvient encore, Guillardot présentera qui il voudra à Linda Monti.

— Soit, mais comment décider Guillardot.

— Bah ! il est de Nîmes, le Midi se soutient, Nérac est d'Avignon. Et puis, parlez lui du sujet de la pièce, le *Carpaccio* le décidera. Guillardot est un incorrigible amant de Venise : il communiera dans les ors fatigués de Saint-Marc.

— A votre aise. Mais vous ne me voyez pas allant déranger Guillardot à sa clinique ou à sa consultation pour lui parler de mon cousin !

— Vous ne voulez rien savoir ou vous ne savez rien. Guillardot déjeune tous les matins rue Royale, chez Durand, midi et demi. Vous n'avez qu'à retenir une table auprès de la sienne ; l'occasion naîtra d'elle-même, quand il vous plaira.

— Vous tenez beaucoup à cette présentation, Laure ?

— Je me suis mis en tête que Nérac serait joué par Linda.

— Alors, donnez-moi votre front. Cela sera fait, belle dame.

— Mon front, mais mes deux lèvres, mon cher ami. Voyez, mon corset est dégrafé, vous avez très bien

travaillé en causant. (Et elle s'abattait, demi-nue, sur la poitrine de son amant. La tiédeur de la chair pénétrait et secouait l'homme d'un frisson bref.)

*
* *

Le coupé de Puymégard s'arrêtait à l'angle de la rue Royale; le conseiller consultait sa montre. Il était une heure moins le quart. « A deux heures », disait-il au cocher; et il pénétrait dans le restaurant, traversait la première salle toute bruyante de conversations et d'un cliquetis de couverts. Il saluait, d'un discret clin-d'yeux, Nérac installé seul dans un angle, et cherchait une table. Toutes étaient prises, c'était le coup de feu du déjeuner. De Puymégard pénétrait dans la seconde salle et, du premier coup, découvrait Guillardot, assis devant une bouteille de Corton et très absorbé dans la lecture des *Débats*. Le chirurgien n'était pas seul: deux jeunes gens, cravate noire et redingote, deux internes, sans doute, partageaient le déjeuner du maître. Le nez sur leur assiette, ils mangeaient sans échanger une parole, respectant la lecture de Guillardot.

D'un coup d'œil, le conseiller s'assurait qu'on avait exécuté son ordre : on avait retenu sa table auprès de celle du chirurgien. De Puymégard donnait son chapeau et sa canne à un maître d'hôtel et s'installait sur la banquette.

— Pardon de vous déranger, docteur.

— Ah! c'est vous, de Puymégard, il y a un siècle qu'on ne vous a vu; vous n'êtes pas malade, vous avez une mine!

— Mon Dieu, je n'ai pas encore besoin de vos services; mais vous, docteur, vous vous portez comme un chêne.

— Dame, je me dois à mes malades, moi, je n'ai pas le temps. Et les affaires ? qu'est-ce qu'on dit au Ministère ?

— On ne dit rien, on attend.

— Oui, vous préparez la séparation de l'Église et de l'État. Ah ! ce sera du propre. Si vous voyiez nos hôpitaux depuis que nous avons des infirmiers laïques ! Ah ! oui, avec la génération de maintenant, ce sera du propre...

— Le conseiller avait un geste évasif, ne voulant pas se compromettre.

— Et les vôtres, elles vont vos affaires, docteur ! Bastiant me disait l'autre jour que vous aviez fait, cette année, trois cent mille francs; faut-il que vous en opériez de ces malheureuses !

— Ne m'en parlez pas, balbutiait l'homme de science, on dirait qu'avec les années les diathèses augmentent. Parole d'honneur, quand j'étais jeune, il n'y avait pas toutes ces maladies-là.

— Je vous crois, c'est vous qui les inventez, vous... et vos confrères.

Le chirurgien s'essuyait la barbe et regardait le conseiller d'un œil torve.

— Vous savez, mon petit de Puymégard, je n'aime pas du tout ces plaisanteries, elles sont indignes du quai d'Orsay, vous parlez comme un journaliste.

Et, pour atténuer la dureté de la réplique :

— Tenez, disait-il, en désignant un plat sur la carte, prenez de cela, c'est très bon.

— Garçon, une gélinotte à la russe, commandait le conseiller.

Puis, d'une voix un peu voilée :

— Comment va Mme Guillardot ?

— Ma femme, hum ! elle ne va pas très bien, la pauvre !

La figure du chirurgien s'était tout à coup rembrunie, la santé de Mme Guillardot était la grande tristesse de cet intérieur à qui tout avait souri. Voilà dix ans que Mme Guillardot se traînait péniblement de sa chaise longue à son lit et de son lit à sa chaise longue, prome-

nant, dans les vastes appartements de l'avenue du Bois, les langueurs et l'ennui d'une interminable convalescence. Lui, qui guérissait toutes les autres femmes et, taillant et coupant en plein dans la chair et dans le vif, rendait la santé à tant de malheureuses atteintes dans la source même de la vie, n'avait jamais pu triompher du mal installé dans sa maison. Deux opérations successives n'avaient pu délivrer la femme du chirurgien d'une tumeur toujours renaissante, et toute la Faculté, pourtant, avait été appelée au chevet de Mme Guillardot ; et la pauvre femme s'était résignée à ne plus sortir. Elle s'était volontairement recluse, ne voulant pas attrister le monde du spectacle de sa misère physique. Son incurable infirmité lui semblait une atteinte, et la plus grave des atteintes, à la réputation universelle de son mari. A peine allait-elle de temps à autre au théâtre, mais jamais aux premières, toujours aux vingtièmes ou trentièmes représentations, car cette charmante et pauvre femme, cette délicate et fidèle associée qui avait tout fait pour la carrière de son mari, avait le goût et plus que le goût, un sens exquis de la littérature et de l'art.

La santé de sa femme était le gros point noir de l'horizon du chirurgien. Lui, qui les guérissait toutes, n'avait pu rien faire pour la créature qu'il chérissait plus que tout au monde ; et de cette impuissance à soulager ce qu'il aimait, Guillardot gardait comme une sourde rancune à la science.

Il y eut un silence.

— Et Linda Monti, qu'en faites-vous? demandait de Puymégard.

— Linda, je ne la vois jamais, je n'ai pas le temps. Elle répète.

— Oui, je sais, *Jeanne de Naples*, de Morels ; cela passe quand ?

— Oh ! je ne sais pas, avec elle c'est toujours retardé ; il y a eu déjà un tas d'histoires, mais vous les connaissez mieux que moi ; moi je n'ai su cela que par les jour-

naux. A Paris, est-ce que l'on a le temps : j'ai ma clinique, elle a son théâtre.

— Mais vous l'irez voir jouer.

— Oh cela sûrement, elle me fait mon service de répétition générale et de première.

— Elle vous doit bien ça.

— Ah ! parce que je l'ai opérée jadis ! C'est moi qui lui suis reconnaissant. Quelle créature délicieuse, c'est la poésie et la légende même, je ne peux pas supporter d'autre femme qu'elle au théâtre ; elle en crée du rêve, elle ! Oh ! que non, je ne manquerai pas sa première et pour tout l'or du monde !

— Quel enthousiasme !

— C'est que je l'aime bien, je lui dois les plus belles heures de ma vie.

— Non, mais vous avez été amoureux d'elle ! Ah ! docteur, vous ne nous aviez pas dit cela.

— Amoureux d'elle ! mais tous ceux qui l'approchent sont amoureux de Linda. Oh mais, rien entre nous, je vous assure, ma femme en était folle. Ah Mme Guillardot l'a bien soignée à notre maison du boulevard Suchet ; il y a quinze ans de cela, mais Linda s'en souvient. Croyez-vous qu'occupée, harcelée et accablée de besogne et de visiteurs comme elle l'est, elle trouve le temps de venir trois ou quatre fois par an avenue du Bois ; oui, elle vient rendre visite à ma femme. C'est grande fête ce jour-là à la maison.

— Alors c'est une amitié héroïque entre vous et Linda ?

— Linda ! Vous savez dans quels ennuis d'argent elle se débat ; eh bien, je lui demanderais demain cent mille francs pour mon hôpital, elle me les donnerait.

— A merveille.

Et appuyant sur les mots :

— Mon cher Guillardot, il faut que vous me rendiez un service, il faut que vous me présentiez à Linda...

— Vous présenter à Linda! mais je vous rencontre dans sa loge à toutes les premières.

— Vous ne me laissez pas le temps de finir; il ne s'agit pas de moi, mais d'un jeune parent à moi, un garçon plein de talent, je crois même d'avenir, qui vient d'arriver à Paris, oui, et qui réussira pour peu qu'on s'en occupe.

Le visage de Guillardot s'était brusquement renfrogné.

— Un poète?

— Vous l'avez dit. C'est un petit-cousin à moi. Il vient faire ici de la littérature et apporte un drame en cinq actes.

— Et en vers, qu'il voudrait lire à Linda, et vous avez compté sur moi pour présenter votre protégé. Eh bien, mon cher ami, il faut rayer cela de vos papiers; je ne présenterai pas votre poète à Linda Monti, je lui créerais un ennemi de plus, elle en a assez comme cela. Linda accueillera votre protégé, écoutera sa pièce, promettra de la jouer, ne la jouera pas, et ce sera une haine de plus dans la meute des rancunes déchaînées contre elle. Un nouveau poète chez Linda! Mais la maison en pullule. Il est jeune avec cela, votre poète, et joli garçon, je le parierais. Ah! vous faites un joli métier; mais les amis de Linda ne le pardonneraient pas. Ils font bonne garde autour d'elle, la maison est défendue. Vous voulez donc me brouiller avec toute la phalange sacrée; non, non, non, inutile d'insister, puis d'ailleurs Linda me recevrait fort mal, elle répète tous les jours, elle passe dans trois semaines. Après *Jeanne de Naples*, viendra la *Penthésilée* d'Azuado, *la Fille de Jorio* de d'Annunzio, et deux ou trois machines déjà reçues. Votre cousin apporterait un chef-d'œuvre, qu'il n'aurait aucune chance d'être joué avant quatre ou cinq ans d'ici. C'est un mauvais service à lui rendre, à ce garçon, que de le présenter à Linda. Désolé, mais je m'y refuse... Et de quel pays, votre cousin?

— D'Avignon.

— D'Avignon! Et il s'appelle ?

— Mario Nérac.

— Les Nérac de l'Ovivetto, entre Avignon et Vaucluse, mais j'ai beaucoup connu son père, il a été président à Aix.

— J'étais sûr que vous les connaissiez.

— Nérac, le fils de Célestin Nérac ; mais la mère a été adorablement jolie. Elle vit encore, Mme Nérac ?

— Oui, et vous refusez d'aider à la carrière de son fils, et mon poète est d'Avignon et vous êtes de Nîmes, vous, docteur, et cette vieille solidarité du Midi ?...

Le chirurgien tortillait la pointe de sa barbe.

— Et vous l'avez entendue, sa pièce ?

— Oui.

— C'est bien ?

— Ça m'a paru très bien, mais une personne qui s'y connaît mieux que moi en a parue enthousiasmée.

— Une femme?

— Une femme.

— Ah ! ces méridionaux, Mme de Jussy ?

Le conseiller acquiesçait d'un mouvement de tête.

— Et ça s'appelle, sa pièce ?

— Le *Carpaccio.*

— Le *Carpaccio !* Alors cela se passe à Venise. Venise! et toute la face du chirurgien s'illuminait d'un rayon), Venise, dire que je n'ai pas le temps d'y passer huit jours par an, moi qui voudrais y passer des mois et des mois. Venise ! je n'ai pas pu y aller depuis deux ans. En 97 et en 98, ma femme et moi y avons passé deux automnes. Venise (et sa voix avait un léger frémissement de regret). Votre cousin a du goût ! Il ne s'embête pas d'avoir choisi un semblable décor : Linda en dogaresse ou en courtisane !

Les yeux de Guillardot étaient devenus lointains.

— Ma femme, j'en suis sûr, aimerait à entendre la pièce de votre petit cousin. Et brusquement :

— Présentez-le moi un de ces jours.

— Mais tout de suite, si vous le vouliez ; il déjeune dans la salle à côté, je n'ai qu'à le faire appeler.

— A la bonne heure, vous ne perdez pas de temps, vous. C'était un coup monté. Ah ! vous étiez fait pour la politique... opportuniste va.

Il lui frappait familièrement sur l'épaule.

— Alors, je puis le faire venir ?... Garçon ! priez donc ce jeune homme qui déjeune dans l'autre salle, au coin de la fenêtre, de venir nous rejoindre ici.

Mais Mario Nérac, qui de sa table surveillait le manège et l'entretien, avait déjà saisi le mouvement; il s'était levé et se dirigeait du côté de Guillardot et son beau cousin.

VI

— Eh bien, ma fille, dorénavant je ferai votre cuisine et c'est vous qui jouerez mes rôles; je toucherai vos gages et vous les miens; on verra comment vous vous en tirerez !

La fille interpellée tortillait gauchement le coin de son tablier. Confuse, elle tenait obstinément ses yeux baissés et ne soufflait mot. Une gaieté courait autour de la table, c'était un long éclat de rire, que les convives ne songeaient même pas à étouffer dans leur serviette. La Monti, les mains aux accoudoirs d'une stalle de chœur en bois de citronnier, dominait l'émoi de la servante des trois degrés de son siège et de toute son impertinence de femme de théâtre.

— Ma chère Linda, ne l'accablez pas, faisait le peintre Mario Steinberg, assis à la droite de l'étoile. Un peu de pitié !

— Pfutt, vous me la baillez belle avec votre pitié, je suis la femme la plus exploitée et la plus mal servie de tout Paris, et l'on dépense ici plus de soixante mille francs par an.

— Elle ne recommencera plus, implorait le convive de gauche.

— Si, elle recommencera, et puis mêlez-vous de vos affaires, mon petit de Géry...

Et cueillant dans une verrerie de Venise une longue tige de glaïeul, elle en effleurait les lèvres du jeune homme.

— Et vous, retournez à votre cuisine, je vous ai assez vue. Si vous me brûlez encore un plat, dans les huit jours, votre congé.

La cuisinière se retirait atterrée.

— Et ne pleurez pas! On n'a pas idée de ça, manquer des niocchi.

— C'est pourtant bien simple, faisait une jolie blonde, une blonde grasse à la chair de lait, assise quelques pas plus loin.

— Oui, charge-la. C'est toi qui en as eu l'idée de ces *niocchi*, je suis sûre que tu savais d'avance qu'elle les raterait, sale rosse, va!

Et elle lançait à travers la table sa tige de glaïeul à l'interpellée. La branche renversait au passage une coupe de champagne qui se brisait. Une des buires de Murano qui ornait le surtout tombait, entraînée par le poids de la fleur, toute l'eau s'en répandait sur la nappe. Ce fut un désarroi, des femmes se levaient.

— La voilà bien, ton adresse, criait, secouée par un rire hystérique, la blonde Myrhine à sa sœur.

Toute la table applaudissait l'espièglerie de la tragédienne. Sa maladresse lui valait une ovation. Un coup de timbre annonçait un visiteur.

— Zut! faisait Linda en se dressant dans sa stalle, je n'y suis pour personne, je répète à deux heures.

Et au même instant la portière du fond se soulevait et retombait, encadrant des grandes fleurs héraldiques de la tapisserie la forte encolure et les cheveux poivre et sel de Guillardot.

— Guillardot! ah! c'est vous, mon bon ami; qu'est-ce qui me vaut votre visite. Par ici, à côté de moi, docteur. Écartez-vous un peu, de Géry. Vite à côté de moi, avancez une chaise, Ernest. Ah, mon petit Guillardot, comme je suis heureuse de vous voir; vous allez bien, et votre femme?

Câline, elle s'était emparée des mains du chirurgien et les meurtrissait entre les bagues de ses doigts. Elle dardait sur lui l'éclat de deux prunelles grises, adouci par de longs cils noirs; sa voix était devenue tout à coup d'une douceur inexprimable; les inflexions en avaient des fraîcheurs d'eau de source, dont la caresse prolongée vous courait sous la peau.

Guillardot ne pouvait se lasser d'admirer cette petite tête fine et transparente, modelée, on eût dit, dans une cire idéale par le pouce d'un génial sculpteur, ces cheveux d'un blond d'avoine qui l'auréolaient comme d'une fumée, et dans une longue robe de velours blanc, brodée çà et là de turquoises, cette souplesse et cette grâce incomparables d'attitudes qui faisaient de la Monti un vivant Tanagra revêtu d'étoffes et de joyaux de la Renaissance.

Et cette joliesse de bibelot rare avait plus de quarante ans; l'extraordinaire jeunesse de Linda était un des perpétuels étonnements de l'homme de science.

Dès l'entrée, il avait surpris la scène et le désarroi du déjeuner, l'attrapade espiègle entre les deux sœurs et tout le service bouleversé dans le décor somptueux de cette salle à manger princière, et parmi les tentures de vieux Beauvais, dans l'encombrement des bahuts, des crédences et des vaissailiers surchargés de verreries, de faïences hispano-arabes, de cuivres hollandais et d'anciennes argenteries Louis XV, le caractère étrange et typique de cette table où Mario Steinberg, une des gloires du Champ-de-Mars, et de Géry, un homme de cercle et de sport, déjeunaient coude à coude avec un impressario de tournée, une masseuse, une première de grand couturier et un coiffeur; mais cela c'était Paris et c'était surtout l'atmosphère de la maison de Linda, la maison la plus ouverte à toutes les espèces de parasites. Guillardot baisait les ongles rosés de la tragédienne.

— Et vous avez toujours seize ans, princesse des Mille et une nuits.

— Dites des Mille et une corvées; nous répétons tous les jours, docteur.

— Oui, mais vous ne jouez plus le soir, c'est la *Voleuse d'enfant* qui tient l'affiche, vous vous couchez de bonne heure.

— Moi, mais j'essaie jusqu'à minuit. Les costumiers me font mourir. Si vous voyiez les ordures qu'ils m'apportent. Steinberg m'avait fait un dessin merveilleux pour mon troisième, un velours soufre brodé et rebrodé de feuillages roses avec des grappes de perles et une forme de manches... Si vous voyiez l'horreur qu'on m'a apportée! Je ne décolère pas depuis ce matin.

— Ça vous va très bien, vous êtes toute rose.

— C'est de vous voir, le plaisir...

Et, familière, elle caressait du bout des doigts les cheveux gris du chirurgien.

— Et cela s'est arrangé, reprenait Guillardot; vous aviez interrompu les répétitions pendant un moment, ça branlait dans le manche.

— C'est-à-dire que le manche brûlait. Cet avare de Borave n'avait-il pas engagé Montrezat comme premier rôle pour jouer l'amoureux, un homme qui n'a pas de nez, tout en yeux comme une grenouille. Me voyez-vous dans les bras de ce monstre, et appuyant cette gueule entre mes seins! j'en avais le frisson de la petite mort, toute la peau horripilée. Je ne pouvais pas, j'aurais plutôt rendu le rôle. Alors Borave a résilié l'engagement de Montrezat.

— Et celui qui le remplace?

— Oh! ce n'est pas merveilleux, mais enfin sa laideur n'impressionne pas, sa voix est bonne. Oh! la race n'embellit pas, docteur; vous devriez bien l'améliorer.

— Et puis c'est la faute des automobiles, stridait la voix de Myrhine; tous les beaux garçons maintenant se font chauffeurs.

Il y eut un silence. Linda tançait d'un coup d'œil l'incartade de sa sœur.

— Mais vous n'êtes pas venu me complimenter sur mon teint, docteur. Je vous connais : ni vous ni moi, n'avons de temps à perdre. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Comment? vous ne croyez pas que le plaisir de vous voir...

— Ta ta ta ta, à d'autres; vous avez quelque chose à me demander.

— Peut-être.

— C'est encore une de vos duchesses du Faubourg qui vous a dépêché vers moi. On veut que je dise des vers à quelque matinée. Eh bien ! non, non, non, non, rien avant la première, je répète.

— Il ne s'agit pas de cela. J'ai à vous demander de bien vouloir recevoir quelqu'un ?

— Ah! vous voulez me présenter.

— Parfaitement, quelqu'un à qui je m'intéresse.

— Le moment est bien choisi. Et qu'est-ce qu'il fait, ce quelqu'un ?

— Rien, c'est un poète.

— Un poète !

La tragédienne s'était levée, donnant à tout son visage une comique expression de stupeur — les yeux agrandis, la bouche arrondie en O comme celle d'un masque antique — cabrée dans un mouvement de recul qui lui faisait repousser des deux mains la table où elle s'appuyait.

— Un poète ! quand je répète cinq actes de Morfels ; vous voulez donc me brouiller avec tous mes auteurs. Et Pétrarque Azuado, dont Borave a reçu une pièce ! C'est qu'il ne plaisante pas celui-là ! Un poète ! Mais vous ne voyez donc pas que j'ai fait maison nette ?

Et se laissant retomber dans un accablement exagéré de tout son être, les deux bras abandonnés au dehors des accoudoirs :

— Je ne reçois plus que des fournisseurs, car vous en êtes un, faisait-elle à de Géry, inclinée dans un salut ironique, fournisseurs de potins pour Sa Majesté mon

Ennui. Je le regrette, mon cher Guillardot, mais je ne recevrai pas votre faiseur de vers. Une place, si vous voulez, pour la répétition générale; vous me le présenterez dans ma loge.

— Avec tout Paris. Non, c'est à vous seule que je voulais l'amener.

— Ah ! il a sans doute une pièce à me lire : cinq actes en vers, hein !

Et devant le silence de Guillardot :

— Et une pièce qui se passe à Florence, à Sienne, à Verrare ou à Venise. La Renaissance italienne est dans l'air depuis le succès de Sarah dans *la Haine* et la reprise de *Lorenzaccio*. Il est de quel pays, votre poète ?

— D'Avignon. Mais puisque vous ne voulez pas le voir.

— Tiens, mon trois et mon quatre se passent justement à Avignon. Il a été élevé là-bas, votre jeune homme ?

La Monti était devenue pensive.

— Certainement, sans doute, sa famille est une des plus anciennes du comté; ils vivent là depuis des siècles de père en fils; son père était président des assises à Aix, c'est un neveu de de Puymégard. Vous connaissez de Puymégard ?

— Le conseiller d'État ! Mais il est apparenté alors, votre monsieur... ?

— Nérac.

— Nérac, oh ! c'est bien un nom du Midi.

— C'est aussi un cousin des Massicot, le procureur général.

La tragédienne s'était enfoncée dans sa chaise, la tête en avant, les yeux ailleurs.

Et il a du talent, votre M. Nérac ; vous avez entendu sa pièce ?

— Moi, non, mais ma femme l'a entendue. Ce garçon est venu dîner deux soirs de suite à la maison, ma femme en a été enchantée. Il paraît qu'il est charmant, et son drame, dit-elle, est tout à fait remarquable.

Linda s'était brusquement retournée du côté du docteur, le menton dans sa main droite, son coude dans la main gauche et l'enveloppait d'un regard intense.

— Mme Guillardot s'intéresse à lui? Que ne le disiez-vous plus tôt, docteur; si votre femme lui a trouvé du talent, c'est qu'il en a. Amenez-moi votre M. Nérac.

— Où, quand?

— Quand vous voudrez, vers quatre heures, au théâtre. Ici, pas possible, je vis dans un tourbillon. Amenez-le-moi, vers trois heures et demie au Châtelet, nous répétons le quatre, il y a un sacré château des Papes qui ne me plaît qu'à moitié. Il possède bien sa ville au moins, votre jeune homme?

— Oh! il connaît à fond son vieil Avignon; un poète local, songez!

— Eh bien, amenez-le moi et le plus tôt possible, et dites à votre femme que c'est bien à cause d'elle, hein!

— Et un peu à cause du décor aussi.

— Oh, docteur...

Et consultant le cadran de la vieille pendule de Boule suspendue au mur:

— Deux heures moins le quart! nous répétons à deux! Vite, mon manteau, mon chapeau; je prendrai mon café au théâtre.

— Pas de dessert, sœurette, interrogeait Myrhine.

— Donne-moi une mandarine, je la mangerai dans le coupé.

La tragédienne s'était levée.

— Le coupé! Je n'arriverai jamais à temps...

Et elle trépignait en enfilant les larges manches d'un manteau de velours mauve.

— Vous avez votre auto, docteur; voulez-vous me jeter au théâtre, je gagnerai au moins vingt minutes.

— Mais à vos ordres, ma chère.

— Toi, Myrhine, tu me rejoindras avec Hélène, dans le coupé.

Un coup de timbre annonçait un visiteur.

— M. Henri Maurel, clamait le valet de pied.

Une grosse tête bouclée, une haute encolure s'encadraient dans l'entrebâillement de la portière.

— Oh ! mon cher, vous arrivez trop tard, faisait la comédienne au critique, le docteur m'emmène en auto, je n'ai que le temps; Borave ne plaisante pas.

— Mais j'ai ma petite amie dans ma voiture, je voulais vous la présenter.

— Oh ! ça n'a aucune importance, je vous la ferai engager quand même par Borave. Amenez-la tantôt au théâtre, vers cinq heures.

— Je voulais vous la présenter avant, et puis à cinq heures je ne suis pas libre.

— A votre aise, mon cher. Partons, Guillardot.

Le critique s'effaçait pour laisser passer la tragédienne et le chirurgien.

— Mais vous vous connaissez, je crois: M. Henri Maurel du *Don Juan*, M. Ange Guillardot.

Maurel s'inclinait, obséquieux, avec un sourire forcé ; le chirurgien rendait à peine le salut.

— Vous avez eu quelque chose avec Maurel ? demandait la tragédienne à Guillardot.

Le chauffeur avait lâché les freins et l'auto descendait à toute vitesse l'avenue de l'Alma.

— Oui et non, un rien; mais j'aimerais autant que M. Maurel allât cueillir ses maîtresses ailleurs que chez moi.

— Vous dîtes ?

— Oui, parmi les jeunes filles que j'emploie pour rédiger mes ordonnances et classer mes fiches !

— Votre troupeau de secrétaires.

— Vous l'avez dit. J'en avais une tout à fait charmante, à laquelle je portais un intérêt tout particulier.

— Voyez-vous cela !

— Elle m'avait été chaudement recommandée, bien élevée, munie de tous ses diplômes; un brusque revers

de fortune l'avait jetée sur le pavé. Orpheline avec cela, la mort subite d'une vieille parente, l'indélicatesse d'un homme d'affaires la laissaient sans ressources. Il y avait déjà près d'un an que Mlle Aymery était auprès de moi. Ma femme elle-même l'avait prise en affection; c'était une nature exquise. Elle s'était logée près de nous, et le soir elle revenait faire la lecture à Mme Guillardot. Il a fallu que ce sanglier de Maurel la rencontrât et la remarquât chez moi. Pauvre petite Thérèse! Mlle Aymery était très jolie. Pour le règlement des honoraires de l'opération de Thécla Sarine, la danseuse russe, Maurel est venu quatre ou cinq fois chez moi; je l'avais pourtant opérée au plus juste prix, mais il fallait des réductions. Thécla est pourtant entretenue. C'était Maurel qui avait maquignonné l'affaire; alors il venait beaucoup, tous ces derniers temps, avenue du Bois. En mon absence, il avait affaire à Mlle Aymery. Thérèse avait la folie de la littérature et, un beau matin, elle n'est pas venue à la maison... Maintenant elle habite chez lui, je sais qu'il l'exhibe aux premières.

— Et c'est elle qu'il voulait me présenter. Elle était là dans son fiacre! Ah! je comprends sa figure quand il vous a trouvé chez moi.

— C'est ma femme surtout qui a eu une grosse peine. Nous étions attachés à cette enfant. Mais cela, c'est la vie.

— C'est la vie, concluait Linda avec le geste d'effeuiller une fleur du bout de ses longs doigts. Maurel a la main un peu lourde; le style aussi, d'ailleurs.

— C'est un mufle et, de plus, un malhonnête homme... Mais vous êtes arrivée, ma chère.

Le monstre de tôle peinte trépidait, arrêté dans une petite rue noire et puante, derrière le théâtre.

— C'est un critique, que voulez-vous?

Elle levait sur son compagnon de grands yeux de résignation triste.

— Merci, mon ami, et amenez-moi votre M. Nérac, cette semaine, mais pas avant quatre heures, n'est-ce pas?

*
* *

— Ainsi c'est dit, cher monsieur, je puis compter sur vous; vous voulez bien revenir demain, mais à la même heure, n'est-ce pas ?

Nérac avait encore dans l'oreille les intonations nuancées de la voix de la tragédienne.

Demain ! Linda Monti qu'il ne connaîssait pas encore il y a une heure, Linda Monti, à laquelle Guillardot venait de le présenter, Linda avait besoin de son avis, sinon de ses lumières, et, disposant de son temps comme s'il eût été un ami, lui demandait à revenir au théâtre le lendemain. Le Provençal marchait comme dans un rêve. Ainsi cette chose qu'il croyait impossible, irréalisable, tant la tragédienne lui paraissait inaccessible et lointaine avec un tas d'embûches et de barrières dressées entre elle et lui, et cette vigilante et jalouse escorte d'amis et d'auteurs hostiles à tout nouveau venu, l'accueil et presque l'amitié de la Monti, il emportait tout cela, le cœur palpitant et l'œil allumé d'une fièvre en regagnant d'un pas étrangement souple et fort son petit hôtel du quai Voltaire. Il avait remercié le chirurgien qui voulait le reconduire dans son auto. Nérac avait préféré revenir à pied, il avait besoin d'air; la joie l'étouffait, et puis, dans l'ivresse de cette première difficulté vaincue, c'était une autre joie pour lui que de fouler le trottoir parisien et d'y appuyer la semelle de ses chaussures comme s'il prenait possession du sol de la ville.

La Seine charriait entre les berges son humide fraîcheur, les lampadaires des ponts égrenaient dans la brume comme un chapelet de grosses perles jaunes. Le long des quais, c'était un bruit incessant de fiacres, de tramways, d'autos et de fardiers; la nuit redonnait à la ville un regain de vie et de mouvement et, dans la rapidité d'une vision de cinématographe, Mario Nérac revivait les phases de sa présentation.

D'abord son départ dans l'auto du docteur, le brusque arrêt de la machine à l'entrée des artistes dans la petite rue de théâtre, leurs noms jetés par Guillardot à la concierge prévenue et, sur les pas du chirurgien devenu son guide, un quart d'heure au moins d'errances et d'ascensions dans l'obscurité empuantie d'étroits escaliers et d'interminables couloirs. Dès leur entrée, une petite cour, qu'ils avaient dû traverser, empestait l'urine; des machinistes en tenue de travail s'y soulageaient contre les murs, les jambes écartées, sans pudeur. Puis, ç'avait été un vaste hangar rempli de décors. Un courant d'air froid avait giflé Guillardot, qui avait relevé son collet de fourrure, et les escaliers avaient recommencé ; et partout, dans les corridors en boyaux comme dans les angles des autres en culs-de-sac, traînaient les mêmes relents de colle, de toile peinte et de sueurs rancies. Cela sentait partout le haillon et la souris. De probables fuites de gaz y mêlaient leur odeur méphitique, et certaines places étaient si obscures que des quinquets y brûlaient en plein jour. Une série de petites portes se succédait le long des corridors, toutes hermétiquement closes, et Nérac avait la sensation de rôder à travers une maison de filles mal tenue. « Les loges d'actrices », avait chuchoté Guillardot... Les loges d'actrices ! Cette crasse et cette misère, c'était là l'envers de cette gloire et de cette féerie dont, depuis que le monde est monde, s'hallucinent toutes les foules et rêve à travers les siècles l'hypnose de tous les peuples. Le théâtre ! C'étaient là les coulisses d'un théâtre ! Linda Monti, cette créature de songe et de lumière, ces yeux d'enchantement, ces gestes de volupté ou de douleur, cette chair rayonnante, cette chose unique au monde qu'étaient ses attitudes et son sourire dans un art incomparable de parures et de reconstitutions, la Monti pénétrait tous les soirs par cette entrée sordide et balayait de la traîne de ses robes l'ordure ancienne de ces couloirs...

C'était donc cela, le théâtre !... Derrière une porte en-

tr'ouverte, des éclats de voix étaient parvenus jusqu'à lui.

— Et avec tout cela, grognait une forte basse, j'ai un procès sur les bras avec Montrezat; il me poursuit devant la Chambre de Commerce, il me réclame dix mille francs en plus de son dédit, les dix mille francs de l'engagement qu'il ne trouve pas ; mais avec cette sacrée garce de Linda... D'ailleurs, elle n'en a fait jamais d'autres, comme si elle ne pouvait pas jouer avec Montrezat. Au fond, c'est une vieille rancune qu'elle a contre Simiane. Montrezat a été son amant et Linda ne lui pardonne pas : Simiane et Linda ne peuvent se sentir.

— Bellay est-il meilleur, au moins ?

— Bellay ne vaut pas un clou et Linda ne donne pas davantage. Ce qu'elle joue mou ! D'ailleurs, celle-là, quand elle n'a pas de béguin pour le premier rôle qui joue l'amoureux avec elle...

Guillardot avait ralenti, puis pressé le pas. Il prenait la main du jeune homme.

— C'est Borave, lui disait-il, le directeur de Linda ; il vit de son talent et ne sait quelle ordure vomir sur elle ; le vrai type du directeur parisien. Allons, venez.

Il avait presque entraîné Mario et l'arrêtait devant une porte de cuir rembourrée. Un escalier en échelle descendait dans une sorte de gouffre.

— Je me suis trompé, disait le docteur, mais cela ne fait rien ; descendons quand même.

C'était une espèce de halle de gare encombrée de vastes découpures grisâtres, des toiles géantes, tendues sur de grands cadres en bois. D'autres toiles, comme effilochées, pendaient très haut au-dessus de leurs têtes : les frises. Un jour de limbes éclairait vaguement tout cela. Nérac, la main crispée sur la rampe, avait l'impression d'un énorme et colossal puits cyclopéen. « La scène », faisait le chirurgien. Une sourde agitation régnait dans le bas, des silhouettes d'hommes allaient et venaient, s'activant autour des décors. Nérac regardait

ce grouillement comme on regarde du haut d'un clocher la foule remuer sur une place.

Précédé de Guillardot, il continuait cependant à descendre, et maintenant les objets et les gens devenaient plus précis. Un grand mur tendu de toile grisâtre et qui fermait toute la scène devenait des housses recouvrant les fauteuils d'orchestre, les rebords des loges et montant ainsi, en loques décolorées et ternes, jusqu'au balcon de seconde galerie ; la salle de spectacle s'ouvrait toute grande devant lui, encombrée, on eût dit, de haut en bas d'innombrables toiles d'araignées. Çà et là, des ors brasillaient dans l'ombre, motifs d'ornementation des loges ou des balcons... Et maintenant des voix montaient jusqu'à eux. Monocordes et monotones, on eût dit des récitations d'enfants. Parfois la voix d'un régisseur les interrompait : les acteurs répétaient à l'avant-scène. Ils répétaient, noirs et veules dans leurs costumes de ville, n'enflant jamais la voix jusqu'à la tirade, à chaque instant tancés par une réprimande de pion ; et Nérac, ahuri, tendait en vain l'oreille pour surprendre un vers.

— Qu'est-ce que vous foutez par ici, vous ? On ne passe pas, on ne passe pas, je ne veux personne ici pendant qu'on répète.

Un homme venait de se précipiter au-devant d'eux et, avec des gestes désordonnés, essayait de leur barrer le passage. Nérac et Guillardot venaient de toucher le plancher de la scène.

— Voyons, Morfels, vous ne me reconnaissez plus maintenant, Guillardot le chirurgien.

— Oh ! pardon, mon cher ami, excusez-moi, j'ai la tête perdue. Trois reporters hier se sont glissés ici, ce que je les ai mis dehors ! Je ne tiens pas à ce qu'on déflore ma pièce. Ah ! c'est vous, passez, c'est monsieur que vous voulez présenter à Linda ?

Guillardot nommait les deux hommes l'un à l'autre.

— Monsieur est poète ! Fichu métier, Monsieur, et

fichue idée de venir à Paris. Moi je suis garde-chiourme de l'endroit, je défends l'entrée, ils sont toute une bande de rats qui rôdent autour d'ici, essayant d'y pénétrer sous prétexte d'avant-première. Je connais l'engeance; et jusqu'à Azuado qui s'est déjà présenté ici trois fois; je vous demande un peu ce qu'il vient faire. Ah! non, non, je ne veux pas de celui-là dans mes jambes, sa pièce passe après la mienne. Il la débinera bien assez le soir de la répétition générale; inutile qu'il commence avant. Mais suivez-moi donc, Messieurs (et Morfels s'effaçait devant les deux hommes). Linda est prévenue, elle vous attend.

Nérac venait de la découvrir assise presqu'au bord de la rampe. Une ample robe de velours gris la faisait semblable à un moine. Sa petite tête pâle, d'une pâleur de cire, se détachait en tache de lumière sur le clair-obscur de la salle. Une clarté très vive animait ses cheveux blonds; elle tournait le dos à l'orchestre et semblait suivre dans les frises un détail de décor que lui indiquait un homme debout derrière elle.

Si indifférente qu'elle semblait être à la répétition, une faute de prononciation d'un des acteurs en scène lui faisait brusquement relever la tête.

— Voyons, Nadara, surveillez-vous, mon cher, vous parlez auvergnat; nous sommes à Avignon, que diable! C'est cela qu'on vous apprend au Conservatoire?

Mais elle aussi venait d'apercevoir les deux hommes. Elle s'était levée et se dirigeait vivement vers le groupe.

— Ah! c'est vous Guillardot; eh! ne baisez pas mes mains, elles sont sales... et monsieur est M. Nérac, je crois. Enchantée de faire votre connaissance, vous êtes poète, il y en a beaucoup, je les adore. M. Morfels aussi est poète, je ne voudrais jouer que des pièces de poètes, mais les directeurs... Vous êtes d'Avignon, je crois?

Nérac ébloui avait peine à la suivre dans sa mobilité d'idées et de paroles.

— Vous connaissez bien votre ville? Oh! vous allez

me rendre service. Figurez-vous que... (et tournant brusquement le dos aux trois hommes pour s'adresser aux acteurs) : Assez pour aujourd'hui, mes enfants, je vous donne campo. Et vous, les machinistes, sonnez donc tout le monde sur le plateau, Didier ! Ah, vous voilà ! Mes enfants, donnez-moi vite le décor du trois.

Deux, trois, quatre coups de sifflet et de gigantesques fragments de toile peinte se mettaient à descendre. Ils descendaient lentement des frises sur des plans différents et venaient se placer à deux ou trois places dans le fond de la scène.

— Inutile de mettre les portants, commandait la voix de Linda.

Des machinistes assujetissaient le décor.

— L'électricité, maintenant, demandait la tragédienne, la rampe.

Et dans un subit jaillissement de lumière, Nérac entrevoyait de hautes tours en saillies reliées entre elles par des murs crénelés et, dans un saisissement, le Provençal reconnaissait son palais des Papes. Cependant, un grand trou béait ; entre deux donjons d'angle un immense vide tout noir mutilait la façade du château.

— Eh bien, il manque quelque chose là, s'écriait la Monti. Voyons, qu'a-t-on fait de cette ferme ?

La tragédienne s'était un peu reculée pour mieux juger de l'ensemble, le chef machiniste s'avançait, la casquette à la main.

— Mais, Madame, cette ferme est au magasin pour un raccord, les peintres sont après.

— Qu'on aille la chercher et qu'on la pose de suite, je n'ai pas dérangé monsieur pour rien.

— Mais, Madame, elle est au grand magasin, quai de Béthune ; il faudrait une heure pour aller la chercher et la ramener ici.

— Ah ! voilà bien ma chance, j'avais pourtant donné mes ordres, ce matin. Excusez-moi, Monsieur, je voulais votre avis pour ce décor qui ne me satisfait pas. Il

y a quelque chose qui cloche dans la proportion même de ces tours. Avignonnais, vous pouvez me renseigner mieux que personne. C'est pourquoi j'avais prié mon ami Guillardot de vous amener. Mais avec ces brutes! Je suis au désespoir, Monsieur, de vous avoir dérangé pour rien.

— Mais je suis à vos ordres, Madame, s'empressait de dire le jeune homme; vous n'avez qu'à me faire signe et je serai ici quand vous voudrez.

Elle, alors, la face tout à coup éclairée :

— Comment! vous consentiriez. Ah! comme c'est aimable à vous, Monsieur.

Et dans un élan elle lui saisissait les mains :

— Vous reviendrez, vraiment?

— Mais quand vous voudrez; disposez de moi.

— Alors demain, voulez-vous demain? Demain, à cette heure-ci, on vous laissera passer... Il est tout à fait charmant votre M. Nérac, ajoutait Linda, les yeux dans ceux du chirurgien, c'est un amour.

Et souriant de toutes ses dents au jeune homme :

— Ainsi c'est dit, cher monsieur, c'est bien entendu, je puis compter sur vous, à la même heure, demain.

VII

Et Nérac était revenu le lendemain et le surlendemain et le troisième jour encore et sans jamais pouvoir juger du fameux décor. Le premier jour, il était tombé sur une scène terrible entre Linda et Bellay. Le tragédien ne comprenait pas du tout le duo d'amour du deux et s'obstinait à le jouer comme il le sentait. Son jeu contrecarrait absolument celui de la Monti qui, furieuse et butée elle-même, ne voulait pas démordre de son idée et ricanait, insolente, au nez du comédien; ils en arrivaient presque aux injures. Morfels et Borave essayaient en vain d'intervenir.

— Vous n'avez pas voulu de Montrezat, répétait Borave en haussant les épaules, c'est vous qui n'avez pas voulu.

— Elle me coupe tous mes effets, il n'y en a que pour elle, gémissait l'infortuné comédien.

Nérac était tombé au plus fort de la querelle.

— Ah ! c'est vous, Monsieur, je suis désolée, mais impossible de vous recevoir aujourd'hui, lui avait dit Linda en lui tendant deux doigts; je suis hors de moi, on me fait mourir ici. Vous voulez bien revenir demain?

Et, traversant toute la scène comme une folle, elle était remontée dans sa loge. On en avait entendu cla-

quer le battant. Morfels et Borave n'avaient pas paru remarquer la présence du jeune homme.

— Elle me coupe tous mes effets, elle me coupe tous mes effets, gémissait Bellay en trébuchant dans les couloirs.

— Mlle Féa, M. Renouard, M. Danal, Mme Ybar pour la seconde du trois, poursuivait le régisseur.

On continuait la répétition.

Le lendemain, Mario avait trouvé la Monti dans sa loge en grande conférence avec son bijoutier, Visconti. Le grand joailler d'art de la rue de Seine lui soumettait les parures commandées pour la reine Jeanne. C'étaient de merveilleuses reconstitutions de colliers, d'agrafes et de ceintures d'après des modèles du onzième siècle. Linda en avait indiqué elle-même les pierres et les ors de différentes couleurs.

— Venez voir cela, monsieur Nérac, vous qui êtes un poète ; c'est admirable, admirable !

Et la tragédienne faisait ruisseler dans ses doigts une longue chaîne d'or vert, enrichie d'opales et d'aigues-marines sûrement fausses, car chacune avait la grosseur d'un œuf de pigeon.

— Et ce bracelet, voyez-donc ce motif, ces dauphins poursuivant ces sirènes ! Et l'agrafe de ce ceinturon, la transparence de cet émail violâtre ! Et ces agrafes de manteau, mon manteau du trois ! Mais rien que pour les bijoux on jouerait le rôle ; vous êtes un grand artiste, Visconti. Dire, que c'est moi qui l'ai découvert, j'en suis fière ! Ce sont des bijoux de fée ! Pourvu qu'ils ne tuent pas mes costumes !

Et ce jour-là non plus il ne fut plus question de décor.

Admis pour la première fois dans la loge de la tragédienne, le jeune homme ne se lassait pas d'en admirer les tentures de soie pâle et les différentes photographies et pochades qui représentaient Linda dans tous ses rôles. On eût dit les reproductions d'un musée historique, où tous les portraits de femme auraient eu le visage de la

Monti. Des poteries d'art remplies de plantes vertes et une gerbe d'orchidées mauves dans une buire de Venise achevaient de donner à la loge un aspect de serre chaude. L'atmosphère y était déjà.

— Revenez demain, n'est-ce-pas? vous voulez bien, faisait Linda, en s'arrachant à la contemplation de ces joyaux; le décor sera posé, je vous le promets.

Nérac revenait donc le lendemain. « Madame est dans sa loge », lui disait le concierge. Dès le couloir, des éclats de voix et des cris avertissaient le jeune homme qu'un orage était dans l'air : la tragédienne y accablait d'injures le costumier du théâtre.

— Ah ! c'est vous, monsieur Nérac ; voyez ce qu'on m'apporte, quelles horreurs, c'est hideux. Dire que c'est d'après les dessins de M. Steinberg que vous me livrez ces oripeaux-là ; mais vous ne respectez même pas les nuances. Quant à la forme, il faut envoyer cela au Cirque ou réserver le lot pour une cavalcade en province, mais moi, jamais je ne mettrai cela.

— Mais, Madame !

— Jamais, vous m'entendez ; j'aime mieux faire mes costumes moi-même. Entrer en scène avec cela, moi, mais jugez plutôt, monsieur Nérac !

Et la Monti poussait du pied un monceau d'étoffes de velours et de brocart brodés de soie et rebrodés de perles, que le jeune homme jugeait magnifiques. Deux habilleuses, consternées, s'activaient à replier les costumes et à les replacer dans les cartons. Le costumier, fait sans doute aux allures de la tragédienne, les surveillait sans souffler mot.

— Oui, c'est un peu toc, faisait une blonde jeune femme, une blonde grasse, aux grands yeux verdâtres cillés d'or clair, les cheveux d'un blond fauve, tordus sur la nuque en épaisse torsade. Ça serait parfait pour une soirée de mardis gras à Dourlan ou à Bullier.

Le costumier ne bronchait pas.

— Ma sœur, faisait Linda en présentant la jeune

femme, ma sœur Myrhine, jolie, plus jolie que moi, mais une peste.

Et Nérac remarquait la ressemblance de la jeune femme avec Linda; mais le profil de Myrhine était encore plus délicat, plus pur, mais la jeune femme avait l'air mauvais et l'œil faux. Depuis l'entrée de Nérac dans la loge, elle le couvait d'un œil sournois, elle s'inclinait en silence.

— Et vous venez pour le décor; figurez-vous qu'ils l'ont remporté au magasin, mais demain sûrement il sera posé, vous reviendrez. J'abuse, hein !

Elle tendait ses doigts au Provençal, qui, pour la première fois, les portait à ses lèvres. Nérac prolongeait savamment le baiser. Linda retirait une main énervée.

— Allez-vous-en maintenant; à demain, n'est-ce-pas?

— Il est gentil, pensait tout haut la tragédienne, et puis il tient si peu de place !

— Il en tiendra, scandait lentement Myrhine.

Le lendemain, l'Avignonnais trouvait enfin les trois plans du palais des Papes installés sur scène. La toile de fond, descendue des frises, donnait un relief énorme aux six tours. Le décorateur avait choisi la façade orientale du château, bien moins divulguée que l'autre par les estampes et les illustrés, mais une confusion d'architecture et d'ordonnance dans les tours avait de suite éveillé l'attention de la tragédienne. Elle n'avait jamais été à Avignon, mais cette intuitive avait flairé là une erreur. Mario Nérac donnait son avis : le décorateur avait, en effet, déplacé la tour des Anges, en la mettant où s'élevait en réalité la tour Saint-Jean.

— Je savais bien que j'avais raison, déclarait Linda triomphante. Heureusement que le décor est en trois plans. Ce n'est qu'une ferme à changer.

— Mais, chère amie, cela n'a aucune importance

Et de Morfels haussait les épaules.

— Comment? ça n'a aucune importance, ripostait la Monti. Vos anachronismes et toutes les bourdes que

vous faites dire à Jeanne de Naples ne vous suffisent donc pas? Mais sans l'exactitude des décors et de la mise en scène, elle serait par terre, votre pièce.

Et se tournant vers l'Avignonnais :

— C'est comme le décor du deux, le mas provençal entre Aix et Toulon, je n'ai aucune confiance dans ce qu'on nous a fait. Il y a là un jardin d'oliviers qui me paraît bien plus d'Italie que de Provence. Didier (et elle interpellait le régisseur), faites-nous donner le décor du deux.

— Ça tombe à merveille, j'ai été élevé dans une ferme en Vaucluse, souriait Nérac.

— C'est une consultation, ricanait Morfels à l'oreille de Borave.

— C'est un béguin, concluait le gros homme.

Etrangement blême, Linda s'absorbait dans l'étude en détail du second décor; on le descendait des frises. Elle réclamait aussi toute l'électricité. L'ensemble du mas était délicieux. Un immense verger d'oliviers occupait tout le premier plan avec, çà et là, de longues quenouilles de cyprès toutes enguirlandées de roses, car les roses foisonnaient dans ce jardin, en vérité plus d'Italie que de Provence avec ses larges bancs de pierre en hémicycle et la ruine, à droite, d'une vieille porte romaine; mais les toits de tuile et les murs gris du mas, entrevus à travers les feuilles, étaient bien des environs de Toulon. Mario Nérac s'enthousiasmait; il reconnaissait les montagnes de la toile de fond, c'étaient celles d'Hyères.

— Et maintenant merci, cher monsieur, vous êtes libre, avait dit la tragédienne ; je vous ai assez dérangé comme cela, je n'ai plus besoin de vous. A partir de demain, nous répétons dans la journée et le soir je dîne dans ma loge. Des amis viennent quelquefois m'y tenir compagnie, si vous voulez être des nôtres un soir que vous passerez par là...

— Mais je viendrai exprès.

— Oh, inutile, car à huit heures je mets tout le monde à la porte. Je vais travailler d'arrache-pied, nous passons dans huit jours. Mais j'oubliais. Vous êtes aussi poète; apportez-moi de vos vers un de ces soirs, vous m'en lirez tout en dînant, je suis curieuse de savoir ce que vous faites. .

— Je lis si mal, s'écriait le jeune homme.

— Que non, vous devez lire très bien, tous les poètes lisent bien les vers et vous avez une voix charmante.

Et Linda appuyait sa main sur les lèvres de Mario. Le jeune homme se retirait en balbutiant.

Nérac ne savait plus comment il vivait. Linda Monti l'avait tout à fait accaparé. Dès le premier jour, il avait subi son emprise; il passait maintenant toutes ses soirées au théâtre. Il y arrivait à six heures et y demeurait jusqu'à huit et quelquefois jusqu'à neuf et même plus tard dans la soirée, ne s'en allant que lorsque la tragédienne le mettait dehors.

M. de Puymégard, ses cousins de la rue de Lille, l'académicien Laveraut, le docteur Guillardot qui l'avait présenté à Linda et la belle Mme de Jussy qui avait eu l'idée de cette présentation, Mario n'avait revu personne. Il se blâmait de sa négligence, il sentait le premier combien il était coupable, mais rien ne l'intéressait et ne le préoccupait plus que Linda. Depuis que la tragédienne était entrée dans son existence, elle l'emplissait toute; il ne vivait plus vraiment que les quelques heures passées tous les soirs avec elle. En revanche, il oubliait ses anciens amis. Il avait fait chez la Monti de nouvelles connaissances et commençait à posséder quelques bêtes de la ménagerie, comme Linda appelait ses familiers. Entre tous, un seul lui avait montré quelque sympathie, un homme chétif, étroit d'épaules, à la barbe déjà grisonnante et dont la physionomie douloureuse et le regard très jeune, malgré la face vieillie, avaient immédiatement intéressé le jeune homme. Nérac l'avait

trouvé dans la loge de Linda le premier soir où il y avait dîné. Assise sur un divan, elle feuilletait, très amusée, un album de caricatures et, le rire aux lèvres, voulait forcer à l'admiration la stupeur indignée de l'inconnu.

— Le docteur Howey, mon médecin et mon meilleur ami.

La présentation faite :

— Venez voir, monsieur Nérac, quelle figure on m'a faite là-dessus. Non, c'est à se tordre ! Mais riez donc, Howey.

Et elle passait le feuillet au poète. C'était une planche en couleurs où la tragédienne, déformée dans l'exagération même de sa silhouette, était représentée tirebouchonnante dans une ligne zigzaguée à la Boldini. Le nez en bec d'oiseau, la bouche rentrée et les yeux pochés de bleu sous une tignasse de chanvre en faisaient une espèce de stryge famélique, une goule trépidante, échappée d'un sabbat de chienlit.

— C'est une indignité, c'est ignoble, balbutiait Howey, la face nerveuse et les mains agitées.

— Mais non, c'est très drôle, et voyez l'idée spirituelle : Morfels en singe et Azuado en perroquet.

En effet, la stryge de la caricature présentait l'un à l'autre, tenus très haut du bout des doigts, l'oiseau par les ailes et l'animal par la peau du cou : un ara flamboyant et un affreux ouistiti. Elle les maintenait face à face, surexcités, mais hors d'atteinte, le perroquet des griffes du singe, le singe du bec du perroquet. Erupées et furieuses, les deux bestioles se menaçaient, cherchaient à se mordre, à s'étreindre. Dans la grimace du singe, Mario reconnaissait la face chafouine de Morfels ; il ignorait l'homme dont le profil sémite surmontait le corps du perroquet.

— Mes auteurs, pouffait la tragédienne, *Jeanne de Naples* et *Penthésilée*.

Et elle se renversait en pouffant sur le divan.

— Je ne comprends pas votre joie, insistait le doc-

teur, les mains toujours secouées par son tremblement nerveux.

— Que voulez-vous, si mes amis me voient ainsi !

— Vous n'allez plus recevoir ce Jacob après cela, je suppose.

— Que voulez-vous, c'est son droit de me dessiner telle je lui apparais. Il faut croire qu'il voit juste et que c'est nous qui avons tort, mon cher, puisque son album s'enlève. C'est le quatrantième mille en huit jours.

— Une honte !

Linda haussait les épaules.

— Il faut vivre. C'est tout de même dur d'être reconnue dans ça par ses amis. Ah, notre prestige, il est frais devant les foules après une exécution pareille ! Me voyez-vous avec ces yeux-là, vous, monsieur Nérac ?

— Oh ! Madame.

Et l'Avignonnais se précipitait sur les mains de Linda. Elle ne lui laissait pas le temps de se pencher, elle avait elle-même élevé le poignet et, d'un joli geste, prévenu son désir. Howey revenait à la charge.

— Le singe et le perroquet, vous trouvez cela d'un ami

— Cette sotte histoire, Jacob en a tiré un bon parti

Et se tournant du côté de Mario :

— C'est vrai, vous ignorez, vous, vous n'êtes pas de Paris. Ah ! on a colporté quelques idioties sur votre amie. Ce perroquet et ce singe, c'est toute une légende. J'ai eu, en effet, un singe et j'ai encore chez moi une volière ; ne m'a-t-on pas accusée d'enfermer mon singe avec mes perroquets pour les faire se battre et se déchirer entre eux. Le singe plumait vives mes perruches et mes aras mordaient mon ouistiti. C'était un massacre. Et cela a été imprimé, il y a eu des journaux... On a écrit encore pis : j'asseyais mes singes sur la tôle rouge d'un poêle et les faisais brûler vifs. L'âme de Torquemada et la moralité de Messaline !

— Ah, Linda ! faisait l'ami de la maison en essayant de fermer la bouche à la tragédienne.

— Mais cela, c'est la gloire, n'en parlons plus. Allons à table !

Le couvert était dressé dans la loge. La Monti, ce soir-là, ne s'occupait que de Mario.

— M. Nérac arrive d'Avignon avec un grand drame en vers qu'il me lira... après *Jeanne de Naples*. C'est Guillardot qui me l'a présenté.

Le nom du chirurgien faisait incliner respectueusement le médecin.

— Vous avez été élevé en Avignon ? Le pays est admirable, n'est-ce pas ? Vous avez encore madame votre mère ? Parlez-moi de votre enfance.

Et pendant tout le dîner elle confessa le jeune homme, l'accablant de questions. Le manuscrit de vers que Nérac avait apporté demeura dans sa poche. Linda avait tout à fait oublié les vers; c'est elle qui les avait demandés pourtant. A neuf heures, prise par les répétitions du premier, qui, disait-elle, était détestable, elle mettait les deux hommes à la porte. Dans la rue, le jeune homme et le médecin faisaient quelques pas ensemble.

— Elle est admirable, et d'une bonté ! faisait le docteur, et calomniée avec cela et méconnue ! C'est effarant, les haines que cette femme a déchaînées sur elle. Pourtant, quelle âme exquise en plus de l'incomparable artiste; vous ne la connaissez pas encore. Mais je l'avoue, elle est un peu terrible pour ses amis et puis un si déplorable entourage, vous verrez cela, Monsieur ! Vous connaissez la sœur ?

— Myrhine !

Le médecin levait les yeux au ciel et quittait le jeune homme. Ce bref entretien achevait d'éclairer Nérac. Howey aimait passionnément, éperdument la Monti; il lui était dévoué corps et âme, mais savait qu'il ne serait jamais rien pour elle. Cette inaltérable amitié faite d'un fervent amour, l'attitude et les regards d'Howey l'avaient déjà révélé à Mario. L'Avignonnais retrouvait deux ou

trois fois le médecin dans la loge de Linda. Mario le plaignait, ému par sa physionomie maladive et gagné par la bonté touchante qui émanait de lui; c'était d'ailleurs le seul qui, au théâtre, ne lui fût pas hostile. Morfels et Borave accentuaient encore la froideur du premier jour, ils ne semblaient même pas soupçonner qu'il existât; ils entraient dans la loge, en sortaient, venaient causer à la Monti sans même lui rendre son salut. Cette attitude des maîtres de la maison était adoptée par tout le personnel. M. Didier, le régisseur, l'exagérait encore. Quant à Bellay, il était franchement grossier et bousculait Mario au passage, chaque fois qu'il le croisait dans les couloirs. C'était un mot d'ordre, tous les hommes rencontrés chez Linda ignoraient systématiquement la présence de Nérac, quelque insistance que mît la tragédienne à le présenter. Le Provençal gênait, sa faveur naissante était comme une menace pour tous. La Monti, elle, volontairement inconsciente ou volontairement aveugle, continuait à l'imposer.

Les femmes n'étaient pas plus tendres. En dehors de la concierge d'une amabilité entretenue par les pourboires, l'Avignonnais ne rencontrait chez les amis de Linda que des visages fermés. Myrhine, sournoise et impertinente, le toisait du haut de ses yeux d'émeraude pâle, évitant même de l'effleurer de sa robe, dédaigneuse du dédain qu'elle eût eu pour un angora ou un King's-Charles favori, D'ailleurs, elle ne dînait jamais au théâtre, elle entrait chez sa sœur en coup de vent, presque toujours en compagnie d'autres jeunes femmes de maquillages éclatants et de mises voyantes avec, toutes, dans leurs yeux admirablement peints, quelque chose de dur et de factice dont s'effarait la sensibilité de Mario. Elles entraient dans la loge, le verbe haut, le geste bref, embrassaient, cajolaient Linda ; et l'atmosphère s'emplissait d'un tumulte de dessous soyeux, d'éclats de rires hystériques et d'effluves violents. Elles racontaient des potins désastreux sur les uns et les autres, des racontars infâmes et des his-

toires salées dont Mario souffrait de voir Linda rire jusqu'à l'étouffement; elles étaient câlines et dénigrantes, leurs rires sonnaient faux et leurs yeux aigus déshabillaient effrontément Mario. Quand elles étaient là, le jeune homme, mal à l'aise, ne reconnaissait plus Linda; la physionomie si touchante de l'actrice prenait, elle aussi, quelque chose de cruel. Ces femmes ressemblaient bien plus à Myrhine que Myrhine ne ressemblait à sa sœur et, caressée, adulée par elles, la Monti finissait par ressembler à ces femmes. Elles se donnaient des noms d'oiseaux, *ma colombe*, *ma tourterelle*, *ma perruche*, etc., dont la familiarité déplaisait à Mario; et puis elles partaient, comme elles étaient venues, en bourrasque : elles allaient à une première, à un souper de centième ou à une répétition générale. C'étaient des amies, des actrices, comme lui avait dit Linda, mais en ce moment libres d'engagement et qui ne jouaient dans aucun théâtre. Howey détestait, lui aussi, ces femmes : *Myrhine et son troupeau de damnées*, avait dit un jour le docteur. Linda, plus explicite, les appelait les Icoglans de sa sœur. Seule d'entre elles, une certaine Blanche Oudry, une brune un peu forte, aux yeux d'un bleu de nuit, avait détaillé anxieusement le jeune homme la première fois que Linda le lui avait nommé.

— J'ai entendu parler de vous, avait-elle dit à Mario.

— Mais par qui donc, Madame.

— Oh, cela n'a aucune importance, vous avez oublié la personne. (Puis avec un sourire équivoque) :

— Vous avez, en effet, une très jolie voix. (Et plissant malicieusement les paupières) :

— Et vous êtes très joli garçon.

— Tu trouves! avait pensé tout haut Myrhine. (Ensuite, poussant du coude la jeune femme) :

— Toi, si tu veux te faire crêper le chignon par Linda!

Cela avait été tout. Le Provençal n'avait plus revu cette Blanche Oudry.

Un soir que Howey y dînait, ç'avait été la surprise d'une grosse femme déjà mûre, trônant parmi les coussins de l'actrice dans un tel érupement de jupes et de falbalas qu'elle semblait vêtue des mille et un pétales d'une grosse rose épanouie. Malgré une face hilare aux bonnes joues rebondies, la dame s'efforçait visiblement à une attitude hiératique. D'une main fastueusement baguée, elle jouait négligemment avec les éléphants d'ivoire et les scarabées de jade d'un long collier hindou.

— Mme de Ninive, faisait Linda, chiromancienne et prophétesse.

Le jeune homme s'inclinait. Ce nom ne lui était pas inconnu, Myrhine l'avait plusieurs fois prononcé devant lui en l'accompagnant de restrictions comiques : « *Lit dans la main, prédit l'avenir, tond les caniches et coupe les chats* ». Mme de Ninive était, ce soir-là, du dîner ; elle vaticinait entre Howey rêveur et Linda distraite, toute à un compte de couturier qu'elle trouvait exorbitant. Mme de Ninive se jetait sur le jeune homme. Enhardie par sa jeunesse, après quelques préambules oratoires, elle s'emparait de la main de Nérac et, bon gré mal gré, en étudiait la paume, en déchiffrait les lignes et les protubérances.

— Vénusien, déclarait-elle, Vénusien sous l'influence de la lune ! Sans volonté, mais heureusement que les autres en ont pour vous. Vous n'avez que des fantaisies, des coups de tête et de cœur qui dérangeront votre vie, et Dieu sait si les autres se seront occupés de vous l'installer, l'existence ! Une jolie imagination d'ailleurs, vous êtes poète. Ah, que de gaffes et de folies inutiles ! Mais la déesse est pour vous, et les femmes vous veulent du bien. Et vous serez aimé, vous l'êtes déjà ! Monsieur Nérac, vous serez joué à ce théâtre et vous y obtiendrez un grand succès. Vous êtes Gascon, n'est-ce pas ? Il y a du sang maure dans vos veines, une fatalité sarrasine est en vous... Des environs de Toulouse, n'est-ce pas ?

Et Mme de Ninive lâchait la main.

Linda avait lâché, elle aussi la facture. Un coude sur la table, le menton dans une main, elle écoutait pontifier la prophétesse.

— Ninive, tu ne te trompes que de cent vingt lieues. M. Nérac est d'Avignon ; ce Gascon est Vauclusien. Il faut relire ta Kabbale, sybille d'Andorre, tu ne connais pas le présent et prédis l'avenir.

— Mais ma famille est originaire de Toulouse, objectait le poète, nous ne sommes en Provence que depuis deux cents ans.

— Et puis ce poète est peintre, faisait la Monti, mentant à plaisir pour égarer la divination de la grosse femme. Ninive, tu baisses; la prochaine fois je te ferai lire dans la patte de mon chien. Ernest ! (et elle interpellait le valet de chambre), servez le dessert, j'entre en scène à neuf heures.

Mme de Ninive, impassible, achevait de savourer une croûte aux ananas. C'était là une des boutades ordinaires de Linda ; elles éclataient comme des sautes de vent dans la vie surmenée de l'artiste, bouleversant les êtres et les choses de leur imprévu et aérant, pour ainsi dire, l'atmosphère d'étuve d'une existence surchauffée et ardente. La Monti s'y montrait délicieuse et si ingénument primesautière que les gens houspillés ne lui en voulaient pas. Son sourire dissipait toute rancune. Nérac dînait tous les soirs au théâtre, mais la Monti ne lui parlait plus de ses vers ; elle l'avait pourtant invité pour lui en lire, mais dans ces perpétuelles allées et venues de nouveaux arrivants, dans cette effrénée cavalcade de gens de théâtre et de fournisseurs dans la loge de l'étoile, le jeune homme n'osait prendre sur lui de rappeler sa demande à Linda. Et le manuscrit demeurait dans la poche de Nérac, Nérac trop heureux de se griser de la présence, du parfum et des prunelles changeantes de sa nouvelle amie.

VIII

— Que devenez-vous donc, monsieur Nérac ; vous vous entendez, vous, à semer vos amies !

Au frôlement d'une main posée sur son épaule, le jeune homme s'était retourné ; la jolie Mme Hermelin était debout devant lui. Lucie Hermelin, la trop élégante et fracassante amie de Mme de Jussy. Son coupé l'attendait au ras du trottoir.

Elle avait reconnu Nérac dans les épaules d'un monsieur absorbé devant la vitrine d'un antiquaire et avait fait arrêter son cocher.

— Ah ! c'est vous !

Et le jeune homme se précipitait sur la main gantée, avec le geste d'en baiser le poignet. Mme Hermelin esquivait le baiser.

— Dans la rue ! que dis-je ? sur le quai Voltaire ! mais vous êtes fou !

Et après un silence :

— Vous êtes aussi un joli monsieur, je vous retiens, à vous le pompon pour lâcher les gens. Vous arriverez, vous avez la vocation de l'ingratitude.

Mario et la jeune femme se dévisageaient. Nérac l'avait revue deux ou trois fois depuis le soir où Lucie l'avait reconduit dans son coupé, de l'avenue d'Iéna au quai

Voltaire. Le coupé avait plutôt été orageux, puisque du quai Voltaire il avait ramené le Provençal à la rue Bassano où demeurait Lucie. Mme Hermelin semblait avoir eu un goût très vif pour l'Avignonnais. Les deux amants s'étaient revus, mais Mario s'était lassé au début même de la liaison. Lucie Hermelin, avec les mille et une obligations de sa vie de femme entretenue, avait des exigences absorbantes. Pour arriver à rencontrer Nérac, il lui fallait employer des ruses d'apache. Les petits bleus avaient inondé les bureaux de l'hôtel de Mario. Lucie l'appelait toujours au téléphone. Mme Hermelin, vraiment, compliquait trop son existence; la native indolence du Provençal ne se pliait pas aux mille et une intrigues de cette vie en partie double. Après une soirée commencée en cabinet particulier et terminée en baignoire grillée dans un petit théâtre, — où la présence d'un des amants de Lucie apparu dans les couloirs avait déterminé la retraite précipitée de la jolie femme et sa brusque rentrée seule au domicile, — Nérac n'avait plus donné signe de vie. A la suite de deux ou trois lettres sans réponse, la jeune femme elle-même avait fait la morte; leur liaison s'était bornée à trois dîners au restaurant et trois soirées en loge grillée; et encore, la dernière fois, Lucie avait-elle dû congédier subitement son ami et le frustrer des plaisirs de la nuit. Ils ne s'étaient pas revus depuis. Le jeune homme se sentait coupable, il se taisait sous le regard ironique et perçant de Lucie.

— Et l'ingratitude vous sied, faisait la jeune femme; vous avez pâli, les traits se sont un peu creusés, vous n'avez plus la belle mine hâlée d'il y a deux mois, non six semaines; mais il y a maintenant en vous quelque chose de passionné et de contenu. Mes compliments. Où en sont vos amours?

Nérac la dévisageait à son tour; elle avait toujours sa fraîcheur éblouissante, sa bouche trop peinte et dans l'éclat de ses cheveux blonds, de ses joues roses et de ses prunelles hardies, son piment violent et artificiel.

Lucie était toujours une ruineuse poupée de luxe.

— Mes amours ? balbutiait le jeune homme.

— Mais oui, vous êtes avec Linda : votre plan a réussi, mes compliments !

— Mon plan ! (et Nérac se cabrait).

— Mais oui, ne vous étiez-vous pas mis en tête de connaître la grande tragédienne ; vous voilà heureux, vous êtes de ses intimes, vous ne la quittez plus, vous êtes tous les soirs dans sa loge.

— Mais comment savez-vous ?

— Mais est-ce que tout ne se sait pas dans Paris ; et puis, vous avez été rencontré là par une de mes amies. J'ai des amies un peu partout.

— Une amie de Mme Linda.

— Plutôt de sa sœur. (Et la bouche rouge de Lucie avait un sourire équivoque).

— Une amie de Myrhine !

Le Provençal avait l'immédiate vision de la belle brune, un peu grasse et un peu gouailleuse qu'on avait nommée devant lui, Blanche Oudry.

— Oui, faisait Mme Hermelin qui avait surpris le dessin du nom sur les lèvres remuées de Nérac, elle est même de mon avis et de celui de Linda, elle vous trouve charmant ; mais vous êtes un beau mufle. Dire que vous n'avez même pas mis une carte chez moi, plus un mot ; c'est un peu dangereux tout de même de liquider ainsi ses amies ! Ah, avec moi, ça n'a pas d'importance, mais avec d'autres !... Et cette bonne Laure, Mme de Jussy ! avez-vous revu Mme de Jussy ? Je suis sûre que vous n'avez même pas fait de visite, la bonne carte cornée et c'est tout, n'est-ce pas ? Ça, c'est une gaffe. Laure vous voulait du bien ; mais elle est très méticuleuse et ne plaisante pas sur ce qu'on lui doit. Vous avez eu tort de négliger Mme de Jussy, car Mme de Jussy, c'est la grande influence et la règle de conduite d'Auguste, de votre cousin de Puymégard ; et il vous a déjà rendu quelques services, ce bon Auguste. Si vous vous aliénez celui-là...

Tout en causant, la jeune femme avait fait quelques pas ; le coupé suivait au milieu de la chaussée. Mario, la tête basse et les yeux sur l'asphalte luisant, avait réglé sa marche sur celle de Lucie ; il y eut un silence.

— Oui, beaucoup de gaffes inutiles, faisait Mme Hermelin en se résumant, et les conseils d'une femme ne vous auraient pas été superflus ; la vie est bien plus manégée que vous ne le soupçonnez à Paris. J'aurais pu être cette amie ; je ne suis pas jalouse, moi, je n'en ai ni le temps ni le droit. Enfin, c'est fait. Bonne chance, et adieu, monsieur Nérac.

Sur un signe, le cocher avait approché ses chevaux du trottoir ; la jeune femme avait ouvert la portière, posait le bout de sa bottine sur le marchepied et tendait la main à Mario. L'Avignonnais, penaud et la mine tirée, faisait peine à voir.

— Quelle figure vous faites ; ah, mon pauvre ami, vous ai-je à ce point contristé ! Allons, montez à côté de moi, je vais être bonne princesse ; c'est le jour de Laure, je vais vous mettre chez elle, vous ferez la paix. Allons, allons, montez ! Vous n'avez pas peur que l'on vous voie dans ma voiture : Linda est au théâtre, elle ne peut pas vous rencontrer.

— Mais je vous assure.

— Comment ? Elle n'a pas le droit d'être jalouse, rien n'est encore fait ? Ah, vous y mettez le temps, vous ! Ah, c'est vrai, il faut que l'on vous viole... Edouard, rue Bassano, chez Mme de Jussy.

Et jetant ses bras au cou du jeune homme, elle lui plantait ses lèvres sur la bouche. Mario, repris, prolongeait lentement le baiser.

— Ah, canaille ! tu embrasses toujours bien.

Les chevaux filaient au trot le long du quai.

— Je te ramène un fugitif. Ne le gronde pas trop.

Mme de Jussy levait la lourde torsade de ses magnifiques cheveux blonds et retenait mal un léger cri. Mario

Nérac était debout à l'entrée du salon ; il était là, hésitant, avec la figure rieuse de Mme Hermelin apparue au dessus de son épaule. La jeune femme poussait Mario devant lui.

— Mais par quel hasard ? Soyez le bienvenu.

Mme de Jussy s'était levée et, sa main tendue à Mario, lui faisait le plus aimable accueil ; il semblait qu'ils se fussent quittés la veille. Ses pommettes un peu plus roses et le battement précipité de ses cils trahissaient seuls son émotion.

— Oui, il était perdu, je l'ai retrouvé et je te le ramène.

Et Mme Hermelin, se débarrassant de son manteau de loutre, s'installait sans plus de façon ; son torse hardi se dressait pareil à celui d'une sirène hors de la fourrure glissée sur ses hanches.

— Et le Conseiller, comment va-t-il ?

— Il dîne ici ce soir, répondait Mme de Jussy.

Elle regardait en dessous Mario enfin revenu. Dans la huitaine qui avait suivi le dîner, il avait mis une carte place des Etats-Unis, et puis n'avait plus donné signe de vie. Mme de Jussy contemplait à la dérobée l'enfant prodigue et, comme Mme Hermelin, le trouvait embelli. Paris avait affiné et modelé cette belle tête sarrasine, en en atténuant le côté un peu commun, d'exhubérante santé ; le hâle en était devenu de l'ambre et une passion sourde vibrait dans les ailes du nez, plus délicates, comme dans les yeux plus creux et agrandis.

Mario regardait autour de lui, il reconnaissait la pièce, le vert réséda de la tenture et la bibliothèque en laque blanc grillagée de fil doré ; les vases de Sèvres et de vieux Japon blanc y mettaient toujours leurs discrètes pâleurs. Le hasard voulait que Mme de Jussy le reçût dans cette bibliothèque de jolie femme éprise de choses littéraires, où la lecture de son *Carpaccio* avait décidé de sa présentation à Linda. La blondeur cendrée de la maîtresse de céans s'harmonisait toujours à miracle avec ce cadre délicat et nuancé, ordonné et voulu par un être

supra-sensible. Mario, s'étant informé de la santé de Laure et de celle de son cousin, ne disait plus un mot. Mme de Jussy se taisait, elle aussi, devenue pâle. Lucie jouissait de leur embarras à tous deux.

— Et qu'étiez-vous devenu ? trouvait enfin Mme de Jussy. Vous n'avez pas été malade, je vous trouve un peu maigri.

— Mais la grande passion ! Tu n'es donc au courant de rien, éclatait l'incorrigible Lucie, tu ne sais donc pas que monsieur nous fait des queues.

Et, sans s'arrêter au sursaut cabré de son amie, l'extravagante et jolie créature dépêchait son antienne :

M. Nérac était arrivé à ses fins ; il était l'amant, non, le favori de la Monti. Linda s'était prise pour lui d'un violent caprice, elle ne pouvait plus se passer de sa présence, c'était une fureur croissante dans l'entourage de la tragédienne.

Et comme Mario voulait protester, Lucie sortait des preuves à l'appui : on ne voyait que par lui, on le consultait pour le choix des bijoux, des parures et des costumes, il faisait changer les décors ; d'ailleurs, il ne sortait pas du théâtre, il dînait tous les soirs dans la loge de Linda, — le fait était sans précédent dans la vie de cette fantasque plus mobile que le vent dans ses mille et une fantaisies. C'était la grande passion, ou elle, Lucie, ne s'y connaissait pas ; et pour réduire ainsi la grande artiste à sa merci, monsieur n'avait eu qu'à paraître : *veni*, *vidi*, *vici*. En trois semaines Mario avait fait ce à quoi les autres n'avaient jamais atteint en six et dix mois ; aussi quelles rancunes et quelles haines n'avait-il pas déchaînées parmi la ménagerie ! Borave était à cran. Howey seul faisait contre fortune bon cœur. Morfels ne décolérait pas...

— Et Forbster ? comment êtes-vous avec lui ? Il ne doit pas vous faire le sourire, ce cher officier payeur.

Le jeune homme ouvrait deux grands yeux ahuris.

— Forbster !... mais je ne connais pas !

— Il ne connaît pas Forbster, et il fréquente chez Linda, ça c'est complet, mais où avez-vous les yeux ?

— Mais on ne m'a présenté à personne de ce nom, je vous assure, je n'ai jamais vu !

— Forbster ne vous a jamais rencontré ? Faut-il que cette Linda soit forte ! Mais, Avignonnais que vous êtes, il n'y a que vous qui ignorez qu'il y a un Forbster dans la vie de Linda. Ah çà ! jeune provincial, vous vous figurez que les costumes, les bijoux, l'hôtel et les chevaux de Linda, tout le train de maison et son luxe, c'est le théâtre qui paie tout cela. Il y a un marquis à votre Manon, Desgrieux de l'innocence.

— Mais Linda Monti gagne mille francs par soirée, balbutiait Mario décontenancé.

— Mais elle en dépense deux mille par jour et ne joue pas tous les soirs, chevalier de mon cœur, et Forbster est un des plus gros remueurs d'argent de ce temps, un grand fauve apprivoisé et domestiqué par notre amie Linda. Ah ! vous ne le connaissez pas encore ; soyez tranquille, on vous le présentera au souper de première, car vous en êtes, n'est-ce pas ?

Mme de Jussy venait au secours du jeune homme.

— Voyons, Lucie, un peu de pitié.

Mais la jolie créature était tout à fait partie.

— Et vous, à quand votre première, mon cher poète ? car Linda vous monte votre *Carpaccio* ; elle ne peut pas moins faire pour vous. (Et renchérissant encore) : Surtout ne m'oubliez pas à votre répétition générale !

— Le *Carpaccio*, le *Carpaccio*, murmurait le jeune homme blessé à l'endroit sensible ; mais Linda n'en connaît pas un vers.

— Comment ? Linda n'a pas lu vos cinq actes ? (et Mme Hermelin avait une indignation comique). Mais alors qu'est-ce que vous faites dans sa loge ?

Mme de Jussy croyait devoir intervenir.

— Comment, monsieur Nérac, Linda ne connaît pas votre manuscrit ?

— Je l'apporte bien tous les soirs, disait Mario d'un ton piteux, mais je n'ai jamais trouvé le joint pour le lire, il passe tant de gens dans cette loge ; et puis le moyen d'avoir à soi Linda plus d'une minute ? elle change d'idée toutes les secondes; on vit là dedans dans une telle bousculade que je n'ai même pas pu déplier mon manuscrit.

— Il n'a pas pu déplier son manuscrit.

Cette fois Lucie Hermelin éclatait franchement de rire, c'était plus fort qu'elle ; elle se tenait penchée, secouée par un gros rire qui la rendait commune, le front entre les mains et les coudes aux genoux. Mme de Jussy se levait, un peu choquée, et, là-dessus de Puymégard faisait son entrée.

— Ah, venez ! Conseiller, vous n'êtes pas de trop, faisait Lucie haletante, et grondez-moi ce jeune homme; voilà douze jours qu'il est le favori de Linda et il n'a pas pu lui placer son manuscrit. Linda n'en connaît pas un vers.

Et la jeune femme se renversait sur son fauteuil reprise par son fou rire. Les deux hommes échangeaient une poignée de main un peu froide.

— Vous vous faites rare, mon cousin, vous êtes donc bien occupé ailleurs ?

— Oh, mon cousin !

— Oui, je sais, la démarche de Guillardot a réussi au delà de vos espérances, vous êtes tout à fait en pied dans la maison, mais vous n'avez guère mis à profit, à ce que je vois, la chance inespérée que vous avez eue de plaire. Grave erreur. A Paris, qui n'avance pas perd du terrain ; vous avez eu le tort d'oublier la rue de la Ville-l'Évêque, je ne vous ai jamais refusé mes conseils.

Nérac n'avait jamais vu à son cousin cet air pincé et sévère. L'atmosphère était refroidie et les femmes, gênées, ne disaient mot.

— Chère amie, faisait le conseiller à sa maîtresse,

n'avez-vous pas un bijou nouveau, ce pendentif de chez Lalique à montrer à Mme Hermelin ? Vous verrez (et il s'inclinait devant Lucie), c'est un émail translucide d'un très curieux travail. Nous vous gardons à dîner, n'est-ce pas ?

Les deux femmes avaient compris, elles se levaient et quittaient la bibliothèque. M. de Puymégard prenait une chaise et indiquait un fauteuil à Nérac.

— Je ne vous ferai pas de reproches ; vous avez jugé bon de nous négliger, Mme de Jussy et moi, c'est que vous avez eu affaire ailleurs, et vous m'apporteriez aujourd'hui la nouvelle d'un beau résultat obtenu que je n'aurais pas un mot à dire. Où en êtes-vous de vos affaires avec Linda ; vous êtes son amant ?... Pas encore ! tant mieux. Dans son entourage tout le monde le dit ; enfin vous êtes bien en cour, on ne peut plus se passer de vous et vous y dînez tous les soirs. Linda connaît-elle votre manuscrit ?... Non. L'a-t-elle entre ses mains ?... Pas davantage. Elle n'en connaît pas un vers ; voilà donc quinze jours de perdus, car vous n'êtes pas venu à Paris pour être le chien couchant de Linda... Oh, je sais, vous vivez hypnotisé sous son charme, vous êtes à ses ordres, et dans le monde des théâtres vous êtes son nouveau hochet ! Ah, mon beau cousin, M. Mario Nérac ne doit être le hochet de personne. Si vous êtes le nouvel auteur adopté par Linda, il est tout naturel qu'on vous voie tous les soirs dans sa loge. Si vous êtes un soupirant, vous ne pouvez pourtant pas vous faire nourrir par la dame de vos pensées. Linda est officiellement la maîtresse de Forbster, c'est Forbster qui paie ; quel est votre rôle dans tout ceci, y avez-vous réfléchi ? Voilà dix jours que vous prenez vos repas au théâtre, avez-vous envoyé un bijou de prix, une gerbe d'orchidées ou de fleurs rares ?... Quoi, pas même des fleurs ! Ah, vous êtes vraiment trop d'Avignon, mon cher, et l'on doit bien s'amuser au théâtre !

— Mais, mon cousin...

— Oh, je sais, vous avez agi en toute ignorance ; mais une ou deux visites rue de la Ville-l'Évêque vous auraient évité bien des gaffes. C'est comme les Guillardot, vous y avez dîné deux soirs de suite pour cette lecture à madame ; c'est par les Guillardot que vous avez pu approcher Linda, une gerbe de fleurs s'imposait aussi. Avenue du Bois, vous vous êtes contenté d'une carte... Ah, provincial de Provence, vous n'êtes pas gêné au moins !

— Mon cousin...

— Ah, la maman vous tient un peu court ! Tenez, voici vingt-cinq louis, vous me les rendrez plus tard. Vous allez passer rue Royale chez mon fleuriste, il a les plus belles orchidées du monde. Vous prendrez deux gerbes de cent cinquante francs que vous ferez envoyer l'une à Mme Guillardot et l'autre à Linda, avec une de vos cartes, et c'est tout. Vous réserverez les dix autres louis pour la gerbe que vous enverrez à Linda le soir de sa répétition générale, car vous en serez naturellement. Là-dessus, mon cousin, retirez-vous et ne péchez plus. Je ne vous retiens pas à dîner ; il est inutile que Mme Hermelin croie qu'elle vous ait fait rentrer ici en grâce.

Le conseiller reconduisait le jeune homme à travers les salons. Au moment de le quitter :

— Si Linda s'étonne de vos fleurs, et elle s'en étonnera, dites-lui bien qu'elles remplacent les vers du poète qu'elle ne veut pas entendre. Elle sera piquée et vous écoutera, oui, toute occupée qu'elle soit en ce moment. Mais sous aucun prétexte ne lui laissez votre manuscrit, il faut que vous le lui lisiez vous-même ; il serait dommage qu'elle n'entendît pas votre voix.

Le conseiller se résumait :

— Vous vous devez aussi à vous-même de ne pas y aller tous les soirs, seriez-vous réduit à manger au Bouillon. Vous devez être invité quelquefois ailleurs. Un homme qui, à Paris, a toutes ses soirées libres, n'existe pas au point de vue mondain, et, comme toutes les

comédiennes, Linda a la hantise du monde ; il serait bon aussi qu'elle vous sût une liaison ; mais à cela on y pourvoira.... Vous avez eu tort de semer aussi vite Mme Hermelin.

Le jeune homme rentrait à pied en ruminant les conseils de M. de Puymégard. Il était sept heures, donc trop tard pour aller au théâtre ; il ne pouvait pas y être avant huit heures moins le quart, même en voiture. Linda aurait dîné quand il arriverait ; cela tombait très bien, il n'irait pas aujourd'hui.

En y réfléchissant, il sentait toute la justesse de la semonce de son cousin. Déjà, l'avant-veille, une petite scène, dont il avait été témoin dans la loge de l'actrice, l'avait mis en garde, sinon averti. Comme il arrivait au théâtre, il avait trouvé tout le personnel en l'air. Depuis la loge du concierge jusqu'au cabinet réduit des électriciens une panique balayait les couloirs, un accident terrifiait tout ce monde impressionnable et nerveux de théâtre. Un machiniste venait de tomber du cintre et s'était effroyablement blessé. On l'avait relevé à demi-mort, la colonne vertébrale atteinte, on le craignait du moins. Une voiture d'ambulance venait de l'emporter à l'hôpital ; mais tout le théâtre frémissait et bourdonnait comme une ruche où se serait introduite une guêpe.

Dans sa loge, Nérac avait trouvé Linda les larmes aux yeux, nerveuse et trépidante. Il y avait là Borave le directeur, Morfels, Horvey et deux ou trois acteurs ; il y avait aussi Blanche Oudry, Myrhine et un petit vieux monsieur ventru, court sur jambes et l'air d'un gnome de conte avec sa large panse et sa trogne prognathe encadrée de longs favoris. Tout ce monde entourait la tragédienne, essayant de la calmer. Linda venait d'organiser une collecte au profit du blessé ; l'homme se trouvait être un père de famille chargé d'enfants. Linda, sa liste à la main, inscrivait les noms. Elle-même ouvrait la liste et y figurait pour deux cents francs... De son chef, elle avait inscrit pour la même somme Borave et

Morfels qui rechignaient. A côté du régisseur inscrit pour cent francs, elle avait couché Blanche Oudry pour cinq louis.

— Tes amants te le permettent, avait-elle dit à la jolie fille qui riait. (A Myrhine qui voulait y figurer aussi pour cent francs, elle avait répondu) :

— Un louis, et encore c'est moi qui le donnerai... Bonne camarade, elle taxait les acteurs présents au plus juste prix, ne leur permettant pas de dépasser dix francs malgré leurs protestations cabotines.

Nérac était entré sur ces entrefaites.

— Et vous, Nérac, pour combien dois-je vous inscrire ? faisait-elle à l'Avignonnais.

— Mais, quarante francs ! répondait le jeune homme un peu ahuri.

— Quarante francs ! mais vous êtes fou, dix francs, c'est tout ce que je vous permets. Vous oubliez que vous êtes un poète. (Et interpellant le gnome aux longs favoris) :

— Vous, mon cher Cubernheim, vous êtes banquier, je vous inscris pour vingt-cinq louis.

Et comme l'homme pansu s'ébrouait :

— Vingt-cinq louis, ou je ne soupe pas ce soir avec vous. Vous les auriez dépensés chez Paillard. Nous souperons aux Halles.

Et pointant les chiffres d'un crayon fébrile :

— Deux cents, deux cents, deux cents, cent francs de Blanche et vos vingt-cinq louis, cela fait douze cents francs. Avec les petites cotisations nous arrivons à près de quinze cents. Oh, les braves gens ! Borave, il faudra porter de suite à la femme de ce malheureux au moins vingt-cinq louis ; et surtout qu'on passe à minuit à l'hôpital, je veux avoir des nouvelles de cet homme ; et maintenant videz-moi le plancher, il me faut dîner, il faut qu'à neuf heures je sois prête. Je garde avec moi Myrhine, M. Nérac et Blanche Oudry. Ouste, les autres !

A table, on n'avait parlé que de l'accident du machi-

niste et de ses probables conséquences. Sûrement que l'homme demeurerait estropié; encore une pension que devrait servir Borave, c'était bien sa faute; il était si avare qu'il ne réparait rien dans son théâtre, tout y tombait en ruines; les charpentes étaient pourries, les madriers s'effritaient de vétusté. Elle-même y serait écrasée un jour ou l'autre. Ah, quel chien de métier !

Nérac, lui, gardait le silence. La décision de Linda refusant ses deux louis et le taxant à dix francs comme un vulgaire cabot ou un chef ouvrier l'avait profondément humilié. Il souffrait de la désinvolture avec laquelle la tragédienne l'avait rangé dans les pauvres de son théâtre; c'est cet involontaire affront que ruminait Nérac en descendant à pied l'avenue des Champs-Élysées. Rue Royale, il entrait chez le fleuriste de M. de Puymégard et y commandait pour le lendemain deux gerbes d'orchidées.

IX

— Ah çà, mon cher, vous perdez la tête ! C'est vous qui m'envoyez ces fleurs ?

Et la tragédienne désignait à Mario une foisonnante gerbe d'orchidées posée bien en vue au milieu de la loge.

— Vous savez, je ne permets pas ces folies-là à mes amis. Elles sont d'ailleurs admirables, ces orchidées. Il y a un lilium en velours blanc tiqueté de rouge ! Songez donc à cela pour un diadème, Visconti !

Et elle inclinait une longue tige à feuilles lancéolées vers le joaillier d'art ; l'orfèvre artiste était ce soir-là du dîner.

Visconti venait de livrer à Linda une partie des parures commandée pour *Jeanne de Naples*. La Monti en avait immédiatement essayé quelques-unes. Nérac la trouvait embricolée d'un lourd collier de rubis et d'or vert avec autour des hanches un large ceinturon de vieil argent bossué d'émeraudes et de saphirs cabochons. Pour mieux mettre les pierres en valeur, la tragédienne avait revêtu en hâte une longue robe de faille blanche. Tout son visage rayonnait d'une joie d'enfant, elle en paraissait rajeunie. Un béguin de perles et de sardoines, on eût dit écrasées les unes contre les autres tellement

elles étaient pressées, la coiffait d'un clair escoffion d'émail; sa longue chevelure blonde s'échappait en touffe de cette joaillerie et tombait en nappe sur ses épaules; la délicatesse de son profil en était encore affinée, cette bijouterie massive exagérait la ligne souple de sa silhouette. La Monti avait ce soir-là seize ans dans le recul des siècles imposé par le costume adéquat à son type. Le Provençal, ébloui, n'avait pas assez d'yeux pour la regarder.

— Quand vous ouvrirez des yeux grands comme des tasses, cela ne me dit pas pourquoi vous m'avez envoyé ces fleurs.

Et sans attendre la réponse du jeune homme, elle cueillait deux orchidées dans la gerbe, se les piquait dans les cheveux à hauteur des tempes, et puis, prenant à la main trois longues tiges de lilium, elle s'avançait d'un pas lent et rythmé de théâtre vers le poète et le bijoutier stupéfaits. L'admiration leur arrachait simultanément un cri. C'était une vision d'au-delà qui venait de surgir devant eux, une vision de Musée, de rétable d'autel ou de vitrail. La Monti venait se camper devant une glace.

— Hein ! quelle entrée et quel effet sur le public, faisait-elle en s'étudiant du regard ; dire qu'aucun auteur n'a songé à me faire cela ! A quoi songent-ils ? C'est vous qui m'écrirez ce rôle-là, monsieur Nérac, une descente d'escalier avec la foule agenouillée, trois liliums à la main et le front ceint de fleurs, un escalier de palais ou de cathédrale. Et maintenant, à table, je dois être en scène à neuf heures ! Vite, Hélène (et elle s'adressait à une des femmes de chambre), enlevez-moi vite ce ceinturon et ce béguin. Il me blesse un peu, Visconti, votre béguin, là, près des oreilles ; non, laissez-moi le collier, il m'amuse, ça me rafraîchit les mains, j'ai un peu de fièvre.

Et jetant les trois liliums et les orchidées au travers de la nappe :

— Je vous gâte, hein ! il y a même des fleurs sur la

table, ce soir. (La tragédienne et les deux hommes s'asseyaient.)

— Nous avons des huîtres, de l'oxtail et du saucisson de campagne aux choux; les petites bouches n'en mangeront pas. Vous me l'écrirez ce rôle, hein, monsieur Nérac ?

— Mais il est tout écrit, madame.

— Comment ?

— Mais oui, dans mon *Carpaccio*, les cinq actes que je dois toujours vous lire.

— Et que vous ne me lisez pas. A qui la faute ?

— Mais, madame, l'ami n'ose pas imposer le poète.

— Et c'est pour cela que vous m'envoyez des fleurs.

— Vous ne m'avez pas permis de vous adresser des vers.

La tragédienne s'arrêtait de manger et regardait attentivement Nérac.

— Et vous venez surtout ici pour me lire vos cinq actes. Ces poètes, tous les mêmes !

Elle échangeait un rapide clin d'œil avec le joaillier.

— Et vous aussi, vous ressemblez donc aux autres, monsieur Nérac, c'est dommage !

— Mais, madame.

— Rien. Vous les avez là, vos cinq actes ?

— Oui, dans la poche de mon pardessus ; ils y sont depuis douze jours.

— Ah ! vous les apportez tous les soirs ! Oh, non, ça c'est admirable. Vous êtes du Midi, mais vous ne perdez pas le Nord. Hélène, donnez le pardessus à M. Nérac.

Le ton de la Monti déconcertait le jeune homme. Il était sans force contre la verve blagueuse dont il sentait la tragédienne animée ce soir.

— Nous vous écoutons (il avait néanmoins déplié son manuscrit), nous vous écoutons, M. Visconti et moi ; mais vous, vous ne mangerez pas ; tant pis pour vous, monsieur le poète, et si vos vers sont bons vous aurez du dessert. Allons !

Et, résignée à la corvée, la tragédienne étouffait un léger bâillement qui n'échappait pas au lecteur. Nérac commençait.

— Inutile de me donner les noms des personnages et le décor, ce sont les vers que je veux entendre, rien que les vers, je suis curieuse de savoir ce que vous faites.

Et de sa voix musicale et profonde, le Provençal attaquait le récit du conteur.

Lore était douce et blonde aux yeux comme le miel.
Sa beauté consolait et faisait croire au ciel,
Et son regard troublait comme une aigue-marine
Vue au fond de la mer...

Tout à coup intéressée par la voix, la tragédienne avait levé la tête. Le joaillier lui-même s'était tourné du côté du jeune homme. Il y avait maintenant du recueillement dans cette loge d'actrice. Nérac lisait de sa voix lente et un peu lasse, avec cet alanguissement des fins de phrase on aurait dit exténué, qui avait tant impressionné Mme de Jussy. A une femme de chambre entrée en coup de vent, Linda faisait signe de ne pas troubler la lecture ; elle avait posé et laissé son doigt sur les lèvres. Le récit du conteur s'achevait dans un silence étonné et recueilli.

— Vous avez une voix admirable, mon cher poète, admirable. N'est-ce pas, Visconti ?

— Comme j'en ai rarement entendu, faisait le bijoutier.

— Une voix qui ferait de l'or au théâtre, et les vers sont beaux. Je ne parle pas de la pièce. Moi, ces pièces, il me faut les lire moi-même. Vous me laissez le manuscrit ?

— Mais...

— Comment ? vous n'avez pas confiance ? Reprenez-le, votre manuscrit ; vous avez le double, pourtant.

— Oh, pouvez-vous croire !

Et Nérac se penchait sur les mains de l'artiste, il les

baisait et y appuyait ses joues en signe de repentir. Familière et câline, Linda lui tirait les oreilles.

— Nigaud ! lui disait-elle avec, contre la tempe, une chiquenaude du bout des doigts.

Et, brusquement levée de table :

— Hélène, vite mon peignoir de velours, je ne veux pas répéter avec cette robe blanche. Oh ! ne vous en allez pas, vous ne me gênez pas !

La tragédienne était passée derrière son paravent. Soucieux de la recommandation de M. de Puymégard, Nérac cueillait le manuscrit sur la table et le dissimulait prestement entre sa chemise et son gilet.

— Laissez-moi votre manuscrit surtout, implorait la voix de Linda en train de changer de robe, je lirai le premier acte ce soir, en rentrant chez moi ; vous viendrez me lire le second demain à table. Le second est toujours le plus beau. Ah, vous en avez une jolie voix, et dire que je m'en étais pas aperçue !

Nérac baisait la main qu'on lui tendait par-dessus le paravent.

Le lendemain, à son arrivée au théâtre, Nérac y trouvait une atmosphère d'émeute. Il traversait les couloirs dans cent claquements de portes et des galopades d'actrices regagnant leurs loges.

— M. Morfels nous rend fous, gémissait le régisseur, il vient de changer tout le second acte, ce ne sont que raccords et béquets.

Il y avait aussi de l'orage dans la loge de la tragédienne. Le jeune homme y trouvait Borave et Morfels.

— Ah ! c'est vous, l'apostrophait rudement Linda, vous êtes gentil, vous ! La confiance règne à Varsovie, vous avez emporté votre manuscrit.

Et avec un brusque haussement d'épaules :

— Vous ne venez pas pour me le lire, je suppose. Ah ! je n'ai plus la tête à moi... Monsieur (et elle désignait Morfels), vient de se décider à remanier son second, depuis un mois que je le lui demande. Il me faut rap-

prendre quatre cents vers; rien que cela! J'ai le cerveau chaviré, surtout de répéter avec Bellay qui nasille et ânonne. Moi, il m'exaspère avec sa voix; l'écouter est au-dessus de mes forces. Ah! s'il avait votre voix au moins, celui-là! car vous savez, Nérac a une voix admirable.

Et elle interpellait Borave et Morfels.

— La voix du cœur, faisait Myrhine qui venait de s'insinuer dans la loge.

La Monti ne relevait même pas le mot de sa sœur.

— Voyons, à table, et la tragédienne s'asseyait en désignant des sièges autour d'elle. Vous n'en êtes pas, Borave, c'est vrai, vous mangez chez vous. Si le cœur vous en dit, mon auteur! Et vous, Nérac, voyons, on n'attend que vous!

Nérac s'excusait; le brusque accueil de la Monti lui avait serré l'estomac; il disait avoir dîné de bonne heure. Morfels, lui, ne dînerait que plus tard, à neuf heures et demie, mais il resterait jusqu'à huit heures et demie dans la loge pour lire à l'actrice le rôle remanié et lui donner les intonations.

— Ah! ça non, vous lisez trop mal, s'écriait Linda. Bellay a une voix d'ange auprès de la vôtre, donnez votre second acte à M. Nérac; il n'a rien de mieux à faire, il nous le lira. C'est qu'il a une voix délicieuse, vous allez l'entendre, vous allez voir; c'est lui qui devrait jouer le rôle, il en a presque le physique aussi.

Et d'un geste espiègle, elle passait le manuscrit sous le nez du Provençal:

— Tenez! (Et elle feuilletait les pages): Voilà la scène; Jeanne de Naples est citée au tribunal du pape en cour d'Avignon pour se disculper du meurtre de son mari, soi-disant étranglé par son ordre. Elle voyage à petites journées, escortée de la garde pontificale. Dans un mas entre Aix et Toulon, où elle s'est arrêtée pour passer la nuit, elle rencontre Nello, troubadour provençal. Nello est amoureux de la fille du métayer venu à

l'aube dans le verger du mas pour y rencontrer sa fiancée. Il y aperçoit Jeanne de Naples rôdant dans la rosée au pied des oliviers. Et maintenant, commencez. Donnez-moi les répliques de Nello.

Et de sa voix lente et sombrée le poète commençait :

Est-ce toi, Maguelonne ? En l'implacable azur
Une crécelle ardente éclate au pied du mur.
C'est parmi le maïs l'âpre chant des cigales.
Maguelonne, est-ce toi ? Les claires astragales
Des rosiers, dans le cône en bronze des cyprès,
S'effeuillent à la brise et voici les apprêts
De nos noces, enfant, ces milliers de pétales
Pleuvant sur tes pieds nus et tes épaules pâles.

Mario, grisé par la poésie, enflait et éteignait sa voix tour à tour. Morfels étonné des inflexions de cette voix de caresse, ne reconnaissait plus ses vers ; une beauté nouvelle surgissait de ses rimes, on eût dit successivement mordues et baisées par des lèvres de proie. Borave lui-même s'était arrêté sur le seuil de la loge, la diction prenante du Provençal le retenait lui aussi. Myrhine, les yeux clos et la mine jouisseuse, s'était comme assoupie sur sa chaise ; mais son œil verdâtre guettait, embusqué sous le treillage de ses cils. Linda, elle, le menton posé sur ses deux mains croisées et les coudes sur la table, regardait intensément Mario. Tout son beau visage avait blêmi, et dans une rigidité de statue elle suivait d'une prunelle ardente le mouvement des lèvres du poète.

Enchâssée on dirait dans le bleu d'un vitrail,
Quelle est cette Madone aux vêtements d'aiguail,
Cette dame de nacre et de perle et d'aurore ?
J'ai peur. En effleurant le bois de ma mandore,
Ciel ! aurais-je évoqué dans ce verger fleuri
Quelque démon de flamme ou quelque pur esprit !
Les bûcherons parfois, au creux vert des clairières,
Rencontrent à minuit des dames de lumière.
Mais la lune aide alors à leur illusion
Et c'est en plein soleil que naît ma vision.
Ciel, écartez de moi cet être diaphane
Qui porte entre ses doigts ou la mort ou l'amour.

Et Linda se levant, comme mue par un ressort, posait sa main sur le bras de Mario et lui donnait la réplique :

Jeanne est mon nom. Pourquoi trembler à mes genoux ?
Mes doigts légers et frais et mes yeux bleus sont doux.
Je suis femme...

Et, tout à fait partie, la tragédienne donnait toute la tirade. Elle faisait mieux que la donner, elle la jouait, souriant à Mario, l'enivrant d'une œillade, effleurant de sa main ses cheveux et son cou, soulignant de gestes et ponctuant de soupirs toutes les phases ardentes de la rencontre de Jeanne de Naples et de Nello.

Nérac, en vrai poète, emporté par des vers de poète, se donnait lui aussi tout entier ; le méridional vibrait dans l'atmosphère retrouvée de son pays. C'était toute sa Provence et son soleil et ses vergers de cyprès et d'oliviers qu'il retrouvait dans la poésie de Morfels ; les vers ailés se précipitaient dans la loge tout à coup agrandie de la tragédienne. Morfels, Borave et Myrhine avaient maintenant la sensation d'être en plein air sous les oliviers de quelque mas ensoleillé, et c'était bien la reine Jeanne et Nello le troubadour qui s'offraient l'un à l'autre, éperdus d'amour et grisés de printemps, les yeux dans les yeux et les mains à la taille, âmes enivrées et palpitantes.

Des applaudissements saluaient la fin de la tirade.

— Hein, en a-t-il une voix, faisait la Monti en se dégageant de l'étreinte de Mario. Voyez-vous cette voix-là au théâtre ! Prendrait-il assez son public ! Ce serait un plaisir que de jouer avec lui. On vibre, on vit, on se sent vivre. C'est Nérac que vous auriez dû engager, Borave. Sans compter qu'il a le physique de Nello ; voyez plutôt.

Et attirant brusquement le jeune homme devant la glace, elle le drapait dans un grand manteau de brocart écarlate broché de rinceaux d'or et lui campait sur la tête une petite toque de velours blanc.

— Regardez-vous, monsieur, faisait-elle au jeune

homme en le maintenant de force devant la psyché. Est-il assez beau ! Et dire que maintenant il va falloir répéter avec Bellay.

La tragédienne avait relâché son étreinte, Borave et Morfels complimentaient le jeune homme.

— Et maintenant, buvez et mangez, mon ami, vous l'avez bien gagné.

Le directeur et l'auteur se retiraient :

— Nous tenons le succès, disaient-ils en s'engageant dans les couloirs, plus de crainte à avoir. Linda donnera tout ce qu'on voudra. Ça y est ; elle l'a, le coup de soleil !

La Monti avait prié Mario de revenir le lendemain, elle voulait repasser avec lui toutes ses scènes de Nello. Celle du quatre surtout. Avec lui elle trouvait des imprévus. Le jeune homme se rendait donc au théâtre ; il y arrivait vers les six heures et demie. Devant l'entrée des artistes, un fiacre était arrêté, la portière ouverte. Une espèce de géant était en train d'y remonter, la main sur la poignée et un pied sur la marchepied. L'homme était corpulent, le chapeau sur l'oreille, engoncé de la tête aux pieds dans une ample pelisse de loutre. Borave lui parlait avec animation, l'échine inclinée dans une demi-déférence. Un fin profil de femme s'entrevoyait dans le fond du fiacre.

Leur groupe encombrait un peu le trottoir ; Nérac s'effaçait pour entrer dans le théâtre. « C'est lui, » chuchotait Borave à l'oreille du gros homme. L'homme à la pelisse se retournait. Nérac devinait qu'on parlait de lui. Une curiosité le mordait de surprendre un peu de l'entretien ; il s'engageait dans le couloir, mais au lieu de poursuivre jusqu'à l'escalier, il s'arrêtait dans un angle et y demeurait l'oreille tendue vers la rue, dissimulé dans l'ombre.

— Ah, c'est lui ! gouaillait le gros homme, il a l'air d'un bouvier.

— Ceux de la Camargue sont beaux, ne vous y trompez pas, Maurel.

L'homme à la pelisse avait un geste vague.

— Cette Linda! il lui en faut toujours un. Et qu'est-ce que dit Morfels?

— Il ronge son frein; mais que voulez-vous, c'est la première fois qu'elle a bien répété aujourd'hui; son gigolo l'électrise. Si vous les aviez entendus se donner la réplique hier! Elle était sublime.

— Oh! les femmes, toutes esclaves de leur sexe! Alors il vient tous les soirs, ce monsieur?

— Il le faut bien. Mais soyez tranquille, après la première on le sèmera.

Et de gros rires étouffaient une obscénité.

Nérac s'était senti blémir. Son cœur, il lui semblait, flottait dans sa poitrine; le sol se dérobait sous lui. On le sèmerait après la première! Avec quel mépris ces deux hommes avaient parlé de lui, le gigolo de Linda, et il ne leur avait pas sauté à la gorge, il n'avait pas giflé ces deux faces de pleutres et leurs joues de congestion. Quel homme était-il donc devenu, qu'il était là, le cœur chaviré et les mains tremblantes, pendant qu'on salissait de propos ignobles son amitié pour la Monti... Maurel! Mario se souvenait de ce nom, il l'avait entendu chez Guillardot, les deux soirs où il avait dîné chez le chirurgien. Ce Maurel avait débauché, détourné de ses devoirs une des secrétaires du grand praticien, une jeune fille exquise que le ménage avait pris en amitié et dont Mme Guillardot voulait faire sa lectrice. Le gros homme, sous prétexte de littérature, avait attiré la jeune fille chez lui et en avait fait sa maîtresse. Guillardot ne pardonnait pas cette aventure à Maurel. Mme Guillardot, très attristée, avait eu, elle pourtant si bonne et si douce, une réflexion cruelle pour l'écrivain. Elle en gardait même une sorte de prévention contre les gens de lettres, et Nérac avait trouvé auprès d'elle une froideur qui ne s'était fondue que le second soir.

Et c'est ce porc, ce défloreur de jeune fille, — car Guillardot prétendait que Thérèse Aymery avait dû être

sinon violée, du moins surprise et presque forcée par le critique, et que c'était en toute innocence qu'elle avait dû aller chez lui — c'était ce sanglier qui se permettait de toucher au pur et noble amour qu'il avait pour la tragédienne.

Thérèse Aymery ! Il se rappelait le nom de la jeune fille maintenant. C'était certainement elle qu'il avait entrevue dans le fiacre. Un feu lui montait au visage, il se précipitait vers la porte pour apostropher et gifler le critique ; le bruit d'une portière qu'on refermait, un cliquetis de ferraille l'avertissaient qu'il était trop tard. Dans le couloir, il se heurtait à Borave qui regagnait la scène.

— Où courez-vous ? lui demandait le directeur, on vous attend là-haut. Linda est d'une humeur, ses costumes du quatre ne vont pas. Ah, nous avons besoin de vous pour la calmer. Elle veut tout lâcher ; c'est un ouragan que cette femme.

— Désolé, cher monsieur, mais je ne puis disposer de ma soirée, je suis attendu ailleurs.

Et il s'esquivait, bousculant presque le gros homme.

— Est-ce que ça se décollerait déjà, pensait Borave, elle l'aura mal reçu. Diable, diable, allons voir.

Il trouvait la loge de la tragédienne sens dessus dessous. Elle était là, piaffant et hennissant comme une cavale, pétrissant et piétinant presque un lot de magnifiques étoffes répandues sur les meubles.

— Avez-vous vu Nérac, apostrophait-elle Borave dès le seuil.

— Je viens de le croiser dans les couloirs ; sa soirée est prise ailleurs, il vous prie de l'excuser.

— Qu'il aille au diable, et vite mon costume du trois ; tâchez de me l'arranger, faisait-elle en bousculant l'effarement des habilleuses.

Le lendemain, Mario Nérac s'éveillait, le cœur fade et désâmé. Retournerait-il chez Linda ? En somme, elle n'avait été pour lui que grâce et charme, pouvait-il la

rendre responsable des ineptes propos colportés? Récompenserait-il d'une stupide défection la délicatesse de son rare accueil? Tout cela n'était que des jalousies, et il s'en rendait bien compte; il portait ombrage aux familiers de la Monti et, d'un autre côté, il était au-dessus de ses forces d'affronter à nouveau l'atmosphère hostile et délétère du théâtre; il y sentait trop de sourdes animosités déchaînées contre lui. Cette malveillance embusquée, cette calomnie aux aguets et cette sottise dénigrante, prêtes à interpréter tous ses gestes et tous ses actes, l'exaspéraient d'une colère grandissante. La bonhomie goguenarde de Borave, l'amitié pincée de Morfels devenu obséquieux, la froideur sournoise de Myrhine l'opprimaient comme un cauchemar. Cela finirait par quelque éclat, il le sentait. Il se laisserait aller à quelque voie de fait ou à quelque querelle qui ferait scandale, et il ne se sentait pas le droit de soulever un éclat où son nom serait mêlé à celui de Linda.

Les façons de la tragédienne l'avaient aussi profondément humilié. Mario ne pouvait se faire à ses caprices. Poète, il souffrait d'être traité par elle en bel animal, en étalon de luxe que l'on flatte au poitrail et qu'on palpe aux naseaux. Deux ou trois fois, en lui parlant, la Monti lui avait touché le visage, et ce geste de caresse l'avait révolté comme une gifle. Il prenait le parti d'écrire :

« Chère amie, ne vous étonnez pas et surtout ne m'en « voulez pas, si vous ne me voyez pas d'ici quelques « jours. N'exigez pas que je revienne, vous me demanderiez une chose qui est au-dessus de mes forces. Je « sais que j'ai tous les torts, mais que voulez-vous! je « suis de ma province et demeure encore un peu sauvage, comme les petits chevaux de mon pays un peu « trop sensibles à l'éperon. Des propos, dont je ne puis « citer l'auteur, mais de très vilains propos surpris dans « les coulisses et les couloirs du théâtre, ne me permettent plus d'être votre commensal. Des imbéciles y ont

« parlé de vous et de moi dans de tels termes, que je ne « puis supporter l'idée de revenir dans votre loge sans « avoir étranglé quelques-uns de vos amis ... Or je n'ai « aucun droit pour me poser chez vous en justicier, « voilà pourquoi je m'abstiendrai d'y reparaître jusqu'à « nouvel ordre. N'attribuez ma décision qu'au profond « respect et à l'espèce de culte que je vous ai voués. » Vous êtes de caractère trop haut et d'essence trop fine « pour ne pas comprendre ma susceptibilité. Je baise « vos mains. » Et en souvenir de la réplique donnée trois jours avant, le jeune homme signait: « Nello. »

La lettre à peine partie, le Provençal regrettait de l'avoir envoyée. Comment la tragédienne allait-elle prendre son poulet? Si la Monti formalisée le mettait au pied du mur et exigeait des noms! Mario passait la nuit dans les transes. Le lendemain, un pneumatique le rassurait. « Vous êtes un grand gosse», disait une large et haute écriture. Le billet était signé Linda. Le Provençal ne s'abstenait pas moins de reparaître au théâtre.

Le soir du même jour, il trouvait au bureau de l'hôtel tout un paquet de journaux à son adresse: c'étaient dix mêmes numéros du *Sagittaire*, un petit canard de jeunes qui avait publié de ses vers, des vers envoyés par lui de l'Olivetto, du temps qu'il habitait encore la Provence. Nérac cherchait vainement, à la première et à la deuxième page l'article qui devait l'intéresser. Deux lignes soulignées au crayon bleu appelaient son attention aux annonces. L'Avignonnais y lisait son nom et son adresse, suivis de ces commentaires: *professeur de diction pour vieilles dames, enseigne l'art de déclamer les vers aux bas bleus sur le retour et aux étoiles à leur déclin, attaché à la personne de Mme Linda Monti.* « Les misérables! » et Mario froissait nerveusement le journal. Il reconnaissait d'où venait le coup: les petites Revues, négligées par lui, se vengeaient; on ne lui pardonnait pas sa faveur auprès de la grande artiste. La vengeance était mesquine et basse et digne du cénacle de ratés dont

elle émanait. Les larmes lui en étaient montées aux yeux. C'était surtout l'attaque à Linda Monti qui l'atteignait. Il irait, dès le lendemain, au *Sagittaire*, souffleter le rédacteur en chef. Mais la nuit passait sur sa colère. Il s'éveillait presque calme, se rendant enfin à cette vérité, que la moindre démarche rejaillirait surtout sur Linda. Comme il était là, hésitant à prendre une décision, on venait lui apprendre que M. de Puymégard l'attendait au bureau de l'hôtel.

— Mais vous êtes tout bouleversé, que vous arrive-t-il ? demandait le Conseiller au jeune homme.

Pour toute réponse, Nérac tendait au Conseiller un numéro du journal.

— C'est cela qui vous agite ! Quel enfantillage ! Mais cela n'a aucune importance. Qui lit le *Sagittaire* ? pas même vous. Il a fallu qu'on vous envoie cet article pour que vous le connaissiez. Les attaques parties d'aussi bas doivent toujours s'ignorer; les détracteurs ont trop de joie quand ils peuvent se dire qu'ils nous ont touché. Racontez-moi un peu où vous en êtes avec Linda ?

Le jeune homme dépêchait par le menu les événements de la semaine. Le Conseiller hochait la tête.

— Pas mal, pas mal... Ah ! le gros Maurel a dit cela ! faisait-il quand Mario lui eut narré la rencontre de l'avant-veille. Je le recommanderai au Ministère, c'est un mouchard qui mange à tous les rateliers. Il était anarchiste dans les milieux prolétaires et touchait la forte prime au quai d'Orsay; je vous communiquerai ses fiches. Rira bien qui rira le dernier !

X

« Venez m'applaudir mardi soir dans la troisième de
« *Jeanne de Naples*, dont vous avez rectifié le décor, et
« dans le deuxième aussi que vous m'avez fait répéter.
« On commencera à neuf heures précises; nous répétons
« avec la figuration et les costumes. La carte ci-jointe
« vous servira d'entrée... Le vent de la vallée du Rhône
« s'est-il enfin calmé ? » Le billet était signé : « Linda. »
Une carte y était jointe apostillée par Borave : « Laissez entrer Mario Nérac, porteur de ce mot. » Le Provençal ne se tenait pas de joie; non seulement Linda ne lui en voulait pas, mais encore, dans les mille et une préoccupations de sa première fixée à la fin de la semaine, elle ne l'avait pas oublié.

Plein d'allégresse, il courait au Ministère et demandait M. de Puymégard. L'huissier ne le faisait presque pas attendre.

— Voyez, mon cousin, s'écriait le jeune homme, et il tendait la lettre de la Monti.

— Mes compliments, vous êtes de la maison. Voyez, on a toujours raison de se faire désirer; les femmes n'attachent de prix qu'à ce qu'on leur fait attendre. Mme de Jussy vous a bien pardonné votre impolitesse. Ah, c'est que vous avez de fort beaux yeux, mon cousin, et une

bouche encore bien meublée et une de ces voix qui, paraît-il, prennent toutes ces dames. Moi, je n'y entends rien, mais les femmes ont des fibres secrètes que certains timbres ont l'heureux don de faire vibrer. Surtout ne manquez pas cette répétition en costume, c'est quelquefois beaucoup mieux qu'à la première.

— Faut-il envoyer une gerbe ce soir ? demandait Mario.

— Non, réservez-vous pour la répétition générale. Mais au fait, je vais me recommander de vous pour avoir, ce soir-là, une baignoire. Mme de Jussy tient à y assister. Linda me fait toujours un service de deux fauteuils, mais il me plairait de vous avoir vendredi avec nous; je vous nommerai un peu le Paris des premières; c'est une forêt de Bondy dont il est utile de connaître les malandrins et les stryges. Après tout, c'est bien simple, je vais lui envoyer une gerbe de roses avec ma carte en ajoutant : « Cousin de M. Mario Nérac », elle me saura gré d'être votre parent. A Paris, rien n'est à négliger.

— Et pourtant, rien n'a de l'importance, ne pouvait s'empêcher de dire le jeune homme.

— Halte-là, faisait mystérieusement M. de Puymégard; gardez-vous d'avoir de l'esprit; résistez à toute velléité d'ironie, même justifiée. L'à-propos dans les mots ne crée que des ennemis.

Le conseiller se levait, c'était un congé. Mais, retenant soudain le jeune homme par un bouton de son gilet :

— Entre nous, qu'est-ce ma cousine vous fait par mois, mon ami ?

— Mais vingt-cinq louis, parfois trente.

— Selon la récolte du maïs et de l'olive, faisait M. de Puymégard, et il fixait son cousin dans les yeux. Donc sept à huit mille francs par an. Vous pouvez vivre, mais il faut user modérément du fiacre et surveiller ses menus. De six à sept mille francs ! Or, personne ne connaît vos ressources et votre physique vous expose à toutes les

calomnies. Que diriez-vous si je vous attachais à moi, comme secrétaire intime ? Oh, rien que ma correspondance à dépouiller le matin chez moi, pas ici, et quelques papiers à ranger. Puis quelques lettres à libeller dans ce bureau, de deux à quatre. Vous pouvez être à cinq heures sous les armes pour les visites nécessaires. Je vous offre le déjeuner tous les matins avec moi, rue Royale, sauf empêchement majeur, et je vous donne cent cinquante francs de fixe, vos cravates de soirée, vos gants et vos cigares. Cela vous va-t-il ?

— Ah, mon cousin ! (et Mario se précipitait sur les mains du Conseiller).

— Ne me remerciez pas, c'est Mme de Jussy qui en a eu l'idée. Elle vous veut beaucoup de bien, Mme de Jussy. Heureusement vous sais-je occupé ailleurs ! Ainsi c'est dit, vous commencerez votre service demain.

Le mardi suivant, à l'heure dite, l'Avignonnais se présentait au théâtre. Les portes en étaient fermées. Nérac devait se faufiler par l'entrée des artistes avec d'autres invités, ombres falotes, les unes engoncées de pardessus, les autres encapuchonnées de dentelle, ombres chuchoteuses aux gestes équivoques et aux allures de conspirateurs. Dans la salle à peine éclairée, les quelques places occupées, tant au balcon qu'à l'orchestre, semblaient hantées par des larves. Pour gagner son fauteuil, Mario devait déranger le gros Maurel et une mince jeune femme dont il fit Thérèse Aymery, plus un groupe de trois couturières. Peu à peu les ténèbres se peuplaient, des conversations à voix basse établissaient là une atmosphère de confessionnal, tandis que sur la scène, derrière le rideau, c'était un brouhaha d'allées et venues, des crissements de sifflets, des coups de marteau, des ordres donnés d'une voix rageuse, et le tumulte on eût dit d'une armée en marche, toutes les équipes de machinistes en train de draper le décor.

Trois coups frappés éteignaient enfin toute rumeur;

on eût entendu une mouche voler dans la salle, et le rideau se levait sur le délicieux décor du second, le verger d'oliviers et de cyprès du mas provençal. Un murmure approbateur courait à l'orchestre.

C'était, dans le jour tendre et mauve de la rampe éclairée au bleu, la poésie d'un paysage du Var, aux premiers feux de l'aube; des silhouettes d'hommes endormis s'y devinaient : c'étaient, étendus pêle-mêle avec les pâtres du mas, les reîtres allemands et les gonfaloniers italiens de l'escorte de la reine. Une sentinelle veillait sur le sommeil des hommes, et peu à peu le verger s'éclairait. Un truc ingénieux dorait au loin les sommets des montagnes, l'aurore se levait et, dans le verger criblé de roses foisonnantes, les pâtres s'éveillaient les premiers; ils s'esquivaient à pas de loup, un peu craintifs de leurs imprévus compagnons de la nuit, et les hommes d'armes s'éveillaient à leur tour. A peine debout, ils vacarmaient et exigeaient à grands cris des victuailles et du vin. Ces bons soudards voulaient faire ripaille. Des serviteurs accouraient, effarés, du mas, on dressait en hâte une table sur des tréteaux et l'on servait cette soldatesque. Brabantio, le chef des gonfaloniers, était le plus insolent; il réclamait des filles pour le servir, lui et ses hommes, et surtout Maguelonne, la fille du métayer, qu'il avait entrevue la veille et dont la peau l'affriolait. Les serviteurs molestés devaient lui obéir. On amenait les filles plus mortes que vives à ces ivrognes, et les jolies Provençales étaient lutinées de fort près. Maguelonne, harcelée par Brabantio, se réclamait en vain de la reine Jeanne. Les pires ordures coulaient de la bouche avinée du soldat sur la réputation de sa souveraine : la reine était une gourgandine dont on ne comptait plus les amants, et qui venait à Avignon pour se disculper du meurtre de son mari. Et le bon compagnon de raconter tout au long l'étranglement d'André de Hongrie, dans la chambre royale à Aversa. Louis de Tarente, son amant et son complice, était aussi appelé devant le sacré Collège

d'Avignon, mais la prudence ou l'hypocrisie les empêchait de voyager ensemble, et tandis que la reine était venue par l'Italie, le mignon de couchette s'était embarqué à Naples pour Marseille. Et des gros rires saluaient l'ignoble racontar. La compagnie s'échauffait à ces propos et, le vin aidant, la ripaille dégénérait en orgie. Les filles, quasi violentées, criaient au secours. Maguelonne, étreinte par Brabantio, se débattait en vain. C'est alors qu'apparaissait Linda. Aux cris des siens, Jeanne de Naples, également comtesse de Provence, arrivait, accompagnée du cardinal Orsini, légat du pape. Elle s'était volontairement remise entre ses mains, depuis son arrivée en terre de France. Le prince de l'Eglise avait été la recevoir à la frontière; jusqu'à sa disculpation devant le sacré Collège, Orsini ne devait plus quitter l'accusée. La tirade de Linda était alors superbe. Provençale, elle se réveillait pour défendre les filles de Provence; seule, elle tenait tête à toute cette soldatesque, et, la menace et l'invective à la bouche, les terrorisait de sa colère et de sa majesté. Le cardinal, effrayé d'abord de ce conflit d'une femme seule avec des soldats ivres, devait se rendre à l'évidence de l'ascendant de Jeanne sur les foules. « Elle sera innocentée par le sacré Collège », disait-il.

Les soldats congédiés et les filles une fois retournées à leurs travaux, la reine demeurait seule avec Maguelonne; le cardinal, lui aussi, s'était éclipsé, et c'était une scène charmante dans laquelle Linda Monti se montrait divine, celle où Jeanne de Naples, espiègle et déconcertante de malicieuse bonté, consolait la jolie Provençale et lui arrachait l'aveu de son amour pour Nello, le troubadour de Roquebrune ; Nello, dont elle était folle et que son père lui refusait pour mari. Nello était pauvre... et une curiosité de ce Nello naissait dans l'âme de la reine ; elle s'intéressait à l'amour des deux jeunes gens et promettait à Maguelonne de la doter. Mais encore fallait-il que Nello méritât cet amour. Jeanne voulait voir

ce beau galant, lui parler, l'interroger. La chose tombait à merveille, il venait tous les matins rejoindre Maguelonne dans le verger, pendant que son père était aux champs; il ne pouvait même plus tarder.

Il t'aime, il te le dit et tu le crois, mignonne ;
Mais est-il, lui, Nello, digne de Maguelonne ?

disait spirituellement Linda, et les deux femmes se retiraient par la gauche et une musique de scène annonçait l'arrivée de Nello.

Le partenaire redouté de Linda n'était pas trop ridicule ; il emplissait bien son maillot. Le profil ne manquait pas de noblesse sous le capuchon du Dante et de Pétrarque, et si sa voix était défectueuse, le comédien savait dire les vers. La scène était un long monologue aux tirades un peu poncives, où le troubadour délirait de jeunesse enthousiaste et un peu folle dans la griserie d'une belle matinée de printemps.

Maguelonne est-ce toi ?... en l'implacable azur...

Et Mario reconnaissait la tirade, et Linda apparaissait alors entre les oliviers.

Ciel ! écartez de moi cet être diaphane
Qui porte entre ses doigts ou la mort ou l'amour.
Jeanne est mon nom. Pourquoi trembler à mes genoux ?
Mes doigts légers et frais et mes yeux bleus sont doux.
Je suis femme.

Et entre le Provençal et la reine s'engageait un excellent duo d'amour. Ébloui de la beauté de Jeanne, Nello oubliait Maguelonne. Par perversité, la reine avait voulu éprouver le pouvoir de son charme sur ce fiancé de campagne, et voilà que, prise à son piège, la comtesse de Provence désirait ce Provençal ; vibrante et captivée, elle ne jouait plus la comédie et s'offrait et se donnait entièrement à lui. Un paysage de rêve et de soleil achevait de les griser tous deux, leurs bouches se rencon-

traient dans un même baiser. Maguelonne, revenue un peu inquiète voir quelle tournure prenait l'entretien, assistait à la double trahison. Elle arrivait pour pousser un cri et pour suivre du regard le départ à pas lents du beau couple enlacé derrière une rangée de cyprès.

Le désespoir de l'abandonnée emplissait la scène juste le temps pour permettre le retour à pas sournois du traître Brabantio. Comme un loup guetteur de brebis, l'affreux homme se jetait sur la jolie fille et lui déclarait son désir brutal. Il la mettait en demeure d'y céder et, devant sa résistance et ses cris, il la saisissait dans ses bras, lui mettait une main sur sa bouche et l'emportait comme une proie. Et le couple radieux de Jeanne et de Nello reparaissait. Les yeux éblouis, la face transfigurée, Linda semblait une sainte extasiée d'amour. Mais sur des éclats de trompes et de buccins, la reine se ressaisissait ; elle se dégageait de l'étreinte de Nello et, se rangeant à gauche du théâtre, y attendait son escorte qui venait la chercher, et c'était le légat et une troupe de moines et les reîtres allemands et les gonfaloniers siciliens du commencement de l'acte, mais plus nombreux encore. Les gens du mas accouraient ; devant la litière de la reine et de ses porteurs, Nello, effaré, comprenait qu'il avait rêvé. Il avait été l'amant d'une reine. Un doigt mystérieusement placé sur la bouche, Jeanne de Naples remontait dans sa litière. Elle donnait sa main à baiser à tous les gens du mas prosternés sur son passage, et sur un dernier geste d'adieu à son amant d'une heure, la litière se mettait en marche et le cortège s'ébranlait. Toute la foule le suivait au son des buccins déjà moins proches.

Nello, demeuré seul, se livrait à un accès de fureur et de tristesse désespéré. Jeanne de Naples s'était jouée de lui ; elle lui avait volé la tranquillité de sa vie. Elle avait brisé en lui la force de l'amour. Qu'allait-il apporter maintenant à Maguelonne ? Des cris de terreur l'arrachaient à son désespoir. Des paysans venaient de

découvrir dans un fossé le cadavre d'une jeune fille; ils l'apportaient sur une civière, et dans ce tendre corps de vierge violentée et étranglée, Nello reconnaissait sa fiancée. Un accès de rage alors l'aveuglait. Dans sa fureur, il accusait Jeanne de Naples du crime. Non seulement elle lui avait brisé le cœur et s'était jouée de lui, mais il avait fallu qu'elle lui tuât son amante et lui rendît son cadavre souillé; c'étaient des jeux de reine. Il reconnaissait bien là Jeanne de Naples qui changeait d'amant chaque nuit et faisait étrangler ses maris. Le cou de Maguelonne portait la trace de l'étrangleuse; c'était bien là le souvenir du passage d'une reine ou d'un roi: une trahison, un viol et un assassinat. Et l'acte finissait dans une tirade âpre d'énergumène, on eût dit anarchiste, destinée à soulever les secondes galeries et toutes les places du poulailler.

La toile tombait sur un tonnerre d'applaudissements. Elle se relevait presque aussitôt, et le régisseur, descendu jusqu'au trou du souffleur, priait les invités de demeurer dans la salle et de ne pas chercher à pénétrer dans la loge de Mme Linda ; elle n'avait que juste le temps pour son changement et recevrait après l'autre acte.

Cet acte contenait deux tableaux ; le premier très dur, et dont il fallait tout le talent de Linda pour en sauver l'ennui. Il mettait en scène la comparution, l'interrogatoire et la défense de la reine devant le Sacré Collège, dans la chapelle même du palais d'Avignon. Le rôle de la tragédienne y était écrasant ; sa monotonie en restreignait les effets de diction et d'attitude. Morfels avait suivi presque à la lettre les textes compulsés des archives et s'était contenté d'en traduire en vers assez ternes le mauvais latin du onzième siècle. Linda, tour à tour indignée, hautaine et suppliante, s'y disculpait de l'accusation portée du meurtre de son mari. Elle y innocentait aussi Louis de Tarente, son amant et présumé complice, assis là aussi comme accusé. On sentait une haine sourde entre Jeanne et son ancien amant. Pour elle comme pour

le vrai public, ce Louis de Tarente était le vrai coupable, et, par pudeur, Jeanne de Naples ne voulait pas charger un homme qu'elle avait aimé ; la reine de Naples n'avait pu être la maîtresse d'un assassin. Mais pendant que sa bouche l'innocentait, ses yeux flambants de haine l'accablaient de mépris. La scène eût pu être admirable, mais Morfels l'avait esquivée. Des rumeurs de foule ingénieusement réglées dramatisaient tout cet interrogatoire, les rumeurs du peuple rassemblé devant le palais et attendant l'acquittement ou la condamnation. Un Louis de Tarente suffisamment faux et ricaneur, un Clément V exsangue, les yeux comme vides à force d'avoir fixé le ciel et tragiquement accablé de tristesse et d'années, un pape magnifiquement composé par Borresco, le tragédien roumain, et un cardinal Orsini adroitement cauteleux et sinistre formaient un cadre merveilleux aux attitudes royales de Linda. Le tableau, très écourté, mais encore trop long, s'achevait dans une impression de délivrance. Il oppressait comme un cauchemar.

Le second tableau montrait le peuple, entassé au pied du château des Papes et attendant l'arrêt du Sacré Collège. Sur les indications de Nérac, la tragédienne avait obtenu qu'on modifiât le décor ; la façade orientale du palais n'en occupait plus le fond, elle échafaudait ses six tours en raccourci, en trois plans successifs qui donnaient au décor une extrême profondeur. La foule se trouvait massée dans la rue de la Pyrolerie, au pied même du roc qui sert de base à la chapelle du château et contourne la tour Saint-Laurent. Une figuration admirablement réglée battait comme d'une vague les contreforts de la citadelle, et dans l'étranglement de la plantation donnait l'impression d'une multitude innombrable refoulée là dans un cul-de-sac. Un dialogue mouvementé, vif, éparpillé dans plus de cent bouches, y exprimait toute l'âme populaire ; c'était, coupé de cris de mort ou d'acclamations enthousiastes, l'angoisse et la fièvre de tout un peuple autour d'un des grands événements d'un règne. Les uns

accusaient Jeanne, les autres la défendaient ; les opinions contraires se heurtaient en attrapades et en querelles. Des hommes d'armes essayaient en vain d'y mettre le holà, et dans cette foule surexcitée et frémissante, Nello rôdait comme un fauve, menant par la main un pauvre vieil homme grelottant, le père de Maguelonne, abruti de douleur ; et Nello, prenant les gens à témoin de l'affreuse détresse de ce vieux, racontait à qui voulait l'entendre l'horrible drame du mas et du verger, mais il ne nommait pas Jeanne. Une reine avait passé chez de pauvres gens, semant la ruine et le désastre, une reine et un prêtre, et dans ce pays perdu, où l'on était heureux, où deux fiancés vivaient enivrés d'espérances, on s'arrachait maintenant les cheveux sur un amour trahi et sur un cadavre. Et les uns se bousculaient autour de Nello, et les autres passaient en haussant les épaules. Que leur importaient ce vieillard imbécile et ce jeune fou ? Et pourtant des femmes s'apitoyaient. Tout un groupe indigné entourait et suivait Nello et le vieillard. Là-dessus, des fanfares éclataient, des sonneries de trompes et de cors ; une des fenêtres de la chapelle s'ouvrait grande, et un héraut flanqué de deux moines venait y proclamer l'innocence de Jeanne ; le Sacré Collège l'avait reconnue indemne du meurtre. Et parmi les applaudissements et les vivats de la foule, entre deux rangs de hallebardiers écartant et refoulant le peuple, Jeanne de Naples apparaissait. Un praticable la dressait au-dessus des têtes à l'entrée même de la rue de la Pyrolerie. Le légat Orsini et son complice innocenté, Louis de Tarente, la suivaient. La vision était admirable. Les joailleries de Visconti, la splendeur d'une longue robe de velours brodée et rebrodée de perles et de rubis, la pesanteur hiératique d'un immense manteau de brocart blanc et, sur les cheveux nattés, la couronne à neuf perles des comtes de Provence en faisaient une idéale figure d'icône ou de vitrail. Et parmi l'adoration et le prosternement de toute une ville, dans le tumulte des cris de joie, des cliquetis d'armes, des sonne-

ries de buccins et des froissements d'étendards vers cette femme exposée à l'idolâtrie de tout un peuple, Nello se précipitait et, la montrant du doigt comme une fille, lui jetait à la face son infamie et son crime, hurlait l'aventure atroce du verger, son caprice de chienne pour lui, Nello, et le viol et l'assassinat de Maguelonne.

La corruptrice, la coureuse de bouges et d'aventures, l'étrangleuse de vierges et la chercheuse d'hommes, c'était Jeanne, comtesse de Provence et reine de Naples. Un murmure d'horreur, d'indignation aussi parcourait la scène. Des hommes d'armes s'étaient déjà emparés du blasphémateur, et le légat, le cardinal Orsini, donnait l'ordre qu'on le mît aux fers. Jeanne s'était arrêtée pétrifiée. « C'est un fou, » balbutiait-elle. Elle avait joint les mains, martyre, on eût dit, résignée à tous les outrages. Mais devant les soldats du pape emmenant celui qu'elle avait perdu, son amour se réveillait. Une immense pitié irradiait son visage, et dissimulée, parce que femme et aussi reine, elle se redressait tout à coup sous l'insulte et feignant la colère, elle réclamait pour elle, hautaine et frémissante, cet homme qui l'avait outragée. Provençal, il lui appartenait à elle, comtesse de Provence, et ne relevait que de sa justice. Elle le réclamait à celle de l'Église; elle exigeait qu'on lui livrât son insulteur pour les supplices qu'il méritait. Le rideau tombait sur une salle figée de stupeur. L'admiration était si profonde qu'elle avait immobilisé les mains et les bouches; pas un cri, pas un applaudissement, et puis un tumulte d'acclamations éclatait comme un coup de tonnerre, et tous se levaient à la fois, tous quittaient précipitamment leur place pour aller féliciter Linda. Les deux autres actes pouvaient être détestables, qu'importe? Avec cette fin d'acte, c'étaient trois cents représentations certaines. Ses amis étaient sûrs du succès maintenant.

En traversant les coulisses, Nérac apercevait Linda sur la scène. Elle était là, déjà entourée, pressée, cajolée

par un flot d'amis et d'admirateurs, par des fournisseurs aussi. Souriante, les yeux noyés, elle semblait flotter comme soulevée de terre, dans les longs plis de son manteau, par les enthousiasmes groupés autour d'elle. Elle abandonnait ses mains à celui-ci, à celui-là, dans la pose exténuée d'une Assomption, et toute sa face de langueur extasiée eût été celle d'une morte bienheureuse sans la malice embusquée du regard ; mais elle se ressaisissait vite et, se dégageant de toutes ces adorations, interpellait le régisseur et le chef-machiniste : il y avait quelque chose encore à faire à ce décor, on ne l'avait donc pas comprise; au second plan, un raccord s'imposait.

Nérac entrait justement à cette minute.

— Ah ! c'est vous, lui disait-elle (et elle lui tendait la main par-dessus son épaule) ; êtes-vous content ?

— Ah ! pouvez-vous le demander (et il essayait de lui baiser les doigts); vous avez été encore plus belle...

— Que vous ne l'espériez. Ah ! c'est ça, le théâtre ! Nous autres, il ne faut nous aimer qu'à la scène. Allons, venez dans ma loge. Ces imbéciles (et elle montrait les machinistes) m'ont encore raté cette plantation; ils vont travailler maintenant jusqu'à une heure. Allons, venez.

— Et relevant prestement sa robe et son manteau, elle s'engageait entre les portants.

Le jeune homme et quelques amis la suivaient ; mais, en passant entre deux fermes, le pied de Mario s'empêtrait dans une corde. Le jeune homme trébuchait, s'appuyait instinctivement de la main contre un madrier, et tout à coup un long craquement de toile déchirée faisait reculer la tragédienne et son groupe; des cris : « Gare ! Gare ! » éclataient, mais pas assez tôt pour éviter à Nérac ce que tout le monde redoutait. Une ferme venait de se détacher du cintre et descendait rapide comme un rideau de fer; elle effleurait le poète au passage. Linda poussait un cri terrible : Nérac venait de s'abattre à ses pieds. On le relevait tout sanglant, il avait été atteint au front.

— Vite, un médecin. Où est Howey, s'agitait la Monti. Ce n'est pas à la tempe, au moins ? Oh, ce pauvre garçon, mon Mario, mon enfant !

— C'est cette corde, oui, cette corde, balbutiait le jeune homme étourdi, la face pleine de sang.

— Il a dit corde ! A l'amende ! C'est vingt francs, monsieur, s'exclamait joyeusement un machiniste.

— Ah, les imbéciles ! s'énervait Linda, avec leur amende, dans un moment pareil. Maurel, je vous en prie, donnez vingt francs à cet homme, et vous, mes amis, ne m'abandonnez pas. Non, ne venez pas tous, qu'on transporte monsieur chez moi.

Trois hommes prenaient Nérac sous les aisselles. Linda trouvait sa loge remplie de monde. En deux gestes, elle expédiait les visiteurs.

— Je vous en prie, mes amis, pas aujourd'hui, demain, tout à l'heure. Monsieur est blessé... Un accident ; je ne suis plus moi-même.

Et elle balbutiait, mordant ses paroles :

— De l'air ! Videz-moi cette loge ; personne ici. Et le médecin ! il ne vient donc pas ? N'importe qui, si Howey n'est pas là. Je l'ai vu dans la salle, oui, tout à l'heure, tout à l'heure.

Et elle mettait son monde dehors.

— Vite de l'arnica et de l'eau tiède, Hélène !

On avait étendu le jeune homme sur un divan. Sans souci de son costume, la tragédienne s'était agenouillée auprès de Nérac et lui lavait minutieusement le front. Hélène avait pris la cuvette d'argent de la toilette, Linda avait relevé la lourde mèche de cheveux blonds ; la plaie apparaissait profonde, mais belle.

— Il ne sera pas défiguré.

Et toute sa poitrine exhalait un long soupir. Un léger toc toc heurtait à la porte :

— Qui est là ?

— Howey, c'est moi.

— Ah ! mon ami (et la Monti se précipitait vers le

médecin), si vous saviez ! Voyez dans quel état ils me l'ont mis.

— Oui, je sais, je sais. Mais calmez-vous, vous vous énervez; laissez-moi voir d'abord.

— Oui, voyez. Est-il assez pâle !

— Du calme ! asseyez-vous là, et respirez ce flacon. Ne bougez pas.

Le médecin s'approchait de Mario. Hélène lui soulevait un peu la tête.

— Ce ne sera rien, déclarait l'homme de science après trois minutes d'examen, dans une heure on le mettra en fiacre et il pourra rentrer chez lui. Deux ou trois jours de repos et un bandage pendant huit jours qui le rendra très intéressant, et il n'y paraîtra rien.

— Alors pas de cicatrice ?

— Ah ! ça, je ne garantis rien; le front restera barré d'une raie, une cicatrice glorieuse pour un poète, blessé au champ d'honneur, à une répétition de Linda.

La jeune femme avait croisé ses mains.

— Et c'est tout ce que j'ai pu faire pour lui, je ne lui ai fait que du mal !

Howey s'approchait de l'actrice et lui prenait doucement la main.

— Comme vous l'aimez.

— Ah, mon ami, est-ce ma faute, pardonnez-moi !

Il y eut un silence. La Monti, exténuée, épuisée, avait appuyé son front sur l'habit noir d'Howey. Le meilleur des amis lui tenait les deux mains.

— Chut, il a ouvert les yeux, ne parlez pas. Il lui faut beaucoup de calme, à vous aussi. Habillez-vous lentement et ne vous énervez pas. Ce premier pansement suffit. J'irai le voir demain. Dans une heure, vous le mettrez en fiacre et Hélène l'accompagnera.

— Merci, merci, vous êtes bon.

Et Linda Monti tendait son front au médecin.

— Et surtout qu'on ne laisse monter personne, n'est-ce pas, mon ami ? Défendez bien ma porte.

XI

Nérac revenait à lui, la tête et le cœur un peu vagues. Le pansement humide qui lui serrait la tempe lui faisait mal, s'étant un peu durci; il se dressait d'un mouvement pénible et ouvrait lentement les yeux. Il reconnaissait le papier de la tenture dont toute la journée de la veille il avait compté machinalement les uniformes bouquets de fleurs peintes; il connaissait aussi la banalité de la pièce, les compresses baignant dans une cuvette posée sur la commode, la bouteille de Van Swieten, les linges épars sur la console et le verre d'eau teinté d'arnica sur la table de nuit, à portée de sa main ; mais la présence de la garde n'animait plus la solitude de la chambre, ses yeux hallucinés la voyaient encore rôdant comme la veille dans la torpeur de son demi-sommeil. Les hautes lucarnes du Louvre apparaissaient, coupées par l'appui de la fenêtre; les rideaux relevés encadraient tout un pan de ciel. Il était seul, abandonné au cinquième étage de cette maison meublée. Une espèce de terreur le prenait, il essayait de se lever; mais, à la diète depuis la veille, la tête lui tournait et il retombait étourdi sur son lit; la douleur de sa tempe le lancinait, plus sourde. Allait-on le laisser mourir là !... Pourquoi était-il là couché, il ne se souvenait plus ; et dans un

instinctif effroi il tendait le bras vers le bouton de sonnerie incrusté dans le mur.

Une clef criait dans la serrure, la porte s'ouvrait et, précédé par le garçon d'étage, M. de Puymégard s'avançait vivement vers lui. La vue de son cousin rassurait Mario.

— Eh bien ! que vous arrive-t-il? vous manquez de vous faire assommer et je ne suis même pas prévenu ! A quoi pensent-ils dans cet hôtel ! Il a fallu que le docteur Howey passe ce matin chez moi, envoyé par Linda Monti.

— Mais, mon cousin, moi je ne pouvais pas.

— Oui, oui, je sais.

Et le conseiller, attirant une chaise, s'était assis au chevet du jeune homme, il lui prenait la main et lui souriant des yeux :

— Mais ce ne sera rien, le docteur Howey m'a rassuré ; vous êtes encore un peu pâle, d'ici huit jours vous serez sur pied.

— Huit jours, alors je ne pourrai pas voir la première de *Jeanne de Naples*, soupirait Mario : la pièce passe samedi prochain.

— Elle ne passe plus.

— Comment ?

— Oui, la répétition générale est remise à l'autre vendredi, de demain en huit, vendredi quinze. Vous pourrez donc assister aux deux, première et répétition ; vous serez rétabli d'ici là. Mme de Jussy et moi, nous vous emmenons dans notre baignoire, j'ai reçu mon service ce matin avec un mot charmant de Linda... Ah ! vous êtes un heureux mortel, et le hasard est de vos amis ! Vous avez failli être tué à cause d'elle sous ses yeux et dans son théâtre; est-ce qu'une femme peut oublier cela ?

— Ah, mon cousin !

— Je suis au courant; le docteur Howey m'a tout raconté. Vous avez reçu les premiers soins de Linda elle-

même, vous avez été pansé dans sa loge. Vous êtes aujourd'hui quelqu'un dans Paris, tous les journaux d'hier étaient pleins de votre accident. La malchance a voulu que je fusse absent toute la journée d'hier, je suis depuis mardi soir à Versailles. C'est Howey qui m'a tout appris ce matin, votre accident et votre guérison, car vous êtes guéri malgré vos yeux mourants et votre visage pâle. Voyons ! ne vous frappez pas, Mario, et ne jouez pas les messieurs au camélia.

— Alors, *Jeanne de Naples* ne passe que dans huit jours, faisait le jeune homme tout à son idée fixe; mais pourquoi ? Cela marchait si bien, avant-hier.

— Au théâtre, est-ce qu'on sait ? Il paraît qu'il y a un raccord à faire au quatrième, une scène d'empoisonnement un peu dure. C'était bien, les deux actes que vous avez vus ?

— Oh, admirables ! et Linda, une figure de rêve et de perdition, une femme ressurgie de la nuit des temps, une vision effarante et divine !

— Eh, eh, du calme, ne vous emballez pas ou gare le retour de la fièvre ! Vous l'avez eue assez forte, paraît-il; vous ne vous rappelez même pas d'avoir reçu la visite d'Howey.

— Non.

— Il est pourtant venu deux fois hier et une fois ce matin.

— Envoyé pas Linda ?

— Il est venu aussi une autre personne, une belle, belle dame.

La pâleur de Mario s'était empourprée.

— Elle n'est pas montée ici, au moins ?

— Non, mais on est venu en personne prendre de vos nouvelles, hier dans la journée et encore ce matin. On ne parle que de cela dans l'hôtel. Ah ! vous ne vous embêtez pas, c'est mieux qu'une visite royale.

Le jeune homme avait joint les mains.

— Linda, Linda est venue ici !

— Je crois même qu'elle a laissé quelque chose pour vous ; mais avec la fièvre que vous aviez, on n'a pas jugé à propos de vous le monter. Si vous promettez d'être sage, je vais donner des ordres pour qu'on vous l'apporte.

— Non.

— Et si vous êtes tout à fait calme, on fera aussi monter une belle dame qui est venue avec moi prendre de vos nouvelles, mais qui n'est pas Linda.

— Mme de Jussy ?

— Peut-être !... Oui, elle est dans sa voiture, en bas. Faut-il qu'elle monte ?

— Ah, mon cousin, mais je suis si défait ! Vite une glace, mon peigne.

— Ah, Provençal de sucre de pomme !

Le conseiller avait appuyé sur la sonnerie et donnait un ordre au garçon.

— Ouvrez la fenêtre, mon cousin, implorait l'Avignonnais de son lit.

— Vous n'aurez pas froid ?

— Non.

— Vous avez raison, cela renouvellera l'air, et puis vous avez une vue superbe.

Mario se brossait la barbe et essayait de ramener l'or fluide de sa mèche sur le bandeau de son pansement. Un pas menu, un bruissement de jupes s'amortissait derrière la cloison d'alcôve et, veloutée, chatoyante et soyeuse dans une robe de panne de nuance atténuée bordée de chinchilla, Laure de Jussy pénétrait dans la chambre, et avec elle un violent parfum d'ambre et de réséda.

— Il n'est pas mort. Quelle peur vous nous avez faite ! C'est très mal à vous, cela, mais vous allez très bien, c'est pure coquetterie. Il a même sa mèche ! On dit que Linda a eu une frayeur. Vous allez vous rétablir vite, maintenant, pour être des nôtres l'autre vendredi. M. de Puymégard nous invite au cabaret, et de là nous

allons en baignoire à cette fameuse *Jeanne*. Il paraît que c'est un peu à vous que nous la devons, cette baignoire.

Mme de Jussy, assise auprès du lit, parlait à bâtons rompus, un peu vite. Une visible gêne la faisait balbutier par moments et, rose jusqu'à la racine des cheveux, toute sa peau lumineuse de blonde grasse rougissait aussi très bas dans le cou. Une émotion et une pudeur à la fois l'agitaient. Le blessé, ragaillardi par cette irruption de parfums et de jeunesse, avait d'abord bu les paroles et dévoré des yeux la chair savoureuse, le joli profil et la grâce des gestes, mais maintenant son regard ne quittait plus les mains gantées de la visiteuse. Mme de Jussy était entrée portant deux fleurs d'orchidées mauves et un paquet de lettres. M. de Puymégard intervenait :

— Ma chère amie, M. Nérac ne vous écoute pas. Toute son attention est ailleurs. Laissez-moi lui remettre ce qui l'intéresse.

Et ayant pris des mains de sa maîtresse une grande enveloppe de parchemin et les deux orchidées, il posait le tout sur les draps de Mario.

« Je connais l'écriture, » souriait le conseiller, pendant que le poète décachetait l'enveloppe. Elle contenait une grande photographie de femme en costume de théâtre. Le jeune homme, devenu pourpre, la tendait à M. de Puymégard : c'était une grande carte-album représentant Linda, Linda dans son dernier rôle d'Apollonia, le front ceint de bandelettes, un large pavot s'effeuillant sur l'oreille, les épaules émergeant d'une tunique grecque. Au revers de la carte, la tragédienne avait inscrit, de sa large écriture : « A Mario Nérac, la pensée de son amie Linda. » Le conseiller passait la photographie à sa maîtresse. Mme de Jussy la considérait assez longuement, puis, s'étant levée, elle allait à la cheminée où d'autres photographies s'étalaient déjà dans des cadres. C'étaient toutes des photographies de Linda,

mais aucun cadre n'était assez grand pour contenir la dernière venue. Elle prenait alors un des vases de la cheminée, l'emplissait d'eau de la carafe, et l'ayant posé sur la table de nuit, tout auprès du malade, elle y mettait les deux orchidées, et d'une main minutieuse appuyait contre le vase la carte album de l'*Apollonia.* Le jeune homme avait suivi d'un œil attendri tout ce petit manège. La jeune femme revenue près de lui, il levait sur elle un regard limpide et lui baisait dévotement la main.

— Décidément, vous êtes tous deux très théâtre, remarquait M. de Puymégard, c'était réglé comme au Gymnase. Mais voyez, il s'endort, nous l'avons fatigué, il faut nous retirer.

Nérac avait clos ses paupières.

— Au revoir, Nérac, reposez-vous, je reviendrai demain.

Le couple se levait, se dirigeant vers la porte. Mme de Jussy, un doigt sur la bouche, attirait son ami vers la cheminée et son étalage de photographies.

— Voyez (et elle lui montrait le portrait de Mme Nérac voisinant dans sa douceur sévère avec la nudité costumée de l'actrice), il y a laissé sa mère, il n'est pas encore l'amant de Linda.

L'amant de Linda ! Mme de Jussy et M. de Puymégard s'étaient retirés à petits pas... L'amant de Linda ! Mario avait entendu la réflexion de la jolie Laure et il en avait souri dans sa barbe bouclée, l'œil animé soudain sous ses lourdes paupières, car le Provençal ne dormait pas. Non, il n'était pas encore l'amant de Linda, mais il ne tenait qu'à lui de l'être ; il le serait quand il le voudrait ; l'avant-veille même, le soir de son accident, la tragédienne s'était donnée dans un élan spontané, dans un baiser de chair et d'âme qui pendant vingt-cinq minutes les avait agrafés lèvres à lèvres ; elle avait vibré et tressailli, plus abandonnée et plus profondément à lui que dans la possession même, et l'abandon à travers le vêtement de ce

beau corps nerveux, frémissant et cabré, lui faisait encore, après deux jours passés, se resserrer sur lui l'étreinte de ses bras.

M. de Puymégard se croyait au courant. Le docteur Howey lui avait tout dit, mais il n'avait pu dire que ce qu'il savait, il ignorait tout le reste, il ignorait tout de l'aveu et du baiser. Comme cela avait été imprévu et rapide ! Et la tête sur l'oreiller, les paupières volontairement closes, le Provençal revivait délicieusement la scène et tous ses détails. Et d'abord la vision de Linda, flottante, immatérielle et comme divinisée au milieu du groupe de ses fervents dans le décor du troisième, sa brusque sortie par les coulisses, lui la suivant, et puis son faux pas, la maladresse de son geste, le craquement de toile, la chute de la ferme et son évanouissement. Il n'était revenu à lui que dans la loge de l'actrice; des chuchotements, des pas légers s'étouffaient dans un visible effort à ne pas l'éveiller, des linges mouillés lui pesaient sur la tempe et quelque chose de dur lui comprimait le front. Il voyait tout cela à travers un brouillard lumineux, comme la fin d'un rêve. « Il se ranime, avait dit une voix d'homme, je vais chercher une voiture. » Et dans sa demi-torpeur, il avait senti qu'une femme s'agenouillait devant lui, une main fraîche lui avait relevé la tête tandis qu'une odeur forte de sels le piquait aux narines et achevait de le réveiller.

C'était Linda elle-même qui lui faisait respirer un flacon. Elle était à genoux sur le tapis, sa main lui soutenait la tête et il s'était senti sourire. « Maintenant, il faut m'aider, Hélène, il a les doigts pleins de sang. Va-t-il pouvoir marcher jusqu'à la toilette, il est encore si faible ! » Et de lui-même, Mario s'était levé ; il chancelait. Linda l'avait soutenu et dirigé derrière le paravent. Là, on l'avait installé devant les aiguières et les bassins de vermeil et tout le jeu compliqué d'ustensiles familiers à la tragédienne. Prenant les deux mains du blessé, la Monti les avait plongées dans l'eau tiède ; elle les

avait nettoyées minutieusement, les frottant elle-mème à la brosse dans la mousse de savon. Mario, ravi, se laissait faire. L'habilleuse avait tendu une serviette. Linda avait essuyé les mains elle-même et maintenant, seule avec le jeune homme derrière l'abri du paravent de glaces, elle lui faisait respirer les essences capiteuses de ses flacons, achevait de le ranimer à leurs senteurs fines et fraîches, humectait de parfums la barbe bouclée et la longue moustache, y attardait la caresse de ses doigts..... Et sous le frôlement délicieux, le blessé s'abandonnait, laissait aller sa tête sur l'épaule de la tragédienne et l'implorait des yeux, la face levée vers elle. Elle, le regardait du haut en bas.

Leurs prunelles se rencontraient, leurs sourires aussi, et, tout à coup penchée sur lui, la Monti prenait entre ses mains cette tête pâlie et un peu douloureuse, et dans un élan spontané baisait éperdument et longuement aussi la bouche qui s'offrait. « Ah, Mario ! » Le jeune homme s'était mis debout, prenant la femme entre ses bras ; leurs bouches s'étaient agrafées l'une à l'autre. Ils avaient clos tous deux les yeux et chancelaient, se soutenant mutuellement d'une étreinte défaillante et pourtant si étroite qu'ils ne formaient plus qu'un corps, un corps d'extase et de passion dont les bouches ne se quittaient plus. Blêmes tous deux comme des linges, ils continuaient à boire lentement leur souffle sans un mot, sans un geste, pareils à deux agonisants.

— Où êtes-vous donc, Linda ? Vous n'êtes pas encore prête ?

L'actrice se dégageait des bras du jeune homme.

Mais par ici, mon cher, à ma toilette ; nous venons de laver les mains de M. Nérac qui s'est blessé assez grièvement. Vous savez la chose ?

Linda était sortie vivement en dehors du paravent.

— Cela va bien, vous ! Monsieur Forbster, M. Nérac.

Et elle présentait les deux hommes. Le nouveau venu

baisait les doigts de la tragédienne, Nérac s'était senti devenir très rouge.

— Oui, je sais, j'espère que ce ne sera rien, monsieur. Il faut une grande habitude de ces théâtres, rien n'est plus dangereux que ces coulisses, on ne devrait jamais y laisser entrer que les gens du métier ou ses très vieux amis, faisait Forbster en insistant.

Son œil soupçonneux examinait attentivement le couple. Il constatait le trouble du jeune homme, l'émoi de sa maîtresse et l'ordre parfait de leurs vêtements. Linda s'était pourtant composé un masque impassible; mais le tremblement de ses mains n'échappait pas à Forbster; il la connaissait de longue date.

— Le fiacre de monsieur est en bas, je crois, reprenait le banquier; et vous, êtes-vous prête, ma chère, j'ai mon auto.

— Votre auto ! vous savez que j'ai cela en horreur, on dirait des voitures pour culs-de-jatte.

— Préférez-vous le fiacre de monsieur ? Je mettrai alors mon auto à sa disposition, il sera plus tôt rendu chez lui.

— Vous êtes fou, et la trépidation ? monsieur est blessé, vous le voyez bien.

La tragédienne avait passé un manteau. Howey apparaissait à la porte.

— Ah ! vous voilà, on n'attend que vous.

Et elle montrait Mario qui venait de tomber exténué sur le divan.

— Mais c'est Myrhine que j'ai rencontrée chez le concierge et qui m'a...

— Myrhine !

Linda flairait aussitôt quelque rosserie de sa sœur.

— Myrhine ! Comment n'étiez-vous pas là ce soir, mon ami ? demandait-elle à Forbster.

— D'abord, vous ne m'aviez pas convié; puis j'étais à côté, à la première du Lyrique. J'ai rencontré Myrhine à l'entr'acte qui m'a raconté l'accident de monsieur.

— Ah ! Myrhine était alors ici et à côté.

La tragédienne était fixée. Je suis à vous, mon cher.

Et s'adressant à Howey :

— Voulez-vous vous charger de monsieur; vous le mettrez chez lui, n'est-ce pas ? Au revoir, Nérac, faisait-elle très crâne et par bravade à son amant (et elle lui appuyait le revers de sa main sur ses lèvres), vous venez, Forbster ?

Le jeune homme et le banquier se saluaient froidement.

*
* *

Le rideau se relevait jusqu'à trois fois, puis tombait définitivement. Toute la salle, debout, rappelait encore. Le troisième acte de *Jeanne de Naples* s'achevait dans un triomphe. Trois fois, Linda avait été forcée de revenir saluer le public dans le grand manteau de brocart blanc et la longue robe de velours rose toute écrasée de gemmes qui la faisaient pareille à quelque princesse de conte; mais, bonne camarade, elle avait ramené avec elle ses protagonistes de l'acte : Carrexo, chargé du rôle du pape, le légat Orsini, Louis de Tarente et même le Bellay exécré, abominé, chargé du rôle de Nello; maintenant la salle trépidante se vidait. Sauf de rares exceptions, toutes les places se dégorgeaient dans les couloirs; les loges seules demeuraient occupées, mais un long murmure admirateur courait à travers tout le théâtre.

— Jamais elle n'a rien créé d'aussi beau.

— C'est un succès sûr.

— Moi, je ne l'ai jamais vue aussi admirable.

— On dit toujours cela de Linda.

— Mais qu'est-ce que Morfels va nous servir après une pareille fin d'acte. Tout va flancher maintenant.

Les propos entraient comme un flot par la porte entr'ouverte de la baignoire.

M. de Puymégard retenait Nérac qui voulait sortir.

— N'y allez pas, ce n'est pas le moment, il doit y avoir foule dans sa loge ; c'est toujours après le troisième acte qu'on se précipite chez elle. Elle est assaillie, elle n'a pas la tête à elle, elle ne vous verrait même pas et tout ce monde-là vous remarquerait. Car vous êtes un peu connu depuis votre aventure. Dame, n'est pas soigné et pansé qui veut dans la loge de Linda. Nous sommes même un peu lorgnés à cause de vous, mon cher. N'est-il pas vrai, madame ?

Et le conseiller se penchait galamment sur Mme de Jussy. Le dos à demi-tourné au public, un bras posé sur le rebord de velours rouge de la baignoire, la belle Laure souriait. Ses cheveux cendrés relevés en ondes sur les tempes et, dans la torsade de la coiffure en conque, un mince croissant de diamants en faisaient ce soir-là une femme du Véronèse. Sa nuque grasse très dégagée et le rose nacré de sa gorge sertie dans un brocart mauve à fleurage d'argent, exagéraient encore son type de Vénitienne de la grande époque. Le conseiller faisait asseoir Nérac auprès d'elle.

— Et puis, il faut que je vous nomme un peu les monstres de l'Averne, puisque vous êtes décidé, mon cher Orphée, à descendre aux Enfers. C'est le soir où Tout Paris est là, le Paris qui vous intéresse, puisque nous allons tâcher de vous y imposer. Tenez, aux fauteuils d'orchestre, voilà Azuado, l'ex-beau Pétrarque ; sa pièce doit succéder à celle de Morfels. *Penthésilée*, encore une machine grecque. Azuado a tout fait pour passer avant *Jeanne de Naples*. C'est le plus mauvais camarade d'un monde où la camaraderie n'existe pas, intrigant, obséquieux, ne reculant devant rien pour arriver à ses fins, faisant argent de tout et très en cour auprès du Gouvernement ; juif, et dans la plus large acception du mot, juif portugais, du talent d'ailleurs, méprisant tout le monde, un brocanteur des lettres et un pirate aussi, a toujours été très aimé et a coûté plutôt cher à ses maî-

tresses. Étrange, le goût des femmes ! Cet homme est un don Juan avec cette pointe de ventre, cet œil injecté et cette pâleur bouffie; mais il a, paraît-il, été beau comme un archange au temps jadis.

— Un peu d'indulgence, implorait Mme de Jussy. Vous allez démoraliser ce jeune homme.

— Je le mets en garde, au contraire. Azuado sera un de ses pires ennemis, il a une pièce dans la maison.

— Marié ? interrogeait Nérac.

— Divorcé, deux fois veuf, c'est en bleu que devrait être sa barbe teinte en blond. Tenez, la victime du moment est cette grosse femme rousse, debout auprès de lui, Edith Herlofsen, une musicienne bavaroise d'un réel mérite. Gros a édité d'elle des romances délicieuses sur des paroles de Pétrarque. Naturellement, Azuado l'a élevée au ciel du grand art; cette pauvre Edith sait à l'heure qu'il est ce que lui coûte cette assomption. Ils se sont rencontrés à Bayreuth, ils ont d'abord communié en Wagner et depuis à Montmartre. Elle avait six cent mille francs quand ils se sont connus; je crois qu'on entame les derniers cent mille. Edith en est déjà à donner des concerts. Maintenant que la pièce de Morfels est passée, vous les rencontrerez chez Linda.

— Il est hideux, faisait Mario, qui pour mieux regarder l'homme avait pris une lorgnette.

— Oui, il est encore plus laid ce soir que d'ordinaire. La bile l'étouffe, sa belle âme lui remonte au visage. Ah ! le succès de Morfels recule d'autant sa première, aussi il n'est pas dans la loge de la Monti; il se réserve pour après l'autre acte qu'on dit moins bon.

— Maintenant, respirez mon flacon, faisait Mme de Jussy en passant ses sels à Mario.

— Tenez ! le gros Maurel, vous vouliez le connaître, là-bas au troisième rang de l'orchestre.

Nérac avait reconnu depuis longtemps les yeux bovins et le léger strabisme du critique. Debout, le do-

tourné à la scène, il poitrinait de toute la largeur de ses épaules et levait vers les loges une large face d'impudente satisfaction.

— Un aventurier sans envergure, physique et talent en baudruche; au premier coup d'épingle, tout cela pétera comme un ballon du Louvre, et Maurel aura vécu. Il s'est bien gardé, lui aussi, d'aller dans la loge de Linda; il a bien trop peur d'y rencontrer Guillardot que j'ai croisé dans les couloirs. Guillardot ne se couche jamais après onze heures, il s'en ira après l'autre acte. En attendant, Maurel se tient coi. La jolie fille brune qui l'accompagne doit être cette Thérèse Aymery.

— Mais c'est un misérable alors, s'exclamait l'indignation de Nérac.

— Pas plus que les autres. Il faut marcher avec son siècle, et puis c'est le métier qui veut ça. Tenez ! là-bas ! Mezerargus, le critique du *Vaux-Blas*, oui, ce beau cavalier qui ne manque pas de fringance. J'ai vu sa fiche à la préfecture, et savez-vous ce qu'il y a ? « Capable de tout pour l'argent. » Mais il est vrai qu'il est joueur. Ce bon vieux, là-bas, à cheveux blancs, l'air si brave homme, savez-vous ce qu'il a sur sa fiche ? « Capable de rien sans argent. » Des deux, quel est le pire ? Pourpier a une femme, deux filles et, de plus, entretient trois ménages en ville. Madame est là-haut dans quelque loge. Ce sont leurs besoins qui créent l'amoralité de ces gens ; ils sont entraînés par le courant, ils ne savent pas ce qu'ils font... Tenez, là-bas, le père Laveraut, notre ami du pont des Arts, il est dans la loge de la duchesse de Fréneuse, la troisième loge après l'avant-scène de droite.

— Mais la duchesse est encore belle, faisait Nérac toujours armé de sa jumelle.

— Oui, à distance, elle a son maquillage des grands jours.

Maintenant dans les fards, une antique beauté
Pleine encor de dédains et de hautes visées.

« C'est la duchesse de Fréneuse qui s'est tant informée de vous le soir où, chez elle. Laveraut a prononcé votre nom. C'est une femme qu'il vous faudra connaître. Tenez, lady Store rentre dans sa loge. Elle doit revenir de chez Linda. Je vous en ai déjà parlé, c'est une Anglaise accablée de millions qui a la folie des grands hommes : toutes les célébrités l'intéressent. Le cavalier brun qui l'accompagne, oui, ce pseudo Andalou, est Dario de la Psara, le peintre à la mode de ces dames. Hein ! que de grâces ! il ne perd pas son temps ! Lady Store, c'est un portrait d'au moins trente mille francs. (Et suivant des yeux la direction de la lorgnette de Mario) : Cette jolie femme étrangement maquillée, les yeux plus bordés de noir qu'une lettre de faire-part, Mme de Ronceveaux, la femme du critique, Hersilie de Ronceveaux ou le Botticelli du cirage. On appelle Ronceveaux *le gardien du phare*. Plus loin, dans cette loge, au milieu de ces gargouilles on dirait en rupture de cathédrale, oui, ces trois femmes si laides surchargées de verroteries, le poète occultiste Claudius Andros. Un autre hébraïsant, il a toute une clientèle de dévotes d'Adonis, que, très prudent, il conduit à Lesbos. Au balcon, presque sous sa loge, cette large barbe en éventail et ce torse plus large encore, André Miéris, dit le Pâris de Sainte-Perrine, parce qu'il exerce plutôt ses ravages dans les maisons de santé pour vieillardes. Il pratique en même temps la littérature et la médecine. Dans le même rang de balcon, ces deux stryges, ce couple échappé d'une des anciennes soirées de l'Œuvre, *Trissotin et Yseult*, elle, la dernière vestale de la Trilogie, lui, le dernier champion du drame du Wagner. Hein ! quelle tête de cuistre ! Il arrive à imposer parfois quelque vague pièce dans un plus vague théâtre, grâce aux critiques qu'il envoie au *Daily Telegraph* ; d'ailleurs mauvais comme une teigne et ne reconnaissant de talent qu'à lui-même. A coûté toujours quelque argent aux femmes, un aspirant Azuado qui n'arrivera pas... Ah ! tenez ! des connaissances à vous, là,

dans cette loge, la belle Mme Gougeard, implacable comme Némésis ; la loge d'un ministre, mon cher, monde gouvernemental ! Votre cousin Massicot vient présenter ses hommages ; le Palais a ses grandes entrées chez Borave. Le bonhomme sait ce qu'il fait. Avec Linda comme pensionnaire, on est toujours menacé d'un procès. Dans la loge à côté, cette minceur diamantée, une demoiselle de la haute noce... noce spéciale, côté des dames ; exerce ses ravages de l'hôtel Ritz au quartier de l'Etoile ; est entretenue par une banquière belge.

— Quand vous aurez fini de débiter vos horreurs !

— C'est bon, je vous quitte alors, je vais aller prendre un peu les nouvelles. Je vous laisse, Nérac, madame continuera votre éducation ; elle est encore bien plus au courant que moi.

— Mais, mon ami, je ne vous permets pas...

— Mais si, mais si. Et appuyant la main sur l'épaule du jeune homme :

— Je suis un enfant auprès d'elle.

Et M. de Puymégard sortait de la baignoire.

Déjà, depuis quelques minutes, l'Avignonnais n'écoutait plus, il se sentait le point de mire de tout un groupe de jeunes femmes et de jeunes gens debout à une des portes de l'orchestre. Des jumelles étaient braquées sur lui, dont quelques-unes ne le quittaient pas. Tout ce beau monde s'agitait, se consultait, se parlait à l'oreille ; il était évidemment question de Nérac. C'étaient des demoiselles de théâtre : la nuance violente de leur chevelure, leur liberté d'allure les dénonçaient comme telles. Les hommes, ricaneurs et poncés, devaient être des cercleux. Une femme dirigeait leurs jumelles. Mario, ayant pris la sienne, reconnaissait Myrhine.

Le conseiller rentrait.

— Vous savez qui vous allez applaudir, disait-il à sa maîtresse, Céline Reschal ; elle est de la pièce. Vous allez la voir en suivante de Linda. Je viens de rencontrer Lucie.

— Dans les couloirs ? Où est-elle placée ?

— Au balcon au-dessus de nous, avec Blanche Oudry. Elles sont venues pour l'applaudir. A propos, vous (et il s'adressait au jeune homme), il y a un grand souper demain chez Linda, avenue Marceau ; vous allez sûrement en être. N'oubliez pas d'aller la saluer après l'acte.

L'orchestre attaquait une sélection de Grieg. Presque tout le monde avait regagné sa place. Le conseiller s'installait.

— Il paraît que cet acte-là ne va pas du tout, Morfels a complètement passé à côté ; il y a un empoisonnement incompréhensible.

— Linda s'empoisonne ?

— Non, elle empoisonne Nello pour garder son amour ; c'est très compliqué. Azuado contait cela dans un groupe ; il déclarait la scène admirable. Je suis fixé.

Le rideau se levait.

XII

— Vous êtes chez vous, mon ami, et au comble de vos vœux: vous êtes du souper de demain. Bonne nuit et faites de beaux rêves. Vous savez que je n'ai pas besoin de vous demain.

M. de Puymégard refermait la portière. Mario Nérac était, en effet, chez lui.

Le jeune homme rentrait, bouleversé. La soirée était décisive; il nageait dans la joie, et pourtant il avait le cœur étreint d'une grosse déception et d'une sorte de terreur. Les événements s'étaient précipités avec une rapidité qui le tenait figé dans une quasi-stupeur. Lui, qui des années et des années depuis son enfance presque, dès qu'il avait pu lire imprimé le nom de Linda, avait toujours rêvé et désiré approcher et connaître la tragédienne, il était de son intimité. Au vu et au su de tout Paris, Jeanne de Naples l'avait prié pour le souper de demain, chez elle cette fois, plus au théâtre, et la faveur était grande, puisque sur cent personnes qu'il avait vues défiler en dix minutes dans cette loge, vingt seulement avaient été élues, et il était du nombre, lui, nouveau débarqué dans la ville, Parisien d'à peine deux mois. Oui, dans la fièvre et l'enivrement de son triomphe, dans les mille et une préoccupations de cette loge en-

vahie par le Tout Paris de la littérature, de la presse, des ambassades, de la politique et de la finance affluant à ses pieds, dans le tumulte de tant de mains à serrer, de tant de sourires à distribuer et de tant de gens à qui répondre, Linda avait eu immédiatement un regard pour lui, un joli merci pour sa gerbe posée au premier rang de tant d'autres gerbes (il y en avait presque dans l'escalier), et l'accueil de la Monti demeurait pour Mario, entre tant de visions lyriques et sublimes de ce soir-là, la vision inoubliable.

Ah! cette répétition générale et son quatrième entr'-acte dans les coulisses du Châtelet! Où M. de Puymégard avait-il pris qu'il y aurait moins de monde à cet entr'acte dans la loge de la tragédienne? On faisait queue dans l'escalier. Nérac avait dû y stationner cinq bonnes minutes, serré entre des femmes en grande toilette, énervées et chuchotantes, et des hommes forcés de tenir leur chapeau très haut au bout de leur canne, comme dans un défilé de sacristie. A un moment même, la poussée avait été si forte dans la touffeur des odeurs rances de la figuration et les parfums capiteux des belles visiteuses, que l'Avignonnais avait cru défaillir.

C'est porté par la foule qu'il était arrivé à la loge de Linda.

Au seuil, on avait dû attendre encore; un flot de visiteurs sortait. Enfin, on était entré. Atmosphère irrespirable, surchauffée, agravée des fragrances de toutes les fleurs entassées là et de la chaleur de tant de corps et de tant d'haleines, la loge était littéralement encombrée d'allants et venants. Comment la tragédienne pouvait-elle y vivre une minute? Elle était assise, exténuée, sur un fauteuil et les yeux clignant, le nez levé, la bouche un peu douloureuse dans son effort au sourire, elle tendait sa main à tous avec un mot charmant, une épithète particulière, un petit signe à chacune et à chacun, en vérité délicieuse et crucifiée. Elle avait eu de suite un regard ami pour lui, Mario, et du doigt lui avait montré

sa gerbe d'orchidées jaunes et d'iris noirs, et puis elle avait repris sa conversation avec un vieux monsieur à tête de clergyman debout auprès d'elle, quelque critique influent de la presse anglaise sûrement.

— Oui, je suis tout à fait de votre avis, disait-elle, cet acte est pour moi le plus beau, d'une psychologie si neuve, si hardie, si foncièrement italienne et tellement de ce temps-là surtout ! Mais voilà, sera-t-il compris ? Au théâtre, il faut des coups de théâtre, et cet acte met en scène un conflit d'âmes bien compliqué pour le public.

Et Mario admirait le sens critique de la tragédienne ; il l'admirait aussi de défendre avec ce bel élan ce curieux quatrième acte qu'il avait entendu si férocement attaquer dans les couloirs. La salle ne l'admettait pas, et pourtant le Provençal le trouvait aussi vrai qu'étrange et la Monti s'y était montrée admirable.

Les visiteurs continuaient à arriver, d'autres s'en allaient. Quelques-uns pourtant ne bougeaient pas ; ils demeuraient là à causer entre eux dans la loge montrant bien par leur attitude qu'ils étaient de la maison. C'étaient Morfels, venu respirer là un peu de l'encens brûlé en l'honneur de son interprète, Morfels et toutes ses vanités d'auteur ; Forbster, le banquier, le maître et seigneur de céans. Nérac reconnaissait aussi Maurel, le gros critique poitrinant et familier, affichant une jolie fille en costume Renaissance entrevue pendant l'acte, et qui devait être cette Céline Reschal dont avait parlé Mme de Jussy. Mario reconnaissait aussi Howey qui s'effaçait dans un coin, Visconti, le joaillier d'art, assailli de compliments par lady Store, l'Anglaise que de Puymégard lui avait désignée dans la loge de la duchesse de Fréneuse. Dans une grosse femme blonde à la chair laiteuse et aux yeux de brebis, attifée avec un mauvais goût allemand, et dans un joli homme déjà empâté par la quarantaine, sa pâleur bouffie encadrée de longs cheveux d'un or flavescent, le Provençal reconnaissait le poète Pétrarque Azuado et

Edith Herlofsen. Dans un coin, Myrhine très entourée devait débiter des rosseries, car tout un groupe pouffait de rire autour d'elle ; et c'étaient les mêmes habits noirs et les mêmes jeunes femmes à l'éclat factice dont les lorgnettes le dévisageaient pendant l'entr'acte dans la salle ; Blanche Oudry, la jolie amie de Mme Hermelin, se détachait du groupe et venait lui serrer la main.

— Nous sommes en bas, avec Lucie, dans une baignoire ; vous auriez bien pu venir nous saluer, monsieur Nello.

Et comme le jeune homme lui faisait signe de se taire :

— Et Mme de Jussy, que devient-elle ? En faites-vous de ces victimes ! Mais vous vous entendez à les semer, vos amoureuses ! Mais aussi quand on est le favori de la reine !...

Le jeune homme roulait des yeux effarés.

— Attendez, il faut que je vous présente à Céline Reschal, c'est la plus jolie des femmes du théâtre après Linda. Céline ! (Et elle appelait la jeune femme en costume Renaissance que Maurel essayait de compromettre). Céline ! viens que je te présente à M. Nérac.

A ce nom, la jeune femme interpellée avait dressé l'oreille ; tout le monde aussi s'était agité dans la loge.

— Où est-il, ce phénix ? demandait comiquement l'actrice.

Et plantant là le critique, elle se frayait passage à travers les groupes.

Linda venait de se lever.

— Et maintenant, il faut vous en aller, mes amis. Vous allez me revoir avec trente ans de plus, oui, des cheveux gris, et l'on va m'étrangler, non, m'étouffer sous un lit de plumes. Je n'ai que le temps de me préparer à mourir.

— Comment, vous étouffer ?

— Mort historique, consultez les chroniques du temps.

— Ah, ma pauvre Linda, vous aura-t-on assez tuée dans votre vie !

— Oui, j'ai déjà été quelque peu brûlée vive, poignardée, noyée, décapitée et précipitée dans le vide ; tous les auteurs tiennent à me faire mourir. J'ai même eu les yeux crevés.

— Mais vous mourez si bien !

— La vie est si pénible ! Mais allez-vous en !

Et elle mettait son monde dehors. D'un imperceptible coup d'œil, elle avait cependant fait signe aux amis de rester ; c'étaient Morfels, Forbster, Howey, Maurel, Azuado et sa musicienne, et le groupe turbulent et rieur des amies de Myrhine. Linda envoyait à tous un même baiser.

— A demain, mes amis. N'oubliez pas que vous soupez tous chez moi, minuit, avenue Friedland, après la première. Vous aussi, vous en êtes, disait-elle à Nérac qui n'avait pas bougé. Vous pouvez le remercier, Morfels, il a collaboré à votre succès. C'est grâce à monsieur que j'ai si bien répété, et nous lui devons la jolie plantation du trois. Et maintenant, décampez vite. Adieu. A demain.

Le groupe des invités se retirait.

Et cette invitation officielle de Linda avait été pour le jeune homme comme une apothéose, c'était sa consécration aux yeux même de son entourage. Imposé publiquement, il était maintenant accepté. Linda l'avait associé à son triomphe ; de cet acte, il rapportait au cœur une joie immense, profonde, inespérée. Mais il y avait une fêlure dans cette joie et une amertume dans son ivresse.

La pauvreté de son *Carpaccio* venait de lui apparaître. Malgré les grands défauts de *Jeanne de Naples*, il venait de se convaincre de sa solidité. Si fourmillante qu'elle fût d'anachronismes et d'entorses données à l'histoire, la pièce de Morfels avait un fond de vérité. Sur ce fonds, le poète avait échafaudé un tas d'imaginations et de mensonges, comme la rencontre de Nello dans le mas pro-

vençal, le viol et l'assassinat de Maguelonne, le tableau de l'insulte publique du trois et l'empoisonnement du quatre... Nello, Maguelonne, le légat Orsini, tous des personnages d'invention ; mais le séjour en Avignon de la reine de Naples citée au tribunal de Clément V, sa comparution et son acquittement devant le Sacré Collège, le meurtre d'André de Hongrie par Louis de Tarente à Aversa, mis par Morfels en scène au premier acte, et la mort tragique de Jeanne étouffée au dernier, tout cela était de l'histoire, de l'histoire authentique, écrite et avérée ; et sur la charpente de trois faits absolument incontestables, Morfels avait pu établir et développer toutes les arabesques romanesques et poétiques d'une intrigue d'amour, de sang et de larmes. Sans trop forcer la vraisemblance, il avait pu introduire, dans la vie de cette courtisane couronnée que fut Jeanne de Naples, l'aventure de Nello et de la créature rapace et éhontée que fut en réalité la comtesse de Provence. Il avait fait une espèce de princesse de chronique légendaire victime des mœurs et des préjugés féroces de son époque, captive de son rang et de son entourage, une de ces glorieuses calomniées que le romantisme depuis près de cent ans s'acharne en vain à réhabiliter. Que devenait, à côté de cette légende étayée sur des réalités, la fiction romanesque de son *Carpaccio* ? Jamais le Provençal n'en avait senti aussi cruellement le décousu et le vide. Comment le public pourrait-il une minute s'intéresser à la rivalité, d'ailleurs invraisemblable, de sa dogaresse et de sa courtisane, personnages de pure imagination et dont les noms n'existaient même pas dans les annales de la République ? Il en était de même pour son doge et son poète florentin Beppo ; l'Avignonnais les avait tirés de toutes pièces de son imagination. Aucune donnée historique, aucun contrôle d'érudition n'expliquaient l'intervention du Carpaccio dans cette idylle de mort et d'amour. Son *Carpaccio* était visiblement inspiré, il s'en apercevait maintenant, de l'*Angelo de Padoue* de Victor Hugo ; le

parallélisme des deux intrigues lui crevait les yeux. Sa Lora était une Thisbé; ne s'empoisonnait-elle pas au dernier acte comme la courtisane de Victor Hugo? Et son doge Tito, empoisonnant sans l'aimer et par pure jalousie d'amour-propre la frêle et douce Annunziata son épouse, n'était-il pas un immédiat succédané d'Angelo lui-même? Le cadre admirable de Venise avec sa lagune, son Conseil des Dix, son palais ducal et son peuple de gondoliers n'ajoutait qu'au démodé de la pièce. Tous ces oripeaux jetés sur des fantoches n'en paraissaient que plus fanés. C'est dans les contes de Musset, il s'en rendait enfin justice, qu'il avait déterré toutes ces vieilles défroques vénitiennes. Deux ou trois scènes subsistaient il est vrai, celle de la rencontre d'Annunziata et de Beppo dans les jardins de Murano, au premier acte, et le tableau du cloître au troisième, le cloître d'hommes, le cloître des Franciscains où Lora, accusée du meurtre de la dogaresse, venait s'en disculper auprès de Beppo déjà réfugié à l'ombre du saint lieu.

Oui, sur les surcharges des broderies poétiques, la trame de son *Carpaccio* lui apparaissait assez mince et puérile à côté de la forte contexture du drame de Morfels, bâti, lui, sur de véritables données d'histoire? Les vers du dramaturge ne valaient pas les siens, cela il le sentait, mais sa *Jeanne de Naples* était du théâtre, et son *Carpaccio* à lui une divagation poétique de rhétoricien trop nourri de Musset. Mais voilà, Morfels était un homme du métier!

Pour s'en convaincre, il n'avait qu'à se rappeler le troisième acte, avec son tableau de Jeanne de Naples et de Louis de Tarente devant le Sacré Collège, la mise en accusation et la défense héroïque de la reine, et, au second tableau, l'inoubliable mouvement populaire de tout Avignon acclamant l'innocence reconnue de l'héroïne et l'effroyable geste et l'insulte publique de Nello. Son *Carpaccio* aussi contenait deux scènes analogues, celle où le Conseil des Dix, assemblé par ordre du doge

Asdrumani, instrumente sur l'empoisonnement de la dogaresse Annunziata et condamne par défaut Beppo réfugié dans son cloître et Lora errant on ne sait où, traquée par les sbires, Lora en plus convaincue de sacrilège pour sa démarche hardie dans le couvent des Franciscains. Lui aussi avait songé à tirer parti des rumeurs de la foule. Tout le peuple de Venise, ameuté sur la piazetta par le Carpaccio, réclamait à cor et à cri la mise en liberté de la courtisane. Les fresques de sa sainte Ursule transportées de son atelier en plein air et exposées à l'admiration populaire venaient de convaincre Venise de l'innocence de Lore. Aux yeux de cette ville artiste, la femme qui avait posé pour la sainte ne pouvait être une criminelle, et le Conseil des Dix, assailli de menaces, et le doge lui-même, assiégé dans son palais par l'émeute, devaient modifier leur sentence. Le second tableau était l'apothéose de Lore, l'ovation de tout Venise assemblé devant Saint-Marc et, parmi les cris et les hurrahs de joie, l'apparition quasi liturgique de la courtisane sous le portail de la basilique. Tout cela, certes, ne manquait pas de grandeur, mais ce n'était que de la grandeur esthétique à côté du mouvement de passion et d'horreur des scènes analogues du drame de Morfels... Non, il ne pouvait pas lutter, il se sentait vaincu d'avance; il voyait maintenant tous les défauts et les faiblesses de son œuvre, le manque de moyens de ses deux empoisonnements, celui d'Annunziata au second et l'empoisonnement final de son héroïne; tandis que les deux étranglements coup sur coup de la pièce du Châtelet, celui d'André de Hongrie par Louis de Tarente au premier acte et de Maguelonne au second par Brabantio se corroboraient l'un l'autre et préparaient une atmosphère grandissante d'épouvante et d'horreur; et puis ce second meurtre avait une raison logique au théâtre, il dressait une accusation de plus contre la reine coupable.

Nérac admirait aussi sans restriction le parti que

Morfels avait tiré du poison dans son quatrième, ce quatrième acte si critiqué et si discuté par le public de la répétition. Le jeune homme en revivait toutes les scènes. C'était dans le palais affecté à la reine pendant son séjour à Avignon, dans l'appartement même de Jeanne; elle y rentrait trépidante, frémissante, hors d'elle-même, hyperesthésiée d'émotion, émotion de son acquittement, émotion de l'outrage public à l'instant essuyé, émotion du danger de son amant Nello, soustrait par sa présence d'esprit à la justice ecclésiastique. Mais jusques à quand, car la justice des prêtres jaloux de leurs prérogatives allait certainement lui reprendre Nello; et pendant qu'elle haletait dans l'angoisse, Louis de Tarente, son ex-amant et son complice, venait la rejoindre. Ricaneur et obséquieux, il la complimentait sur son adresse à se défendre et sa présence d'esprit, mais elle était vraiment pas trop imprudente et avait plus que jamais besoin de ses conseils. Il ne se leurrait pas, lui, sur la vérité des faits reprochés par Nello; mais quel besoin de souligner une fantaisie par un meurtre? Qu'elle eût cédé à un caprice pour ce rustre, elle était libre de sa personne, mais qu'elle eût fait violer et étrangler ensuite la fiancée de ce Nello, c'était là une cruauté inutile dont il se fût bien gardé, lui, de Tarente. Il n'étranglait pas pour rien; mais ce meurtre le comblait de joie, car ils étaient maintenant pareils l'un à l'autre. Jeanne n'avait plus rien à lui reprocher. Il avait bien compris pourquoi elle avait réclamé le coupable : la fureur du gueux avait réveillé son caprice pour lui; mais elle devait se méfier, la justice ecclésiastique n'allait pas lui laisser l'homme entre les mains; le Sacré Collège allait le lui reprendre et même Nello ne résisterait pas à la torture. Or, il n'y a que les morts qui ne parlent pas et Louis de Tarente, en bon ami, venait lui apporter un poison d'un effet rapide et sûr, et qui ne laissait aucune trace; il tuait même sans douleur. Louis de Tarente déposait la fiole sur une table et se retirait

en assurant la reine de son dévouement; il viendrait, ce soir, une fois la chose faite, lui demander à souper dans sa chambre et causer avec elle de leurs projets d'avenir et des mesures utiles à prendre: n'était-il pas son fiancé ?

Jeanne, cabrée sous le soupçon et muette d'une horreur indignée, s'abandonnait alors à sa fureur. L'accusation de Nello l'accablait. Innocente, elle eût voulu convaincre le misérable et le sauver. La scène était fort belle. Mais comment expliquer ce viol et ce meurtre de Maguelonne ? Elle en ignorait tout. Simonetta, sa suivante, témoin de son désespoir, l'éclairait alors sur le crime; le forfait de Brabantio avait transpiré. Pris de vin, le forban s'était vanté; les propos de corps de garde étaient montés jusqu'au gynécée par la salle des pages. Jeanne de Naples avait écouté dans la stupeur, puis avec un long cri, comme ivre de joie, avait donné l'ordre qu'on lui amenât Brabantio. « Brabantio et le bourreau, » ajoutait-elle. La scène était alors d'une sauvagerie admirable et tellement empreinte de la férocité du moyen âge. L'homme était amené, garrotté, entre quatre soldats, et là, la reine lui jetait son crime à la face, l'accablait de son mépris, et comme une louve acharnée sur une proie, la menace et la prière à la bouche, lui arrachait l'aveu de son crime. S'il n'avouait pas, le bourreau allait le torturer. L'aveu obtenu de l'homme pantelant d'épouvante, Jeanne ordonnait qu'on lui amenât maintenant Nello et demandait en même temps son chapelain.

— Tu m'as accusée de deux crimes, disait-elle en substance au Provençal : de t'avoir aimé, puis d'avoir fait étrangler ta fiancée. Je reconnais le premier et m'en accuse à vous, mon père. J'étais la maîtresse de cet homme. Mais il y a un autre coupable : celui-là même qui est là à genoux ligotté et qui va mourir. Veuillez recevoir sa confession.

Et le reître condamné avouait publiquement son crime.

— Et maintenant, qu'on l'abatte comme une bête puante et meurtrière, à la porte même de cette chambre ; sa présence l'a souillée et il la lavera avec son sang. Et toi ! disait-elle à Nello, si le désir de te venger te mord encore les entrailles, tu es libre d'aller tremper tes mains dans ses plaies, c'est ton droit.

Mais Nello était tombé aux genoux de Jeanne, il sanglotait en baisant le bas de sa robe et l'adjurait de lui pardonner son aveuglement; il l'avait soupçonnée, il l'avait accusée, et la scène entre les deux amants était d'un lyrisme déchirant. Demeurés seuls, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, hâtant les baisers et les étreintes, car ils se sentaient tous deux captifs de l'heure et de ce palais sinistre rempli de prêtres et d'espions ; et en effet, en pleine ivresse de leur amour retrouvé, des chants religieux venaient glacer leur élan, les psaumes des morts psalmodiés dans les coulisses les rappelaient à l'atroce réalité. Simonetta accourait éperdue, annonçant que le légat Orsini était là avec ses moines ; la justice ecclésiastique réclamait le blasphémateur, on venait chercher Nello. La porte du fond, s'ouvrant à deux battants, laissait voir le cardinal Orsini au premier rang d'une troupe de pénitents blancs, et devant ces cierges et ces moines en prières, Jeanne, redevenue maîtresse d'elle-même, demandait, obtenait un quart d'heure de grâce et d'entretien suprême avec le condamné. Et c'étaient les objurgations suppliantes de la reine pour décider Nello à boire le poison, le poison libérateur qui allait le soustraire à ces moines, lui éviter la torture, les horreurs de l'in-pace, la dégradation infamante, la condamnation injuste, la condamnation unique et l'atrocité du supplice final, car il serait atroce comme tout ce que ces moines pouvaient inventer. Et, à force de prières et de larmes, cette reine qui aurait voulu donner la vie à son amant et ne pouvait lui offrir que la mort, arrivait à convaincre le jeune homme, et le malheureux s'empoisonnait, il vidait le flacon et râlait presque aussitôt aux pieds de la reine.

« Mais vous vous perdez », s'écriait Simonetta revenue en toute hâte. Et sur les conseils de sa suivante, Jeanne se résignait à frapper ce cadavre d'un coup de dague. « Il m'insultait encore », s'écriait-elle, en allant ouvrir la porte toute grande aux moines, et montrant le corps au cardinal : « la colère m'a prise, je l'ai frappé ». Là-dessus rentrait Louis de Tarente, lui s'approchait de la table et voyant le flacon vide : « Je savais bien que vous suivriez mes conseils, disait-il tout bas à la reine; il n'a pas trop souffert, n'est-ce pas, je ne vous ai pas trompée ? » Et sur un regard de haine de sa victime : « Le flacon est vide, je puis sans crainte m'asseoir à votre table ; si ce poison avait été de ceux qui font atrocement souffrir, comme vous m'en auriez gardé ! » Et l'acte finissait sur ce défi de haine exaspérée entre deux êtres rivés l'un à l'autre par un même passé.

L'intensité des passions déchaînées dans cet acte préparait les horreurs expiatoires du dernier ; un peu un hors-d'œuvre, à vrai dire, que cet étouffement, trente ans après, de Jeanne sexagénaire et vieillie ; mais il achevait de situer le caractère de cette aventurière et courtisane du trône.

Oui, il était loin de toute cette vie et de tout ce mouvement avec ses fresques décoratives de son *Carpaccio*, la constatation de son infériorité dramatique anéantissait Nérac. Comment lire à Linda cette pièce qu'il sentait maintenant mauvaise ? Il regrettait presque de la connaître ; tout bouleversé de joie qu'il fût de cette invitation à souper, c'était le naufrage en arrivant au port. Malgré le penchant violent qu'elle montrait pour lui, malgré tout le bien qu'elle lui voulait au vu de son entourage, elle était femme de théâtre ; elle ne pouvait s'intéresser au rôle qu'elle ne pouvait faire triompher.

Mario passait une mauvaise nuit. Une lettre de sa mère reçue le matin achevait de le déséquilibrer ; la vieille Mme Nérac s'y plaignait des lettres écourtées de son fils, elle sentait son Mario lui échapper, sa tendresse s'en alar-

mait. Elle s'alarmait aussi de son intimité grandissante avec cette femme ; la vieille Provençale ne nommait pas Linda, mais entre les lignes on sentait vivre la vieille rancune de la province contre Paris et la femme qui l'incarnait. Son pauvre Mario, où tout cela le mènerait-il ? Voilà qu'il passait maintenant toutes ses soirées dans un théâtre à tu et à toi avec des gens que l'Eglise, il y a deux cents ans, traitait encore de réprouvés. Sûrement, dans un pareil milieu, il ne pouvait faire que de mauvaises connaissances ; encore Mme Nérac ignorait-elle l'accident arrivé à son fils dans les coulisses du Châtelet : le jeune homme s'était bien gardé d'en informer sa mère, la vieille s'en fût armée d'un argument sans réplique en voyant une partie de ses pressentiments justifiés.

Enfin, si cette femme devait jouer sa pièce ! Mais on sentait que Mme Nérac ne se souciait pas de voir monter le drame de son fils : son austérité et sa dévotion déploraient le sujet du *Carpaccio* ; elle connaissait la pièce et admettait mal que l'héroïne en fût une courtisane, une mauvaise femme assez éhontée pour aller relancer un moine dans un cloître au pied de l'autel, dans un cloître, et y disputer une âme revenue à Dieu. L'idylle de la jeune dogaresse, une femme mariée avec un poète, toute innocente qu'elle fût, ne l'indignait pas moins; et quant à l'empoisonnement d'Annunziata par son mari jaloux, ce crime la révoltait à l'égal du massacre des aristocrates en 93 dans la tour Trouillas, et tous les personnages mis en scène par son fils paraissaient barbares, féroces et impies. Cette vieille Avignonnaise était loin de Venise ; quant à l'invention de Sainte Ursule posée par la courtisane et de son innocence reconnue par le peuple à cause de sa beauté, Mme Nérac en blâmait sévèrement Mario. C'était un pur sacrilège, son fils avait fait là une œuvre libertine capable d'attirer sur lui toutes les foudres du ciel. Cette Laure, cet Asdramani, ce *Carpaccio* étaient fous ou pire, et Mme Nérac ne se souciait pas du tout de voir monter cette erreur des vingt ans de son fils.

Et Mario, tout en relisant la lettre de sa mère, sentait qu'à travers ses préjugés de province, la bonne dame avait raison ; ses personnages ne tenaient pas debout, et c'est contre leur irréalité que se révoltait le bon sens choqué de l'honnête femme et de la vieille bourgeoise.

La faiblesse de son œuvre lui en apparaissait plus évidente. Pendant toute la matinée il tournait dans sa chambre comme un fauve en cage ; à dix heures, n'y tenant plus, il sautait en fiacre et courait rue de la Ville-l'Evêque chez M. de Puymégard. Il ne trouvait pas son cousin ; il ne le rencontrait pas davantage rue Royale, ni au ministère. La veille, de Puymégard lui avait donné congé pour le lendemain et profitait probablement lui-même de ce jour de liberté ; il était sans doute parti à la campagne avec Mme de Jussy, à moins qu'il ne trompât sa maîtresse, et une curiosité le prenait d'aller jusqu'à la place des Etats-Unis.

Mme de Jussy était chez elle et recevait. Nérac avait un peu honte de son enquête, et puis il songeait tout à coup à la vive amitié que lui portait la maîtresse de son cousin. Le conseil qu'il cherchait, il eut l'immédiate intuition que c'était là qu'il le trouverait, dans le salon-bibliothèque aux pâles tentures réséda, où la lecture de son *Carpaccio* avait décidé de sa présentation à la Monti. Il se faisait annoncer.

— Ah ! quel bon vent vous amène ? faisait Mme de Jussy en se levant à demi pour lui tendre la main, mais vous avez l'air tout bouleversé, que vous arrive-t-il ? Je ne vous reconnais plus, ce n'est pas la joie de souper cette nuit chez Linda qui vous met dans cet état... Ah ! vous n'avez pas l'habitude du bonheur, il faudra vous y faire, car vous êtes né pour être heureux.

XIII

— Comment, Linda n'est pas encore là ! nous avons quitté le théâtre en même temps qu'elle, et nous nous sommes arrêtés au Café de Paris.

— Mais nous sommes en auto, ma chère, et tu sais que Linda s'obstine à garder ses chevaux... Dame, elle retarde un peu, Linda ! elle a quarante-cinq ans !

Les deux femmes, très parées, des diamants aux oreilles, des perles aux épaules, leur nudité offerte dans des robes de soir, faisaient leur entrée dans le hall.

Elles y dérangeaient Maurel, Howey et de Géry déjà installés sur les divans, la bouche pleine encore de la première dont ils sortaient. C'était la banalité des propos déjà entendus : jamais la Monti n'avait été aussi belle, et pourtant la pièce ne valait rien ; il y avait un troisième acte, oui, mais le quatrième ne tenait pas debout, mais Linda l'avait sauvé. L'arrivée des deux femmes interrompait la conversation ; les hommes se levaient et s'empressaient autour de la chevelure claire de Céline Reschal et des épaules grasses de Blanche Oudry. Deux habits noirs les suivaient, deux amants de cœur sans conséquence, mais suffisamment décoratifs, invités la veille, un peu au hasard, dans la loge de la Monti.

Les deux jeunes femmes prenaient place. Un valet de

pied, livrée bleu de Prusse et culotte de soie loutre, entassait des gerbes de fleurs dans le hall déjà encombré de gerbes et de corbeilles.

— Il ne manque que le catafalque, remarquait la blonde Céline. Que de fleurs! qui enterre-t-on ici ?

Un nouvel arrivé entrait presque en courant.

— Chut, voilà Linda, ma Pahnart vient de dépasser son coupé à la place Malesherbes... Son nouveau béguin est avec elle; vous savez ce petit Provençal qu'on lui a présenté hier dans sa loge.

— Vous n'y êtes pas, Hermance, il y a trois semaines que cela dure. Le caprice est déjà vieux d'un mois; il faudra changer vos tuyaux.

— Ça n'empêche pas qu'il soit dans son coupé et Forbster avec eux. Il fait une tête!

A quoi Céline, tournant à demi son profil impertinent:

— Forbster, allons donc, il y a beau temps qu'il est habitué aux caprices de Linda, elle le trompe avec tout le personnel du théâtre.

— Tout, c'est peut-être un peu exagéré, protestait Hermance.

A quoi l'actrice:

— Et Richemond le tragédien, et Boron le souffleur du théâtre Populaire, et Téphrésé le petit reporter de la *Vie sociale*, et tous, et tous et tant d'autres!

Et les deux femmes, parties dans un féroce débinage de Linda, éternisaient la nomenclature de ses amants.

— Et Gasien, l'électricien! hasardait Céline Reschal.

A quoi Géry, cueillant discrètement une rose à même une gerbe et se la fixant à sa boutonnière:

— Un électricien! pourquoi pas un machiniste? il y a toujours un machiniste dans la vie d'une actrice et dans la vôtre aussi, ma chère. Un peu usées toutes ces légendes, vous devriez un peu renouveler l'eau de votre bocal.

Alors la jeune femme prenant à témoin les autres hommes:

— Mais vous, Maurel, mais vous, de Géry, mais vous, Howey, vous y avez tous passé.

— Moi, mais vous êtes folle, je n'ai jamais été qu'un ami pour Linda, protestait le médecin.

— Bah ! on sait ce que l'on sait.

Alors Maurel, très froid :

— Docteur, il doit y avoir des maisons de santé pour le genre de maladie de cette douce enfant ?

Et le critique feignait de s'intéresser à l'actrice. A quoi Hermance :

— Une calomnie aiguë, le microbe des coulisses... Mais, chut! les voici. En effet, Forbster fait une gueule !

Linda venait de paraître à l'entrée du vaste hall. D'un joli geste, elle tenait relevé tout un pan de la lourde portière et s'était arrêtée, sûre de sa silhouette en valeur sur le bleu sourd de l'étoffe. Forbster et Mario Nérac l'accompagnaient.

— La geule, on la ferait à moins! chuchotait Céline dans la nuque de son amie. Huit mille francs par mois à une femme pour être cocufié de la sorte!

Mais tous les yeux, tous les visages, toutes les mains étaient tendus vers Linda; tous s'étaient levés, tous s'étaient portés à sa rencontre. Elle avait laissé tomber un somptueux manteau du soir et, lumineuse dans son costume du cinquième acte, tout en bijoux et en longs voiles de gaze, une gerbe d'orchidées jaunes entre les mains, elle se laissait adorer, les doigts à tour de rôle aux lèvres de ses admirateurs.

— Ah, mes amis, mes chers amis, c'est un triomphe, oui, c'est un triomphe. Mais laissez-moi, de grâce, il faut en laisser aux autres ; vous me dévorez, vous me mangez vivante.

— Tu as été admirable, déclarait Céline.

Et pinçant en même temps jusqu'au sang le bras de Germaine :

— Quel chiqué! comme si elle n'avait pas eu le temps de changer de costume !

La tragédienne, debout au milieu de ses amis, se défendait mollement de leurs caresses.

— Oui, je suis heureuse, bien heureuse, mes amis; mais donnez-moi le temps d'aller me changer. Forbster, occupez-vous du souper, et toi, Ellen (et elle interpellait sa femme de chambre), viens. Mon bain est prêt ?

— Comment, vous allez vous baigner ? demandait le banquier.

— Mais oui, je meurs, je suis morte; vous ne voudriez pas que je soupe comme cela.

Et retirant sa main au brasseur d'affaires qui la parcourait de petits baisers brefs :

— Vilain sale, vous mangez mon fard, vous mangez ma sueur; je me sauve. Dix minutes, pas une de plus.

Et s'adressant aux autres :

— Je vous laisse, monsieur Mario Nérac. Maurel, de Géry, Hermance, Howey, vous aussi, je vous parle; occupez-vous de monsieur, monsieur est nouveau venu dans la maison.

Un valet de pied annonçait M. Pétrarque Azuado et Mlle Edith Herlofsen. Le temps de piaffer sur les trois marches de l'entrée et de rejeter en arrière sa longue chevelure blonde comme une crinière de lion, et le nouveau venu se précipitait en hennissant sur les mains de la tragédienne, il s'y frottait les joues comme sur une relique.

— Admirable ! admirable ! vous avez été admirable ! vous avez réveillé l'âme endormie des siècles ; c'est toute la Papauté et tout le moyen âge : vous avez été tout cela.

A quoi Linda, en hâte de partir :

— Ah ! bonsoir, Pétrarque, bonsoir, Edith. Vous êtes gentils d'être venus, charmée de vous voir. Je vous présente M. Nérac, un poète comme vous, Pétrarque. Accueillez-le, vous devez être aimables entre poètes. Les autres le boudent déjà.

Et sur un sourire de malice, elle s'éclipsait suivie de sa femme de chambre.

Forbster, lui aussi, avait disparu, parti évidemment

donner des ordres et surveiller le fastueux souper offert par la tragédienne et payé par lui, comme il sied de faire à tout bon entreteneur. Pétrarque et Edith s'étaient emparés de Nérac; ils le confessaient et le cajolaient, désireux de faire la cour à la maîtresse de maison. Dans le groupe formé autour de Céline et de Blanche, les propos avaient repris, veules et dénigrants. « C'est lui, le nouveau favori ? — Ça se voit, elle n'a d'yeux que pour lui. — Vous le trouvez si beau que cela, Germance ? — Hum ! — Je ne suis pas de votre avis. — Mais au fait, qu'est-ce qu'il a, ce garçon ? — Ce que vous n'avez plus, vous autres, la jeunesse. — Mais voyez cette encolure, il a l'air d'un bouvier. » A quoi l'actrice aux cheveux blonds : « De Sicile ! Des yeux admirables, une chevelure de fauve. Regardez-moi ces boucles ! — Céline ! croyait devoir intervenir l'habit noir, amant de cœur. — Et quel cou ! » renchérissait la jeune femme, Alors Maurel grossier : « Tu te l'enverrais bien, hein. toi ! — Le fait est qu'il a plus de montant que toi, mon cher. » Et le critique, béat de fatuité insolente : « Tu as changé d'opinion. » Mais l'actrice ne désarmait pas. « L'opinion d'une débutante sur la critique, ça ne dure que jusqu'au lendemain de la première. — Tu n'as même pas la reconnaissance du feuilleton. — Mais je te l'ai payé ton feuilleton, mon gros. — Oh ! pour ce que ça t'a coûté ! — Pour ce que ça m'a coûté ! Mais ça coûte aux autres cent louis. — Tu majores bien les prix de soixante-quinze, toi. »

De Géry croyait devoir intervenir : « Voyons, vous scandalisez ce jeune homme. Songez ! il débarque de sa province, et il désignait Nérac. — Lui ! (et Blanche Oudry éclatait de rire). Ce jeune Midi est plus fort que vous : vous êtes encore à Paris et lui est déjà à Rome. Voyez comme Azuado le chauffe. — Parbleu ! Pétrarque a une pièce reçue par Linda, il ménage le favori, il met le vent dans ses voiles. — Comme Edith engraisse, remarquait Germance. — La morphine ! —

Pétrarque ne lui suffit donc plus ? » Céline avait un mauvais rire. « Pétrarque lui suffirait, mais monsieur porte en ville, alors il l'a initiée à la seringue Pravaz. — Ça lui donne du champ, goguenardait Maurel. — Vous en avez de bonnes. — Pas d'équivoque, Géry; j'ai dit champ, champ dans le sens de terrain et non de... — Je préfère mon interprétation, moi. Mlle Herlofsen n'est-elle pas musicienne ? — De talent, même. — Et elle sait ce que les critiques lui coûtent, mon gros lurin, faisait Céline revenue à la charge; oui, les critiques et les comptes arriérés de Pétrarque chez son tailleur. »

Dans un autre angle, Mario Nérac, accaparé par le couple, se débattait entre l'empressement mielleux de Pétrarque et la bonhomie d'Edith. Le Provençal sentait que cet homme à face de mauvais christ le faisait parler. Presque malgré lui, il avait déjà raconté son arrivée à Paris et son projet d'y faire jouer son drame. Le poète exigeait maintenant qu'il lui narrât son enfance, ses premiers vers en Avignon, sa vieille mère et les cyprès de son verger. Les bons gros yeux de Mlle Herlofsen l'écoutaient, eux, franchement intéressés. Pétrarque, lui, avait pris un air rêveur pour entendre ses enthousiasmes. Cette belle ardeur le rajeunissait. Lui aussi avait connu jadis ces élans vers l'avenir et ces ferveurs d'espérance. Il y a quinze ans, lui aussi était débarqué à Paris pour conquérir la ville et s'y faire un nom; mais la lutte était trop âpre, il y avait trop de combattants dans la mêlée. Tassés, immobilisés les uns contre les autres, on y mourait étouffé sur place, sans pouvoir même faire le geste du meurtre qui vous aurait livré passage. Paris ! Les cadavres y demeuraient debout; on s'exténuait embourbé dans un charnier. Voilà quinze ans qu'il s'y débattait sans arriver à y percer, et sans Edith, qui avait été son bon ange et sa muse, vingt fois il se serait laissé glisser au désespoir, au suicide peut-être. Il avait pris la main de Mlle Herlofsen et la tenait légèrement appuyée sur ses lèvres.

— Ah ! cher ami, avec votre génie ! Vous blasphémez.

Un attendrissement illuminait sa bonne grosse face tudesque. Pétrarque gardait la petite main grasse dans la sienne et toujours, les yeux au ciel, poursuivait d'un air inspiré :

— Une muse ! une femme qui s'intéresse à vous et vous aide à gravir les degrés du temple... tout est là. Ah ! jeune homme, si la Monti voulait être pour vous cette Victoire de Samothrace ! mais que d'embûches et que de pièges ! Ainsi, ici, il faut se méfier de tout le monde. Linda est surveillée, épiée jalousement par tous ses amis ; tous ont été plus ou moins ses amants.

Et le poète rapprochait son siège de Nérac.

— Maurel, le critique, une fripouille, conscience achetée tous les soirs, éreinte tous les débutants. Pas d'articles aimables à moins de soixante-quinze louis et la même somme pour le journal. Couche pour rien avec toutes les actrices ; les théâtres de Paris sont pour lui un sérail. Une crapule, un forban à ménager, pourtant ; aucun talent d'ailleurs et boursouflé d'envie. De Géry, un sportman, une nullité, insolent, impertinent et décoratif, ennemi né de tout artiste et hostile à tout nouveau venu dans la maison. Linda le supporte par snobisme. Howey le médecin, bonhomme, le meilleur de tous, dévoué à Linda comme un chien ; elle le maltraite d'ailleurs, l'épousera quand elle sera vieille et ruinée, car les caprices de Linda lui ont toujours coûté cher, et enfin Forbster, l'officier payeur du moment, une machine à pomper l'or, l'entreteneur nécessaire d'une maison d'actrice, sera remplacé d'un jour à l'autre, quantité négligeable. Linda est sans amant de cœur pour le moment, la place est à prendre. Mais voici sa sœur.

Myrhine venait d'entrer, les yeux luisants, les narines et les lèvres délicatement touchées de fard ; un décolletage osé la faisait presque nue. Elle se débarrassait d'une vieille fourrure jetée sur ses épaules et fendait les

groupes d'un mouvement de hanches solliciteur. Les hommes lui faisaient une ovation.

— Myrhine, bonjour, Myrhine!

— Bonjour. Géry, bonjour, Howey, bonjour, Maurel. A bas les pattes, je ne fais pas du théâtre, moi.

— Vous la connaissez, chuchotait le poète à Mario, une hystérique entretenue ici à demeure, dépensière, inconsciente et mauvaise, un danger perpétuel pour tous et pour Linda qui la subit, on ne sait pas pourquoi, car la Monti n'a pas de plus féroce ennemie que sa sœur.

Myrhine était maintenant arrêtée auprès des femmes qu'elle embrassait passionnément.

— Bonjour, Céline, bonjour, Oudry, bonjour, Édith, bonjour, vous autres. Tiens! Pétrarque. Bonjour, bonjour. Où est ma sœur ? On ne soupe donc pas ?

— Linda va venir, elle se baigne.

— Ah, elle trempe ! Où est donc son béguin ? Je croyais que son type soupait ici ce soir. Il n'est pas là, le numéro trois mille ?

— Tais-toi, il est là. Tu n'étais donc pas au théâtre, ce soir ?

— Moi, aux premières de Linda ! pour entendre son éloge dans tous les couloirs ? je souffre trop, tu ne me connais pas, Germance. La répétition générale, à la bonne heure ! toutes les camarades la débinent.

— Et tu bois du lait ?

— De la crème.

Et Myrhine fermait les yeux en avançant entre ses dents un bout de langue jouisseuse.

— Bonne âme, va !

A quoi, la jolie fille :

— Je suis comme je suis, moi !

Elle venait de s'arrêter devant Mario Nérac. Elle le regardait attentivement dans les yeux et lui posait familière la main sur l'épaule.

— Ah, vous êtes venu, c'est gentil à vous ! Oui, vous

êtes assez son type (et elle avait une moue connaisseuse d'expert). Bonne chance et bien du plaisir, monsieur mon beau-frère. Mais si vous voulez que ça dure, tenez-lui la dragée haute et ne la gâtez pas.

Un long éclat de rire courait dans le hall, tous s'esclaffaient. Myrhine venait de souligner sa boutade d'un geste cravacheur. Au même instant la longue portière de la salle à manger s'ouvrait, laissant passer Forbster. Le banquier rentrait en même temps que par une porte à gauche Mme Richet, la femme de charge de Linda. Forbster l'interpellait, un peu nerveux :

— Eh bien, est-elle prête enfin ? C'est ridicule de faire attendre ainsi !

— Voilà madame, la voilà.

Linda venait de paraître au bras de Morfels. Une longue, longue robe de moire blanche, alourdie d'un plus long manteau de cour en velours jonquille, écrasé par places de lourdes fleurs d'argent, exagérait encore la sveltesse souple d'une incomparable silhouette; c'était une frénésie d'acclamations.

Linda, vive Jeanne de Naples !

Forbster s'avançait vers elle.

— Vous y avez mis le temps, ma chère.

— J'avais mon auteur, mon ami; à tout seigneur, tout honneur.

Les hommes entouraient Morfels, la tragédienne abandonnait le bras du dramaturge et, se tournant vers Richet :

— C'est prêt ?

— Mais on n'attend que vous, ma chère, grondait la voix un peu sourde de Forbster.

Myrhine s'était approchée de sa sœur.

— Mes compliments, tu sais, lui soufflait-elle dans la nuque; ton béguin est épatant ce soir.

— Tais-toi, tu vas me faire assassiner.

Mario Nérac venait de s'approcher, lui aussi, de la tragédienne.

— Comme vous êtes belle, Madame.

— Vous trouvez ? C'est de bonheur.

Leurs sourires se comprenaient.

— Allons, à table ! Votre bras, monsieur Nérac.

Et elle prenait le bras du Provençal. Forbster était devenu blême, il réprimait même un mouvement vers Linda. Celle-ci se tournait vers Morfels :

— Excusez-moi, mon cher auteur, mais monsieur (et elle désignait Nérac) vient ici pour la première fois.

Deux valets de pied soulevaient le brocart de la portière qui séparait la salle à manger du hall, le couvert apparaissait étincelant de cristaux et d'argenterie dans une orgie de plantes vertes et de fleurs. Une profusion de bougies odorantes et vertes allumait dans la salle une clarté un peu déconcertante de sanctuaire ou de boudoir. Linda venait de faire asseoir Mario près d'elle.

— Vous autres, comme il vous plaira (et sa main trop baguée désignait au hasard les sièges. Il y eut quelque désarroi).

Myrhine s'était emparée de Forbster.

— Allons, mon vieux, venez avec moi, ça ne sortira pas de la famille !

Céline Reschal, elle, brûlait carrément la politesse à Maurel.

— Non, je ne veux pas de vous. Votre bras, Géry, je vous prends. Et câlinement appuyée à l'habit noir du sportman :

— Vous me donnerez un bon cheval pour demain.

— Et vous, une consultation, docteur, faisait Blanche Oudry se suspendant au bras d'Howey ; j'ai des matinées terribles.

Les convives s'installaient. Maurel était demeuré un peu en arrière : « Elles ne perdent pas la carte. » Son œil glaireux était devenu tout à coup cruel, il en adoucissait l'expression venimeuse et s'avisant auprès de lui de la présence de la femme de charge :

— Prenez mon bras, ma bonne madame Richet, nous dirons donc ensemble du bien de Linda.

La vieille dame avait un geste vague et consentait à suivre le critique. Pétrarque Azuado, un peu oublié, avait pris le bras d'Edith; le couple s'asseyait à un bout de table, et dans le va-et-vient des maîtres d'hôtel amortissant sur les tapis le glissement de leurs semelles feutrées, le souper commençait.

Le personnel avait servi les huîtres.

Aveuglé de lumière, étourdi de parfums, Mario Nérac regardait, dans une stupeur d'homme ivre, vaciller et valser autour de lui tous ces flamboiements d'argenterie, de cristallerie et de verrerie, ponctués çà et là par des taches violentes d'étoffes, de chevelures et de fleurs; la tête lui chavirait, c'était comme un tournoiement de silhouettes et de nuances bordé par une frise de plastrons blancs et d'habits noirs, avec çà et là, émergeant d'un corsage comme d'une corolle, la neige chaude et vivante d'une nudité de femme. L'atmosphère saturée d'odeurs chaudes suffoquait; des pyramides de glace entassée dans les angles n'en dissipaient pas la touffeur. Il y avait du cauchemar dans cette vaste salle encombrée de meubles disparates, et dont les tapisseries aux figures lointaines, comme celles d'un rêve, s'aggravaient d'une treille de fleurs. Le caprice de Linda avait voulu aux murs un revêtement de camélias blancs et de roses; des treillages dorés en soutenaient le fragile édifice, coupé çà et là par la saillie des buffets et des crédences noyés sous des cascades de mauves orchidées et de rouges arthuriums. C'était l'impression d'une salle de palais Renaissance tout à coup envahie par la végétation la plus folle, d'une serre chaude surgie on ne sait comment dans le mystère d'une chapelle. Cela n'était plus d'aucun pays ni d'aucune époque, et le service dépareillé, les coupes de Venise voisinant avec les coupes de Bohême, les pichets de grès flamands avec les vieilles argenteries de Bavière, les vidrecomes et les hanaps en déroute sur les carrés de guipure de la nappe, la diversité des vins les plus rares dans des flacons dorés et des bou-

teilles pansues accouplés à des groupes de vieux saxe et des figurines de biscuit, disaient assez le désordre et les goûts bohèmes de la maîtresse du logis. Il y avait de la brocante dans ce tohu-bohu d'objets de toutes provenances et de toutes les époques, échoués là sur cette nappe ajourée, déjà salie par places de taches vineuses; et Nérac se rappelait le premier dîner auquel il avait assité presque le lendemain de son arrivée dans la ville, le dîner des Massicot, rue de Lille, dans cet appartement de magistrat d'un luxe massif et bourgeois, un luxe assourdi, amorti dans le bien-être, où rien ne détonnait, n'attirait et ne caressait l'œil, ce décor neutre et sévère jusqu'à l'ennui, avec ses comparses d'une laideur uniforme, épaissie jusqu'à la trivialité, cette table d'hommes ventrus et de grosses dames mûres, faces à bajoues et teints de congestion au milieu desquels rayonnait, telle une blancheur de cygne dans une étable à porcs, la maturité triomphante de la belle Mme Gougeard. Ah! comme il était loin ici de tous ces groins et de toutes ces lippes, faces spirituelles et fatiguées, yeux trop brillants aux regards fins, bouches amères et ciselées, cheveux rares sur des tempes creuses, gestes trop vifs ou excédés. Comme tout ce monde de fièvre et de langueur accusait la vie surchauffée et le surmenage! L'activité dévorante d'une existence d'affaires et de pleurs avait ici amaigri les visages, affiné les traits et plissé les paupières. Un air de jeunesse extrême y pesait avec la lassitude infinie des sourires, une ironie méchante pétillait aussi dans tous ces masques. Ah! ce n'étaient plus la magistrature, l'Académie et la politique, mais c'étaient les affaires, le théâtre, la galanterie et le plaisir.

Les femmes y avaient aussi quelque chose d'équivoque et de déconcertant dans le regard et l'attitude, une joliesse impertinante, une effronterie câline et je ne sais quelle langueur perverse qui n'était ni la séduction violente d'une Lucie Hermelin, ni le charme ouaté de

Mme de Jussy. Elles étaient un peu plus que des courtisanes, le théâtre les avait haussées d'un degré. Toutes avaient des yeux admirables, dont elles jouaient en virtuoses et le moindre de leurs gestes soulignait leur regard. Myrhine était certainement la plus jolie, mais le cynisme de ses propos décontenançait Mario; elle apparaissait par moment si crapuleuse que l'infamie de ses ripostes semblait des déjections d'égouts. « C'est la princesse des contes de fées, lui avait chuchoté Linda à l'oreille; il lui sort de la bouche des couleuvres et des crapauds. — Vous avez gardé pour vous les diamants et les perles, avait répondu le jeune homme. — Et les baisers aussi, » avait souri Linda. Et, sous la table, il avait senti contre son genou la chaleur d'un genou.

Il ne se lassait pas de la regarder. Si Myrhine était la plus jolie, Linda était sans contredit la plus admirable. Sa supériorité était qu'elle n'était pas pareille aux autres. Plus âgée que toutes les femmes présentes, Mme Richet exceptée, elle paraissait la plus jeune. Sa grâce innée, la souplesse de ses attitudes, la précision rythmique de ses moindres gestes et l'enveloppement de toute sa personne en faisaient quelque chose de rare et de précieux à la manière d'un bibelot vivant. Elle était plus un objet d'art qu'une femme, et vivait effectivement de la vie mystérieuse des saintes de vitrail et des princesses de musée; elle avait des poses de statue et des yeux de portrait. Sans pouvoir fixer une ressemblance, Nérac la comparait tour à tour à un Luini, à une nymphe de Puvis, puis à une déesse de Gustave Moreau. Autour de lui, les bahuts encombrés d'orchidées, les tapisseries lointaines et la treille fleurie continuaient d'ondoyer dans un tournoiement de nuances et de lueurs.

— « Borave, mon directeur? Il ne soupe pas sans sa femme, et Mme Borave ne vient pas chez moi. — Est-ce qu'elle n'a pas été autrefois au théâtre? — De la nature. — Non. — Vous êtes admirable, vous l'igno-

riez ! mais Mme Borave c'est Zinah Chauflœur. — C'est elle qui commandite le théâtre. — Dites tout de suite qu'il est subventionné. — Par le ministre des Travaux publics. — Ah ! si nous nous mettons à remuer le passé des femmes mariées. — Mais c'est que celles-là sont beaucoup plus honnêtes... — Qui ont eu le temps d'approfondir la science du bien et du mal. — Comment prononces-tu mal, Céline ? — L'arbre de la science du bien et du mal, ça dépend de la branche. — Et du fruit qu'elle porte, hein ! — Une feuille de vigne pour la bouche de Myrhine, au vote ! — Et un caleçon de bain pour le nez de Maurel... »

Et c'était comme un vent d'ineptie tout à coup déchaîné sur les dîneurs. Assise dans sa chaise de bois de citronnier, Linda discutait, d'une table à l'autre, la première du soir. Azuado lui tenait tête.

— D'abord, il n'y a pas de troisième acte, sentençait la tragédienne; la pièce de mon auteur est un chef-d'œuvre.

— A la centième de *Jeanne de Naples* !

— A la centième.

Les coupes de champagne se levaient.

— Et vous aussi, vous avez un drame à me lire, ne l'oubliez pas.

— Le sujet ? flûtait la voix aigüe de Céline.

— *Le Moyen de parvenir*, pouffait cette rosse de Myrhine.

Le jeune homme s'arrêtait interloqué.

— Le *Carpaccio*, la Venise du quinzième siècle, déclarait Linda, prenant la parole pour son protégé.

— Venise ! comme ce doit être poignant, gouaillait Céline Reschal.

— Et neuf ! renchérissait Myrhine.

— Et vous me la lirez au premier soir, déclarait Linda, je suis très curieuse de l'entendre.

Devenu le point de mire de tous les yeux, le jeune homme s'excusait et balbutiait.

— Mais non, ça ne m'ennuiera pas, mais pas du tout, reprenait la tragédienne. D'abord avec la voix que vous avez, je vous écouterais rien que pour vous entendre.

Et interpellant sa femme de charge assise auprès de Maurel :

— Richet, tu ne trouves pas que monsieur a un timbre tout à fait extraordinaire; ça ne te rappelle pas la voix de quelqu'un ?

— Mais si, mais si, répondait la vieille dame, la voix de Richemond.

— Tu as raison, c'est tout à fait la voix de Richemond; comment ne l'avais-je pas trouvé ?

Il y eut un silence subit. Richemond avait été, au su de tout Paris, un des amants les plus aimés de Linda. Le soprano aigu de Myrhine reprenait, agressif :

— Le fait est que la voix de M. de Nérac a plus de montant que celle du marquis de Mollestour.

Des rires s'égrenaient autour de la table; M. de Mollestour était une des têtes de Turc du Paris d'alors.

« Mollestour, comment n'avez-vous pas invité Mollestour, Linda ? — Nous sommes en froid. — Non, vous avez vu ses meubles aux Arts décoratifs, demandait Céline. — Comment, il expose des meubles maintenant ! — Il les compose même, il est ébéniste à l'heure qu'il est. — Ebéniste ! il fait donc de tout ? — Toute la lyre. — Et il expose ? — Un secrétaire ! — Naturellement. — Intime ? — Que vous êtes bête ! — Ce secrétaire est une poudreuse. — Non, une poudrette. »

— Toi, Myrhine, faisait la voix irritée de Linda, tu vas me faire le plaisir de prendre la porte.

Sa sœur dépassait vraiment les bornes. Abasourdi, Nérac écoutait, dans une stupeur figée, monter ce flot d'obscénités. La différence que les propos étaient plus aiguisés, c'étaient les mêmes racontars et les mêmes infamies entendus au dîner Massicot et dans les bureaux de rédaction des Petites Revues du quartier ; le ton seul

différait : ici plus léger, là-bas plus trivial, aggravé dans les jeunes cénacles d'une bassesse féroce; mais c'était toujours dans la même boue que la conversation pataugeait, et la Monti, si souvent atteinte par les ordures des autres, présidait en souriant ce Décaméron d'égouttiers. Mario sentait monter en lui une grande tristesse; une infinie lassitude lui rompait aussi bras et jambes. Ils étaient donc tous pareils du haut en bas de l'échelle, magistrats ou poètes, hommes politiques ou artistes, gens de théâtre ou financiers : c'était partout le même fond de cynisme, de bassesse dénigrante et d'instincts orduriers. Le timbre d'entrée annonçait un visiteur.

— Recevez, s'écriait Linda, mais fermez la portière.

La lourde draperie de brocart fauve se développait, isolant le hall de la salle à manger.

— Qui est-ce ? demandait la tragédienne.

Un valet de pied lui remettait une carte.

— Lady Store, mais elle est déjà venue hier. Edith ! (Et l'actrice interpellait Mlle Herlofsen.) Ouvre l'œil, je crois bien que cette vieille *Revue des Deux Mondes* en veut à ton poète, oui à vous-même, mon cher Azuado. Belle dame de Noves, gardez votre Pétrarque.

XIV

Debout dans le hall de la Monti, lady Store défaisait lentement le lacet du manteau de velours rubis qui l'enveloppait ; elle en dégrafait les deux griffes d'or onglées d'émeraudes et, campée devant une glace, faisait bouffer les plis de satin blanc de sa robe de bal. Un valet de pied, entré derrière elle, attendait les ordres, les bras chargés d'une énorme corbeille d'azalées. « Oui, mettez cela là. Elle est encore à table, elle soupe. Je m'en doutais. » Et ayant remis sa carte au valet : « Surtout qu'elle ne se dérange pas, j'ai tout le temps d'attendre. » Et l'Anglaise s'asseyait sur un divan.

Lady Store était très grande, presque géante. Bien qu'un peu forte, elle avait encore une taille admirable ; la douche, le massage et un régime sévère arrivaient à donner à ses cinquante ans l'illusoire aspect d'une quarantaine éclatante. La dorure solide des cheveux et le plus savant maquillage lui prêtaient aux lumières un semblant de fraîcheur. Les meilleures amies de lady Store la prétendaient émaillée, mais ses épaules avaient du galbe, et d'inestimables joyaux mettaient encore en valeur la forme de ses bras. Lady Store possédait un écrin presque fabuleux. Lady Store avait été longtemps l'une des professionnelles beautés d'outre-Manche, et

malgré son profil chevalin et des dents trop longues — un vrai clavier de piano dans une bouche molle et détendue — on s'expliquait l'engouement de toute une génération pour une femme pourvue d'aussi merveilleux bijoux. Lady Store était divorcée ; ses rentes annuelles dépassaient le million et, bien que très courtisée, lady Virginia n'avait jamais voulu consentir à un nouveau mariage. Elle prisait avant toute chose sa liberté. Elle n'avait qu'une passion, la folie des hommes connus. Elle connaissait toutes les célébrités parisiennes et celles des pays étrangers. Depuis Barrès jusqu'à d'Annunzio et de Tolstoï à Ibsen, en comptant Hauptmann, elle avait eu tous les auteurs à sa table ; elle les poursuivait de capitale en capitale, car elle était cosmopolite, et si sauvages que fussent les objets de sa prédilection, elle parvenait toujours à ses fins. L'Engadine en été, les lacs italiens en septembre, Venise et Florence en automne, la Riviera l'hiver la possédaient tour à tour. Elle partageait son printemps entre Paris et Londres ; mais, quoique assez férue de Munich et de Vienne, elle déclarait préférer Paris à tout. A Paris seulement on sentait battre un cœur de ville intellectuelle et les Français seuls avaient l'esprit ouvert à tout. Aux musiciens, lady Store préférait de beaucoup les littérateurs, et parmi ceux-là les hommes de théâtre. Le théâtre, c'était la vérité même de la vie, c'en était la passion et le mouvement ; et sa sensibilité cultivée trouvait des joies délicieuses dans l'intimité d'un François de Curel et d'un Alfred Capus. Dans sa jeunesse, Virginia avait follement aimé les poètes, mais Oscard Wilde l'avait détachée de la poésie. Lady Store déplorait cette aventure, car elle avait l'horreur de toutes les aberrations. Elle était très saine, disait-elle, très nature, et détestait tous les mensonges, d'où sa prédilection pour le théâtre, lequel est la vie et le mouvement : c'était là le leitmotiv de toutes ses conversations.

Toujours en quête de présentations à des hommes connus, elle les traitait royalement au Ritz ou au Savoy,

car lady Store n'habitait qu'à l'hôtel. Tous les conforts modernes d'une splendide demeure dans Picadilly et deux châteaux en Ecosse attendaient toujours sa venue. Sa villa du lac de Côme était le seul de ses domaines qu'elle habitât. Lady Store avait des engouements subits pour les auteurs dramatiques à la mode. Ses passions se traduisaient par des envois de reliures d'art commandées pour les œuvres des darling, des porte-cigares en or massif étoilés d'opales ou de rubis, et même jusqu'à des envois de bagues d'un goût fastueux et barbare dont l'exécution faisait longtemps hésiter Lalique ; car le goût de l'Anglaise était plutôt féroce, il s'aggravait de symbolisme. La lecture de Gabriel Dante Roselli lui avait été funeste, c'était la dernière fervente de Burne-Jones. Elle avait obtenu trois portraits de lui, l'un en *Viviane*, l'autre en *goose girl* (gardeuse d'oies), et l'autre en reine Godelive. Ces trois portraits d'une peinture savonneuse et plate, où les chairs tournaient au bleu, faisaient l'orgueil de lady Virginia ; elle les exportait partout avec elle, heureuse et fière du surcroît de bagages.

Folle à lier des auteurs dramatiques, elle avait étendu sa passion jusqu'aux femmes de théâtre. Où qu'elle fût, elle suivait toutes les répétitions générales, toute les premières, s'insinuait dans la loge des étoiles, les bombardait d'envois de bonbons et de fleurs, les accablait de lettres et de visites, s'intéressait à leurs amours, voulait connaître leurs secrets, se mêlait à leurs intrigues et n'était heureuse que dans l'atmosphère factice et surchauffée des coulisses dont la trépidation l'enfiévrait. Elle y distrayait un peu son incurable ennui de Saxonne spleenitique, et croyait mettre là dans sa conduite une pointe d'originalité qui, à ses propres yeux, la grandissait.

Mais lady Virginia n'en était encore qu'aux actrices, les acteurs attendaient leur tour.

Lady Store avait deux fils, — l'un officier aux Grandes Indes et l'autre membre du Parlement — qui la tenaient

pour folle et avaient déjà tenté plus d'une fois de la faire enfermer. Lady Store était au plus mal avec ses enfants.

C'est cette intellectuelle aux joues peintes et repeintes qui trônait, cette nuit-là, dans la solitude encombrée d'orchidées et de roses du salon de Linda.

La portière s'entrebâillait et laissait passer la taille courte de Mme Richet...

— Ah ! c'est vous, milady. Mme Linda vous prie de l'excuser, elle est encore à table, elle traite ses auteurs.

— Oui, je sais, qu'elle ne se presse pas, j'ai tout le temps... Hein ! ç'a été un triomphe ?

— Sans précédent, et pourtant nous y sommes habituées, faisait la femme de charge en lissant du bout des doigts sa robe de taffetas ; cinq rappels au dernier acte, le rideau s'est relevé jusqu'à six fois. Je croyais avoir vu milady dans une avant-scène.

— En effet, mais j'ai dû partir avant le dernier acte, j'étais attendue à l'ambassade.

— Et milady est revenue du faubourg Saint-Germain ici... Oh ! comme madame sera touchée !

— Mais oui, j'ai une telle admiration pour Linda ! J'étais hier à la générale, mais j'ai tenu ce soir à la complimenter moi-même. Elle n'est pas trop fatiguée ? Tenez ! ces azalées viennent de l'ambassade (et lady Store montrait la corbeille). Lord Haston a tenu à les mettre dans l'auto lui-même ; encore un peu, il m'accompagnait ici pour féliciter la divine.

Mme Richet avait joint les mains.

— Est-il possible !

Des applaudissements éclataient derrière la portière, le brocart fauve en ondulait comme remué par un souffle. « Bravo, bravo ! criaient des voix. » Lady Store avait dressé la tête.

— Mais qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a ?

La portière s'entr'ouvrait brusquement et laissait passer la stature épaisse de Forbster.

Le banquier entrait en coup de vent, la face congestionnée, les yeux hors de la tête.

— Non, c'est trop fort, bougonnait-il.

Et il trébuchait presque sur la lisière du tapis d'Orient; la présence des deux femmes l'arrêtait interloqué.

— Lady Store, monsieur Forbster, faisait hâtivement la femme de charge.

Alors l'Anglaise :

— Oh! je connais très bien M. Forbster, j'ai déjà rencontré monsieur dans la loge de Linda. Quel triomphe, Monsieur, vous devez être fier.

— Très fier et très heureux, en effet.

Mais le ton furieux démentait les paroles.

— Vous êtes souffrant? s'inquiétait lady Virginia.

Alors lui, d'un ton brusque :

— Je suis outré, Linda se compromet à plaisir.

— Linda!

— Oui, elle a ramassé dans les coulisses je ne sais quel poétaillon du Midi et l'a ramené souper avec nous. Elle nous l'impose à table, il n'y en a plus que pour ce monsieur. Tenez! l'entendez-vous déclamer ses vers?

Une voix montait dans la salle voisine.

— Cabot, va!

Et il se tournait avec un haussement d'épaule, devenu très théâtre lui-même, vers la salle à manger...

— Et ils l'applaudissent encore, valets!

En effet, on faisait encore une ovation au poète.

Il y eut un silence; lady Store prenait sur elle de le rompre.

— Mais vous connaissez Linda, faisait l'Anglaise au banquier, elle adore la poésie et les poètes. C'est une artiste, son emballement s'explique.

— Pour l'homme. Ah, si vous connaissiez le bellâtre!

Forbster s'était brusquement assis auprès de lady Store.

— Mais, lady, je connais les femmes et leurs enthousiasmes cérébraux; l'admiration des intellectuelles ne s'adressent jamais qu'à l'encolure du mâle.

— Ah (l'Anglaise avait un sursaut indigné). Ah ! monsieur Forbster.

— Et Linda est comme les autres ; mais elle aurait pu attendre que je sois parti.

C'était sur le tapis de haute laine un pas lent et glissé de jeune panthère. Myrhine était entrée sans qu'on l'eût entendue. Elle allait directement au banquier.

— Eh bien, vous avez fini de bouder ? vous allez rentrer de suite. Votre départ est un scandale.

Et s'avisant seulement de la présence de l'Anglaise :

— Ah, milady ! Comme Linda va être heureuse de vous voir !

Lady Store faisait du zèle, elle lui montrait le banquier.

— Calinez-le un peu, il est hors de lui.

— Voyons, mon bon Forbster.

Et Myrhine implorait et se faisait câline. Alors, lui, durement :

— C'est Linda qui vous envoie ?

— Non, mais je viens vous chercher ; votre absence va être remarquée.

— Et l'attitude de Linda ne l'est pas remarquée ?

— Mais vous êtes fait à ses façons depuis le temps ; ça ne tient pas debout, votre bouderie. Linda est une instinctive, une impulsive comme moi, elle suit ses impressions.

— Trop.

— Mais vous soulignez, vous, avec votre jalousie. Vous n'auriez pas fait attention à son attitude, ce soir, que le monsieur était flambé demain à midi. Vous enfoncez le clou.

— Et vous êtes le marteau, vous, ma petite Myrhine. Vous croyez, vous aussi, que votre sortie n'a pas été remarquée ? Bonne petite rosse, va !

— Que voulez-vous, c'est dans la famille.

La jeune femme s'était levée avec le joli geste d'insouciance habituel à Linda.

— Mais les voici.

La portière venait de s'ouvrir, deux valets de pied en avaient relevé l'étoffe, on passait en tumulte de la salle à manger dans le hall. Linda, cette fois, avait pris le bras de son auteur, mais elle parlait, un peu penchée en arrière, à Nérac, incliné sur ses pas, soumis et souriant.

— Admirable ! N'est-ce pas, Messieurs, admirable ! déclamait la tragédienne. Il y a un mouvement dans ces vers ! Un peu de métier et ça y serait.

Et s'adressant à Morfels :

— C'est du vrai théâtre, n'est-ce pas, cher ?

Mais elle apercevait lady Store, elle lâchait Morfels et se précipitait.

— Ah, milady, comme c'est aimable à vous ! M. Nérac est un tel enchanteur, que je vous avais presque oubliée.

— Ma chère Linda, ma grande, ma seule Linda.

C'était une effusion. La tragédienne s'était assise aux pieds de l'Anglaise et, un coude aux genoux de lady Store, la regardait éperdument dans les yeux ; elle lui avait pris et lui caressait une main. L'attitude, l'expression du visage offert de profil, le groupement même des deux femmes, tout était à peindre. On y reconnaissait la science indéniable de Linda, la tragédienne causait toujours bas avec l'Anglaise. Un maître d'hôtel, venu prendre les ordres, risquait de déranger le groupe. « Oui, le café ici, servez », faisait l'actrice sans détourner la tête, et reprenant sa pose attentive et passionnée : « Comment ! lord Haston voulait venir ? »

Howey, en arrêt devant le tableau, avait pris Forbster à part pour le lui faire admirer.

— Oui, nous sommes toujours au théâtre, répondait le banquier.

Dans le hall, les conservations couraient autour des tasses de café. « Il n'y en a que pour lui. — Ah, il a mis dans le mille ! — C'est le béguin sérieux. — Forbster marque dix au-dessous de zéro. — Il y a de quoi. Céline

essaie de le consoler. — Elle perd son temps. — Oui, deux morceaux de sucre, bonne âme, faisait Germance à Myrhine qui lui tendait le sucrier. Et cette petite morphine ! ça va bien. Vous avez des yeux admirables, ce soir. — Je les avais déjà ce matin, on le disait même dans le journal d'hier. Regardez ma sœur, l'a-t-elle la science des attitudes ! Ah, c'est posé, mais travaillé ! » et elle s'esquivait sur un éclat de rire.

Linda, à demi relevée sur un genou, présentait Nérac à lady Store : « Mario Nérac, milady, un poète du plus grand avenir, un de mes amis. »

— Morfels en fait une tête ! faisait remarquer Germance à Géry.

— Et l'Azuado donc ! il a une pièce reçue chez Borave.

— Au train dont vont les choses, c'est le gigolo qui sera joué avant deux mois.

Géry s'était rapproché de Morfels.

— Vous songez à votre centième, heureux homme !

Dans un coin, Azuado, blême et bouffi comme un mal blanc, mais le regard noir, presque devenu beau de fureur concentrée et de sourde haine, chapitrait Mlle Herlofsen. « Si nous ne jouons pas serré, nous sommes dans le lac. Tu vas me faire le plaisir d'aguicher le Nérac et que ça ronfle. » Résignée et passive, la grosse Allemande levait deux yeux de victime sur son bourreau.

Une certaine lassitude commençait à friser les paupières, des visages se tiraient, les tailles se tassaient, les démarches se faisaient plus molles. Un valet de pied venait de mettre des bûches au feu.

— Ça doit pinçer dehors, faisait Henri Maurel à Howey.

Céline Reschal et Blanche Oudry s'avançaient ensemble vers la Monti.

— Nous allons te quitter, Linda, tu ne dois plus te sentir les jambes.

— C'est vrai, il doit être une heure invraisemblable et je joue en matinée. Quelle heure ?

Des hommes consultaient leurs montres.

— Trois heures et demie, quatre heures moins le quart.

Ce fut un cri général.

— Mais c'est fou, allez-vous en tous, je vous chasse, je joue demain, demain, c'est-à-dire aujourd'hui, je joue en matinée et le soir. Joseph ! les manteaux, vous les mettrez ici, il fait un froid de canard dans le vestibule; le calorifère ne chauffe jamais à partir de trois heures.

Les départs s'organisaient, on s'insinuait dans la soie ouatée des sorties de bal, on boutonnait les pardessus, les adieux se prolongeaient autour de Linda, pathétiques et attendris. C'étaient des baisers, c'étaient des caresses, des hyperboles et des flatteries, tout un cabotinage de dévouements et d'adorations éperdues, dont les gens de théâtre gâtés par le métier arrivent à ne plus sentir eux-mêmes la flagornerie offensante. « Au revoir, chérie, je vais rêver de toi; soigne-toi bien, ma colombe; adieu, mon amour. » Les femmes surtout s'y montraient impayables. Les hommes, plus froids, se regardaient en clignant de l'œil. « Oui, demain à cinq heures, disait Linda à de Géry; venez pour le quatre, je ne m'éveillerai qu'au quatre; jusque-là, je dormirai debout... Non, ne venez pas demain soir, milady, je serai morte, je vous ferai garder une avant-scène pour lundi, celle de gauche, parfaitement. Richet ! notez-le. » Et avec des sourires et des baisers du bout des doigts à tous : « Au revoir, Germance; à demain, Céline; au revoir, Maurel; au revoir, de Géry. Oui, je vais bien me soigner, et puis demain j'ai mon massage à onze heures. »

Fobster avait pris à part la tragédienne, il lui parlait bas, très animé, l'attitude un peu menaçante, avec une supplication dans les yeux.

— Non, mon cher, pas ce soir, objectait Linda, je tombe de sommeil.

Le banquier insistait.

— Non, je vous ai dit non, je joue deux fois demain.

Alors l'homme, d'une voix sourde :

— Soit, mais je vous préviens que je resterai jusqu'à demain matin six heures, oui, là, dehors, à votre porte. J'ai mon auto chauffée, je saurai qui vous gardez cette nuit.

— C'est fou, mais cela vous ressemble. A votre aise, mon cher.

Le banquier baisait la main excédée qu'on lui tendait et se retirait. Mario Nérac venait de s'emparer de l'autre; il la portait à ses lèvres, et l'y retenait longtemps. Linda se penchait sur lui.

Alors, d'une voix brève :

— Vous, allez-vous-en, partez ostensiblement devant tous, mais allez attendre au coin de la rue de la Néva, de l'autre côté du boulevard. A tout à l'heure, chut !

C'était la conclusion d'un accord tacite déjà convenu entre eux depuis la veille. Le jeune homme prenait congé, les autres invités suivaient. Linda poussait un long soupir de délivrance.

— Éteignez dans la salle à manger, vous desservirez demain, et apportez des fleurs ici, beaucoup de fleurs.

Elle s'était campée devant une glace et rassujettissait l'édifice aérien de sa coiffure; Myrhine et Mme Richet, échouées sur des sièges bas, la regardaient et se taisaient. Un malaise pesait dans le hall déserté. Linda tournait vers les deux femmes un regard malicieux.

— Oui, beaucoup de fleurs, disait-elle aux valets de pied qui les apportaient, par brassées, les lilas blancs autour de moi, les azalées aussi, comme sur un autel. Oh ! comme j'ai froid !

Elle avait attiré un fauteuil et s'était blottie devant le feu. La femme de charge se levait.

— Madame ne monte pas se coucher ?

— Non, je l'attends ici.

— Madame n'est pas raisonnable, madame est d'une imprudence !

— Toi, laisse-moi, Richet ; oui, laisse-moi.

Puis, d'une voix de théâtre :

— O bon sens, à la bouche pleine de terre, ta sagesse me glace.

Et soudain prise d'un frisson :

— Comme j'ai froid, comme j'ai froid !

Myrhine s'était agenouillée devant sa sœur, l'avait déchaussée lentement et lui avait pris les pieds dans ses mains.

— Veux-tu que je te les réchauffe, Linda ?

— Oui, sœurette.

Myrhine avait ôté délicatement les bas, les pieds de la tragédienne apparaissaient maintenant d'une transparence de nacre dans leur chair pâle veinée de bleu, aux ongles brillantés et ras. Myrhine les pétrissait entre ses doigts.

— Tu as des yeux d'orage, cette nuit, Linda.

— Mes yeux de grande tempête. Cette nuit, tu veux dire ce matin.

Une horloge normande dissimulée dans l'ombre sonnait quatre heures.

— Et elle retarde, sursautait la tragédienne. Richet, vas donc voir, par la fenêtre de la salle à manger, si l'auto de Forbster est toujours là.

La femme de charge entrait dans la salle obscure. Du silence et de la nuit, un souffle de mystère semblait monter de l'immense pièce vide, une angoisse aussi.

— Oui, Madame, répondait la voix de Richet, devenue un peu étrange, l'auto est toujours là.

— Ah, quel crampon ! il se méfie.

— Dame, tu es si imprudente, câlinait Myrhine.

— Est-ce qu'on est prudente, quand on aime ?

— Et tu l'aimes ?

— Si je l'aime ! (la tragédienne s'était emparée de la main de sa sœur et se l'appliquait sur sa poitrine), sens comme le cœur me bat.

— Madame, l'auto vient de partir.

— Ah, sœurette !

Linda s'était dressée, elle attirait violemment Myrhine contre elle et l'embrassait avec une sorte de fureur.

— Myrhine, je t'en prie, balbutiait-elle, je t'en prie, prends mon manteau, une fourrure, couvre-toi et traverse le boulevard; cours au coin de la rue de la Néva, au coin même; tu le trouveras là. Va et ramène-le moi.

— Oui, oui, ma Linda.

— Vas vite, sœurette, et surtout ne prends pas froid.

La jolie fille s'esquivait. La Monti était retombée sur son fauteuil, exténuée. Une pâleur quasi sublime idéalisait encore son visage; une fièvre allumait ses yeux agrandis. Elle avait saisi les deux mains de la femme de charge.

— Ah! Richet, Richet, je brûle et je suis glacée.

— Du calme, Madame, du calme!

— Du calme! ne vois-tu pas que je suis folle! Il va venir, il vient, je l'entends marcher dans mon cœur.

*
* *

Maintenant, toutes les nuits que la tragédienne pouvait soustraire à son banquier, elle les donnait à Mario. Il ne paraissait presque plus au théâtre; sa présence y avait déjà fait assez jaser. Les deux amants étaient astreints à toutes sortes de précautions; ils étaient enveloppés de soupçons, et comme la disparition complète de Mario n'eût fait que les confirmer, il avait été convenu entre eux deux qu'il irait la saluer une ou deux fois par quinzaine dans sa loge. Il y viendrait non pas en soupirant, mais en auteur appelé à être joué d'ici peu. Toute cette hypocrisie voulue était un piment de plus dans leur liaison. La Monti prenait un plaisir extrême, amusée comme une petite fille de toutes ces ruses et de tout ce mystère. Elle, dont la nature violente et fantasque avait jusqu'ici répudié tous stratagèmes, se plaisait maintenant à ces cuisines de mensonges et de trahisons; elle, la femme des caprices affichés et des

toquades cornées et clamées aux quatre coins de la ville, il lui plaisait de cacher et d'enfouir comme un trésor le secret de son amour; cela lui était une volupté nouvelle de tromper Forbster et l'opinion.

Mario ne venait donc pas la chercher au théâtre. Trois ou quatre fois par semaine, il montait avenue Friedland. Un petit bleu l'avertissait sur les six heures. Linda pouvait-elle disposer de sa nuit, il y montait vers une heure et arrivait généralement avant elle, la tragédienne étant presque toujours retenue par l'énorme distance et ses derniers changements.

Le personnel prévenu le recevait dans le hall. Il s'y installait, portant ostensiblement son manuscrit du *Carpaccio*, car pour toute la maison, à l'exception de Mme Richet et de Myrhine, il était l'auteur qui venait lire sa pièce à la Monti avec ses journées encombrées de démarches et de visites, et contrainte par l'effarant surmenage de sa vie à emprunter ses heures de lecture à celles de son sommeil.

Mario s'installait donc là, dans la solitude du hall, et l'attendait parmi la songerie nocturne des vieilles tapisseries. Mais un roulement de voiture lui annonçait bientôt l'arrivée de Linda; elle rentrait en coup de vent, la mine espiègle et l'allure fantasque, mais gardant, malgré tout, dans la somptuosité de ses lourds manteaux de soie, une attitude et un air de théâtre.

— Bonsoir, vous, vous avez votre manuscrit ? faisait-elle soucieuse de la livrée. Nous montons, hein ! c'est lugubre ici; vous me lirez cela dans mon cabinet de toilette, c'est plus intime. Vous soupez avec moi, n'est-ce pas ?

Et l'on s'engageait dans le grand escalier.

Ce que la Monti appelait son cabinet de toilette était plutôt un petit salon attenant à sa chambre à coucher. Les tentures claires en étaient incendiées d'électricité, car la tragédienne adorait la lumière. Le Provençal y trouvait un en-cas servi sur une petite table et trois couverts; car, dans les premiers temps surtout,

Linda retenait toujours Myrhine ou Richet à souper.

Le programme de la nuit était toujours le même. A peine arrivée là-haut, la tragédienne s'éclipsait. Son bain la réclamait. Elle en prenait un chaque soir après le théâtre; il chauffait là dans une salle voisine, elle n'aurait pu s'en passer. Mario prenait donc son parti d'attendre encore, l'oreille tendue malgré lui au clapotement d'eau venu de la pièce voisine. Il demeurait là, obsédé de la tragédienne et de la vision de sa nudité; une montée de désirs lui allumait les yeux et les pommettes. D'ailleurs, Linda ne se faisait pas longtemps désirer; elle rentrait presque aussitôt, rieuse et souple, comme rajeunie et sentant la fraîcheur de l'eau. « J'ai laissé vingt ans dans ma baignoire, » disait-elle par espièglerie. Ses bras nus, dans les larges manches d'un peignoir en soie molle, embaumaient l'odeur de verveine. Linda les faisait respirer à Mario.

— A table, à table.

Le souper était toujours délicat et léger. Des huîtres, un plat d'œufs, quelque volaille froide, du gibier dans la saison et des fruits.

Les deux amants soupaient sagement, tranquillement; avec des regards sournois et des sourires complices, Myrhine ou Mme Richet présidant. Linda disait mille folies sur les uns et les autres; c'étaient des histoires de clubs ou des potins de coulisses, un tas de choses étrangères à leur amour, mais Nérac sentait son pied nu posé sur le sien, et la main de l'actrice pétrissait nerveusement la sienne dans les plis de la nappe. Cette demi-contrainte enchantait Linda, en exaspérait son désir, et puis sa perversité native y trouvait son compte. Ce demi-mensonge, imposé à leur ardeur, flattait en elle un goût très compliqué de hardiesse et d'hypocrisie. La Monti croyait y tromper deux fois Forbster. Le jeune homme se prêtait à ce jeu.

On arrosait ces soupers de vin du Rhin ou de champagne, un champagne mousseux et léger qu'on ne

buvait que chez Linda. Au dessert, l'actrice expédiait sa sœur ou la femme de charge. « Maintenant, laissez-nous, M. Nérac va me lire sa pièce. » Myrhine se retirait sur une révérence. La jolie fille semblait s'être apprivoisée. La femme de charge trottinait en picorant quelques grains de raisin.

La tragédienne se levait, s'assurait bien de leur départ, mettait les verroux aux portes et venait s'abattre éperdument sur la poitrine de Mario.

— Embrasse-moi.

Un long baiser les tenait agrafés l'un à l'autre; elle ne pouvait se rassasier de la bouche de son amant.

— Comme je t'aime, comme je t'aime !

Et elle le regardait de bas en haut, détaillant ses yeux, son front, le mouvement de sa moustache, se caressant la joue à sa barbe et attardant dans sa lourde mèche d'or brun le frôlement de ses doigts.

— Oui, comme je t'aime! Je n'ai jamais aimé personne comme toi; bien sûr que tu m'as fait boire un philtre, un breuvage de ta vallée du Rhône. Il y a encore des sorciers dans ton pays de là-bas, Mistral me l'a dit. Figure-toi, je l'ai connu, moi, Mistral; il est venu chez moi, ce soir, et Aselaudin, dans ma loge, Aselaudin, un imbécile, tu ne le connais pas, qui prétendait que tu ressemblais à Mistral! Comme si tu ressemblais à quelqu'un, toi, toi, mon Mario, toi; et puis tu as une si jolie oreille, et lascive!

Elle avalait goulûment l'oreille en effet très petite du Provençal et en mordillait le lobe en riant.

— Quelle enfant tu fais, souriait le jeune homme, et il voulait se dégager.

Mais elle, alors, se serrait encore plus étroitement sur lui. On eût dit qu'elle aurait voulu entrer dans sa chair, et c'étaient des reprises de baisers, d'étreintes et de caresses si passionnément éperdues que le jeune homme, hors d haleine, finissait par chanceler, et la Monti était obligée de le soutenir. Elle consentait enfin à lâcher sa bouche.

— Je te fatigue, hein ! raconte-moi ce que tu as fait aujourd'hui.

Ils s'asseyaient sur un divan, la tragédienne blottie toute petite contre lui. Elle exigeait heure par heure l'emploi de sa journée. Qu'avait-il vu ? où avait-il été ? ses rencontres, ses visites, ses voisins même de table de restaurant : la Monti voulait tout savoir. Prononçait-il un nom de femme, c'était l'occasion de mille et une réticences. Cette jalousie amusait Mario. Il devait être très tard, car dehors on n'entendait plus rouler aucune voiture. Ce silence rappelait l'actrice à la réalité.

— Tu l'as là, ton manuscrit, Mario ? Alors, cette lecture, c'est pour ce soir ?

Mais dans le ton boudeur et dans les yeux suppliants de Linda, Nérac lisait un tout autre désir.

— Non, vous tombez de sommeil, disait-il en riant, il faut aller dormir.

Et le *Carpaccio* demeurait sur la table. On ne lisait pas, ce soir-là.

XV

« Lisez-lui, lisez-lui quand même », avait insisté Mme de Jussy, le jour où, désemparé en même temps que ravi, Mario Nérac était venu lui confier ses hésitations et son angoisse devant la faiblesse à lui apparue de son œuvre.

C'était le jour même de la première de *Jeanne de Naples*. Le Provençal était sorti la veille à la fois transporté et navré de la répétition générale : les cinq actes de Morfels lui avaient révélé jusqu'à l'évidence les défauts de son *Carpaccio*... C'était le naufrage au port. Mario était certain maintenant de l'amour de Linda, il la sentait dans sa main, souple et frémissante, elle le jouerait quand il voudrait, elle était femme à l'imposer à Borave ou à un autre, et c'était justement à la veille de devenir l'amant et l'auteur de la Monti, qu'il découvrait l'insuffisance de son drame.

Mme de Jussy l'avait écouté en silence. Il y avait plus qu'une flatterie à son amour-propre de femme dans cette visite du jeune homme et ces confidences. Puisqu'il venait lui demander conseil, il la reconnaissait, il l'avouait donc pour sa protectrice, et la belle Laure était touchée dans la secrète tendresse qu'elle avait vouée à Mario. Si Nérac était aujourd'hui, ou presque,

l'amant de la tragédienne, n'était-ce pas elle qui l'avait médité et voulu ? La fortune rapide, la faveur de Nérac auprès de la Monti étaient son œuvre. Avec son flair de femme et de comédienne, elle avait deviné que l'Avignonnais plairait à Linda et avait deviné juste ; et maintenant, en outre de l'attrait réel qu'elle éprouvait pour les yeux sarrasins et la voix prenante du poète, elle l'aimait de lui avoir donné raison. Un sentiment complexe, fait de maternité protectrice, de sensualité très douce et d'orgueil attendri, l'attachait maintenant au jeune homme ; il y avait entre eux une atmosphère de complot réussi et cette complicité, Mario venait de l'affirmer par sa démarche.

Accoudée dans l'attitude qui lui était familière, la jeune femme avait laissé l'Avignonnais lui raconter ses déboires. Non, il ne pouvait plus lire le *Carpaccio* à la Monti ; sa pièce ne tenait pas debout, et avec une espèce de colère indignée, il lui en démontrait lui-même tous les trucs et toutes les ficelles ; les réminiscences d'Angelo, tyran de Padoue, y crevaient les yeux, deux empoisonnements successifs y trahisaient l'absence des moyens de l'auteur, et puis c'était la même époque presque de *Jeanne de Naples*, avec des analogies si frappantes au quatrième acte que le public crierait au plagiat ; c'était un pur hasard, il est vrai, puisque le *Carpaccio* était écrit bien avant la première de Morfels ; mais le moyen d'en convaincre la malignité publique éveillée par une Presse hostile !... Nérac était désespéré, Mme de Jussy fixait sur le poète la douceur de ses yeux gris ; elle était absolument de son avis. Dès le premier soir, elle avait senti et démêlé les défauts de la pièce. Mme de Jussy avait été au théâtre et apportait dans son jugement un sens très sûr en même temps qu'averti d'ancienne comédienne, elle avait tout de suite vu où les cinq actes flanchaient, et si le soir de cette première lecture elle avait gardé si longtemps le silence, au milieu de l'admiration surprise de M. de Puy-

mégard et l'effervescence d'éloges de Lucie Hermelin, c'est qu'elle songeait en elle-même au moyen possible de consolider la charpente mal établie de l'œuvre.

— Vous voyez bien que je ne peux pas lire cela à Linda, s'écriait le jeune homme, puisque c'était votre avis, chère madame. Pourquoi ne pas m'avoir averti ?

— Je vous aurais découragé, souriait Mme de Jussy.

— Le suis-je moins maintenant ? C'est-à-dire que c'est affolant, je suis dans la place et je ne puis pas la garder.

— Vous êtes un enfant, l'important était de connaître Linda, vous n'étiez venu à Paris que pour elle. Vous êtes, à l'heure présente, son ami, les uns prétendent même son amant, que voulez-vous de plus ?

— Mais je ne suis pas venu ici pour être l'amant de la Monti, mais pour être joué par elle.

La jeune femme mettait un doigt sur ses lèvres.

— Voilà ce qu'il ne faudra jamais dire à personne, Linda ne vous le pardonnerait pas.

Et avec une ironie très douce dans l'agate de ses prunelles :

— Linda vous jouera quand même, rassurez-vous, et vous allez lui lire le *Carpaccio*. Laissez donc, il y a des vers admirables, des trouvailles de poète, et puis vous avez une voix, monsieur Nérac, qui peut beaucoup sur l'organisme des femmes et particulièrement sur celui de Linda. Vous êtes très joli garçon, mais votre voix est un bien autre instrument de séduction auprès de nous. Vous m'entendez (et Mme de Jussy appuyait sur les mots), vous lirez le *Carpaccio* à Linda.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, l'important est qu'elle vous écoute. Votre drame est une œuvre de jeunesse, mais un poète s'y affirme et Linda le découvrira. Mettez que *Carpaccio* ne lui plaise qu'à moitié, elle est femme à vous commander une pièce, à vous l'inspirer au besoin. Prendre Linda comme collaboratrice, écrire sous

son inspiration, elle a quelque science du théâtre, elle; la mettre de moitié dans la mise en train et le succès de l'œuvre, voilà qui serait habile et vous lierait à jamais à l'avenir de Linda. Vous avez bien quelque drame ébauché dans vos cartons. Votre grenier d'Avignon doit être plein de paperasses, cherchez bien, vous trouverez, et méditez bien ceci : il faut écrire un drame en collaboration avec Linda; elle vous en aimera davantage. Les bienfaits n'attachent que les bienfaiteurs; ils ne créent chez les autres que l'ingratitude.

— Madame...

Le timbre d'entrée annonçait une visite.

— C'est M. de Puymégard, faisait la jeune femme en se levant, il vient me rendre compte de sa journée, il est en chasse dans la banlieue pour m'y trouver une villa.

— Une villa pour y passer l'été ?

— Non, pour m'y installer définitivement; j'ai assez de Paris.

— Comment, et ce joli hôtel et cette installation ?

Mme de Jussy avait un geste vague :

— On m'offre de tout ceci un prix inespéré, une occasion. J'ai la nostalgie de la campagne, d'un vaste et profond jardin.

— Mais alors, aux portes de Paris ?

— Non, dans la grande banlieue, le plus loin possible.

— Non.

— On est toujours trop près du monde quand on n'a plus vingt-cinq ans.

M. de Puymégard entrait.

*
* *

Et Mario commença la lecture de son drame. Maintenant, les fruits une fois chipotés, la tragédienne expédiait Myrhine et Mme Richet; l'Avignonnais étalait son manuscrit sur la nappe, la Monti allumait une cigarette d'Orient et le poète commençait.

Le premier soir, ç'avait été un transport d'admiration

chez l'actrice. C'était l'acte de la rentrée de Beppo le Florentin avec la jeune dogaresse Annunziata dans les jardins de Murano. Le hasard voulait qu'ils eussent été élevés ensemble à Fiesoles, dans le pays Toscan, et c'était une joie chez cette jeune Foscari, prisonnière dans la geôle somptueuse du palais des Doges, de retrouver un homme de sa race et un ami d'enfance dans cette Venise de sbires et d'exil. Prise par l'ingéniosité des détails et le pittoresque de la situation, prise surtout par la voix persuasive et changeante du lecteur, la Monti s'enthousiasmait, parlait haut des costumes et des jeux de scène. « Ici nous ferons ceci; ici, nous ferons cela », et, visionnaire du décor et des groupements, elle monologuait les entrées et les sorties. Au lieu du banc de pierre où Beppo lisait ses poèmes au Carpaccio et à une pléiade d'amis artistes comme lui, elle voulait une grande fontaine en marbre blanc aux eaux crachées par des gueules de lion. Beppo et ses auditeurs seraient assis au bord de l'auge de marbre en forme de sarcophage, et la dogaresse apparaîtrait au second plan, au-dessus même du groupe, sur une terrasse aux larges degrés débouchant plus loin; elle s'arrêterait au milieu de son cortège, prise à la voix du lecteur. « Il y a un tableau fameux qui représente la scène même, je ne sais plus de qui, mais je le vois; nous trouverons la reproduction chez Goupil ou chez Brown », et elle réglait toute la scène. L'écoutait-elle seulement lire? Nérac arrivait à en douter, tant il sentait que la Monti le buvait physiquement, le regard attaché sur le sien et uniquement suspendue à sa bouche, sensuellement enivrée de sa voix.

« Assez pour ce soir », faisait-elle sans même faire attention à son entrée, à elle, à l'arrivée de Laura surprenant son amant et Annunziata inconsciemment repris l'un pour l'autre d'amour, « venez qu'on baise cette bouche qui parle si bien », et, ce soir-là, on en resta au premier acte.

Il y avait des nuits où, pour écouter, Linda se mettait sur sa chaise longue. Elle voulait alors le poète assis sur des coussins à ses pieds; elle s'allongeait dans une attitude de sphinx parmi des carreaux de velours de Scutari et attardait ses doigts dans les cheveux de Mario : c'est ainsi qu'il lut les deux autres actes. Il en connaissait toute la faiblesse; c'était la ferblanterie démodée du romantisme dans toute la banalité de ses accessoires trop vus et désuets : la démarche de la courtisane auprès du mari soupçonneux pour lui dénoncer l'intrigue naissante de sa femme et du Florentin. Introduite auprès du doge, Laura sentait toute l'infamie de sa conduite, la passion l'avait aveuglée, elle devinait qu'elle perdait son amant en le dénonçant, et, balbutiante, elle inventait comme prétexte de sa visite je ne sais quelle conjuration vague qui menaçait la République sans pouvoir nommer un conjuré. Tito Asdrumani congédiait la Laura, mais il n'était pas dupe de sa feinte : un sbire, présent à la rencontre de la dogaresse et de Beppo dans les jardins de Murano, l'avait déjà averti. La présence d'Annunziata lui pesait ; elle avait trop vécu. D'ailleurs, il n'avait jamais aimé cette frêle et blonde Florentine. La mort de la dogaresse était décidée ; des ordres assez obscurs étaient donnés au sbire Orso. Les scènes suivantes montraient Annunziata donnant séance dans son palais au Carpaccio lui-même pour un portrait. Le doge assistait aux premières minutes de la pose, il daignait même accueillir le poète Beppo amené là par le peintre de Venise. Toute une cour de jeunes seigneurs et de belles Vénitiennes paonnaient et paradaient autour de la toile du peintre, espèce de cour d'amour où les vers récités alternaient avec des grattements de mandoline et des propos de galanterie éphémère. Là-dessus, un page apportait à la dogaresse une énorme gerbe de roses, des roses de Murano; c'est une femme qui venait de les remettre pour la dogaresse. Tous s'extasiaient sur la beauté des fleurs, le Carpaccio

voulait qu'Annunziata en gardât à la main quatre ou cinq et les respirât, cela idéalisait le portrait ; il semait le reste sur les marches de l'estrade, et, naturellement, les fleurs étaient empoisonnées et c'était le malaise subit et l'agonie de la jeune dogaresse au milieu de la consternation de tous. Le crime était évident ; et, dans un tolle de chuchotements sinistres, le Carpaccio, devinant une fourberie atroce, suppliait Beppo éperdu de gagner en toute hâte le couvent de Saint-François-du-Désert. « Tu vas être soupçonné, lui disait-il ; il y a là-dessous une machination infâme. Gagne immédiatement un lieu saint. »

Linda avait écouté assez distraite ; des caresses et des baisers avaient encore interrompu la lecture. Comme une insatiable faim la possédait de l'étreinte et de la chair de Mario ! Le troisième acte dans le couvent de Saint-François-du-Désert où Laura, affolée, vient relancer son amant, déjà accusé par la rumeur publique d'avoir perpétré l'empoisonnement d'Annunziata et se voit convaincue de sacrilège pour avoir forcé l'entrée d'un cloître d'hommes, avait semblé l'intéresser davantage ; la tragédienne y voyait un beau décor, et, pour elle, de beaux gestes suppliants, de sûrs effets de terreur.

— C'est un peu Manon à Saint-Sulpice, avait-elle dit entre ses dents ; mais nous y remédierons. Mais où avez-vous déniché tout cela, Avignonnais de mon cœur (et elle lui pinçait l'oreille) ; vous n'êtes jamais allé à Venise. C'est le Mistral qui vous chante toutes ces histoires dans la plaine d'Arles et les marais de Valmajour ?

Et prise d'une curiosité, elle exigea, cette nuit-là, que Mario lui contât toute son enfance ; et la lecture n'avançait pas. Le quatrième acte avait une analogie navrante avec le troisième de *Jeanne de Naples*. L'Avignonnais le lut très mal.

— C'est le moins bon, déclara la tragédienne, mais nous le sauverons par la mise en scène. Seulement, pas

de place Saint-Marc, c'est trop usé. Vous allez me mettre ce second tableau sur le Grand Canal, devant la Salute; c'est là que votre Carpaccio m'aura conduite pour me soustraire aux sbires de cet affreux Tito. Nous peuplerons la scène de gondoles, tout le peuple sera là sur l'eau pour acclamer mon innocence quand j'apparaîtrai sur le portail de l'église. Vous me voyez surgissant au haut des marches du grand escalier de l'église dans le costume de sainte Ursule elle-même, une gerbe de lis à la main. Je vous dis que ce sera admirable. Vous ne tenez pas à Saint-Marc, n'est-ce pas ?

Le drame finissait par une espèce d'apothéose de Venise personnifiée par Laura. La courtisane mourant au milieu d'une fête donnée dans un palais de la Judecca, une galère s'éloignait à l'horizon, emmenant Beppo en Terre Sainte. Toute la jeunesse vénitienne, seigneurs et artistes, célébrait ce soir-là, dans un festin, le triomphe de Laura et du Carpaccio. La courtisane présidait la table, assise sous un dais, en face de la mer. Les trois baies de la loggia s'ouvraient sur l'Adriatique. La pourpre du couchant saignait à l'horizon, les vins circulaient portés par des pages dans des buires de Venise et des hanaps d'argent, et dans ce faste et cette gloire crépusculaires, Laura se dressait dans sa stalle et, levant sa coupe en l'honneur de Venise immortelle comme l'amour, elle buvait le poison.

Elle retombait droite comme une sainte embaumée, le dos appuyé au brocart du dais.

L'acte était purement décoratif, mais ne manquait pas de grandeur. La tragédienne l'avait écouté avec l'anxiété attentive d'une artiste chercheuse de ses effets.

— Et ce sera très beau, tu verras ! faisait-elle tout à coup familière; il y a des trous, mais nous y aviserons. Tu as confiance en moi. Maintenant, il te faut mettre à l'œuvre. *Jeanne de Naples* tiendra encore l'affiche pendant au moins deux mois, même trois; il faudrait que tu puisses lire cela à Borave dans trente jours. Il faudra

au moins un mois et demi de répétitions; tu vois ce qu'il a fallu pour *Jeanne de Naples !*

— Et *Penthésilée*, hasardait Mario.

— *Penthésilée !* est-ce qu'Azuado est mon amant ? Si je ne peux pas faire maintenant quelque chose pour celui que j'aime...

— Mais Borave a signé, il y aura un dédit.

— Un dédit ! Est-ce que Forbster n'est pas là ?

Mais la Monti regrettait aussitôt sa boutade. Le jeune homme était devenu très rouge, il s'était levé des coussins où il s'alanguissait, couché aux pieds de Linda.

— Non, lui disait-il froidement, vous ne jouerez pas *Carpaccio* par la raison que je ne le lirai pas.

— Et cela à cause de Forbster ? Non, vraiment, tu es trop bête ! Admets que je n'ai rien dit.

— A vrai dire, Forbster me gêne un peu, mais ce n'est pas à cause de lui. Je ne lirai pas *Carpaccio*, parce que la pièce ne tient pas debout.

— Comment, elle ne tient pas debout ?

La jeune femme avait bondi de sa chaise longue; elle prenait son amant aux épaules et le fouillait intensément du regard.

— Alors, pourquoi me l'as-tu lue ?

— Quand je te l'ai lue, je ne savais pas; mais à la lecture toutes les tares de ma pièce me sont apparues.

— Toutes les tares ! il y en a donc tant que cela !

— Écoute, ma petite Linda.

Mario avait pris les mains de la tragédienne et l'avait fait asseoir sur la chaise longue; lui-même prenait place à ses côtés.

— Écoute. Quand je suis débarqué de ma Provence, il y a deux mois, encore étourdi de grand air et suffocant dans l'atmosphère épaisse de cette ville, je n'avais qu'un rêve, un rêve qui m'hynoptisait et m'aveuglait à la fois : t'approcher, te connaître, car je t'aimais depuis si longtemps, je te l'ai déjà dit, et puis une idée fixe

m'obsédait, me visionnait, je t'associais à mon œuvre, à ma gloire, je voulais être joué, créé par toi.

— Comme je t'aime! interrompait Linda en appuyant sa joue à celle du jeune homme.

— Écoute. Je croyais alors à mon talent et à ma pièce comme à toi.

— Mais ton talent, tu y crois encore, tu débordes de talent, tu en es écumant.

Oui, à mon talent j'y crois, mais à ma pièce, beaucoup moins.

— Tu es fou.

— C'est que j'ai beaucoup lu depuis. Je vais te faire la critique de ma pièce : il y a trois bons actes. Le premier dans le jardin de Murano, charmant; le troisième, dans le cloître de Saint-Jean-du Désert, bien que tu aies prononcé le nom de Manon...

— Moi !

— Oui, Manon à Saint-Sulpice relançant Desgrieux, mais cela peut s'arranger; la scène est dramatique et tu y serais superbe.

— Oh, ça !

— Le dernier acte tient aussi, ce n'est qu'une apothéose, mais elle est bien vénitienne, et pourtant, si l'on voulait me chercher pouille, l'empoisonnement de Laura pendant que la galère emporte Beppo, cela rappelle un peu le final de *l'Africaine*, Zuleica sous le mancenillier pendant que s'effacent à l'horizon les voiles de Vasco de Gama.

La Monti avait haussé les épaules.

— Comme s'il y avait quelque chose de neuf au théâtre; mais une situation en rappelle toujours une autre ? Tu es complètement loufoque, parole ! Avoue que tu as peur que je te joue mal ton drame, c'est Mme de Jussy qui t'a dégoûté de me donner le rôle.

Et elle avait un regard de femme avertie.

— Grande bête ! faisait-il tout à coup familier, mais

puisque c'est elle qui a tout fait pour que j'arrive jusqu'à toi.

— Oui, mais maintenant que nous sommes bien, ça l'amuserait peut-être de nous brouiller; les femmes sont si rosses.

— Tu ne connais pas Mme de Jussy, interrompait le jeune homme, ce n'est ni une Myrhine ni... une Linda.

La Monti se mordait les lèvres.

— Je commence à te connaître, insistait Mario.

La tragédienne passait son bras nu autour du cou de son amant.

— Enfin, tu as trois actes de bons, qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Et le deuxième et le quatrième, tu crois qu'ils existent !

Et froidement le Provençal faisait le procès de sa pièce; le second acte était un pâle pastiche du théâtre d'Hugo. Son doge Asdrumani était cousin germain d'Angelo, tyran de Padoue, sa dogaresse Annunziata était un personnage connu, son poète Beppo était un succédané d'une autre figure de théâtre et quant à la Laura de cet acte, c'était tout simplement la Thisbé; d'ailleurs, la Thisbé ne s'empoisonnait-elle pas à la fin de la pièce comme Laura ? Il ne voulait pas insister sur la fâcheuse analogie que son quatrième offrait avec le troisième de Morfels. Cette séance du Conseil des Dix, c'était celle du sacré collège dans le palais des Papes, et le triomphe de Laura acclamée par tout le peuple de Venise sous le porche de Saint-Marc, c'était l'ovation de toute la Provence à la reine de Naples sortant indemne de l'accusation portée. C'était un pur hasard, ça il le savait, mais qui le croirait ? Pour tout le monde, il se serait inspiré du drame de Morfels, il ne voulait pas lui succéder sur l'affiche du théâtre, la pièce était indigne de lui et le rôle était indigne d'elle. D'ailleurs, *Jeanne de Naples* et le *Carpaccio*, c'était la même

atmosphère de la Renaissance italienne, les mêmes costumes et les mêmes mœurs, à peu de chose près. Borave aurait beau faire des prodigalités de mise en scène; pour le public ce serait la même pièce reprise seulement dans d'autres décors. Parbleu ! il savait bien qu'elle s'y montrerait sublime, mais elle ne sauverait par l'œuvre et lui y compromettrait son nom.

La Monti était devenue attentive, elle se levait brusquement.

— Et c'est que tu as raison, prononçait-elle d'une voix lente, tu as parfaitement raison; passer après la machine de Morfels serait une bêtise, pis, une imprudence; plus tard je ne dis pas, dans un an ou deux, mais à la minute, ce serait le four noir.

Il y eut un silence. Linda avait pris entre ses mains la tête de son amant, elle plongeait ses yeux clairs jusqu'au fond des prunelles.

— Sais-tu que tu es admirable, tu ferais un merveilleux critique; tu as décortiqué ta pièce comme ne l'aurait pas fait ton pire ennemi. Où as-tu appris cela, tu as donc tous les talents. Alors, c'est dit, tu me retires le *Carpaccio*, c'est-à-dire que tu me le retires et me le rendras plus tard. Pour l'instant, n'en parlons plus.

Et avec un sourire complice :

— Tu as une autre pièce à me proposer ?

— Non.

— Comment, je veux te jouer, tu me retires le *Carpaccio* et tu n'as rien pour me donner en place !

— Rien.

— Non, ça n'est pas sérieux, tu as bien quelque chose dans tes cartons, une œuvre de jeunesse, là-bas, dans tes greniers d'Avignon.

Mme de Jussy avait eu la même phrase. Nérac tressaillait. Linda surprenait sur ses lèvres un mystérieux sourire.

— Tu mens. Tu as quelque chose, tu as une idée de derrière la tête; tu l'as, ta pièce qui te plaît mieux que celle-ci.

— Ma petite Linda, je t'assure, j'ai bien un acte qui au besoin pourrait se rattacher à deux autres en train, mais ce ne sont là que des fragments.

— Des fragments ! je savais bien que tu l'avais ta pièce, fripouille.

Et elle l'embrassait goulûment. Le jeune homme se dégageait.

— Mais tu es folle, je t'assure, il me faudrait au moins six mois pour mettre tout cela debout. Rien n'est fait. Et puis, tout cela est là-bas, il faudrait que j'écrive à Avignon.

— Taratata, tout cela est à ton hôtel du quai Voltaire, tu as dû faire venir tous tes papiers le lendemain même de la première. Tu es très malin, mon petit Mario, mais je t'en aime davantage. Quel soir vas-tu me lire ta nouvelle œuvre, tu sais que ça presse. Viens, tu m'en raconteras le sujet... en dormant !

Ils passaient dans la chambre à coucher.

*
* *

— Viens, la baignoire est au complet, faisait Pétrarque Azuado, en poussant le coude à Edith Herlofsen assise auprès de lui au troisième rang de l'orchestre, voilà Céline Reschal avec elles, maintenant.

— Comment, Céline ! *Jeanne de Naples* ne finit qu'à minuit.

— Tu sais bien que Céline n'est que du quatre ; elle est libre à onze heures et vient y rejoindre ses petites amies. Ah ! il doit s'en débiter des horreurs dans cette baignoire ! Regarde-moi ces têtes de gueuses, quelles rosseries méditent-elles bien ensemble ?

Le poète avait pris la jumelle des mains de sa compagne.

— Elles sont jolies, les trois pestes !

La baignoire que lorgnait Pétrarque offrait comme en étal le décolletage hardi de Blanche Oudry et les épaules nacrées de la blonde Myrhine. Contre elles

deux, venait de s'insinuer la gorge voilée de guipure d'Irlande de Céline Reschal. Leurs petites têtes impertinentes, aux traits fins et précis, leur donnaient à toutes trois une vague ressemblance. Le même arrangement de cheveux relevés en conque leur dégageait la nuque et les coiffait d'un casque. Le même air de défi les faisait toutes trois cavalières et insolentes. Elles causaient à haute voix, dévisageant les hommes et les femmes du même regard oblique, et avec des gestes frôleurs se penchaient l'une sur l'autre pour se chuchoter à l'oreille des confidences qui les faisaient rire aux éclats. Tout l'orchestre avait ses jumelles braquées sur elles ; et fières du scandale de leur attitude, les trois jeunes femmes effaçaient leurs épaules et cambraient leur gorge en dehors de la baignoire, amusées de la curiosité qu'elles excitaient toutes trois.

— Mais c'est la sœur de la Monti. Tous les vices, vous savez ! — Non, et les deux autres ? — Deux filles ; font quelquefois du théâtre. Myrhine a fait engager Céline Reschal par Linda. — Mais oui, je la reconnais, c'est la suivante du quatrième dans *Jeanne de Naples*... Jolie. — Oui, mais la petite Monti est bien plus fine encore. Quel délicieux profil ! Plus fine encore que sa sœur ! — Chère ? — Sans prise, ne marche que par caprice ; et puis les hommes, vous savez, elle... — Alors, toutes les trois ! — Une escale à Lesbos, mon cher. — Mais les deux autres ? — Oh ! quand vous voudrez, chez la Leprince ou la Leroy. »

C'était à la répétition générale des Bouffes, on y donnait une ineptie quelconque, on en débitait d'autres dans la salle ; c'était pendant le dernier entr'acte.

« Mince que Pétrarque vous zieute ! faisait Blanche Oudry à Myrhine, sa lorgnette ne vous quitte pas. — Il n'a pas encore lâché son Allemande ? » demandait Céline. A quoi, la sœur de Linda : « La choucroute se dégarnit, mais il reste encore quelques lardons. Pauvre Gretchen ! » Myrhine avait pris sa jumelle. « Il nous fait

même des petits signes. Bonjour, mon chéri, bonjour! Veux-tu parier qu'il nous invite à souper! — Lui! il est ladre comme un Juif. — Oui, mais je sais ce qui le travaille, il voudrait savoir ce qui se passe là-bas. — Là-bas, s'exclamait Céline, mais il vient trois fois par semaine au théâtre. — Oui, mais quand on ne répète plus, il ne se passe plus rien au théâtre, tout se machine chez ma sœur. — Alors c'est pour ça qu'on ne voit plus le Nérac dans sa loge, s'exclamait Céline. — Tu l'as dit, mon ange; tu l'as le flair, toi, tu croyais, le monsieur balancé; mais il soupe toutes les nuits à la maison, on ne se quitte pas. — Non. — Chut, voilà que ça commence. Reconnais-tu cette valse d'Offenbach, remarquait Myrhine. Décidément ce musicien est kleptomane, il a pris ses motifs partout; il doit en payer des droits à la petite société des auteurs! »

— Bonsoir, mes enfants, vous soupez avec nous, quelques huîtres?

Azuado venait d'aborder les trois jeunes femmes dans les couloirs, la pièce venait de finir. Myrhine pinçait le coude de Blanche Oudry.

— Quand je te l'avais dit, hein!

— Mais pourquoi pas? faisait Céline.

— Bonsoir, Edith! Va pour quelques huîtres, ricanait Myrhine, mais vous m'octroierez bien un perdreau froid; moi, les huîtres, ça ne me suffit pas.

— Et moi je réclame des écrevisses, déclarait Blanche Oudry.

— Va pour les écrevisses, répondait le poète, je vous emmène.

— Et tu sais, Pétrarque, pas chez Pousset, au Café de Paris. Tu peux bien te fendre pour une fois.

Et bas, dans l'oreille de Blanche:

— Pour ce que ça lui coûte!

Les trois femmes montaient dans le coupé de Céline, le poète et Edith prenaient un fiacre.

. . . .

« Bonnes, les écrevisses ! faisait Azuado en se penchant vers Blanche. — Bonnes, mais pas assez épicées, on ne les mange à point que chez Pousset. — C'est vous qui avez voulu venir ici. — Naturellement, ripostait Myrhine, c'est l'endroit le plus cher. Vous nous avez invitées comme des filles, dans un couloir, à la sortie du spectacle, nous nous conduisons comme des grues. — Charmante nature! Vous me manquiez en vérité, Myrhine on ne vous voit plus au théâtre. — Mais en revanche, on vous y voit, vous. Vous allez surveiller les recettes, elles ne baissent pas encore », et : « Ça vous embête un peu, mon cher auteur, hier encore six mille cinq cent. — Oh ! faisait négligemment Pétrarque, il y en a encore pour un mois. — Mettez-en deux et même trois, on ne répète pas encore votre *Penthésilée*. — Ça m'est égal, j'ai mon traité en poche, je dois entrer en répétition le 3 mars. — Hum, hum, hum, faisait Myrhine en s'étranglant, j'ai avalé mon champagne de travers. »

Le poète enveloppait les trois amies d'un regard méfiant.

— Tu sais que je te réserve là-dedans un rôle épatant, ma petite Céline.

— Oh oui, vous autres auteurs, vous dites toujours ça. Un rôle épatant à côté de Linda. Est-ce qu'elle le supporterait ! Combien de lignes, ta panne ?

Il y eut un silence, l'orchestre des tziganes vacarmait plus fort.

— Et cet Avignonnais qui traînait dans les couloirs le soir de la première, ce monsieur Nérac, qu'est-il devenu ? On ne le voit plus chez Linda. Déjà semé ?

Myrhine avait appuyé son genou sur celui de Blanche.

— Oui, le grain est semé, mais l'épi pousse.

— Tu dis ?

— Il pousse même très bien, l'épi. Ah, vous ne rencontrez plus le monsieur dans la loge de ma sœur, il

y a de bonnes raison pour çà ; il soupe toutes les nuits avec elle, avenue de Friedland, oui, chez nous.

— Et il couche aussi ? demandait Azuado, la voix rauque.

— Je ne sais pas s'il couche, mais je sais qu'ils font une pièce ensemble.

— Une pièce ! (le poète était devenue blême).

— De théâtre, oui. Il lui avait lu un drame, mais ça ne bichait pas; alors Linda, qui s'intéresse à lui, lui donne des conseils et cette pièce, ils la font ensemble. Il vient travailler tous les soirs.

Myrhine suivait d'un œil amusé l'agitation des mains d'Azuado sur la nappe; un tremblement nerveux lui tordait les doigts.

— Et le titre de la pièce ? implorait la voix altérée du poète.

— Ah, vous comprenez qu'ils ne m'invitent pas à leurs petites séances ; le *Carpaccio*, je crois ; ça se passe à Venise.

— Oh, la Renaissance italienne (et Pétrarque soulagé avait un long soupir), un peu coco ! Il arrive d'Avignon, cet auteur-là. Des fruits rafraîchis, Mesdames.

— Oui, mais au wisky, pas au kirsch.

XVI

« Alors Nérac fait une pièce avec Linda, mais c'est invraisemblable! son *Carpaccio* est dans l'eau, mais d'où tiens-tu cela? » Et Lucie Hermelin, allumée d'une curiosité soudaine, en oubliait de porter sa tasse de thé à ses lèvres.

C'était vers les cinq heures, au thé du Ritz ; la jolie demi-mondaine y venait de temps à autre, amenée par la certitude d'y rencontrer un flirt ou quelques amies. Elle était ce jour-là tombée sur Blanche Oudry.

Dans le déballage des menus potins et racontars de la semaine, Blanche lui avait sorti la nouvelle de la collaboration Monti-Nérac; ç'avait d'abord été moins raconté que joué, la rencontre d'Azuado aux Bouffes et les rosseries de Myrhine au Café de Paris. « Oh! je connais Myrhine faisait Lucie, elle est très capable d'avoir tout inventé pour embêter Pétrarque. — Nous le croyions aussi comme toi; et quand, dans le coupé de Céline, nous l'avons félicitée de son invention, elle s'est fâchée. — « Vous croyez que je blague, mais pas du tout? nous a-t-elle affirmé, ils font parfaitement une pièce ensemble. Vous en doutez! allons à la maison, le bien-aimé y soupe ce soir.» Et elle donnait l'adresse de l'avenue Friedland. Nous nous sommes récriées, nous deux : « Céline, le moyen

d'arriver chez Linda à une heure, nous serons bien reçues!» Alors Myrhine nous a traitées de gourdes, tu sais comme elle est mal embouchée. Bien sûr qu'elles ne verraient pas Linda, mais est-ce qu'elle, Myrhine, n'avait pas sa petite fumerie d'opium dans son appartement au troisième, et est-ce qu'elle n'était pas libre de ramener chez elle? Il en était défilé dans sa fumerie des amis et des amies, et à des heures autrement indues que celle-là. Sa fumerie était très bien organisée, elle avait des soieries d'Orient superbes; sa fumerie, rien que les pipes et les godets, coûtait quinze cents francs. C'est un officier de marine qui l'avait rapportée à Linda; sa sœur la lui avait donnée. C'était une occasion ou jamais de voir son installation; c'était un prétexte aussi. Elles étoufferaient leurs pas dans l'escalier et s'arrèteraient au premier et écouteraient à la porte. Ils travaillaient tous deux dans le cabinet de toilette de Linda; la pièce donnait sur le palier; elles verraient qu'elle n'avait pas menti. Une halte de deux minutes, Mario déclamait ses vers d'une voix sonore qui emplissait toute la maison; le silence nocturne de la demeure était peuplé de rimes et d'hémistiches. Parfois Linda lui répondait en alexandrins; il y avait des nuits où leur chambard l'empêchait de dormir. — Cette Myrhine, faisait Lucie Hermelin, et vous y êtes allées? — Nous y sommes allées. Quelle escapade, ma chère! nous pouffions de rire dans l'escalier. Ne faites pas de bruit. Myrhine râlait, tant elle riait elle-même; mais j'avais les jambes coupées; tu aurais dit trois échappées d'un dortoir de couvent. Heureusement que Linda a des tapis épais. Arrivées devant sa porte, nous avons écouté: le Nérac était là, il lisait ou récitait à haute voix. Quelle musique, ma chère, j'avais comme les moelles fondues; il a une voix qui vous remue jusqu'au fond. — Je la connais, faisait Lucie; et Linda ne disait rien? — Je ne l'ai pas entendue; lui seul parlait; il disait des mots barbares et charmants, des noms inconnus, une mélodie étrange. Tiens, j'ai retenu ce vers :

Les genêts étaient d'or, et dans Brocéliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embeaumaient.

« C'est joli, n'est-ce pas, Brocéliande, Viviane, Genèvre, Myrdhim, Arthus; moi, j'étais émerveillée. Myrhine, elle, écoutait dans une stupeur. Mais je ne connais pas ces noms-là, grognait-elle; ce n'est pas le *Carpaccio*; qu'est-ce que ces personnages? ils ont tout changé. Parole! je crois qu'ils se méfient de moi...» Et nous sommes montées chez elle. — Et vous avez fumé l'opium? — Oh, si peu! » Il y eut un silence. « Et vous êtes rentrées tard chez vous? — Le lendemain à dix heures. Céline avait renvoyé sa voiture. — Et vous avez couché là-haut toutes les trois? — Mais oui. » Il y eut un autre silence. Blanche Oudry avait rougi sous sa poudre. « Eh bien, vous en menez une jolie vie! »

Le lendemain, Laure de Jussy recevait la visite de Lucie Hermelin.

— Tu sais la nouvelle, disait du seuil la blonde entretenue, le *Carpaccio* est dans le lac. Mario fait une pièce avec Linda, une collaboration, ma chère.

— Je le savais, répondait Mme de Jussy.

— Comment, tu le savais! Tu sais donc tout? c'est toi qui diriges sa vie, maintenant; avoue que tu le confesses; mes compliments!

La voix de Lucie était devenue un peu brève.

— Ma chère Lucie, Nérac est le cousin de M. de Puymégard et je ne trompe pas Auguste. Je suis en effet la confidente de Mario; mais je n'ai jamais été sa maîtresse.

Lucie se mordait les lèvres.

— Enfin tu le connais, le sujet de sa pièce?

— Oui, je te le dirai la veille de la première.

*
* *

— Un chef-d'œuvre d'un auteur inconnu; un génie que tu as découvert et qui va révolutionner le monde.

Une pièce qui fera courir tout Paris et que je dois monter de suite, parce que tu t'intéresses au poète et qu'il y a là pour toi un superbe rôle, un rôle inoui, écrit pour toi et que tu veux créer...

Borave reprenait son souffle.

— Parce que tu t'es mis en tête de jouer la machine de ce M. Tartempion ou Pet-de-loup, il faut que je te mette en répétition en plein succès de *Jeanne de Naples*, ce qui va me mettre à dos Morfels, et que je te monte ton ours avant la *Penthésilée* d'Azuado. Azuado qui a ta parole et son traité en poche, donc un autre procès sur les bras. Celui de Montrezat ne te suffit donc pas? Tu m'en a flanqué là pour douze mille francs. Tu ne t'en souviens même pas, une lubie. La lubie t'a passé; eh bien non, ma petite Linda, tu es la pensionnaire chérie et une artiste admirable; mais il faut rayer cela de tes papiers, je ne jouerai pas ton poète, nous allons mener *Jeanne de Naples* jusqu'à la centième et mettre en répétition Azuado dans un mois et demi, voilà.

Et Borave, confortablement assis dans son fauteuil directorial, un coupe-papier d'ivoire à la main, en frappait son bureau d'un coup sec.

Linda Monti, assise de l'autre côté du bureau, en élégante toilette de ville, n'avait pas cillé ; elle demeurait accoudée, le front appuyé dans la paume droite et, sans même lever la tête, plongeait intensément le bleu de ses prunelles dans les yeux myopes du directeur.

— C'est stupide ! Tu es idiot comme toujours, tu te buttes d'avance sans même vouloir connaître ni le nom du poète, ni le titre de la pièce. Sais-tu seulement ce que je propose ? Oh, la sainte routine!

Et avec un geste excédé:

— C'est la troisième pièce de Morfels que je joue en quatre ans, et sans même savoir ce que donnera *Penthésilée*, tu viens de commander un autre drame à Pétrarque. Tu as tes fournisseurs brevetés comme le shah de Perse, soit.

Et elle se redressait sur son fauteuil.

— Mon engagement ici expire fin juin. Je te préviens que je ne le renouvellerai pas. En sortant d'ici, je vais aller signer avec Dérieux, à la Porte-Saint-Martin; il y a deux ans qu'il me sollicite et ses conditions valent les tiennes, même un peu plus, je crois.

La tragédienne s'était levée.

— Tu fais une jolie rosse, déclarait le directeur.

— A demi-rosse, rosse et demie, je me défends.

Alors Borave, tout en maniant son couteau d'ivoire entre ses doigts:

— Faut-il que tu l'aimes! Ah! tu es bien prise.

La Monti se cabrait.

— Aime qui, que veux-tu dire?

— Mais ton amant, ce Mario Nérac que tu nous a imposé ici pendant près d'un mois.

— Mario!

— Mais oui, Mario, ton Mario, tu es la fable de tout Paris. Forbster lui-même est au courant; il n'y a que toi qui l'ignores; tu es aveugle, aveuglée par ta passion, le drôle est beau.

— Le drôle!

— Un poète aimé par une femme comme toi est toujours un... Il a voulu te placer une pièce, ce monsieur, et il a réussi; ton béguin passé, tu le jugeras comme moi.

— Mario, lui.

— Assieds-toi là et écoute-moi, ma petite Linda. Il y a longtemps que j'attendais ta visite. Tu comprends que moi, je suis un vieux singe; on ne me le met plus. J'avais prévu ta démarche; je savais que tu viendrais m'offrir, m'imposer un drame de ce monsieur. Je suis prévenu depuis un mois; j'en connais même le titre: le *Carpaccio*, cinq actes, et ça se passe à Venise; tu dois y jouer une courtisane, la courtisane Laura; c'est tout à fait neuf.

La Monti s'était rassise; elle se taisait, les yeux à demi

clos, comme un fauve au repos, l'émail de ses petites dents apparu dans un sourire énigmatique et presque cruel. Borave, emballé, ne remarquait pas son attitude.

— Suis-je assez renseigné, hein !... Le *Carpaccio*, Venise, la Renaissance italienne après *Jeanne de Naples*, la même atmosphère et les mêmes costumes, toi, une femme de théâtre, faut-il qu'il te tienne et au bon endroit. Il y a des empoisonnements là-dedans je suis sûr, et des adultères et des jalousies et un doge forcément, et des patriarches et des moines. C'est la machine de Morfels qui lui a monté au cerveau, à ton poète ; mais en admettant que sa pièce soit un chef-d'œuvre, comment n'as-tu pas songé qu'elle ne pouvait succéder sur l'affiche à la machine de Morfels; mais j'aurais beau dépenser deux cent mille francs de mise en scène pour ton Nérac, j'aurais l'air d'user des vieux costumes et des vieux décors. Toi, Linda Monti, tu n'as pas songé à cela?

— J'y ai songé, répondait la tragédienne, et ce n'est pas le *Carpaccio* que je venais t'offrir.

— Ce n'est plus le *Carpaccio*? mais c'est une autre pièce de M. Nérac; il en pond donc à la douzaine?

— Qu'importe, puisque tu ne la joueras pas; mais je te préviens, je ne jouerai pas davantage le *Penthésilée* d'Azuado.

— Et pourquoi donc ça!

— Pour les raisons même que tu viens de me donner. *Penthésilée*, c'est une tragédie grecque, en pleine mythologie, et, en décembre, nous jouions encore ici *Apollonia*. Ça n'a pas été un succès, *Apollonia*, et je n'y ai pas été fameuse : la chlamyde et les bandelettes, le costume grec, ça n'est pas mon fort et je ne me soucie pas de reparaître dans une panne.

— Mais il fallait dire cela à Azuado quand il a lu la pièce.

— Je n'y ai pas songé, mon cher, c'est toi qui avec tes objections à propos du *Carpaccio*, m'as fait voir le danger des pièces analogues. *Apollonia* et *Penthésilée*,

mais ce seraient les mêmes costumes et les mêmes décors. Tu aurais beau changer la plantation de tes colonnades et l'attique de tes temples, le public voudra reconnaître tes toiles de fond. Tu sais, la Grèce... des lauriers-roses au premier plan, un bois d'oliviers au second et trois cyprès en perspective sur le bleu de la mer... un point, c'est tout. On ne peut pas varier çà indéfiniment. Je ne jouerai pas *Penthésilée*, tu m'as conquise à tes arguments.

— Bonne rosse, va!

— D'ailleurs, je m'en étais si bien rendu compte que ce n'est pas le *Carpaccio* que je venais te proposer.

— C'était quoi, alors?

— Que t'importe, puisque tu ne le joueras pas.

— Me paieras-tu le dédit que je vais être forcé de verser à Azuado?

Linda avait un haussement d'épaules.

— Tu te débarrasseras d'Azuado comme tu voudras.

— Tu dis?

— Je dis ce que tu sais mieux que moi-même. Tu n'auras qu'à montrer à Azuado le danger pour lui de *Penthésilée*, trois mois sur l'affiche après *Apollonia*. Il n'est pas bête, Azuado, et fait passer ses intérêts avant sa gloire; tu lui montes un lever de rideau et tu signes ferme pour la rentrée en octobre. Tu le joues à l'automne.

— Tu crées le rôle?

— Naturellement. Je n'ai qu'une parole.

— Quand tu ne la reprends pas. Ah! tu l'as dans la peau, ton Mario.

La tragédienne tournait lentement, vers Borave, l'énigme souriante de deux yeux cruels.

Le directeur croisait les bras et tout en se caressant le menton avec la main gauche:

— Ça me fait deux procès sur les bras, Montrezat et Azuado. Tu es une pensionnaire chère.

— Mais de bon rapport, je t'ai même amené un bailleur de fonds.

— Ah ! parlons-en de celui-là, je crois pouvoir prendre le deuil de Forbster.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? tu es admirable ! Tu trompes ce brave homme au su et vu de tout Paris depuis deux mois. Tu t'affiches avec l'autre, sans les précautions les plus élémentaires, tu viens me supplier de prendre une pièce de ton amant... Me supplier, c'est-à-dire tu me l'imposes, la menace à la bouche, et tu crois que Forbster va continuer à subventionner le théâtre où tu veux faire triompher son rival... Ah ! les femmes, les femmes ! vous êtes toutes pareilles, quand le c... vous tient ; mais Forbster serait le dernier des imbéciles s'il consentait à faire le jeu de ton Mario ; il n'est pas encore si gâteux que tu le crois.

— Forbster est un galant homme, il ne retirera pas un sou du théâtre où je suis en représentations.

— Mais, s'il me coupe son crédit ?

— Il ne coupera rien tant que je ne l'aurai pas mis dehors.

— Tu songes à le mettre dehors !

Et Borave s'était levé brusquement :

— Tu es folle !

— Rassure-toi, il n'y aura pas de rupture avant la première de Mario.

Borave prenait d'un regard éloquent le plafond à témoin de l'insanité de la Monti. Il se rasseyait lourdement.

— La première de Mario ; mais c'est qu'elle y croit ! Non, je ne prêterai pas mes mains à cette folie.

— Une folie ! si la pièce est un succès, Forbster en saura même gré à Nérac. Veux-tu parier qu'il le remerciera ?

On entendait les pieds de Borave trépigner sous la table.

— Et pourquoi cette pièce serait-elle un succès ! parce qu'elle est de ton amant ?... Sait-il seulement son métier, ce monsieur ?

La tragédienne avait un mystérieux sourire.

— La pièce sera un succès, je te dirai tout à l'heure pourquoi.

Le directeur se carrait dans son fauteuil.

— Et mon procès avec Azuado, sera-t-il un succès ! Tu me le feras gagner ?

— Peut-être.

Linda avait flûté ce *peut-être* avec la plus exquise modulation de voix.

— Comment, peut-être ?

La tragédienne s'était mise debout. Elle posait l'index sur le bureau directorial.

— Mon petit Borave, vous vous croyez très fort et vous ne savez rien, en dehors de vos potins de coulisses et du courrier des théâtres... Rien, rien. C'est par cela même que vous êtes très Parisien. Si vous l'étiez un peu moins... Parisien, et si vous connaissiez ce que personne n'ignore, vous sauriez que Nérac est on ne peut mieux apparenté au Palais; il est le cousin de Massicot, le procureur général, cousin de M. de Puymégard, le conseiller d'État, donc très en cour dans le monde gouvernemental. Ce jeune provincial est beaucoup plus à ménager qu'on ne le suppose. S'il est jeune, c'est-à-dire incapable d'intriguer par lui-même, les siens peuvent beaucoup pour lui. Son père a été pendant vingt ans président des assises d'Aix. C'est une famille de magistrats, tu m'as compris. L'oreille d'un juge, c'est presque le gain de cause d'un procès. En attendant celui d'Azuado, je crois que Nérac peut beaucoup pour celui de Montrezat.

Borave attachait sur la Monti deux prunelles admiratives.

— Tu es très forte.

Puis, après une pause :

— Ce monsieur est bien en cour au palais ; mais en quoi cela implique-t-il qu'il ait fait une bonne pièce ; et puis, il n'a aucune influence auprès de la critique ?

— La critique, je m'en charge.

Et la tragédienne avait un geste sec.

— Tu t'en charges ; mais la pièce est-ce toi qui l'as faite ?

Les yeux de Linda souriaient.

— Parbleu, tu la trouves admirable, sa pièce, tu es folle de lui.

— Mais, tu m'accorderas pourtant que je m'y connais en vers ; je te dis que c'est un poète.

— Un poète ! je me fous pas mal des poètes. Au théâtre, il faut du théâtre ; est-ce un homme du métier ?

— Il en a plus que tu ne le crois. C'est lui-même qui m'a refusé *Carpaccio* après lecture.

— Tu dis ?

— La vérité. Ça t'épate, hein ? Il était venu d'Avignon pour me lire son drame ; il assiste à la première de Morfels, il se rend compte d'une analogie de costumes et de décors, constate une même époque et me déclare qu'il ne me laissera jamais monter *Carpaccio*. J'étais prête à la jouer, sa pièce. Que dis-tu de cela ?

— Tu le flattes ?

— Tu dis ?

— C'est très bien présenté ; tu es encore plus forte à la ville qu'à la scène.

— Idiot, ce que tu dis là.

— Et ce nouveau drame dont j'ignore le nom, pourquoi sera-t-il un succès ?

— Pourquoi ? (et tout le visage de la Monti avait un rayonnement de triomphe). Parce que cette pièce est de moi.

— Comment de toi, c'est toi qui a écrit le drame de Nérac ?

La tragédienne avec une moue :

— J'y ai travaillé.

— Ah ! tu collabores avec tes auteurs, tiens ! tiens ! c'est très intéressant cela. Ah ! tu collabores ! Laisse-moi mettre ton nom sur l'affiche et je te mets en répétition demain.

La Monti regardait de haut son directeur.

— Ne dis pas de bêtises, Nérac avait un acte, un acte délicieux, à deux personnages, trop littéraire. J'ai trouvé, dans ses cartons, deux autres scènes admirables : une paraphrase de Tennyson. Mario n'en soupçonnait même pas la grandeur. Tous ces fragments se rattachaient à la même époque et au même cycle légendaire.

— Ah ! légendaire ? Un poète, j'aurais dû m'en douter !

La Monti continuait imperturbable :

— Je n'aurais pas vingt ans de théâtre si je n'avais pas vu de suite la pièce à en tirer. J'ai indiqué à Mario le premier acte qui pouvait rattacher son prologue aux deux autres, et j'ai trouvé le dernier qui clôture le drame. Pas d'incidents et de hors-d'œuvre. Ça marche et ça va droit au but ; il y a un troisième acte qui fera courir tout Paris

— Il y a toujours un troisième acte.

L'actrice et le directeur échangeaient un regard noir.

— Il y a aussi un dernier acte qui n'est pas dans le drame de Morfels et mon prologue ne flanche pas, à moi.

— Ne te gêne pas, continue de démolir *Jeanne de Naples*.

Et la physionomie tout à coup narquoise :

— Et il n'y a qu'un rôle de femme, bien entendu.

— C'est ce qui te trompe, mon petit Borave. Il y a deux rôles de femmes, presque aussi important l'un que l'autre.

— Non.

— Le drame repose sur une rivalité encore plus d'ambition que d'amour ; les deux rôles doivent être tenus et je viens te demander d'engager Régiane !

Au nom de la rivale exécrée de Linda, Borave s'était levé, mû par un ressort.

— Régiane !

Il répétait trois fois le nom.

— Alors c'est tout à fait sérieux ?

— Il faut le croire, raillait la Monti de sa voix la plus nuancée. Régiane me hait et dans le drame me poursuit de sa haine. C'est la vengeance à sa proie tout entière attachée. Régiane et la Monti sur la même affiche, il y aura de quoi faire courir tout Paris. Nous y serons toutes les deux parfaites.

— Tu m'épates, tu m'en bouches même un coin.

Borave se carrait dans son fauteuil et ne dissimulait même plus son admiration.

— C'est génial, ton idée, elle vaut la pièce.

— La pièce vaut mieux.

— C'est toi qui a le rôle sympathique ?

— Naturellement. Je suis la victime.

Borave simulait un effroiement comique.

— Je suis une reine persécutée... et adultère.

— A la bonne heure... Et Régiane ?

— Est une courtisane odieuse et vindicative.

— Et elle triomphe ?

— Oui ; mais à la dernière minute est châtiée.

— Reste à savoir si Régiane acceptera le rôle ?

— Elle l'acceptera, le drame porte son nom.

— La pièce de Nérac s'appelle Régiane ?

— Non ! mais elle porte le nom de l'héroïne que Régiane incarnera.

— Ce nom est ?

— On te le dira à la lecture. Quand lisons-nous ?

— Tu ne perds pas de temps, nous en reparlerons.

Et, avec une exagération de galanterie, Borave s'inclinait sur la main de la tragédienne et lui baisait longuement les doigts.

— Venez donc demain à quatre heures, belle dame, avec votre protégé et qu'il apporte son ours.

*
* *

Installé devant un somptueux bureau de marqueterie, inexacte mais impressionnante copie d'une des plus

belles pièces du garde-meuble, Henri Maurel se débattait, l'œil déjà injecté et la congestion aux joues, aux prises avec l'article qu'il devait remettre le soir à son journal. Le désordre de ses papiers, un tas de feuillets épars sur le cuir gauffré d'un buvard modern-style, les brochures et les livres ouverts autour d'un encrier d'argent orné de statuettes d'art, tout accusait l'embarras de son cerveau et sa détresse. L'atelier de peintre dont il avait fait son cabinet de travail, avec ses murailles tendues de soie liberty aux fleurs énormes, aggravées de pires toiles impressionnistes et de larveux objets d'art, dénonçait, dans son tohu-bohu prétentieux et bizarre, la parfaite ignorance en même temps que l'âme puérile du gros critique.

Les fumistes qui, en échange de délirantes critiques, avaient collé à l'écrivain leurs raclures de palettes et leurs déchets d'ébauchoirs, avaient tablé sur la crédulité touchante du pauvre homme et en vérité, en l'accablant de leurs œuvres, ne s'étaient pas ruinés? Un coup d'œil sur les murs de ce cabinet de travail suffisait pour vous édifier. Ce gros forban qu'était Maurel avait une âme de pante et de miché. Le mot était de Myrhine, la sœur de Linda.

Il était onze heures et demie et l'inspiration ne venait pas. Maurel avait beau s'éponger le front et s'éventer ensuite avec un fin mouchoir imprégné de verveine, la sueur coulait à larges gouttes le long de sa barbe blonde.

Une chemise de soie molle, du bleu le plus tendre, et un veston d'intérieur taillé dans un crêpon japonais d'une nuance indéfinissable et suave, le faisaient ridicule à souhait; son ventre adipeux, la musculature d'un coup de taureau, ses bajoues énormes lui donnaient, dans ses atours de jeune samouraï, l'aspect inquiétant et hilare d'un hyppopotame enseveli sous des fleurs. Et l'article ne venait pas. Maurel avait à rendre compte d'une dernière pièce de Maëterlink et s'escrimait en vain à placer les mots d'idiosyncrasie et contingence qui émaillaient le vide de tous ses articles. Il relisait, pour la troisième fois, les vers du poète:

Elle l'enchaîna dans une grotte.
Elle fit un signe sur la porte.
La Vierge oublia la lumière
Et la clef tomba dans la mer.

Maurel se grattait la tempe et poussait un long soupir ; il avait enfin trouvé. « Tout de rêve et de mystère, baigné de lueurs boréales et de brumes polaires, le dernier drame de M. Maëterlink est peut-être encore plus obscur que le précédent ; mais il faut cependant reconnaître... »

Un coup de sonnette coupait l'inspiration du critique, un domestique entrait presque en même temps.

— Monsieur, c'est Mme Bellureau.

Henri Maurel écumait :

— Mme Bellureau, qu'est-ce c'est que ça ! D'abord je n'y suis pas, vous savez que je travaille.

Le valet de chambre rappelait à l'écrivain que Mme Bellureau était la mère d'une grande jeune fille brune qui avait déjeuné l'autre matin..

— L'autre matin, quel matin ?

Le critique ne se souvenait pas. Ernest (le valet de chambre) rappelait à son maître que c'était jeudi matin, pas plus tard que l'avant-veille. Monsieur était rentré dans la nuit avec la jeune personne et l'avait gardée à déjeuner le lendemain. Sa mère était venue la chercher au dessert; la petite l'avait prévenue à dix heures ; c'est lui Ernest qui avait porté la dépêche. Maurel sursautait sur son fauteuil.

« La mère d'Irma, il fallait le dire. Ah, c'est elle Mme Bellureau ; vous ne lui avez pas dit que j'étais là au moins ? — Elle m'a dit que Monsieur l'attendait. » Maurel se levait. « Imbécile ! Foutez-la à la porte ! Elle est seule ? » Et ce dialogue comique s'engageait. « Seule, non, elle est avec une petite. — Celle de l'autre fois, Irma ? — Non, une autre toute jeune. — Plus jeune ? — Une gosse presque et gentille, gentille ! — Brune ? — Blonde, du blond qu'aime Monsieur. — Ah ! » Et les narines tout à coup froncées et la prunelle émoustillée d'un

semblant de désir: « Faites donc entrer ces dames Bellureau. » Et l'écrivain se carrait dans son fauteuil.

Il avait fait bouffer les plis de sa chemise de soie et rajusté d'un geste machinal le mouvement de ses cheveux et l'ondulation de sa moustache.

Maintenant, c'était, sous les visages mauves des portraits impressionnistes et les cils de chrome des paysages pointillistes, la présentation de Mlle Bellureau au critique.

C'était une petite blonde à la maigreur acide, la frimousse éveillée de trottin où la candeur de deux grands yeux d'eau de source détonnait. Carré dans son fauteuil, paternel et narquois, Maurel détaillait la transparence de son teint d'une pâleur délicate d'hostie; la nacre vive des narines et des oreilles, la fosette du menton et la bouche étroite, une bouche de carpe où les dents coupantes mettaient un éclat d'émail; le bleu profond des prunelles bougeantes l'intéressait.

— Asseyez-vous, madame Bellureau. C'est à vous cette petite?

Et la mère, rengorgée dans les brides de son chapeau à fleurs :

— Oui, c'est la dernières des trois. Salue, Juliette; elle est si timide. Je ne dérange pas Monsieur au moins?

— Mais non! Mais non!

Et Maurel, avec une mine de gros chat caressant de l'œil une souris: « Pas mal, pas mal, mais elle n'a rien de sa sœur. — Oh! ça, rien. Elle n'est pas du même lit; Juliette, de Bellureau, et Irma, de M. Lecouvreur; j'ai été mariée deux fois. »

L'examen continuait.

— La petite se destine-t-elle au théâtre?

— Oh! ça sort de l'œuf, mais je tenais à remercier Monsieur de ce qu'il a fait pour Irma et j'en ai profité pour lui présenter ma dernière.

Mais Maurel croyait devoir s'informer d'Irma.

— Avait-elle été bien reçue aux Folies-Plastiques ? La grosse dame s'érupait.

— Monsieur Maurel pouvait-il le demander ? Pas bien reçue avec une lettre de lui. Mais son nom ouvrait toutes les portes. M. le directeur l'avait fait entrer à deux heures tapant dans son bureau, et à quatre elle avait son engagement en poche, signé de lui et de son associé. Il avait encore fallu qu'elle retournât le lendemain chez le commanditaire du théâtre. Elle ne savait pour quelles formalités. Cela avait été bien du tintouin; mais Irma débutait le lendemain soir et Mme Bellureau espérait que M. Maurel serait là ; la petite y comptait.

Le critique croyait devoir s'informer de la santé de sa protégée.

— Elle n'était pas trop fatiguée des répétitions ?

A quoi la mère s'écriait :

— Oh ! elle a répété trois fois, elle n'a pas grand-chose à dire ; vous savez, c'est une revue.

— Et elle fait ?

— L'omnibus automobile ! le costume est charmant, nous l'avons essayé hier, ma fille est si bien faite.

Maurel couvait d'un œil allumé la gracilité de Juliette.

— Et, quel âge a cette petite brebis-là ?

Alors Mme Bellureau, servile :

— Mais elle va sur ses quinze ans, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire. Ça ne sait rien ; c'est frais comme la rosée et croquant comme un radis.

— Vous la rajeunissez bien de deux ans, hein ?

— Dix-sept ans, cet amour !

Et l'indignation de Mme Bellureau devenait épique.

— Mais regardez-la. Lève-toi, Juliette ; mais lève-toi, que je te dis ; marche un peu devant Monsieur.

La petite obéissait.

— Elle a de la grâce ; c'est maigrelet, mais charmant.

Mme Bellureau faisait pivoter sa fille comme une poupée devant un acheteur. Le critique s'allumait, il attirait la petite contre lui.

— Venez là, mon enfant; je ne vous fais pas peur ?

Mme Bellureau s'indignait du mutisme de sa fille; elle la brusquait.

— Mais réponds donc, Juliette.

Maurel essayait de rassurer l'enfant.

— Je vous fais peur, Juliette ? Je suis un grand ami de votre sœur, un vieil ami de votre mère; je suis presque de la famille.

— Oh ! pour ça, faisait Mme Bellureau !

Et sur un coup d'œil de sa mère la petite risquait un geste timide.

— Oh ! je n'ai pas peur de vous, Monsieur.

Maurel s'était emparé des mains de l'enfant, il les pétrissait dans ses gros doigts moites.

— Oh ! les jolies petites menottes; elles ne font pas souvent le ménage, hein ? A quoi destinez-vous celle-là ?

Mme Bellureau destinait Juliette à l'enseignement. Le critique se récriait.

— Une institutrice ! Mais ce serait un meurtre. Avec un visage comme le sien, toutes les femmes en seraient jalouses. Sa vie serait un martyre, et dans les maisons où elle irait, elle serait en butte à toutes les obsessions de la part des frères et des maris.

Mme Bellureau s'excusait ; elle n'avait pas osé prendre sur elle de demander un conseil à Maurel. Mais ce conseil, elle l'implorait. Elle était sans fortune, et l'influence de l'écrivain pouvait leur être un secours si précieux. Le critique consentait à vaticiner. Il fallait faire rentrer Juliette au Conservatoire; il la pousserait. Jolie comme elle était, sa carrière était toute indiquée. Juliette devait faire du théâtre. Le critique s'engageait de l'y aider de toute son influence et de ses conseils.

Mme Bellureau avait joint les mains pour écouter l'oracle; il y avait de la sybille et du pontife dans l'attitude et le ton de l'écrivain. Un élan de reconnaissance troublait cette atmosphère de temple. Mme Bellureau se précipitait sur les mains de Maurel.

— Ah ! Monsieur, vous nous sauvez. Vous êtes pour nous un vrai bon Dieu. Juliette, embrasse Monsieur.

Et elle poussait sa fille entre les bras de l'écrivain.

— Et le bon Dieu vous invite à déjeuner. Ça vous va-t-il, madame Bellureau ? Du calme.

Il dérobait ses mains aux effusions de la mère, plus soucieux de garder contre lui le corps tiède et délicat de la fille.

— Nous déjeunons ensemble, nous la ferons réciter quelque chose au dessert. Maintenant le menu.

Et s'adressant au valet de chambre entré sur un coup de timbre :

— Ernest, trois couverts et prenez la commande de Mademoiselle.

XVII

Le déjeuner tirait à sa fin, Maurel et ces dames étaient au dessert. Jovial et paternel, le critique faisait sabler le champagne à la petite sous l'œil attendri de la mère. Un cliquetis de fourchettes et de petits cris de fillette, étouffés sous des rires, troublaient seuls le silence du cabinet désert.

Une petite porte s'ouvrait à même la tenture. Une petite porte à peine apparente dans un angle du cabinet, et une jeune fille entrait d'un pas discret. C'était une créature mince et souple, au profil fin, à la pâleur mate, avec un air de volonté répandu dans toute sa personne. De beaux yeux marrons, lancillés de noir, une opulente chevelure achevaient ce type de distinction sobre et contenue. Un costume de drap foncé et une toque de fausse loutre précisaient son élégance.

L'inconnue entrait comme chez elle, inspectait rapidement la pièce, et d'un pas feutré allait écouter à la porte de la salle à manger. Elle avait un haussement d'épaules et un sourire. Elle ôtait tranquillement sa toque, défaisait ses gants et se dirigeait vers le bureau. Elle en rangeait sommairement le désordre, prenait le fauteuil de Maurel et s'y installait sans plus.

D'un geste machinal, elle avait consolidé ses bandeaux

sur son front et rajusté son petit col droit. La jeune fille avait les cheveux et les ongles brillants, la netteté de son linge et de son costume lui prêtait un aspect de jeune institutrice de grande maison. Elle se penchait sur l'article commencé et le parcourait des yeux. « Ça ne vaut rien, ce début, pas d'idées. Ah ! si je n'étais pas là. » Et Thérèse Aimery, s'accoudant sur la table, relisait l'article une seconde fois. Oui, c'était idiot. Des mots, rien que des mots. Décidément il flanchait, le cher maître, mais avec cette bête existence, le moyen de mener un travail à bien. Il se vidait les moelles ; et Mlle Aimery descendue, par sa volonté, de maîtresse au rôle, de secrétaire avait un sourire de pitié. Dire qu'elle avait cru au grand homme. Oh ! pas longtemps d'ailleurs. Comment avait-elle pu se laisser prendre aux dehors de ce fantoche, à sa phraséologie vide, aux lieux communs de sa faconde de rhéteur; comment n'avait-elle pas dépisté, elle, si avertie et si fine, le mensonge de son emphase et le cabotinage de ce gros m'as-tu-lu. Tous les trucs éventés et le piteux stratagème d'un talent tout en façade et d'artifices de comédien. Et dire qu'elle avait cru en cet homme, puisqu'elle l'avait aimé. Oh ! d'un amour purement cérébral de lectrice et d'intellectuelle, d'une espèce de passion hyperesthésiée pour son œuvre et pour devenir le disciple et la serve de ce talent, il y avait des minutes où elle avait du génie; elle avait tout quitté, tout : l'atmosphère calme de sa vie de jeune fille honnête et le milieu de haute culture, de tendresse et de bonté du ménage Guillardot. Elle avait eu, elle aussi, sa minute d'aveuglement et de folie. Et elle, Thérèse Aimery, la jeune fille élevée dans la famille la plus stricte, la plus austère, la plus chrétienne; elle, défendue contre les occasions de la rue par les exemples de tout son passé, elle avait eu un geste de fille. Et le tendre intérêt du grand chirurgien pour elle et l'inépuisable bonté de Madame, sa surveillance attendrie et ses soins de tous les jours, toute l'affection qu'elle avait

éveillée chez ce ménage sans enfants et qui la considérait presque comme sa fille, elle avait tout oublié, pour devenir la Madeleine de ce mauvais Christ, car elle avait été prise, elle aussi, aux théories humanitaires et au socialisme néo-chrétien étalé par Maurel dans des articles d'une anarchie hautaine et philosophique qu'on eût dit puisée sur les cimes ; elle connaissait aujourd'hui les auteurs auxquels Maurel empruntait ses aspirations et quel féroce égoïsme, quels immédiats appétits et quels bas instincts de luxe et de lucre couvaient dans ce cœur d'apôtre étalagiste et d'ami du prolétaire à trois cents francs la chronique et subventionné par le ministre de l'Intérieur. Elle avait vu défiler chez lui les poètes pauvres dont il encourageait le talent sans jamais citer leurs œuvres dans ses articles, et les riches amateurs et les bas-bleus, dont il gouaillait les prétentions sans jamais oublier de sacrifier quelques lignes d'éloges bien sentis à leurs élucubrations. Elle savait quel trousseur de jupes était ce champion exulté de la petite ouvrière et de la fille du peuple, menacées tous les jours par le rut obsédant du viveur et du patron, ces hideux représentants du capital. Elle savait quels marchés honteux se signaient dans l'alcôve du critique, le droit en nature prélevé sur les débutantes et, à vingt-cinq louis près, le taux du service demandé à la bonne camaraderie des étoiles. Thérèse Aimery n'ignorait aucune des ressources de Maurel. Elle n'en ignorait aussi aucune des tares, elle savait quels bas instincts de jouisseur et quelle incurable vanité se masquaient sous ses pitiés affichées, es pitiés à la Tolstoïs et ses véhémences indignées de tribun. Ce dénonciateur des riches fréquentait les restaurants, courait les champs de courses, les représentations à bénéfice et les vernissages d'exposition. Comme les riches, il aimait les soupers dans les cabarets à la mode, les grands crus et les créatures de luxe aux écrins cotés et aux dessous coûteux. Comme eux, il jouait la grosse partie dans les cercles, et sa rancune tenace ne poursuivait que les clubs,

assez nombreux d'ailleurs, où il n'était pas admis. Sa manie invétérée de tapage l'avait dénoncé aux pontes sérieux. Maurel était universellement méprisé, mais craint, redouté; on l'évitait. Thérèse s'était vite rendue compte de ce mépris. Des propos de couloirs l'avaient bien vite instruite; on la plaignait et on la méprisait un peu d'avoir pu se laisser exhiber par un pareil amant. Le troisième soir, Maurel l'avait fait souper avec des filles, de vagues actrices en quête d'engagement ou en mal de début, et huit jours après, il la trompait impudemment sans même donner un tour de clef à la serrure. Elle avait ouvert une porte et elle avait surpris le couple haletant, vautré sur le bord du lit; elle n'avait même pas poussé un cri. Elle n'avait même pas eu au cœur le poinçon de la jalousie. Une semaine lui avait suffi pour juger son amant. Le flagrant délit ne lui avait rien appris; dès le troisième soir de leurs sorties, un simple fait l'avait instruite. Après un souper où Maurel avait généreusement majoré les pourboires, flatté par l'obséquiosité du maître d'hôtel, elle l'avait vu refuser l'aumône à un misérable ouvreur de portières, lamentable épave humaine trempée d'eau sous une pluie glaciale de novembre, et dont la stupeur résignée et muette lui avait atrocement étreint le cœur; mais ce miséreux connaissait-il le critique ? Alors, elle avait insisté pour qu'il donnât quelque chose au va-nu-pieds. « Mais il y en a plus de cent mille comme ça dans Paris ! » Et il l'avait poussée dans le fiacre.

Et Thérèse Aimery avait compris quel incommensurable mufle était son amant.

Après la honteuse surprise de la chambre à coucher, la jeune fille avait signifié à l'écrivain la rupture; l'épreuve était décisive. Elle était trop heureuse de l'occasion qui lui permettait de le lui dire. Maurel s'était emporté, avait supplié, menacé. Thérèse n'avait voulu rien entendre. Alors, où irait-elle, à la rue ? Elle ne pouvait pas retourner chez Guillardot; car c'était là l'appréhension de l'écrivain que Thérèse Aimery le rensei-

gnât sur ses agissements et son caractère. Il était très répandu, il avait une influence, une autorité et ses propos faisaient foi. Cette juste terreur de Guillardot, Thérèse l'avait mise immédiatement à profit. Elle accordait ses huit jours à Maurel, comme une domestique. Elle demeurerait encore une semaine avec lui, dans l'appartement; mais ils feraient lit à part. Elle se rendrait utile dans la maison, dirigerait le personnel et s'occuperait de ses travaux; car c'était la littérature qu'elle aimait en lui. Ils avaient déjà commencé ensemble une quasi-collaboration. Dans la journée elle compulsait des livres, mettait en ordre des papiers, contrôlait des documents, rédigeait des notes, et parfois l'indulgence de l'écrivain avait glissé jusqu'à des dictées au courant desquelles une judicieuse réflexion de Thérèse avait apporté l'imprévu d'une épithète ou l'à-propos d'une heureuse comparaison.

Instruite et subtile, douée, de plus, d'un sens critique très sûr et d'un goût délicat, Mlle Aimery était un parfait secrétaire. Maurel l'appréciait à ses justes mérites, et s'il goûtait dans l'alcôve la fraîcheur et la souplesse de ce corps de vingt ans, le grain d'une peau de fleur, la ligne d'une nuque impeccable et la tiédeur ferme d'un ventre d'adolescente et d'un torse onduleux, à peine renflé à la place des seins, il prisait en sybarite ses aptitudes littéraires et son goût profond de l'étude. Il acceptait avec joie les conditions de sa maîtresse. Il se faisait fort de la reconquérir dans ses huit jours. C'était mal connaître Thérèse. Au bout de la semaine, devenue tout à fait nécessaire, la jeune fille signifiait au critique l'irrévocable de sa décision. Elle avait loué une chambre en ville et n'avait plus de raison de partager son appartement. « Alors! c'était fini, elle l'avait donc jamais aimé ?» Jamais ! Elle aimait le littérateur et le socialiste qu'elle avait cru trouver en lui, mais l'homme lui était toujours demeuré indifférent. Elle avait abandonné son corps parce que c'était la seule chose qu'elle possédait et qu'il

avait paru en désirer le don. Elle avait tout fait pour aimer son étreinte, la tentative n'avait pas réussi. Elle avait trop de franchise pour continuer un inutile mensonge. Le journaliste insistait, lui démontrant les avantages de sa situation chez lui ; elle y était logée, nourrie, habillée même, elle n'y avait aucun frais; il reconnaissait ses torts et respecterait sa volonté. Ils vivraient comme frère et sœur jusqu'à ce qu'il l'eût reconquise; mais au moins ne serait-elle pas à la rue. Ils continueraient à sortir ensemble, fréquenteraient les premières, et puisqu'elle aimait à partager son travail, elle continuerait aussi d'être sa collaboratrice et sa muse. Rien ne serait changé dans les rapports pour le monde. Ce serait l'idéale association dans l'art. Peut-être finirait-elle par lui pardonner. Peut-être reprendraient-ils toute l'existence qu'il avait gâchée par sa faute. Il se faisait fort de la reconquérir.

La jeune fille l'avait écouté impassible; une légère contraction du visage, visible, un imperceptible tremblement des lèvres auraient dû avertir Maurel. C'était justement cela qu'elle ne voulait pas. Il lui répugnait de passer pour sa maîtresse. Tant qu'elle avait été à lui, elle avait consenti à se laisser afficher aux premières, dans les expositions et les restaurants. Mais maintenant que tout était rompu, il lui déplaisait qu'on le lui prêtât encore comme amant. Voilà pourquoi, sous aucun prétexte, elle ne voulait demeurer sous son toit. Elle avait assez de ce rôle ; mais s'il lui était utile pour ses travaux, elle était toute prête à lui rendre service ; elle lui donnerait dans la journée toutes les heures qu'il lui demanderait. Elle s'en remettait à lui pour la rétribution de son temps. « Secrétaire? — Parfaitement, secrétaire et rien de plus. »

Et Maurel avait passé par la volonté de Thérèse. C'était comme secrétaire que Mlle Aimery venait chez lui. Il lui donnait trois cents francs par mois, il n'avait pas osé lui donner moins; elle arrivait rue Drouot à onze heures

et demie ayant absolument refusé de prendre n'importe quel repas chez lui, et demeurait dans l'appartement jusqu'à six heures. Elle y écrivait sous la dictée de Maurel, et en son absence préparait les documents, écrivait même au besoin les articles. Le gros homme avait escompté les occasions du tête à tête. Pendant trois jours il se tint tranquille; mais un après-midi, se penchant sur la jeune fille en train d'écrire, il risquait un baiser. Thérèse se levait comme si on l'avait mordue à la nuque, les lèvres de Maurel l'avaient effleurée à la naissance des cheveux; elle courait reprendre sa jaquette d'astrakan jetée sur un fauteuil et rajustait d'une main fébrile sa toque de fausse loutre sur sa tête.

Le critique s'était avancé câlin et narquois. Il essayait de l'enlacer. Thérèse lui mettait sous le nez la longue épingle à tête de perle dont elle se servait pour fixer sa toque dans ses cheveux. Un mouvement de plus, elle la lui enfonçait dans les yeux. Elle l'eût fait comme elle le lui disait. Ses prunelles brillaient tellement dans sa face tout à coup durcie que le gros homme se tenait tranquille. Mlle Aimery se dirigeait vers la porte. Le critique intercédait, suppliait; il ne recommencerait plus. La jeune fille l'écoutait, frémissante, un tremblement nerveux l'agitait toute. Le baiser de Maurel, son geste pour l'enlacer, avaient réveillé en elle un affreux souvenir. C'est dans ce cabinet même qu'il l'avait prise il y avait à peine trois mois, c'est par un baiser sur la nuque qu'avait commencé l'escarmouche et, comme elle défaillait sous la caresse, le gros homme l'avait tout à coup enveloppée de ses bras, et pesant de tout son poids sur elle, l'avait attirée sur le divan, renversée dans les coussins et roulée pétrie par les grosses mains du colosse, Thérèse avait été forcée, pénétrée, possédée malgré ses larmes et ses cris. Cela avait été presque un viol. Sa honte avait été telle qu'elle n'avait osé retourner chez ses bienfaiteurs. Elle était demeurée chez cet homme.

C'est toute cette ignominie que Maurel venait de lui

faire revivre avec son geste maladroit ; elle avait vu la congestion du gros homme, suant, essoufflé, sur elle, le désordre comique de ses vêtements, ses prunelles injectées et sa bouche baveuse, tandis qu'elle le sentait l'étouffant presque sous sa masse, la maintenant par les poignets, les lui serrant à la faire crier, tandis qu'un genou brutal écartait les siens.

La vision l'avait remplie d'horreur et d'épouvante. Debout sur le seuil, Thérèse Aimery regardait son séducteur avec des yeux d'assassin. L'homme ne s'y trompait pas. Il quittait son ton d'enfant pleurnicheur, et, devenu très calme, priait Mlle Aimery de revenir se rasseoir au bureau : elle n'avait plus rien à craindre, il avait lu dans ses yeux l'horreur qu'il lui inspirait.

La jeune fille sentait qu'il disait vrai ; elle défaisait lentement sa jaquette, retirait sa toque et venait reprendre lentement sa place. Maurel, soucieux de ne plus effaroucher une nervosité dangereuse, dictait l'article en se promenant ; il arpentait le vaste atelier à grands pas, évitant de se rapprocher du bureau.

C'est cette secrétaire qui venait s'installer dans le studio du maître, assise devant l'article commencé ; elle en raturait des lignes entières. « Décidément la Belgique lui échappe et le Danemark donc. Maëterlink l'effare et Ibsen n'est pas son fort. Ah ! ces arrivés, ces grands hommes en baudruche et comme d'un petit coup de plume... Dire que j'ai cru au talent de celui-là. » Mlle Aimery émaillait ses corrections de ces petites boutades ; elles égayaient sa solitude et elle déchargeait le trop-plein de ses souvenirs. Une porte s'ouvrait qui lui faisait lever la tête.

Le valet de chambre entrait en coup de vent. Il demeurait figé dans une stupeur. « Mademoiselle est là ? — Sans doute, Joseph. — Mais Monsieur ne reçoit pas, dépêchait le domestique. — Oui, je sais, il déjeune à côté. Oh ! ne le dérangez pas, je n'ai pas à lui parler. — Mais par où Mademoiselle est-elle entrée ? — Par la porte,

Joseph ; est-ce que je n'ai pas la clef ? — C'est vrai, mais si Monsieur savait ! — Ça n'a aucune importance. — C'est que Monsieur a du monde à déjeuner, Mademoiselle n'est pas jalouse. » Thérèse haussait les épaules. « C'est une femme, une petite avec sa mère. » Joseph se taisait. « Ah ! c'est un peu malpropre, il est incorrigible ; ça finira par lui jouer un mauvais tour. » Le valet de chambre s'enhardissait. « C'est bien ce que je dis à Monsieur tous les jours. » La jeune fille avait un sourire. « Je parie que c'est Mme Bellureau. — Et sa seconde. — Ah ! c'est une mère de famille, elle s'occupe de placer les siens. — Elle en a encore une autre. — Oui, je sais... Laissez-moi travailler, Joseph, il faut que ce feuilleton soit fait pour quatre heures. J'irai le porter moi-même au journal. Vous servirez mon café ici, Joseph. »

Le valet de chambre restait en contemplation devant cette jolie fille, la patronne d'il y a quinze jours, travaillant comme une mercenaire, tandis que Monsieur se gobergeait à côté avec une nouvelle. Joseph trouvait Mlle Aimery autrement tentante que Juliette et ne comprenait pas son endurance. Joseph blâmait carrément la conduite de Monsieur. — « Alors, Mademoiselle ne souffre pas ? » La jeune fille s'arrêtait d'écrire. « Pourquoi souffrirais-je ? — Mais les cavalcades de femmes qui passent chez Monsieur. — Voyons, Joseph, ai-je la figure d'une femme jalouse ? » Le valet de chambre se récusait. « Oh ! moi je trouve Mademoiselle très jolie. — Eh bien ! Joseph, qu'est-ce qui vous prend ? Ténez, on sonne à la porte d'entrée. Allez. »

Un carillon retentissait à travers tout l'appartement, le visiteur s'impatientait, car la sonnerie ne cessait pas. Mlle Aimery songeait à la réflexion du domestique. Joseph l'avait crue jalouse. Il aurait fallu être amoureuse. Amoureuse, certes, elle aurait pu l'être comme une autre. Est-ce qu'elle en aurait eu le temps avec les mœurs et les mâles de cette époque ? Etaient-ils tous bâtis sur ce modèle-là ? Un colloque animé était engagé dans le

vestibule, la rumeur en parvenait jusque dans l'atelier. Le valet de chambre entrait effaré.

— Qu'est-ce que c'est ? demandait Thérèse.

— Mademoiselle, c'est une dame qui insiste absolument pour être reçue. J'ai dit que Monsieur n'y était pas.

— Elle est partie ?

— Non, elle est dans l'antichambre, elle ne veut pas démarrer ; le concierge lui a dit que Monsieur était là Elle a remis sa carte.

— Donnez.

La jeune fille se levait toute droite.

— Linda Monti. Mais, malheureux, Linda Monti, il faut recevoir.

— Mais Monsieur a dit que...

— Il s'agit bien de Monsieur. Faites entrer, j'en fais mon affaire.

La jeune fille rajustait son corsage et se tenait debout pour recevoir la tragédienne.

Un bruissement de soie, un pas léger et, dans une jolie ondulation de toute sa personne, Linda Monti pénétrait dans le cabinet de travail.

— Je savais bien qu'il était là.

Et s'apercevant seulement de la présence de la jeune fille :

— Ah ! pardon, mademoiselle. Une amie de M. Maurel sans doute ?

— La secrétaire, rectifiait Thérèse.

La comédienne enveloppait la jeune fille d'un regard de connaisseur.

— Je complimenterai M. Maurel de son choix. Je n'ai jamais eu d'aussi jolie secrétaire à mon service, moi.

Et, étourdiment :

— Il est vrai que je n'emploie que des hommes. On peut voir Henri ?

— Je vais le prévenir, Madame.

— Il est là. Il déjeune ?

— Oui, il est à table, il a du monde.

— Mais je ne veux pas.

— Oh ! il va venir.

Mlle Aimery s'éclipsait dans la salle à manger, Linda la suivait du regard.

« Elle est adorable, pensait-elle tout haut par une vieille habitude de théâtre. Il est inadmissible que Maurel ne soit pas son amant. Mais, c'est qu'elle travaille. » La Monti s'était approchée machinalement du bureau et parcourait des yeux la chronique commencée. « Elle travaille comme elle le dit. Mais elle écrit les articles de Maurel. Tiens, tiens. » Mais le critique entrait, la bouche pleine, s'essuyant la barbe avec sa serviette ; il se précipitait sur les mains de Linda.

D'un rapide coup d'œil la tragédienne avait saisi, par l'entre-bâillement de la porte, Mme Bellureau et Juliette attablées dans la salle à manger de Maurel.

« Ah ! chère amie, délirait le journaliste. Vous ici ! si j'avais pu prévoir. — Comme vous m'auriez mise à la porte, souriait la Monti incrédule. Sans Mademoiselle, je n'aurais jamais été reçue. Dame, quand on a Cythère chez soi. — Mais, chère amie. — Vous êtes incorrigible. Mes yeux ont très bien vu. — Linda ! — Et je ne vous en fais pas mes compliments. Quand on a une secrétaire comme Mademoiselle, et son sourire allait à Thérèse, on ne débauche pas des mineures. — Mais Mlle Aimery n'est que mon secrétaire. — Je le regrette pour vous, mon cher, et j'en félicite Mademoiselle.

Maurel devinait la tragédienne au courant. Guillardot avait dû parler, il sentait aussi une sympathie déjà établie entre les deux femmes.

— Maintenant, j'ai deux mots à vous dire, Henri, on peut ?

— Le critique s'inclinait.

— Mais, je ne suis ici que pour cela, chère amie.

Et se tournant vers Thérèse :

— Mademoiselle Aimery, voulez-vous aller faire patienter un peu ces dames Bellureau ?

La jeune fille passait, avec un léger salut, devant la tragédienne. Il y avait du triomphe dans ses yeux.

— Vous voyez, Madame, que je ne suis que la secrétaire.

Linda regardait Thérèse entrer dans la salle à manger. Elle avait un haussement d'épaules.

— Elle est charmante et tu n'es qu'un imbécile, disait-elle à Maurel.

— Si c'est pour cela que tu as monté les quatre étages.

Dans le tête à tête, la tragédienne et le critique se tutoyaient ; il y avait entre eux quelques cadavres.

— Non, j'aurais un service à te demander.

XVIII

La Monti s'était assise.

— Parlons sérieusement. J'ai à te demander un vrai, un réel, un grand service.

Sa voix était devenue grave.

— Nous sommes déjà de vieux amis, n'est-ce pas, Henri? Des amis d'au moins quinze ans. Nous avons été même un peu plus qu'amis... autrefois.

— Oh! il n'y a pas si longtemps, protestait le critique.

Linda poursuivait :

— Nous sommes presque de la même promotion. Nous avons presque débuté ensemble, toi dans le journalisme, moi dans le théâtre. Eh! bien, en souvenir de nos débuts et de nos années de campagne, ton talent, ta signature, ton autorité d'écrivain et de journaliste, l'influence de ton nom et toutes les influences dont tu disposes, il faut que tu les mettes entièrement. aveuglément à mon service. Il faut que tu te dévoues. Tu m'entends. Non pas à moi, mais à la cause de quelqu'un, car cette cause est devenue mienne. Il faut, mon petit Henri, que tu t'attelles, toi et les tiens, à la gloire de...

— Ne le nomme pas.

Maurel l'avait arrêtée d'un geste.

— J'ai deviné qui.

Et d'une voix apitoyée :

— Alors, c'est la grande passion?

— Ah ! je ne sais pas ce que c'est, mais je sais que depuis un mois je vis double; plutôt, je vis autrement, je ne sens plus le froid, je ne vois plus le ciel gris, ce n'est plus de la neige fondue, ce sont des roses qui pleuvent dans ce jour sale de février parisien. Il a mis comme une clarté dans toute mon existence et je porte en moi comme un nouveau printemps.

Le critique s'était levé :

Elle se répand dans ma vie
Comme un souffle imprégné de sel,
Et, dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

— C'est bien l'amour, ma pauvre Linda.

Et, avec une vraie tristesse dans les yeux :

— Et, il a vingt-quatre, vingt-cinq ans ?

— Vingt-six.

— Et tu en as quarante?

— Quarante-cinq.

— Oui, je sais... Ma pauvre Linda, tu te prépares bien des larmes.

Les prunelles de la Monti étaient devenues lointaines. Elle avait croisé ses mains sur ses yeux et fixait on ne sait quelle image seulement visible pour elle. Elle articulait d'une voix lente :

— Cela durera ce que cela durera, je ne veux pas y songer, j'ai tout prévu, je suis heureuse et je veux m'enfoncer délicieusement dans ce bonheur ; j'ai soif et faim de ma joie, je vis enfin et je veux vivre. Avant je n'avais pas vécu.

— Sais-tu que tu n'es guère aimable, Linda ?

La Monti avait son geste familier d'effleurer une fleur au bout de ses doigts.

— Pour toi et les autres. Oui, je sais ; mais toi et les autres ne peuvent pas se comparer à lui. Si tu savais, si

tu savais comme il est bon, comme il est fier, et ses côtés charmants d'enfant.

— Naturellement pour me parler de ses qualités; parlons de ce qui t'amène. Au fait.

— C'est vrai, au fait.

La Monti s'était reprise, sa voix était redevenue cabotine.

— Eh bien voilà! mon petit Henri. Borave vient de recevoir une pièce de Nérac.

— Non!

— Comme je te le dis. Il y a un mois et demi que je prépare la chose. Borave sort de chez moi, nous venons de signer *Brocéliande*; la scène est en Cornouailles, l'action tirée du cycle d'Arthus. Une merveille.

— Naturellement.

— Oui, naturellement.

— Le garçon a du génie.

— Tu en doutes? Mais tu verras toi-même. Est-ce que je me serais emballée sur un pleutre? C'est admirable, tu verras; cela va révolutionner Paris.

— Et tu joues le premier rôle!

Linda ne s'arrêtait pas à son tour narquois.

— Le premier rôle, cela va de soi. Genèvre, la reine Genèvre, une amoureuse extraordinaire, un rôle de chasteté et de passion.

— Chaste!

Et le critique avait une moue dubitative.

— Dans la légende, Genèvre est adultère.

— Oh! un amant. Vous avez changé le nom.

Maurel s'apprêtait à rire.

— Et j'ai une scène au trois et quatre. Je viens de me commander des costumes hallucinants.

— Et de la figuration? interrogeait Maurel.

— Tu penses, nous sommes un moment deux cents personnes en scène; tout un champ de bataille avec ses blessés et ses morts; pas moins de quarante acteurs,

c'est une épopée, il en faut du monde pour ces foules du moyen âge.

— Et Forbster? demandait le critique.

La tragédienne allait et venait à travers dans le cabinet de travail.

— Tu sais bien que Forbster a mis 400.000 francs dans son théâtre.

— A cause de toi. Et il ne les a pas retirés? C'est lui qui monte la pièce de Nérac. Il est de bonne composition, sais-tu.

— Forbster est un galant homme.

La voix de Linda avait vibré plus brève. Le critique s'intéressait.

— Tu le vois toujours?

— Il y a quinze jours que je ne l'ai vu.

— Il ne vient plus?

La Monti s'asseyait brusquement.

— Le personnel et les chevaux sont payés jusqu'à la fin mars et nous sommes le 15 février.

— Ah! il fait bien les choses. C'est une rupture?

La tragédienne avait une hésitation.

— Si j'ai un grand succès dans mon rôle de Nérac, Forbster pardonnera tout.

— Ah! Linda, Linda.

Le critique avait levé les yeux au plafond.

— Et vous répétez ?

— Mais, demain ; songe donc, nous n'avons pas trop d'un mois et demi pour mettre cela debout. Nous passons le 1er avril.

— C'est annoncé?

— Non, c'est décidé; mieux, c'est écrit.

— Il y a un dédit?

— De 25.000 pour Mario.

— Alors vous passerez. C'est Morfels qui va faire une tête.

— Morfels, cela lui fera cent représentations et même plus. Il y a déjà un mois et demi que je joue sa pièce.

— Il comptait sur trois cent

La jeune femme avait un mouvement d'indignation.

— Comme s'il fallait sacrifier Mario en passant le 30 avril! Nous passerons le 1 er avril, en somme cela ne nous fera que trois mois de bon, avril, mai et juin. De là, je partirai avec la pièce pour Londres.

Maurel était devenu perplexe.

— Et Azuado, que devient-il dans tout cela? Borave a reçu une pièce d'Azuado. Tu devais jouer le premier rôle.

— Ce sera pour la rentrée; Azuado attendra.

— Ah! tu vas t'en faire des ennemis à toi et à ton poète, avec tes façons d'agir.

Et le critique énumérait les dangers de la situation: Mortels, c'était toute la société des auteurs, tout le boulevard, les arrivés; Azuado, toutes les jeunes revues, la littérature de demain. Ah! elle voulait créer un poète, un auteur à succès, elle ne savait pas ce qu'elle entreprenait là... Pour peu que Forbster évincé monte une cabale, Nérac aurait une jolie première.

La Monti se cabrait.

Forbster ne monterait rien contre elle.

Mais le journaliste ne désarmait pas. Il énumérait toutes les rancunes, toutes les ambitions déçues, toutes les envies que la Monti allait déchaîner contre elle et son protégé. Elle ne pouvait pas le prendre comme amant sans jouer ses pièces. Linda s'embarquait mal, et lui, Maurel, avait bien peur qu'elle ne fît naufrage au port.

La tragédienne avait un cri du cœur.

— Ah! critique que tu es, tu es déjà jaloux de mon poète...

Maurel bombait le dos sous l'orage. Forcément, et encore lui ne faisait pas de théâtre. Comme les autres allaient le haïr. Ah ! elle voulait imposer à Paris l'amant de la reine. Paris n'était pas tendre pour les Concini.

Mise au pied du mur, la Monti s'emportait. Et c'était pour cela qu'elle était chez lui. Il était presque le doyen

du syndicat de la presse. Oh ! pas par l'âge, par le talent. On l'écoutait, ses avis faisaient loi. Eh bien, il allait créer un mouvement d'opinion en faveur de Mario. Il pouvait le faire en souvenir d'autrefois.

La voix de la Monti s'était faite câline, elle avait posé une main sur l'épaule de Maurel et attendait dans sa nuque la caressse de ses doigts.

— Ah ! comme tu sais ton métier, garce !

Linda n'avait qu'un sourire.

— C'est dit ?

Le gros homme convaincu l'enveloppait de son œil retors.

C'était dit, mais il n'y avait pas que lui. — Oui, elle savait... Les directeurs. Mais elle tenait l'*Écho*, le *Figaro* et le *Gaulois*; elle aurait le *Journal* par Samanof, elle lui ferait recevoir au besoin une pièce; le *Temps*, elle ferait agir sur les Hébrard, elle pouvait; quant aux *Débats*, c'était Poten qui faisait la critique, on lui expédierait une petite de la figuration, à ce vieux porc.

Maurel avait un cri sincère :

— Comme tu connais Paris !

Paris ! Ah ! Paris ! Comme il la dégoûtait. Ah ! oui, elle avait grand besoin du mistral et des souffles déchaînés dans la vallée du Rhône pour chasser ces odeurs de boue et d'intrigues de derrière les portants.

— Si tu savais comme Mario me change de tout cela !

Maurel revenait à la charge. Elle oubliait les dettes de jeu de Boucaron au cercle de l'Escrime. Si elle tombait un jour de culotte, elle pouvait avoir un bon feuilleton presque pour rien.

— Boucaron et les autres, vous jouez tous dans la presse.

Le critique se récriait :

— Linda.

La tragédienne excédée flairait déjà les travaux d'approche du gros Maurel.

— Mettons que je n'ai rien dit, que je n'ai pas parlé pour toi.

Mais lui, trop heureux de l'occasion :

— Mais si, mais si, mettons que tu aies parlé pour moi.

Et avec une bonhomie canaille, toute canaille :

— Et dans cette combinaison de l'aimé, quelles sont mes épingles à moi ?

— Bonne pièce, je te retrouve; j'aime mieux cela.

Et mise à son aise, la Monti appuyait son menton à ses mains et ses coudes sur ses genoux dans une pose un peu triviale de commerçants en train de ruminer une affaire. Elle ne la gardait pas longtemps. Chez Linda les décisions étaient promptes. Elle redressait son buste et s'étalait dans une des attitudes allongées qui lui étaient familières : un bras levé et la nuque dans une main.

— Écoute, mon petit Henri, dès les répétitions en train, je tombe malade et j'obtiens un congé de huit jours. Céline me remplace.

— Céline !

Et sans s'arrêter à la moue de Maurel :

— Oui, Céline, et je vais à Monte-Carlo; je suis fatiguée, j'ai besoin du Midi, tu m'y rejoins et tu donnes trois conférences. Toute souffrante que je suis, je consens à dire trois pièces de vers, et je t'abandonne mon cachet. Tu es très bien dans la principauté, tu as 1.500 fr. par conférence; moi, je ne peux pas demander moins. C'est donc 9.000 francs pour toi, et là-bas tu es défrayé de toutes tes dépenses, cela va-t-il ?

Maurel s'était penché sur la Monti et lui baisait les doigts.

— Cela va, on peut parler avec toi.

Linda s'était levée.

— Alors, c'est dit.

— C'est dit, tu peux envoyer ton poète, il sera bien reçu, je lui donnerai même quelques précieux conseils.

— Alors, je peux le faire monter ?

— Comment ?

— Oui, il est en bas, dans ma voiture.

— Une minute, une seconde, je vais téléphoner chez le concierge. Ah ! il est en bas.

Le critique avait un sourire de vieux criminel. La Monti lui frôlait la joue d'une main caressante.

— Ah ! que tu es gentil, Henri.

— Parce que je te comprends.

Il avait ouvert la porte de la salle à manger et parlait par l'entrebâillement.

— Mademoislle Aimery, téléphonez donc au concierge de faire monter M. Nérac qui est dans le coupé en bas, Mme Monti le demande.

Lui, revenant sur la pointe des pieds vers l'actrice assise sur un pouf, les yeux noyés d'une langueur :

— Dis donc, Linda, j'aurai encore quelque chose à te demander.

— Demande, je t'écoute.

La voix de Maurel s'était faite implorante.

— Voilà, j'ai une petite amie qui voudrait faire du théâtre ; il n'y aurait pas un petit bout de rôle pour elle dans la machine de Nérac ? N'importe quoi, une panne, une suivante, un page, un prétexte à joli costume.

La tragédienne et le critique se regardaient dans les prunelles.

— Sûrement, fais voir la petite amie.

Maurel étaitretourné à la porte de la salle à manger.

— Juliette, oui, Juliette, pas vous, Madame Bellureau.

Et Juliette entrait d'un pas menu, gauche, maladroite et rouge comme une cerise sous ses cheveux en fumée d'or. Linda la toisait et la jugeait d'un regard.

— C'est vous qui voulez faire du théâtre ?

L'enfant balbutiait.

— Elle a une drôle de frimousse. Elle sera très bien en travesti.

Et, d'un air de doute :

— Vous avez de jolies jambes ?

La petite n'avait pas le temps de répondre, la sonnerie retentissait dans l'antichambre. Linda frémissait toute.

— C'est Mario, fais-le entrer. Tu demanderas à Mario de la faire débuter dans sa pièce. Il sera flatté de t'accorder quelque chose.

Et comme Maurel se cabrait :

— Mais oui, il sera moins ton obligé, ce garçon.

Le critique la considérait avec stupeur ; vraiment elle était admirable et dépassait toute prévision. Il reconduisait Mlle Bellureau dans la salle à manger.

— Vous ne vous en allez pas, au moins ?

*
* *

Le coupé de Linda emportait Mario et la tragédienne blottis l'un contre l'autre au trot des deux alezans offerts par Forbster. La jeune femme avait posé sa tête sur l'épaule de Nérac. Il sentait contre sa hanche la tiédeur de tout le corps abandonné de Linda, il en respirait aussi le parfum âcre et capiteux, fait d'un mélange d'extraits combinés d'œillet bleu, de tubéreuse, de vert-vert et de jasmin... Ah ! il avait fait du chemin depuis le dîner chez les Massicot, sa visite hésitante au vieux Laverault était loin ; loin ses séances dans les bureaux des petites revues du quartier, et il se rappelait les haltes échelonnées de son ascension vers Linda, Linda toute chaude et frémissante de désirs contre sa chair de mâle aimé, et sa présentation chez Durand. Ses deux dîners suivis de lecture chez Mme Guillardot, l'atmosphère raréfiée de sa chambre de malade, et puis le dîner organisé de Mme de Jussy, le tendre intérêt de la belle Laure, le caprice de Lucie Hermelin, sa liaison éphémère avec la jolie entretenue, les visites et les intrigues imposées par M. de Puymégard, les utiles conseils du beau cousin et puis sa présentation à Linda, les rapides étapes d'une fortune inespérée et malgré l'hostilité de l'entourage, l'insolence des femmes, et la morgue des

hommes, sa présence imposée à tous par la volonté de Linda, l'amour croissant de la tragédienne, son accident dans les coulisses, le premier baiser dans la loge et la nuit initiale après le souper de *Jeanne de Naples*. Non seulement il était l'amant, le favori reconnu, mais il était aussi l'auteur... Borave venait d'accepter sa pièce. La Monti l'avait amené à récipiscence et la morgue narquoise du directeur avait fait place à une amabilité mielleuse. Mieux, aux complaisances un peu serviles d'un enthousiasme de commande.

Toutes les difficultés, Linda les avait aplanies... Et toutes les résistances encore debout sur son chemin elle allait les mater à nouveau, attelée corps et âme à la gloire de son poète. Il venait d'en avoir un éclatant exemple dans le cabinet de travail de Maurel. Là aussi le charme de Linda avait opéré. Par quelles paroles magiques Circé avait-elle enchanté le monstre ? Le critique n'avait été qu'aménité et douceur. Sa grossièreté hostile des premiers jours, son insolence appuyée d'arrivé, gonflée de fiel et d'orgueil, avait fondu, s'était évaporée sous le souffle de l'actrice.

Cela avait été, dès l'entrée, la plus cordiale poignée de main. Maurel était acquis tout entier à sa cause, à leur cause, et galant il enveloppait le couple d'un regard protecteur et complice de ses gros yeux injectés. Là-dessus, Linda avait garanti la sincérité du journaliste. « Il fera tout pour nous, c'est un ami », et comme Mario assurait le critique de sa reconnaissance, Maurel avait placé sa profession de foi : il aimait les jeunes et adorait la littérature, il y avait consacré sa vie, il était tout naturel qu'il aidât Mario, la tragédienne lui avait dit le plus grand bien de son drame. Là-dessus, Nérac avait cru devoir manifester le désir de soumettre son œuvre au gros homme. Gagné par l'atmosphère du lieu, il avait offer de lire au critique un acte ou deux de sa pièce. Maurel s'était défendu ; il était accablé de besogne, mais il irait certainement assister à une ou deux de ses répétitions

quand le gros travail serait déblayé. Il verrait la chose à l'avant-scène, si du moins Linda le permettait. « Mais comment? vous êtes chez vous, chez moi », avait répliqué l'actrice, et la comédie avait continué.

Malgré les protestations de dévouement du critique, Nérac en avait saisi tout de suite le mensonge et le factice. Malgré ses intonations de théâtre et ses airs attendris au frère, indulgent aux frasques d'un cadet, le Provençal avait perçu que le critique ne désarmait pas; la rapidité de son succès le suffoquait et sa rancune avait vite transpiré dans des conseils d'une douceur amère. Ah! il était un chançard. Il n'y avait pas deux mois qu'il était à Paris et il était arrivé d'emblée où les autres mettaient dix ou quinze ans à parvenir. Il entrait le lendemain en répétitions chez Borave et il avait pour interprète Linda Monti. Il allait exciter bien des jalousies, déchaîner bien des haines; mais on allait lui aplanir le chemin, et là-dessus Maurel avait conseillé au jeune homme de faire du journalisme. Le journalisme était une arme. C'était un tremplin. Il faisait connaître un débutant. A Paris, pour exister, il faut être craint. L'important c'est d'être parmi les gens redoutables. Après, le journalisme n'avait aucune importance; mais il fallait débuter par là.

Averti par le silence de Linda, Mario n'avait rien répondu. Maurel était alors devenu pressant. En dehors de sa critique, il commettait au *Sancho* quelques soirées théâtrales qu'il signait Scaramouche. Il faisait cela en s'amusant. Il lui céderait volontiers la rubrique et Mario pourrait écrire quelques soirées d'ici sa première; surtout qu'il ne craignît pas de s'y montrer agressif, incisif et mordant. C'était cela qui posait un homme... « Vous n'allez pas me le faire tuer, au moins? » était intervenue Linda. A quoi le journaliste: « Vous savez bien qu'on ne tue plus personne ». Et définitif, Maurel avait conclu: « Sans dire que ces soirées sont de vous, je laisserai deviner qu'elles ne sont plus de moi. Il faudra que l'on

vous devine, que l'on vous soupçonne, cela vous va. » Et prenant la Monti à témoin : « Cela lui sera très utile. Il faut qu'à partir de demain, on voie Monsieur dans les théâtres. Montrez-vous. Affichez-vous ; je serais très content d'être votre guide. Voulez-vous venir avec moi à la première du Gymnase, demain ? » Et comme Nérac, comblé, ahuri, croyait devoir se confondre en remerciements, le critique avait vite montré le bout de l'oreille. Il avait d'ailleurs un service, lui aussi, à demander à M. Nérac. Oui, un service. Mme Monti était déjà au courant. Voilà, il avait une petite amie à laquelle il s'intéressait et qui voulait faire du théâtre. Il avait déjà demandé tout à l'heure à Linda s'il n'y avait pas un bout de rôle pour elle dans *Brocéliande*. Un rien, un prétexte à costume, un page, une suivante; et Nérac déjà manager avait tout promis avec la condescendance d'un auteur imploré par un critique, et ça avait été la présentation de Juliette.

Sur la foi de ses cheveux blonds et de ses yeux d'innocence, Nérac lui avait aussitôt donné le rôle de la novice du dernier acte. Il allongerait au besoin même le rôle si elle avait des dispositions. Dans ses vêtements de laine blanche elle y serait délicieuse. « Et cela n'est pas plus difficile que cela. Vous voilà engagée, Juliette, remerciez Monsieur et Madame. » Et comme la petite Bellureau fixait intensément le jeune homme de ses prunelles violettes, plus intéressée à la barbe soyeuse de l'Avignonnais qu'aux bajoues couperosées de Maurel, le valet de chambre était venu annoncer Céline Reschal et Blanche Oudry, et ces dames étaient entrées comme un tourbillon.

Petits cris, poignées de mains, bruissements soyeux d'étoffe, mots à double entente et yeux de caresses. Cela avait été comme une trombe dont Nérac abasourdi ne se rappelait que les mots de début et le mot de la fin. Les deux jeunes femmes étaient entrées en conquérantes. « Mais oui, nous forçons la porte du maître, les chevaux

de Linda sont un peu connus. Ah! la célébrité! Bonjour, Linda, bonjour, monsieur Nérac, mes compliments. Linda, tu as une mine, tu as vingt ans; l'amour te réussit. » Et sur un geste de Maurel : « Ah! il n'allait pas grogner, ce n'était pas pour lui qu'elles étaient montées; mais pour Linda. C'était donc vrai que M. Nérac avait une pièce reçue chez M. Borave ? Cinq actes que Linda avait fait recevoir ; elles avaient déjà eu vent de la chose, mais elles ne pouvaient pas y croire. Mais la nouvelle était vraie, puisqu'ils faisaient déjà tous deux la tournée des critiques. » Et sur une protestation de la Monti : « Et vous avez bien raison de la chauffer et de l'arroser la presse, repartait Céline Reschal avec un beau cynisme. On ne muselle jamais assez ces chameaux-là. Mais oui, Maurel, pour vous comme pour les autres. » Et prenant Mario à partie : elle avait quelques amis aux *Débats*, mais il lui fallait un rôle dans sa pièce et une beau rôle. Elle savait que son drame était épatant. Borave ne lui donnait plus que des pannes. Un beau rôle et elle s'attelait tout entière à sa gloire. Cela ne dépendait que de lui et de Linda. « Ah! Céline a des relations, avait ricané Maurel, et des bijoux. Si vous avez une courtisane ou une princesse qui passe enjoaillée au troisième acte dans le fond de décor, c'est tout à fait la femme de ce rôle-là. — Dis donc, espèce de mufle! » Là-dessus le critique et l'actrice s'étaient empoignés, et Linda très ennuyée s'était retirée sur la promesse formelle d'un rôle à Céline dans la *Brocéliande* de Mario. « Mais viens demain au théâtre à trois heures, on corrigera les rôles. D'ailleurs, je vais te faire convoquer par Borave. » Et puis cela avait été des baisers, des poignées de mains et les protestations ordinaires et de : « Bonne chance les amoureux, » lancées en flèche de Parthe à la sortie des amoureux.

C'est cet ironique adieu de Céline et ses compliments sur sa bonne mine : « Tu as vingt ans, l'amour te réussit, » que ruminait la tragédienne emportée au trot

de ses deux alezans. Serrée contre Mario, les paupières à demi closes, elle l'étudiait du coin de l'œil. L'énergie de ce profil la matité de ce teint de force et de santé la ravissait; elle l'emplissait aussi d'une sourde angoisse. Dans l'attitude caressante des femmes vis-à-vis de son amant, la Monti avait flairé la foudre.

Les hommes, les critiques grincheux, les auteurs évincés et jaloux, les vagues confrères, les chroniqueurs, que l'on musèle avec vingt-cinq louis, et les bailleurs de fonds qu'on domestique avec un sourire, les hommes, elle en faisait son affaire, mais les femmes, voilà où était l'ennemi ! Maintenant qu'elle avait fait de son amant un auteur, allaient-elles assez l'assiéger de leurs œillades et de leurs sourires, toutes ces actrices en mal de début et en quête de bouts de rôles, demi-mondaines et quarts de filles dont le tréteau est le trottoir. Elle avait déjà vu Céline à l'œuvre. La bonne pièce avait-elle assez insisté sur son âge et son rajeunissement. Elle lui revaudrait cela à la mâtine. C'était comme cette petite Bellureau. Zieutait-elle assez son Mario, et cela bien plus intéressée par le beau garçon que par l'auteur. La petite vicieuse, on lui en donnerait des Mario Nérac à cette petite Bellureau. Linda n'en avait pas moins senti le danger ; elle en avait gardé le frisson dans toute sa chair pantelante. Ah ! elle avait mis son amant au pinacle, elle avait fait cette imprudence d'appeler sur lui l'attention de tous. Toutes allaient vouloir le lui voler.

Songez, connaître le goût du bonheur de la Monti, mordre au fruit préféré et choisi par la reine ; quelle tentation pour toutes ces gueuses de la névrose, de la morphine et de l'éther ! Elle avait bien surpris des avances de Myrhine, Myrine pourtant gardée par son vice. Mais voilà, c'était une telle joie pour cette intoxiquée que de prendre l'amant de sa sœur !

Mais elle défendrait son bien. Mario était à elle, elle l'avait tiré de l'ombre et l'avait fait ce qu'il était, elle ne le céderait à personne. Jusqu'aux hommes qui s'en mê-

laient. Maurel, sous prétexte de lui rendre service, qui lui offrait de faire sa soirée théâtrale dans le *Sancho*, il ne lui manquait plus que ça de faire de Mario un journaliste, pis, un soiriste: pour que toute la galanterie des coulisses et que toute la prostitution des couloirs se ruât sur les vingt-cinq ans de Mario. Mario soiriste, c'était Daniel dans la fosse aux lionnes; mais elle avait éventé la perfidie du critique. Sa prétendue obligeance avait un double but: jeter son amant dans un courant d'aventures et lui créer des ennuis. C'était elle que le critique visait à travers Nérac. Tout le monde en voulait à son bonheur et tous s'acharnaient à le détruire. Cette malveillance innée de Paris s'aggravait chez Maurel de toutes les rancunes d'un envieux; mais elle y mettrait bon ordre. Linda Monti n'eût pas été femme si elle ne s'en fût pas prise à son amant.

— Vous avez été trop humble, disait-elle en rompant le silence; il était tout à fait inutile de tant remercier M. Maurel, il ne donne rien pour rien; s'il nous sert, c'est qu'il y trouve son intérêt. C'est comme son offre de faire la soirée théâtrale à sa place, je vous défends bien de l'accepter.

— Mais maintenant, objectait le jeune homme.

— Ah! vous trouverez bien un prétexte pour reprendre votre parole. Vos répétitious vont vous absorber; d'ailleurs je m'en charge. Quand on a une pièce reçue au Châtelet, on ne descend pas au rôle de courriériste de théâtre; il faut laisser cela à la petite classe. Croyez-moi, mon ami, évitez toute cette racaille de journaleux et d'écrivaillons de couloirs. Tenez-les à distance. Soyez lointain, inaccessible, c'est le seul moyen de leur en imposer... Ah! ces promiscuités, il y en aurait trop à subir! Vous êtes auteur dramatique, restez auteur dramatique. Tenter quelque chose à côté serait vous amoindrir; maintenant embrassez votre bonne amie.

Et la tragédienne tendait ses lèvres à Mario.

XIX

Debout contre la baie vitrée de l'atelier de Maurel, Céline Reschal avait regardé le coupé partir. Pour mieux voir le couple monter en voiture, elle avait soulevé le store de soie bise; elle le laissait retomber avec un rire prolongé en cascade de perles. « Et, en route pour la tournée des critiques. Ils ont commencé par toi, Maurel. — A tout seigneur, tout honneur, flûtait la voix de Blanche Oudry. — Et tu as tout promis, gros vaniteux; ça t'a flatté, leur démarche, » insistait l'actrice. A quoi, Blanche : « Oh ! Maurel a promis. Reste à savoir s'il tiendra. — Dis donc, toi, intervenait le critique. — On te connaît, ricanait Céline. Blanche Oudry avait un long soupir. — En voilà un qui a eu de la chance, ce Nérac. Il n'a eu qu'à paraître : *veni*, *vidi*, *vici*. — Le favori de la reine. — Savoir si le public ratifiera son choix, à la reine, » et les paupières frippées du journaliste se plissaient voluptueusement sur ses prunelles fourbes. Toute sa grosse face lourde s'éclairait en même temps d'un sourire. Mais les deux femmes se récriaient. Est-ce qu'un doute était possible avec une presse chauffée comme elle était déjà. Linda était l'idole du public, le public suivait; le public s'intéresse toujours aux amants de ses idoles, et, dame, Linda était emballée

cette fois. Elle n'avait plus seize ans, la divine, et mettait les bouchées doubles. Et Forbster, quel rôle jouait-il là dedans ? Etait-il vrai qu'il laissât ses fonds au théâtre. Alors il faisait les frais de la pièce de Nérac; fallait-il qu'il fût gourde !

Le critique laissait aller les deux femmes. « Pas si mal calculé que cela ! Il aurait retiré des fonds que Linda ne l'aurait jamais revu, c'est une rancunière. — Linda ! — Parfaitement. Mettez que la pièce soit une tape, et Forbster y compte, cette tape lui rejettera Linda dans les bras. Un insuccès, et Nérac sera balayé du coup. Je connais Linda, elle ne lui pardonnera pas son krack. Liquidation du Provençal, et ne vous y trompez pas, mes petites, insistait le critique avec un retroussement féroce de ses grosses lèvres sur ses dents offensives, plus une pièce a été chauffée dans la presse, plus sa chute, s'il y a chute, est retentissante. »

L'actrice avait une moue : « Le Nérac ne sera pas embarrassé de son placement, la succession de Linda tentera toujours une autre femme. » Maurel la regardait de coin : « Aurais-tu la curiosité des plaisirs de la Monti, ma petite Céline ? » Mais la jeune femme avait un geste dégoûté. « Oh ! moi, d'abord, je n'aime pas les bruns, et puis les hommes célèbres, cela me laisse froide, je ne suis pas Anglaise. »

Blanche Oudry bondissait sur le mot. A propos d'Anglaise, savaient-ils avec qui était Azuado ? Azuado Pétrarque avait donc lâché Edith ? Maurel, intrigué, s'intéressait. Blanche Oudry était toujours pleine de potins sensationnels. Azuado n'avait pas lâché Edith, mais il l'avait envoyée en Allemagne. Edith faisait une tournée de concerts, elle le gênait pour ses opérations... commerciales. Pétrarque était avec lady Store ; les deux autres s'esclaffaient. Oui, l'Anglaise un peu folle qui poursuivait tous les artistes de ses admirations. Celle-là même qui était venue, pendant le souper de Jeanne de Naples, traîner son enthousiasme dans l'atelier de

Linda... Parfaitement, c'était là qu'Azuado l'avait connue, levée même, car il l'avait levée comme une grue, la grue aux œufs d'or. Non, ça c'était drôle que Pétrarque eût soufflé la vieille Anglaise à Linda, car cela se disait assez que lady Store avait pour la Monti un fanatisme... amoureux. C'est que lady Store n'avait pas de préférence. C'était une Anglaise à idées larges, mais avenue Friedland elle s'était trompée de porte; elle aurait dû s'adresser à Myrhine, mais non à Linda. Et les deux femmes, avec des petits cris et des réticences, prenaient une joie puérile à remuer des obscénités. Mais c'était Azuado qui intéressait Maurel. « Lady Store est riche ? demandait-il aux deux femmes. — Riche. Il n'a pas perdu son temps, le poète, la dame a bien 600.000 francs de rentes. — Ces poètes ! » Et le débinage recommençait. Ah ! Pétrarque avait les dents longues. Edith avait près d'un million quand il l'avait connue, et que lui restait-il aujourd'hui ? A peine 100.000 francs. Aussi Pétrarque l'avait-il envoyée faire un tour en Allemagne. Il était vrai qu'il lui avait donné la gloire, mais il la donnerait aussi à lady Store à ce prix-là.

La sonnerie électrique de la porte d'entrée faisait lever les deux femmes. « Nous vous quittons, faisait Céline; c'est pis qu'un cabinet de ministre chez vous. »

— M. Pétrarque Azuado, annonçait le valet de chambre.

— Faites entrer, souriait Maurel.

— Pétrarque, non, c'est assez théâtre, éclatait Céline. Pétrarque chez vous après Nérac et Linda, mais c'est un troisième acte de pièce bien faite.

La crinière en coup de vent, le profil impérieux, Azuado, à peine entré, se précipitait vers Maurel. La présence des deux femmes arrêtait son élan, il réprimait mal une grimace, mais Céline et Blanche lui souriaient. Debout auprès du bureau du critique, on l'accueillait d'un bon regard, on échangeait des poignées de mains cordiales.

— Je vous chasse ? demandait le poète.

— Nous, nous parlions de vous; nous n'avons plus de mal à en dire, alors nous nous en allons.

— Ah ! voilà de la franchise.

— Comment va Édith ? interrogeait sournoisement Oudry.

Pétrarque avait reçu de ses nouvelles la veille, elle allait bien, elle avait donné son concert à Leipzig ; un vrai triomphe, on avait refusé du monde; à Vienne aussi, c'était une marche triomphale.

— Et nuptiale, corrigeait Céline. Quand rentrez-vous en répétitions, mon petit Pétrarque; vous avez une pièce chez Borave.

— Dans huit jours, mais à la Porte-Saint-Martin; j'ai repris ma pièce et l'ai portée à Astrong.

Les deux femmes jouaient la stupeur.

— Alors ce n'est plus Linda qui vous joue ?

Et soudain apitoyées :

— Ah ! mon pauvre Pétrarque, comme nous regrettons cela pour vous. S'il y a un rôle pour nous dans votre pièce, ne nous oubliez pas.

— Ni moi.

Et les deux femmes se retiraient dans un grand bruit de jupes.

Les deux hommes restaient seuls. Le poète avait les traits crispés, les yeux durs; il y eut un silence; il consentait à s'asseoir.

— Elles savent donc.

— Il faut le croire.

— Et toi, tu sais aussi ?

— Naturellement.

— Ah ! vous êtes tous au courant. D'ailleurs, à Paris, un potin de théâtre ! Eh ! bien, j'aime mieux cela. Au surplus, c'est pour cela que je viens, tu sais ce que me fait Linda ?

— A peu près.

— Après m'avoir promis de jouer ma pièce, elle fait

recevoir celle de Nérac, son amour, son... enfin tu me comprends, elle me fait cette saleté-là à moi, un ami de dix ans, une pièce que j'ai écrite pour elle, qu'elle m'a presque commandée, qu'elle m'a fait recevoir. Il y a dix-huit mois que j'attends, moi.

Et la voix d'Azuado s'étranglait, devenue rauque.

— Dix-huit mois, sa parole donnée, mon labeur, mon talent immobilisé, tout celà pour rien. Elle s'est toquée de ce bouvier, de ce toucheur de bœufs de la Camargue et de son fumier d'étable, d'aïoli et de sueurs, car il n'est même pas soigné, son Nérac. Et c'est lui qu'elle joue et qu'elle impose. Borave est à ses ordres et c'est ce Midi qui nous déboulonne tous. Mais ça ne se passera pas comme ça. Si Linda croit que je vais avaler ses couleuvres sans crier gare ! D'ailleurs, je sors du théâtre, tout le monde y est monté ! Si tu crois que Morfels la trouve de son goût aussi, la lecture affichée pour demain de la *Brocéliande* de Nérac en plein succès de sa *Jeanne de Naples* ! Voilà qui flanque une tape à une pièce en représentation ! Linda a même obtenu une date, oui une date de première, pour le 15 avril, je viens de voir Morfels chez Borave : ils ont eu une scène. Quant à moi, j'ai repris mes quatre actes immédiatement, je les ai portés chez Astrong et ils sont reçus. Je vais jeter dans les jambes de Linda une actrice dont tu me diras des nouvelles, une actrice encore inconnue ici et qui fait fureur à Londres. Pour un pétard, c'est un joli pétard que je vais lui faire éclater à notre amie. Si elle croit qu'on se moque des gens comme elle l'a fait ! D'ailleurs, je viens de faire un tour dans les salles de rédaction. On est outré, elle ne sait pas ce qu'elle se prépare et je viens te demander comme un service et un vrai service, mon petit Maurel...

— Lequel.

— De diriger un peu ce mouvement d'opinion. Tu es le chef de la critique, en somme, ton talent te fait une situation à part. Marche, tout le monde te suivra.

Tu nous dois de nous défendre et de nous venger de cet intrus et des caprices de Linda. Non pas que je te demande de l'attaquer. On n'attaque pas une femme, mais raconte seulement la vérité, consacre ta première chronique au talent de ce M. Nérac, à la réception de sa pièce chez Borave et à l'élimination de nos œuvres devant ce Monsieur. *Jeanne de Naples* arrêtée en plein succès, ma pièce portée ailleurs. Dis la seule vérité, le public jugera.

Maurel, un couteau d'ivoire à la main, un coude appuyé sur son bureau, laissait parler Pétrarque. Le poète augurait bien de ce silence.

— J'ai même un titre épatant pour la chronique, reprenait-il : *Les caprices de Pasiphaée.*

— Rien que cela !

Le critique avait heurté son bureau d'un coup sec de son couteau d'ivoire.

— Malheureusement, mon cher Pétrarque, tout cela est impossible. Linda sort d'ici (Maurel s'était levé) et je lui ai donné ma parole d'appuyer la pièce de Nérac.

— Ah ! elle n'a pas perdu son temps.

— Toi, non plus.

— J'arrive trop tard.

— Tu serais arrivé le premier que ç'eût été le même prix. Pétrarque, Linda est mon amie, puis Linda est une femme.

— Avec cela que ça te gêne.

— Et puis Linda est Linda.

— Dis plutôt ça, elle te tient.

— Et puis, moi, je n'ai rien contre elle. Linda ne m'a manqué en aucune façon.

Pétrarque avait croisé les bras.

— Voyons, on a toujours à se plaindre de Linda.

Maurel l'arrêtait d'un geste.

— On a toujours à se plaindre d'une femme. Et puis Linda a ma parole. Tu me dis toi-même qu'une campagne s'organise contre elle, je ne puis pas l'aban-

donner. Je me dois de la défendre, je n'écrirai rien contre Linda.

Et le critique se rasseyait.

— A ton aise, pourrai-je au moins espérer que tu seras aimable pour ma pièce ?

Maurel avait un mouvement d'impatience. C'était enfantin ce qu'il disait là. Pétrarque savait bien le cas qu'il faisait de son talent.

— Et pour la pièce de Nérac, seras-tu aussi aimable ?

A ce coup droit, le critique opposait une déclaration de principes. Nérac était un débutant, il aurait pour lui des indulgences, mais dirait la vérité. En tout cas, il savait d'avance que la Monti y serait superbe. Le poète ne s'en laissait pas imposer.

— Ah ! ils t'ont bien chambré, je t'aurais cru plus de caractère.

— Mais il me semble que j'en déploie assez envers toi.

— Contre moi.

Et Azuado, à son tour se levait. Il prenait congé de Maurel puisqu'il était décidé de ne rien lui accorder. Il le regrettait. Une amie à lui, lady Store (Maurel l'avait vue chez Linda au dernier souper de première), lady Store l'avait prié, lui, Pétrarque, d'inviter Maurel à dîner un de ces soirs.

Lady Store ! la vision des millions évoquée par le nom de l'Anglaise allumait une lueur brusque dans les yeux du critique, son ton se radoucissait.

— Mais je crois que je serais très heureux de dîner avec vous. Lady Store est, il me semble, une amie de Linda ?

— En effet, c'était une de ses amies. Elle ne l'est plus. Lady Store est mon amie à moi.

Le ton décisif avait été celui d'un homme sûr, certain de son influence et de sa situation. Le critique s'amendait. Pétrarque le boudait, il avait bien tort. Il avait, lui, Maurel, donné sa parole à Linda et ne pouvait la reprendre. Mais Pétrarque était libre de ses actions.

Le poète écoutait, il avait clos à demi ses paupières, attendant et encourageant de son silence la proposition qu'il sentait aux bouts des lèvres de Maurel.

— Oui, tu as bien tort de me bouder, Pétrarque. Ecoute. Car je veux faire quelque chose pour toi. Ecoute, je ne peux rien écrire ni signer contre Nérac, ni Linda. Mais dans quatre mois, en juin, je vais m'absenter pendant un mois. Je dois aller aux eaux à Plombières, et pendant ce mois-là il me faudra laisser mon feuilleton dramatique à quelqu'un. Je puis te le céder, veux-tu faire mon intérim ? Une fois dans la place, tu es le maître d'écrire ce qu'il te plaira; je n'ai pas d'opinion pour diriger ta critique. Tu signes, donc tu es responsable. Je ne peux que le déplorer, mais ta rancune tiendra-t-elle jusque-là ?

— Elle tiendra.

Le même sourire carnassier découvrait jusqu'aux gencives la dentition des deux hommes, ils avaient tous deux un petit rire silencieux.

— Quel soir nous faites-vous l'honneur de dîner au Ritz, mon cher Maurel ? lady Store s'en remet à votre bon plaisir.

*
* *

Linda sortait excédée de la salle de jeu. Voilà déjà six jours qu'elle était à Monte-Carlo. Elle avait tenu sa promesse faite à Maurel et, donnant donnant, en échange d'un feuilleton dramatique favorable à *Brocéliande* et d'un mouvement créé sympathique à Nérac, elle était entrée dans la combinaison des conférences avec récitations dont l'idée première lui revenait, car en affaires la Monti était géniale. Borave, mis au courant, avait consenti au congé. Régiane, engagée pour la *Brocéliande* de Mario. avait accepté de la remplacer dans *Jeanne de Naples*, Régiane comptait bien dans cet intérim se tailler un gros succès, et peut-être éclipser sa rivale. Mais là-dessus,

Linda était tranquille ; elle savait que nulle ne pouvait la remplacer dans un rôle qu'elle avait créé. Morfels, lui, ne décoléraitpas ; il n'avait as pcru une minute à la maladie invoquée par Linda pour quitter Paris pendant huit jours. Il ne voyait qu'une chose : la tragédienne lâchait sa pièce en plein succès, et sa rancune s'exaspérait des répétitions de *Brocéliande* qu'il lisait annoncées au tableau tous les jours. Cette défection l'exaspérait. Linda lui paierait un jour avec les intérêts les dommages moraux de cette fugue. Mario ne comprenait pas davantage pourquoi sa maîtresse abandonnait *Brocéliande* en pleine répétition, il savait mieux que personne qu'elle n'était pas malade et que la fatigue invoquée par elle était un vain prétexte. La tragédienne avait jugé inutile d'initier son poète aux dessous de l'affaire, elle voulait que Mario ignorât la cuisine de son succès et le maquignonnage de sa gloire. Elle ne voulait pas que l'on salît l'imagination de son Mario, il saurait toujours assez tôt, comme les autres. Elle avait bien songé à l'emmener avec elle sur la côte d'Azur, mais la société de filles et d'étrangères affolées qui sévit dans Riviera l'avait épouvantée pour son poète. Mario connaîtrait assez tôt cet Eden de l'hystérie et de la névrose, où la veulerie des riches trouve une excuse à toutes ses tares comme à toutes ses folies, dans la douceur énervante du climat. La Monti détestait d'instruire tous ces cosmopolites accablés d'ennuis et de millions, princesses nihilistes, baronnes théosophes, morphinomanes de Lesbos et de Cythère, en quête d'aventures et de sensations rares. Qu'est-ce que son Mario aurait pu faire dans cet enfer ? et puis il se devait aux répétitions, ils ne pouvaient abandonner tous deux *Brocéliande* et ses interprètes. Linda était descendue au cap d'Ail, elle avait horreur de Monte-Carlo et du factice de ses jardins bruyants d'orchestres de tziganes et de rumeurs de restaurants comme ceux d'une exposition universelle. Ce pays en décors énervait, horripilait en elle la femme de théâtre déjà excédée de la toile peinte des fonds et des

portants. Et puis elle avait voulu éviter le compagnonnage encombrant de Maurel, Maurel à la vanité obsédante, uniquement préoccupé de se faire voir aux salles de jeux et des cabarets. Il était, lui, descendu à l'Hôtel de Paris, en face du Casino, et toute la journée il allait et venait, pérorant, paonnant et bedonnant de l'atrium chez Cyros et de chez Rumpelmayer au tripot. Un troupeau de filles l'escortait, ramassées tant dans les salles de jeux que dans les réserves voisines où Maurel exhibait ses complets de flanelle blanche et ses feutres gris tendre, de midi à trois heures. Fleurs de bars et de squares venues faire leur retape voyante sur le trottoir de la Riviera, toutes ces donzelles plus ou moins en quête d'un engagement et également assoiffées de réclame avaient reconnu dans le critique un des leurs. Maurel avait les mêmes instincts immédiats de jouissance et de luxe, le même besoin maladif d'adulation, de publicité et de bruit. Aucune n'ignorait que, pendant son court séjour à Monte-Carlo, le journaliste consacrerait à la principauté une ou deux chroniques. Toutes espéraient y figurer, ou du moins y lire leur nom, et Maurel traînait avec lui un chœur de suppliantes. Le gros critique vivait dans une atmosphère d'encens, il se rengorgeait sous les œillades enguirlandées d'attitudes câlines, tel un pacha au milieu de ses favorites. Il était, jour et nuit, l'invité de leurs amants ; les mâles de ces dames s'étaient fait présenter. Vagues princes russes en rupture de steppes, trop flattés de connaître un journaliste français, Américains rasés et froids toujours abominablement gris au dessert, ou gras Allemands obséquieux et timides, passionnnés de notre littérature.

Maurel régnait en souverain maître sur toute cette bande de pontes amenés là par la complicité des filles. Il se laissait royalement traiter par eux, leur rendant leurs politesses à l'Hôtel de Paris, où la Principauté payait toute sa dépense : à Monte-Carlo, Maurel était défrayé de tous ses frais.

Il eût bien voulu entraîner la Monti dans la fête, mais

la tragédienne n'avait garde de se laisser englober dans ce bluff équivoque de journaliste et d'entretenues. La tragédienne était beaucoup trop fine pour se compromettre inutilement. L'expérience l'avait instruite à n'accepter que les nécessaires prosmicuités. Elle n'avait que faire de se mêler avec ces filles, plus jeunes qu'elle d'abord, et dont elle détestait, d'avance, la méchanceté professionnelle et la prétentieuse nullité.

Ce n'est pas par caprice qu'elle était descendue au cap d'Ail; elle s'y tenait dans une prudente solitude, ne venant à Monte-Carlo que les jours de conférences de Maurel pour ses récitations. Un landeau de louage l'y avait en tout conduite trois fois, le lendemain de son arrivée qui était un mardi, le jeudi et le samedi, et chaque fois elle avait fait salle comble au palais des Beaux-Arts. Le reste du temps, elle promenait sa mélancolie au bord des golfes, et les hiverneurs connaissaient déjà les chevaux de la Monti pour l'avoir croisée sous les oliviers de Saint-Jean et les pinèdes du cap Martin. Mais ces horizons virgiliens de baies et de promontoires n'enchantaient qu'à demi Linda. Son âme était demeurée à Paris, auprès de Mario, et dans les décors gaéliques de *Brocéliande*. Elle commençait à en vivre les personnages, passionnément, intensément. N'étaient-ils pas un peu siens?

Dans ce pays de génie, devant le bleu de ce ciel impeccable et cette mer de lapis, la Monti se sentait captive de sa parole donnée, captive des conférences de Maurel, de la combinaison dont elle-même avait eu l'idée, et liée de plus au gros critique. Elle subissait mal ce servage, d'autant plus pénible qu'il éveillait un cruel souvenir. Linda avait été pendant deux mois la maîtresse du critique, complaisance intéressée d'actrice pour un homme qui disposait de la gloire. Chez Maurel, cette liaison avait été surtout une affaire d'amour-propre, et de cette association d'intérêts et de vanité, Linda n'avait gardé que de l'ennui et du dégoût. Une vieille

rancune couvait entre ces deux êtres rivés l'un à l'autre par la vie de théâtre et de Paris, et dans ce merveilleux décor de la Riviera, l'aversion de Linda pour Maurel s'exaspérait de sa présence à lui Maurel, qu'elle sentait là, à deux kilomètres du cap d'Ail, dans la fournaise de Monte-Carlo. Son horreur maladive de la Riviera était telle qu'elle avait éludé une invitation du Palais, invoquant le prétexte de sa santé chancelante et qui, en vérité, chancelait depuis son arrivée à la Côte. Maurel avait donné le jour même sa dernière conférence. Linda y avait enchanté, du rythme de sa voix et de ses attitudes, l'incompréhension d'un public de snobs et de rastas. Elle comptait partir le lendemain même pour Paris. Or, en sortant du palais des Beaux-Arts, le manager même l'avaitabordée, et en termes d'une galanterie parfaite, tout en lui remettant sous pli cacheté les quatre mille cinq cents francs de son cachet, s'était plaint au nom du prince et de tous les hiverneurs de la retraite où s'était confinée la tragédienne. On ne l'avait vue à Monte-Carlo que les trois jours de conférences, on ne l'avait pas plus rencontrée dans les jardins que dans les salles de jeux, elle n'avait pas daigné honorer une seule fois l'atrium de sa présence. Il est vrai qu'on la savait fatiguée, venue en Riviera en quête de repos, mais quitterait-elle la Principauté sans accorder un regard aux améliorations du Casino ? La tragédienne avait compris : cette requête était un ordre ; on désirait sa présence dans le tripot, on l'avait promise, elle se devait à la veulerie des joueurs. « J'irai donc ce soir, répondait-elle. — Voulez-vous nous faire l'honneur de dîner avec moi, Maurel et quelques amis ? insistait le manager. — Ah ! je vous en prie, dispensez-m'en, implorait la voix de la tragédienne ; je tombe de fatigue et je ne puis dîner ainsi. Il me faut rentrer au Cap. — Alors, ce soir, vous ne viendrez pas ? — Je viendrai, puisque j'ai promis. — Alors, acceptez le souper avec nous ; nous irons après au Carlston, c'est l'endroit le plus

élégant d'ici. » Maurel venait à la rescousse: « Agréez, ma chère! vous y verrez nos plus jolies femmes, elles meurent toutes d'envie de vous connaître. »

C'était complet. Maurel l'avait annoncée et promise à son troupeau de grues. Ses yeux gris avaient une flamme violette. « J'irai donc! » et avec un air de martyre résignée au supplice, la Monti remontait en voiture.

La Monti sortait de la salle de jeux. Elle en sortait excédée, horripilée, les nerfs à vif. L'atmosphère épaisse des salles, alourdie de parfums de femme et de relents de sueur, le bruit irritant des rateaux et de l'or sur le tapis vert et la nervosité de tous ces gens immobilisés autour des tables l'avaient écœurée en même temps que tendue comme un arc. La Monti n'était pas joueuse. Comme tous les êtres de haute culture et de nature laborieuse, elle avait horreur des coups de chance et des jeux de hasard. Les succès au théâtre sont assez aléatoires, et très managée, très avertie, secondée en plus d'une intuition instinctive, la tragédienne avait toujours bâti ses succès sur les plus rationnelles combinaisons de probabilités.

La fièvre d'un vice qu'elle ne partageait pas l'exaspérait. Elle sortait de l'atrium comme d'une usine ou d'une banque où les ouvriers astreints aux plus horribles labeurs feraient leur besogne par plaisir. Maurel, joueur comme les cartes, avait, lui, perdu la forte somme. Sa face congestionnée, son œil dur, disaient assez qu'il avait pris la grosse culotte. On sortait en même temps du spectacle. Constellée de diamants et parée avec un luxe barbare, une très belle fille, trop belle, d'une beauté plantureuse et robuste de jeune jument, se donnait un mal énorme pour attirer sur elle les regards. Sec et le visage chafouin égratigné de rides et le teint cendreux, un petit homme l'accompagnait, et leur couple disparate était celui d'une jeune géante et d'un vieux petit nain. C'était Kim, le caricaturiste anglais, l'air d'un vieux lad

de Chantilly, et la Barkirtof, une danseuse russe engagée pour la saison. « Ah ! faisait très haut la ballerine avec le grassayement des gens de son pays, Artaut m'a regardée, je crois qu'il me veut. » A quoi le caricaturiste avec un rire de poulie : « Ah ! s'il vous veut, il vous aura et ça ne traînera pas longtemps. » La Barkirtof se récriait : « Ah ! comme vous dites des choses brutales. »

Artaut, le baryton de l'Opéra, sortait en effet presque en même temps. Il saluait Linda. « Vous rentrez au Cap ? Moi aussi, voulez-vous profiter de mon auto ? Je suis à Eze, j'ai l'horreur de ce pays. — Pas plus que moi, soupirait la Monti, le temple de Baal ; mais je vous remercie, mon ami, je soupe ce soir au Carlston. » Le baryton avait un sursaut. « Vous, Linda, au Carlston ? » Et dans un chuchotement rapide : « N'allez pas là ». Le chanteur prenait congé, il sentait peser sur lui le regard soupçonneux de Maurel. La tragédienne avait compris. Des groupes de filles et de viveurs se mobilisaient vers le cabaret en vogue. « Au Carlston, » criaient des voix de femmes entassées dans des automobiles. Les machines trépidantes viraient à fond de train autour des massifs. Le Carlston était à deux minutes à pied du Casino, mais l'oisonne vanité des filles aimait à être débarquée d'une Mercédès ou d'une Panhard.

Maurel, attentif, voyait tout à coup la Monti pâlir. Elle avait pris son bras, presque défaillante. « Vous souffrez ? lui demandait-il. — Non, je me sens fatiguée. Il faut renoncer au souper. Maurel, menez-moi jusqu'à ma voiture. — Mais je vais vous reconduire, chère amie, je ne veux pas vous laisser rentrer seule chez vous. — Mais vos invités ? » Et la Monti se défendait. « Mes invités, dites ceux du palais des Beaux-Arts. » Et il fallait bien que Linda se résignât à la compagnie du gros homme.

Le landeau suivait les rampes de la Corniche. La limpidité d'un ciel de nacre bleue et d'une nacre d'un bleu plus pâle encore faisait la nuit surnaturelle ; les grandes ombres des promontoires accentuaient la transparence

cruelle du décor, et le long des terrasses enguirlandées de géraniums et de roses comme aux pieds des ravins et des bois d'oliviers, c'était l'enchantement et le mystère aussi des ténèbres fluidées, peuplées, on le devinait, de mille petites âmes végétales.

Maurel et Linda se taisaient. L'actrice sentait ce silence gros de menaces. Elle savait que le critique s'était fait fortement étriller à la salle de jeux. et elle se doutait de la demande d'argent. L'attaque ne se faisait pas attendre. Comme on arrivait au Cap, le journaliste avouait ses ennuis : il avait énormément perdu au trente-et-quarante, s'était enfilé sur la rouge et la noire et ne savait maintenant comment partir. Il était en panne. La Principauté l'avait déjà une fois tiré d'affaire, il ne pouvait plus s'adresser au Palais. Pouvait-il compter sur Linda ? Etait-ce trop exiger d'elle que de lui demander, oh ! à titre de prêt, les 4.500 francs qu'on lui avait remis tantôt devant lui.

— Mais, puisque c'était convenu, répondait la tragédienne, ces 4.500 francs sont à vous, je vous les dois.

— Oh ! nous aurions réglé ça à Paris. Ça ne vous gêne pas de me les donner ici ?

— Nullement, attendez-moi.

Le landau venait de s'arrêter devant l'hôtel.

— Je monte et je vais vous les envoyer par ma femme de chambre.

— Ah ! comme vous êtes bonne.

Le critique avait porté la main de la tragédienne à ses lèvres et ne la lâchait pas.

— Serait-ce indiscret de vous demander encore cent louis ? j'ai une martingale sûre. Si je gagne, je pourrais vous rendre le tout demain soir.

Linda avait un petit frisson, celui de la colombe dans la main de l'oiseleur ; elle se sentait prise.

— Mon ami, je pars demain, et un télégramme à Forbster risquerait de ne pas le trouver : demain c'est dimanche. Mais je peux vous remettre un bijou, vous

pouvez toujours trouver deux mille sur une de mes bagues ou un bracelet de moi.

Maurel éventait le piège. Les joyaux de Linda étaient connus. Il eût été, le lendemain, la fable de tout Monte-Carlo s'il se fût présenté chez un prêteur avec une pièce sortant des écrins de la Monti ; et puis quelle arme entre les mains de la tragédienne s'il avait accepté son offre ! Leurs regards se croisaient dans l'ombre.

— J'ai justement un collier de perles auquel je ne tiens plus, scandait l'actrice ; je puis vous le remettre, vous emprunterez dessus.

— Un collier, vous voulez dire un carcan ; je vous remercie, j'ai aussi des épingles de cravate.

— Alors, je vais vous envoyer les 4.500 francs par Hélène. Je compléterai à 5.000, vous mettrez à la rouge 500 francs pour moi. Au revoir, Maurel.

— Au revoir, Linda. Vous partez toujours demain ?

— Oh ! plus que jamais, j'en ai assez de ce pays.

XX

— Et cette île qu'enjambent les arches de deux ponts?

— La Barthelasse, l'île aux vergers de mûriers... Le peuple y va danser le dimanche... Oh, les guinguettes du bord de l'eau ! Toutes les escapades de mon adolescence ont couru dans cette île.

— Et ces trois arches du pont ruiné que termine une chapelle ?

— Mais le fameux pont d'Avignon lui-même, le pont de la légende et de la chanson :

Sur le pont d'Avignon,
On y danse, on y danse.

Je vous l'avais dit, Linda, Avignon, c'est l'entrée triomphale en Provence. Tout le moyen âge ecclésiastique et féodal plane encore sur cette vallée du Rhône.

— En effet, le panorama est admirable et un des plus nostalgiques que je sache.

La tragédienne s'était accoudée à une des rampes de marbre qui surplombent le fleuve. Une espèce d'extase élargissait ses prunelles en même temps qu'elle immobilisait ses traits. Débarquée depuis le matin dans la ville des Papes, la Monti s'en faisait faire les honneurs par Mario. Au sortir de la fièvre et de la vie frélatée de Monte-

Carlo, elle avait voulu se retremper dans du grandiose, dans du tragique et du passé : elle avait ce caprice de visiter cet Avignon dont elle incarnait justement une des plus puissantes figures historiques, cette belle criminelle royale absoute par l'avarice et la complicité d'un pape, cette Jeanne de Naples dont son génie de tragédienne venait de faire revivre et refleurir le nom.

Un télégramme parti dans la nuit même où Maurel l'avait reconduite au cap d'Ail avait réclamé Nérac dans la ville de Laure. Elle quitterait la Riviera dans la matinée du dimanche et coucherait à Marseille pour arriver toute fraîche et reposée, le lundi matin, à Avignon. Elle comptait bien trouver Mario à la gare. Le télégramme avait surpris le jeune homme en pleines répétitions ; il n'avait pas hésité à les quitter, et le soir même le rapide de neuf heures vingt l'emportait en Provence.

En y arrivant à huit heures, une heure avant le train de Marseille qui y amenait sa maîtresse, Mario se souvenait seulement qu'il n'avait pas prévenu sa mère. La brusque décision de Linda l'avait tellement abasourdi qu'il en avait tout oublié ; dans son impatience de la revoir, dans la hâte d'obéir à son appel, il n'avait pas songé qu'à deux heures de la ville, dans ce mas des Oliviers où s'était écoulée son enfance, une vieille femme vivait dans l'attente résignée de son retour et l'obsession de son succès, une vieille femme qui l'avait enfanté, nourri, élevé, et dont il n'était désormais que l'unique raison de vivre.

C'est sur le quai de la gare de sa ville natale qu'un petit pinçon au cœur lui rappelait l'existence de sa mère. Il eut tout de suite l'idée d'un télégramme aux Oliviers, et puis il se retint : aurait-il seulement le temps de courir là-bas avec cette déconcertante et fantasque Linda ? Quels étaient ses projets ? peut-être allait-elle vouloir repartir par le premier train. Elle devait avoir hâte de reprendre ses répétitions de *Brocéliande*. D'ailleurs, son congé n'expirait-il pas le lendemain ? Ils allaient sûre-

ment repartir par le train du soir; Mario ne pourrait aller aux Oliviers. Il connaissait la tyrannie de sa maîtresse, Linda ne lui ferait pas grâce d'une minute, et quant à emmener la tragédienne avec lui au mas familial, Mario n'osait y songer. Il devinait trop quel accueil sa mère ferait à la Monti. Pour la vieille dame provençale, austère et droite comme la règle, la grande artiste n'était qu'une courtisane. Elle eût certainement reçu l'interprète de son fils, mais aurait mis une barrière glacée entre elle et les effusions spontanées de la séductrice.

Le train de Marseille entrant en gare l'arrachait à ses réflexions. Une portière s'ouvrait et Linda sautait de son compartiment, toute fraîche, l'œil brillant, comme rajeunie par le grand air; elle lui tombait en riant dans les bras.

— Tu es venu, tu es venu! j'en étais sûre. Ah, comme c'est gentil à toi; si tu savais comme je me suis ennuyée à Mont-Carlo, et te voilà. Tout est oublié. Comme tu es beau! Tu es plus beau encore ici qu'à Paris, et tu as passé la nuit en chemin de fer.

Et c'était une joie bavarde de pensionnaire :

— Comme l'air est bleu ici! Oh, le ciel est bien plus pur qu'en Riviera! Et les drôles de remparts, ces murs crénelés tout bas, on dirait un pâté en croûte. Oh! quelle fête de visiter cet Avignon avec toi! Une jolie idée qu'a eue là votre amie! Et les répétitions, là-bas, ça marche?

Une espièglerie de petite fille animait ses gestes et son débit; des voyageurs et des hommes d'équipe avaient fait cercle autour du couple. Le cache-poussière de soie tendre et les joyaux bizarres de la comédienne mettaient la gare en révolution. Des gens du pays avaient reconnu Mario. « C'est le fils Nérac, chuchotait-on dans des groupes. » Un Parisien descendu au buffet avait nommé Linda.

— Tu n'a pas de bagages, demandait le jeune homme un peu gêné de cette curiosité.

— Si, j'ai mon sac (et elle faisait signe à un porteur), et puis une malle.

— Comment, une malle !

— Mais oui, nous passons une nuit ici. Tu n'as pas retenu de chambre à l'hôtel ?

— Mais tu joues demain soir, tu es annoncée sur l'affiche.

— Bah, on enverra une dépêche à Borave. Mais sortons, tout le monde nous regarde. Mais oui, je passe la nuit ici; tu ne devines donc pas que je ne suis venue que pour ça.

Sur la petite place ombragée des platanes, stationnaient les omnibus d'hôtels, conducteurs et chasseurs hélaient à grands cris les voyageurs.

— Oh, surtout pas un hôtel moderne, le plus vieux, le plus provincial de tous, l'hôtel où s'arrêtaient autrefois les diligences, il doit y avoir ça ici.

— Mais oui, mais oui.

Et Mario faisait signe à un chasseur ; il lui remettait le bulletin de bagage de Linda.

— Vous serez servie à souhait, Madame, la place Crillon est une des plus vieilles de la ville et il y a une fontaine et un platane géant dans la cour. Tu montes ?

Et il s'effaçait devant la portière de la voiture. La jeune femme avait un sursaut.

— Tu rêves, nous irons à l'hôtel à midi ; moi, je veux faire mon tour de ville. Tu auras bien le temps de te changer avant le déjeuner, puis, après, on fera la sieste. Tu vas me faire voir la vieille ville, les vieilles rues et les églises et le château des Papes pour finir. Ah, j'ai pioché mon guide depuis Marseille !

Elle brandissait joyeusement son Bœdecker.

Mario hélait une victoria.

— Je garde mon sac, faisait la tragédienne en s'installant sur les coussins.

— Deux chambres, qu'on nous garde deux grandes chambres recommandait Nérac au chasseur de l'hôtel.

— Comment deux chambres ! s'étonnait Linda.
— Mais oui, je suis dans mon pays ici ; il y a des convenances.
— Oh toi, tu es admirable.
Elle appuyait sa main gantée sur les lèvres du jeune homme.
Au trot cadencé des deux petits chevaux de Camargue la promenade à travers Avignon commença. Le cocher avait pris par la ville basse tassée entre le château et les remparts. Italien d'aspect et cependant bien français de la vieille France des imagiers et des conteurs de fabliaux avec toutes ses rues en pentes dont les noms éveillent encore tant de souvenirs, Avignon transporta de suite la tragédienne. Tout l'y émerveillait, et le large escalier de Saint-Agricol et la petite église de Sainte-Claire où Pétrarque rencontra la dame de Noves et la chapelle des Cordeliers où Maurice Sève découvrit sous une dalle effacée, parmi des ossements et des cheveux, une boîte de plomb renfermant une médaille et un parchemin scellé aux armes des Sade ; on y reconnut un sonnet et l'italien des *Rimes :*

O delicati membri, o viva face

C'était le tombeau de Laure ; les vers de son poète avaient trahi son oubli. La tragédienne ne pouvait se rassasier d'écouter la légende. Nérac la contait bien. Linda humait de toutes ses narines à travers cette limpide matinée provençale cette héroïque poussière de gloire et d'amour. Ils avaient congédié la voiture, les rues étaient devenues trop étroites. Mario guidait maintenant la jeune femme à travers les ruelles de l'ancien Ghetto. C'étaient plus des couloirs que des rues, ils aboutissaient tous à la place Jérusalem ; et la tragédienne se plaisait à en répéter les noms pittoresques que son amant déchiffrait à l'angle des vieux murs : la rue des Encans, la rue des Trois-Colombes, la rue Aliraham et la rue Jacob dont l'actrice aimait le moyenâgeux sym-

bolisme de la même curiosité amusée que la rue de l'Arc-de-l'Agneau, la rue des Ciseaux-d'Or, la rue des Fourbisseurs, la rue Heracle, la rue Oriflamme et la rue Philonarde dans le quartier de la cathédrale.

Puis, revenant sur ses pas, Nérac égarait à dessein sa compagne dans le fouillis des petites ruelles contournant les assises du château et par la rue Vice-Légat, la menait au pied même de la forteresse.

La tragédienne poussait un cri, c'était le décor même du troisième. Colossal et pareil à un bloc de hautes falaises, le château s'adossait à l'immense parallélogramme de ses courtines, à la verdure même du rocher des Doms, et Linda reconnaissait les sept énormes tours carrées épaulant de leur masse rude l'ensemble de la citadelle. « Mais c'est plus beau qu'au théâtre ! » et inconsciente de ce cri naïf, elle reconnaissait et nommait l'une après l'autre les tours que Mario lui avait révélées, il y a déjà trois mois ; la tour de la Gache, tour de la Campagne, la tour des Anges, la tour de la Glacière, la tour Saint-Michel et la tour Saint-Jean. La tragédienne en avait joint les mains ; une grande émotion la raidissait devant la réalité de son rêve.

Mario jouissait comme d'un triomphe de l'extase de sa maîtresse « Et maintenant, viens voir le rocher des Doms. » Il l'avait prise par la main et l'entraînait sur la haute terrasse d'où le château pontifical enchante toute la vallée du Rhône de sa haute et claire silhouette, telle une apothéose de pierre épanouie en plein ciel. Et penchée au-dessus du roc abrupt, Linda s'enivrait du grandiose et lumineux paysage aux larges horizons de montagnes et d'eaux, monts de l'Ardèche et Basses-Alpes avec le Rhône apparu indolent et semé d'îles vertes au milieu du plus merveilleux amphithéâtre de cîmes et de rochers, depuis la croupe massive du Ventoux, le Ventoux que laboure la foudre, comme le dit Mistral, jusqu'aux Alpilles déchiquetées et violettes où se cache la fantômale cité des Baux.

Debout auprès d'elle, Mario lui désignait tour à tour les montagnes fameuses, celles de la légende et de l'histoire, remuant à chaque nom évoqué de la poésie et des souvenirs. Cette tour droite et fauve isolée comme un phare de l'autre côté du fleuve, c'était le donjon de Villeneuve; plus haut, ces deux grosses tours au sommet d'une colline pelée, c'étaient les tours du fort Saint-André, Villeneuve et Saint-André, les deux forteresses élevées par la royauté défiante pour surveiller la papauté établie vis-à-vis d'elle sur le rocher des Doms.

Et le vieux Rhône coulait, enlaceur et berceur d'îles frissonnantes et vertes gardé sur ses deux rives par les deux puissances rivales, le roi de France et le Saint-Siège; et la rive droite c'était le Languedoc français déjà caillouteux et plus âpre, la rive gauche, au contraire, c'était la Provence ensoleillée et blonde, la Provence des mûriers, des vignes et des oliviers, la Provence du Comtat, le Comtat Venaissin, Carpentras et Avignon... Et tandis que le Languedoc français n'est plus qu'une berge dévastée, et jonchée de ruines pierreuses où Villeneuve-les-Avignon, la ville autrefois construite entre la tour de Philippe-le-Bel et le fort de Saint-André, s'effrite et se meurt dans l'incurie d'une bourgade d'Orient, Avignon pontifical(et Nérac emballé se haussait jusqu'à l'éloquence) Avignon couché dans la dentelle de ses palais, de ses clochers et de ses tourelles, Avignon continue d'ériger au ras du fleuve ses donjons historiques et ses portes crénelées, toute son enceinte retentissante au temps de la Papauté de tant de cloches d'églises, de monastères et de chapelles que Rabelais avait fait d'Avignon l'isle souriante de son Pantagruel.

Et dans l'exagération enthousiaste de son amant, Linda pensive écoutait s'épencher la Provence bruyante, hâbleuse, poétique et loquace des galéjades, des aubades et des poèmes de Mistral. Une tristesse alanguie l'avait prise et c'est là le signe de la Beauté. Dès qu'elle se manifeste à nous, nous la saluons toujours comme une

amie déjà rencontrée, car la Beauté nous la portons en nous ; mais quand la reverrons-nous jamais et quand l'amie voudra-t-elle se révéler encore à nous, car la Beauté est éternelle et fugitive !... Déesse, elle choisit son heure, et devant ce paysage incomparable, ces fuites de montagnes et de plaines soleilleuses et le bleu de ses lointains pleins de ruines et de passé, la conscience de l'irrévocable venait d'étreindre la Monti au cœur. Cette heure inoubliable vécue là avec Mario dans ce décor de lumière et de mélancolie, Linda sentait qu'elle ne la revivrait plus. La minute était irréparable, la griserie de tant de souvenirs et de tant d'histoire opprimait son âme artiste et sensitive. C'était Jeanne de Naples qu'elle sentait frémir en elle, en même temps que des noms épiques et sonores se pressaient sur ses lèvres et que d'un œil attendri elle suivait au loin les méandres du fleuve emportant, il lui semblait, chacune de ces minutes délicieuses dans la fuite de ses flots soyeux.

Grandiloquent et bavard, Nérac, lui, continuait son lyrique monologue.

— Regardez-le, mon vieux fleuve, Orange, Mondragon, Mornas et Piolenc, voilà les visions qu'il mporte reflétées dans ses eaux, il est maintenant sous les arches rompues du pont Saint-Bénézet; il murmure au pied de la porte de l'Oulle, au pied de l'ancien Ghetto. Le Rhône ! Demain il passera sous les châteaux de Tarascon et de Beaucour, puis il baignera Arles, la Rome des Gaules, et gagnera la mer, la Méditerranée vitreuse et bleue, où les tours crénelées d'Aigues-Mortes racontent encore aux bouviers de la Camargue la folie endémique des Croisades et l'embarquement de saint Louis. Mais qu'est-ce que Tarascon, Arles et Aigues-Mortes au-près d'Avignon et du château d'Avignon ? Le château des papes, voilà, avec le Rhône, la vraie gloire de la Provence.

La tragédienne arrêtait l'élan de son amant.

— Comme tu es de ton pays !

Et avec un sourire presque maternel, tout d'indulgence et d'admiration ironique :

— Il fallait bien que tu deviennes poète, né d'une telle race, grandi dans de pareils souvenirs et un semblable décor.

Et elle prenait le bras du jeune homme. Ils s'acheminaient lentement vers l'hôtel. Le soleil était déjà haut dans le ciel et la chaleur était pesante. Nérac la guidait par de petites rues étroites et fraîches, toutes baignées d'ombres bleues. Des rideaux d'indienne tremblaient dans l'embrasure des portes, des mouches tournoyaient, bourdonnantes, au-dessus des ruisseaux où s'ébattait une marmaille aux jambes nues; toute cette enfance crottée et vivace ne se dérangeait même pas pour leur livrer passage. Linda admirait leurs beaux yeux de velours sombre, pareils à ceux de Mario; beaucoup de ces figures puériles avaient l'expression de celle de son amant. Le jeune homme était devenu silencieux.

Il ne retrouvait sa faconde que sur la place de l'Oulle, où se dressait leur hôtel, une placette ombragée de vieux platanes avec l'arcade d'une des portes de la ville s'ouvrant sur la campagne et un coin de fleuve tout bruissant de roseaux, un long rideau de roseaux d'Espagne dont le frémissement de soie enchantait le silence de la place endormie. Mario faisait remarquer à Linda un petit bâtiment Louis XIV, où la troupe du roi Soleil avait donné la comédie et lui narrait en quelques mots l'assassinat du maréchal Brune assiégé et tiré hors de sa voiture par la populace royaliste, à cette porte même de l'Oulle pour être conduit et assommé dans l'hôtel du Palais-Royal, celui-là même où ils allaient déjeuner. Mais Linda ne l'écoutait plus, elle avait hâte d'être rentrée pour se rafraîchir. Elle montait droit à sa chambre, sans s'arrêter au platane géant et à la fontaine murmurante de la cour. Elle en descendait presque aussitôt. On leur avait réservé une petite table dans la salle du restaurant. Prudent, Mario avait réclamé un paravent, mais la cu-

riosité des pensionnaires était déjà allumée. On savait dans le pays que le fils Nérac était descendu à l'hôtel Crillon avec une dame de Paris. Linda était dévisagée. Ils dépêchaient leur dessert et montaient prendre le café dans leur appartement.

XXI

La veille, après leur sieste, les deux amants étaient descendus au bord du Rhône. Mario avait tenu à faire à Linda les honneurs du tour de ville. Il était près de cinq heures, la grosse chaleur du jour était tombée, le fleuve s'enflammait dans l'ombre du crépuscule, le rideau de longs roseaux d'Espagne frissonnait doucement. La tragédienne et Nérac étaient sortis par la porte de l'Oulle, et, tout en longeant les remparts, ils remontaient la route poussiéreuse qui contourne la vieille enceinte, accompagnée à gauche par les eaux du fleuve, la route des rouliers de la vallée, chère à toute la batellerie du pays.

La roche abrupte des Doms, à la base étranglée par des tours et des courtines, les abritait d'un grand pan d'ombre. Linda avait revêtu une légère toilette de linon qui la faisait toute vaporeuse dans le crépuscule. Des bateliers qui avaient connu Mario enfant, le reconnaissaient et le saluaient en clignant de l'œil. « Té, c'est le fils de Mme Nérac des Oliviers, faisaient-ils entre eux ; comme il est devenu brave ! — Belle face d'homme », l'interpellait crânement une fille du peuple s'activant avec d'autres à un lavoir. D'autres mariniers plus jeunes, avec qui Mario avait gaminé jadis dans la Barthelasse et quelque peu ma-

raudé et pêché autour des îles, avaient un sourire discret; à la vue de Linda ils pressaient le pas, un peu honteux, comme gênés de la rencontre et ne se retournaient que quelques mètres après, pour contempler longuement le couple. Tout les déconcertait dans Linda : l'éclat de son teint, sa gracilité et sa spéciale élégance. Mario s'applaudissait de ne pas l'avoir conduite sur la place Pétrarque où la musique jouait à cinq heures, la comédienne y eût fait émeute; elle révolutionnait assez les riverains. A cent mètres du pont Bénézet, un vieux charretier, marchant derrière son tombereau, les saluait d'un coup de fouet sonore et d'un « mes compliments, pitchoum », et un regard de ses petits yeux brillants désignait la jeune femme; c'était un vieux domestique demeuré longtemps au service de la famille Nérac. Il s'était marié aux Oliviers et s'était établi à son compte. Mario allait lui serrer la main. Le jeune homme et le vieux charretier échangeaient quelques mots en patois. Une même joie peuple faisait étinceler leurs yeux et épanouissait leur visage, le pays reconquérait Mario.

Singulièrement émue par la poésie de l'heure, la tragédienne aimait violemment cette route poussiéreuse et ces rencontres. Elle aimait ce roulier d'avoir interpellé Mario; elle aimait son amant d'avoir été serrer cette main rude et de causer si familièrement avec cet homme; elle regrettait qu'il n'eût pas arrêté au passage tous ceux qui l'avaient salué d'un clignement d'yeux; tout lui plaisait en eux, leur démarche souple, leurs reins cambrés et leurs grands yeux expressifs dans leur face hâlée. Ils lui rappelaient tous un peu son amant. Il avait, lui aussi, ce pas cadencé et ce roulement de hanches qui est un des caractères de la race latine; elle le voyait très bien en simple vigneron revenant au crépuscule, la chemise entr'ouverte et la veste jetée sur l'épaule comme les ouvriers qui passaient... Pour préciser cette vision, elle n'avait qu'à fermer les yeux et l'évocation de ce Mario rustique était une volupté de

plus dont son imagination amoureuse escomptait les délices pour la nuit.

Un étrange attendrissement l'amollissait depuis la veille. Une curiosité la tenaillait aussi ; elle eût voulu tout connaître de l'homme qu'elle aimait, son enfance, ses escapades d'adolescent, les moindres détails de son éducation et jusqu'à ses fredaines de novio et de pitchoum. Il lui semblait qu'elle était plus à lui depuis qu'elle respirait son atmosphère. En visitant Avignon, elle était entrée dans sa vie, et pendant qu'elle parcourait ses rues et ses places, c'est de l'âme même de Nérac dont elle s'emparaît sûrement et d'autant plus fiévreusement attachée à cet amour qu'elle sentait devoir être le dernier, justement parce qu'il avait changé sa vie ; elle jouissait délicieusement de la force de son emprise.

Amusé de ces curiosités qu'il traitait d'enfantillages, le Provençal se prêtait à toutes les questions et se laissait adorer. Le matin, en passant devant l'ancien petit séminaire, converti aujourd'hui en hôpital laïque, Linda avait eu le caprice de visiter l'établissement. Il avait suffi que le jeune homme lui en désignât le vieux porche à triples voussures en lui disant : « C'est là que j'ai commencé mes études ». La tragédienne avait eu l'immédiate curiosité des salles de classe, du réfectoire et des dortoirs surtout. Mario avait résisté, tout avait été bouleversé là dedans, et puis quel besoin d'entrer voir des varioleux, peut-être des typhoïques ; et Linda, contrariée, avait eu dix minutes de bouderie contre son amant.

Le soir embaumait la poussière, le vert des roseaux, le velours roussi et un vague parfum de citronnelle. Le groupe des lavandières, dont l'une avait interpellé Mario, les dépassait; elles se hâtaient, jambes nues, les jupes troussées très haut, avec leur haquet sous le bras et leur lessive crânement posée sur la tête; leur attitude était celle des canéphores antiques. Elles se retournèrent avec de grands rires sur les deux amants; ce fut comme une fresque vivante tout à coup animée sur l'or enflammé

du couchant et il sembla à la Monti que c'était la jeunesse de Mario qui passait.

« Et ces Oliviers où tu as été élevé? — Élevé, non, pas tout à fait, nous y passions les vacances. — Qu'importe! De quel côté de la vallée? — Oh, assez loin là-bas (et Mario pointait son doigt vers le Ventoux, dans la direction de Vaucluse), de la terrasse nous voyions les îles de la Sorgue. — Ah! (et la jeune femme réprimait un soupir). Ta mère y habite toujours? — Oui, ma mère s'y est retirée.» Il y eut un silence. « C'est loin d'ici? — Deux heures en voiture», et leur conversation tombait. La Monti consultait sa montre de bracelet. « Votre mère vous sait ici, vous l'avez prévenue ? — Pas encore. — Vous irez la voir, elle sera si heureuse! — Sans doute.» Le jeune homme était devenu pensif. « Quand irez-vous. — J'irai y déjeuner demain. — Ah! — Oui, ma mère attendra jusqu'à demain, je ne pouvais pas vous laisser dîner seule à l'hôtel. Si j'avais été aux Oliviers ce soir, j'aurais dû demeurer là-bas. Il y a près de quatre mois que je ne l'ai revue, on m'aurait naturellement gardé à dîner et à coucher. » Les lèvres de Linda avaient un imperceptible frémissement; les deux amants se disaint vous. La présence de Mme Nérac évoquée était entre eux. « Vous êtes toujours un petit garçon pour elle? — Oui, ma mère m'aime toujours comme si j'avais dix ans. Nos parents ne nous voient pas grandir, mais nous les voyons vieillir, hélas! »

Et la voix du jeune homme s'étranglait dans un de ces brisements douloureux qui émotionnaient tant Linda. La comédienne en était toute remuée.

— Vous auriez dû aller là-bas ce soir, mon ami. — Non, vous vous êtes arrêtée dans ma ville, ma soirée vous était due, et puis j'ai droit aussi à ma nuit, moi, et j'y tiens. — Mario! (et la jeune femme l'enveloppait d'un regard enivré). — J'irai y déjeuner demain. — Et moi, que ferai-je? — Mais, chère amie, ce que vous avez fait à Monte-Carlo pendant huit jours. Vous déjeunerez à

l'hôtel sans moi. Je pars à dix heures, vous irez courir les antiquaires jusqu'à midi; à Paris, vous ne sortez pas de chez les brocanteurs. — Comme je vais m'ennuyer pendant tout ce temps. — Quel enfantillage! je serai de retour à trois heures. — Si j'allais te chercher aux Oliviers, en voiture, ça me distrairait. — Par cette route soleilleuse et sans arbres, vous arriveriez morte. — A quatre heures, alors! » Le jeune homme haussait les épaules et ne répondait pas. La tragédienne se mordait les lèvres. « J'aurais tant aimé à connaître le domaine où tu as été élevé! — Mais, chère amie, vous oubliez qu'aux Oliviers je ne suis pas chez moi », et regrettant aussitôt la dureté de sa réponse : « Et tu voudrais y être chez nous, je te vois venir avec tes gros sabots, gourmande. » Et il l'embrassait sur la nuque... Le tutoiement affirmait la paix revenue.

Le soir, vers dix heures, après avoir envoyé un exprès aux Oliviers pour avertir qu'il y déjeûnerait le lendemain, Nérac et la Monti se trouvaient dans leur chambre. Les fenêtres s'entr'ouvraient au-dessus des remparts, sur le coin même de vallée où le Rhône enlace de ses deux bras la Darthelasse aux roseaux frissonnants. La lune enchantait le paysage, et le fleuve, comme étamé, par places, avait dans la brume des luisances de vif argent. Le brouillard, tissé on eût dit de lumière, rendait toute la vallée vaporeuse, et de l'autre côté du Rhône, Villeneuve-les-Avignon et ses ruines ocreuses devenaient une cité réelle, une immense et grande cité de légende et d'autrefois ; tout le passé des Papes, des troubadours et des guerres religieuses planait ressuscité par l'incantation de l'astre. Linda avait monté de la salle à manger une grande gerbe de tubéreuses dont une attention de l'hôtelier avait orné leur table ; mais l'odeur entêtante écœurait, et Mario avait posé les fleurs à l'extérieur d'une fenêtre. Il avait attiré Linda tout auprès. Un long peignoir de faille blanche la faisait pareille à quel-

que Circé, et les bras passés autour de cette taille, Mario penché, sur sa maîtresse, la regardait longuement, tendrement, dans les yeux, buvant son regard comme un philtre et son haleine comme un parfum. Mais une rancune raidissait encore Linda, elle avait à cœur le refus de Mario.

— Nous aurions mieux fait de partir ce soir, soupirait-elle.

— Ce soir, quel blasphème! ce soir, quand nous avons à nous une telle nuit!

Et, farouche, la ployant brusquement sous une étreinte, il écrasait ses lèvres sur sa bouche et la portait inerte sur le lit.

La Monti avait gain de cause, elle avait obtenu de la faiblesse de son amant qu'elle irait le rechercher aux Oliviers. A dix heures, en le mettant en voiture:

— J'aurais tant aimé à parcourir avec vous ce domaine qui vous a vu enfant; c'est un peu de vous-même que vous me refusez là, mon ami. Je me serais faite toute petite et je ne serais pas restée plus d'un quart d'heure. C'est donc de l'aversion que j'inspire là-bas, si l'on savait pourtant combien je vous aime!

Et sans vouloir remarquer la nervosité du jeune homme:

— C'est surtout pour cela que j'étais venue ici, oui, je m'étais mis cela en tête. Allons, c'est bon, adieu, on vous attend là-bas. C'était un rêve, n'y pensons plus.

Et elle avait su prendre la main de Mario en l'enveloppant d'un tel regard que le jeune homme avait dit oui.

— Eh bien, venez, mais pas avant quatre heures. Je préviendrai ma mère... Ma mère est une femme d'un autre âge, je vous l'ai déjà dit.

Et il avait donné ordre au cocher de rendre les rênes.

La comédienne triomphait, elle descendait d'un pas alerte dans les rues avoisinant l'hôtel. Les antiquaires y abondaient et Linda voulait emporter à Paris quelque

curieux bibelot qui lui rappelât son passage et son court séjour à Avignon. Elle eût voulu aussi trouver un joyau ancien, une bague ou une pierre montée en épingle pour l'offrir en souvenir à son amant. Les rares passants se retournaient sur cette inconnue en toilette claire et de silhouette élégante. De fins rideaux empesés se soulevaient des fenêtres des rez-de-chaussée. On connaissait déjà la dame de Paris qui était venue avec le fils de Nérac. « Une grande actrice qui va jouer sa pièce à Paris, sa maîtresse », ajoutaient les gens bien informés. La veille au soir, à la table de famille, plus d'une bonne mère avait prononcé le nom de la Monti. Les brocanteurs chez lesquels elle entrait, s'empressaient pleins de déférence. Là aussi on la connaissait, et les attentions dont elle était l'objet s'adressaient moins aux grosses perles de ses oreilles qu'à sa liaison ébruitée avec Mario. Dans ces milieux amis, Linda ne pouvait se défendre de faire des questions sur la famille de son amant. « Ah, c'était une des premières du pays et honorable de père en fils, tous magistrats, même avant le temps de la Révolution, quasi des nobles et qui avaient toujours fait du bien dans le comté. Tous avaient connu M. Mario. Qu'il était joli et espiègle ; il tenait de son père, un qui était bien bel homme, mais bien coureur, et Mme Nérac en avait vu de dures avec lui, la pauvre dame, elle, une sainte, avenante au pauvre monde et charitable et qui ne méritait pas un tel mari ! N'empêche qu'elle l'avait adoré et soigné jusqu'à sa dernière heure, comme s'il ne l'avait jamais trompée et Dieu sait... M. Arthème Nérac avait des enfants dans tout le pays. La tragédienne, intéressée par tout ce passé d'amour, redoublait ses questions. Elle sentait qu'on lui cachait encore quelque chose, elle se faisait caressante et arrachait à Mme Montastruc Oriflame le récit du scandale qui avait remué tout Avignon. Ce libertin de père Nérac n'avait-il pas, la première année même de son mariage, installé sous le toit conjugal une admirable fille d'Arles, la Poujade, qui était

devenue enceinte en même temps que Mme Nérac. Les deux femmes avaient accouché à quelques jours d'intervalle, et la femme légitime n'ayant pas de lait, c'est la maîtresse qui avait nourri les deux enfants. C'était la Poujade qui avait allaité et sevré Mario. Mme Nérac, attendrie et jalouse, avait fermé les yeux. Les deux fils, le bâtard et le légitime, avaient grandi côte à côte dans ce domaine des Oliviers, et quand la variole noire abattue sur le pays avait défiguré la Poujade, Mme Nérac avait soigné la nourrice de son fils avec un admirable dévouement. Enlaidie par la maladie, elle l'avait gardée auprès d'elle. La Poujade était encore à la maison. Elle avait plus souffert des fredaines de M. Nérac que Mme Nérac elle-même, car c'était une fille ardente et jalouse, et la femme légitime avait consolé la concubine de l'abandon de son amant. Cette nouvelle Agar adorait son nourrisson. Elle préférait, disait-on, Mario à son propre fils, car Mario ressemblait autrement à son père que Véran, et dans la vieille nourrice devenue femme de charge survivait une sauvage amoureuse. Et Linda, remuée par tout ce récit dans l'intimité même de son être, jouissait délicieusement à la pensée d'entrer dans tant de passion; elle allait donc connaître le décor du drame, en approcher les principaux personnages. Elle quittait Mme Montastruc ébaubie, ayant dépensé chez elle plus de cinq cents francs.

Ah, cette famille Nérac avait aussi son mystère. Comme elle s'applaudissait maintenant d'avoir tant insisté pour être reçue aux Oliviers! Elle avait vingt ans en rentrant dans la cour de l'hôtel. Elle y croisait un groupe de jeunes femmes venues là, invitées à déjeuner par des officiers de la garnison. La tragédienne se sentait dévisagée; tout ce monde était là pour elle. « Encore jolie, mais pas toute jeune, faisait une des invitées en la toisant; M. Nérac n'a pas plus de vingt ans, je crois, » et la Monti, le cœur étreint à en crier, avait eu envie de gifler cette femme.

Mario avait trouvé sa mère sur la terrasse qui surplombe la route de Vaucluse. Il y avait déjà une heure qu'il en distinguait les cyprès échelonnés en quenouilles de bronze, devant les grands toits mansardés de la demeure, et puis il avait reconnu la silhouette bien-aimée, debout contre les balustres de pierre; et à mesure que la voiture s'avançait, très lentement à cause de la montée, le profil très noble et le front très pur s'étaient précisés sous les bandeaux de cheveux blancs, et une grande pitié avait étreint le jeune homme à la gorge, en même temps qu'il se sentait aux yeux un picotement de larmes.

Elle l'attendait dans la partie du jardin dite la Roseraie, plantée qu'elle était de rosiers à hautes tiges. Par habitude elle avait son sécateur à la main, mais c'était, ce jour-là, une contenance. La pensée et le regard de Mme Nérac étaient, ce matin-là, vers l'horizon d'Avignon. Cette symbolique attitude de l'attente résumait pour Mario toute l'existence de sa mère.

Jeune femme, pendant trente ans, elle avait attendu le père, comme vieille femme elle attendait le fils aujourd'hui ; et cette angoisse résignée dans la monotonie d'une vie bourgeoise, préoccupée de soins domestiques et de travaux des champs, l'emplissait d'une tendresse infinie.

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Et la voiture arrivait.

Mme Nérac avait reconnu son fils et agitait un mouchoir. En trois enjambées, Mario était auprès d'elle. Il se précipitait; mais, d'un geste de ses deux mains posées sur ses épaules, la vieille dame arrêtait l'élan. Elle le maintenait une minute à distance et le regardait longuement.

— Tu as maigri, mais tu n'as pas changé, tu as toujours tes bons yeux d'autrefois.

La mère et le fils s'étreignaient.

— Et vous, vous allez bien, ma mère.

— Je ne bouge pas, rien ne bouge plus ici.

Elle avait pris le bras de Mario et l'emmenait à petits pas vers la salle à manger.

— Tu vois, rien n'est changé.

Et, d'un regard circulaire, elle lui désignait les rosiers droits contre leurs tuteurs, le bleuissement des oliviers sur les pentes et la jeune verdure des vignes sur les collines.

— Tu repars ce soir, je crois, tu n'as donc que bien peu de temps à me donner ?

Ils étaient entrés dans la salle; deux couverts y étaient mis, un bouquet de roses blanches fleurissait la table.

Mario aimait le vieux poêle de faïence d'Aix dans sa niche de plâtre et posé sur le vaissellier parmi les assiettes peintes, le buste de l'arrière-grand-père, Jean-Thomas Nérac, président de la cour de Montpellier. Une fraîcheur obscure régnait dans la salle, derrière les persiennes prudemment poussées. Le jeune homme portait la main de la vieille dame à ses lèvres et prenait place en face d'elle. Une porte s'ouvrait bruyamment.

— Et le bain, le bain de monsieur !

Une vieille figure sèche et noircie de rides s'effarait sur le seuil.

— Je le prendrai ce soir, Poujade, souriait Mme Nérac. Mario repart à quatre heures.

— A quatre heures ! Jésus, Maria !

La nouvelle venue avait joint les mains.

— A quatre heures, oui nourrice, viens m'embrasser.

— Oh ! mon pitchoum.

Et la vieille servante se jetait passionnément sur les joues qu'on lui tendait.

— Oh, qu'il est beau ! oh, qu'il sent bon ! il sent le cassis, Madame.

— Allons, Poujade, tu me fais mal, il faut en laisser aux autres.

Et se dégageant en riant des caresses de l'Arlésienne :

— Qu'est-ce que ce bain qui chauffait, pour moi ?

Alors Mme Nérac, d'une voix blanche :

— Nous t'attendions à dîner hier, alors j'avais fait préparer le bain.

Le jeune homme s'arrêtait saisi.

— Vous me saviez à Avignon.

— Tout se sait en province ; on est venu nous prévenir à quatre heures.

Mario balbutiait :

— J'aurais voulu venir, mais je n'étais pas seul.

— Oui, je sais.

Il y eut un silence.

— Cette dame a désiré connaître Avignon ?

— Oh, vous pouvez la nommer, ma mère, son nom est assez connu. Linda Monti joue depuis deux mois, à Paris, un drame qui se déroule dans notre ville, et à son retour de Monte-Carlo, elle a voulu connaître le décor même de son rôle ; deux actes se passent à Avignon.

— *Jeanne de Naples*, je crois.

— *Jeanne de Naples*.

Ce fut tout. Le tic tac de l'horloge se précisa dans le silence.

De *Brocéliande*, de sa pièce à lui en répétition, Mme Nérac ne soufflait mot, et le jeune homme s'irritait de ce mutisme comme d'une personnelle offense.

— Et ma pièce marche très bien, vous savez, maman. Nous répétons déjà depuis vingt jours ; nous devons passer la première semaine d'avril. Mme Monti croit à un grand succès. Vous viendrez à ma première, ma mère.

— Mais sans doute, Mario.

— C'est un peu vous l'auteur de cette *Brocéliande*, maman. Vous détestiez tant mon *Carpaccio* et sa courtisane.

— Cette mauvaise femme... Mme Monti fait le rôle de la reine.

— Oui, Genèvre.

— La reine adultère, insistait Mme Nérac ; le rôle lui va.

— Oh, elle y sera admirable !

— Mme Monti est très jolie ? demandait la vieille dame.

— Jolie, plus que jolie, particulière, d'une beauté intensive, si affinée surtout ! D'ailleurs, vous allez la voir.

— Comment ? (la vieille dame avait eu un sursaut).

— Mais oui, elle vient me chercher ici en voiture à quatre heures. Linda Monti désire vivement vous être présentée, ma mère. Elle a aussi la curiosité de cette demeure où je suis né, où j'ai grandi. Mme Monti s'intéresse beaucoup à votre fils.

Mme Nérac était devenue toute pâle.

— Quoi de plus simple qu'elle désire présenter ses respects à la mère de son auteur ; elle croit à mon génie, elle (la voix de Mario s'était nuancée de reproche). Si je réussis, ma gloire sera un peu son œuvre. Vous ne pouvez me refuser, maman, de recevoir ici mon interprète et une femme qui me veut tant de bien.

Mme Nérac était toute frémissante, elle connaissait trop cette voix caressante et persuasive, dont le père avait pendant vingt-cinq ans abusé pour obtenir indulgence et pardon.

— Soit, je recevrai donc cette dame, disait-elle vaincue.

— Voyons, maman (et le jeune homme se faisait câlin), le pape Clément VI a bien reçu la reine Jeanne.

— Et j'ai bien supporté Poujade, pensait en elle-même la pauvre femme.

Il était donc écrit qu'elle céderait toujours.

XXII

Le train stoppait, avec un fracas de vitres ébranlées, dans le hall de la gare. Tout un groupe se précipitait vers la portière de Linda; des amis l'avaient reconnue. La tragédienne sautait légèrement sur le quai et tombait dans des embrassades, des étreintes et des effusions... D'Avignon, de l'inoubliable nuit passée à l'hôtel Crillon et de sa visite aux Oliviers il n'était plus question ; la Monti avait tout oublié. A peine débarquée sur le quai, la vie de Paris l'avait reconquise, la vie de théâtre surtout avec ses rivalités, ses jalousies, sa fièvre et ses intrigues. Il y avait là Myrhine, Blanche Oudry et Céline Reschal accourues, celle-ci avec des fleurs ; Howey, le vieil ami fidèle; Germance et de Géry; venus pour être cités dans les échos du lendemain et de la presse du soir; Borave, le directeur empressé à saluer un des premiers sa pensionnaire-étoile; Manaker, l'usurier hollandais toujours inquiet des absences de Linda ; Deslys, le modiste; une brigade de jeunes poètes et toute une nuée de reporters. « Et il n'y a pas de photographe », faisait remarquer Germance à de Géry gouailleur.

Linda, soudain reprise par le cabotinage, retenait d'une main contre sa pelisse la gerbe de liliums apportée par Céline et abandonnait l'autre aux transports pas-

sionnés de ses admirateurs. La vue de Nérac descendant du wagon mettait en fuite le groupe des jeunes poètes. Les reporters prenaient des notes. « Ah ! mes amis, ah ! mes enfants, je suis heureuse, bien heureuse », et c'était à droite, à gauche, devant et derrière une disbution de shake-hands, d'œillades et de sourires de souveraine. Chacun pouvait se croire le préféré de la tragédienne, c'était le comble de la grâce apprise ; la Monti y était sans rivale. Elle partageait maintenant ses fleurs aux hommes présents, Céline l'y avait autorisée ; des inconnus ramassèrent des feuilles, un homme d'équipe emporta une tige entière avec trois boutons. Linda n'en avait pas moins remarqué l'absence de Morfels et de Maurel. Son auteur la boudait. Quant à Maurel, il ne lui pardonnait pas sa fin de non-recevoir au Cap d'Ail. Forbster, lui non plus, n'était pas là ; mais l'actrice aimait autant que le banquier ne constatât pas *de visu* son arrivée avec Mario ; il le saurait toujours assez vite. Et déjà soucieuse, malgré son masque d'espièglerie presque enfantine, Linda se dirigeait vers la sortie, son escorte la suivait. Linda avait pris le bras de Nérac et parlait, très animée, à l'oreille de sa sœur.

— Et Régiane, comment s'en est-elle tirée ? Les recettes ont baisé, hein ?

— Pas le moins du monde (et les yeux de Myrhine flambaient d'un éclat cruel) ; les recettes se sont maintenues à cinq mille.

— Tu plaisantes !

Le succès de sa rivale suffoquait Linda. Comment, cette actrice de mélodrame, qu'elle-même avait mise pour la remplacer, avait su s'imposer au public !

— Elle était donc bonne ? dépêchait-elle d'une voix rauque.

— Tu vois, la location s'est maintenue.

— Bah ! c'est un tour de Borave, il aura majoré la recette.

— Moi, pas du tout, faisait le gros homme qui mar-

chait sur ses pas, je ne suis pas assez riche pour faire un pareil cadeau à l'Assistance publique, vous n'aurez qu'à consulter les livres.

La tragédienne était arrivée à son landau, elle y montait avec Mario, Borave et sa sœur. Elle ne voulait plus lâcher son directeur.

— Nous vous jetterons au quai Voltaire, avait-elle dit à Nérac.

Et, à peine installée :

— Voyons, mon petit Borave, je croyais que les recettes avaient baissé après mon départ.

— Oui, pendant deux ou trois jours et puis ça a repris tout de suite. On a été curieux de voir Régiane dans ton rôle, et puis j'ai fait un service de presse, j'ai convoqué la critique, il fallait bien défendre la pièce. Régiane a eu de très bons articles.

— Les rosses, mâchait Linda entre ses dents, c'est une cabale de Morfels.

— Mais non, mais non, je t'assure que Régiane a été très bonne. Elle fait autre chose que toi, mais ça n'est pas du tout maladroit. D'ailleurs, tu la verras ce soir.

— Ce soir ! mais je joue, moi, ce soir.

— Ah ! tu joues, après une nuit passée en chemin de fer; tu es admirable ! Moi qui ne t'ai annoncée que pour demain, nous perdons la location de ce soir.

— Fais poser une bande, je reprends le rôle, j'y tiens.

— Alors, dépose-moi ici, insistait Borave, je n'ai que le pont à traverser, nous sommes au théâtre, je vais donner des ordres.

La tragédienne faisait arrêter et Borave prenait congé de son étoile. Une malice narquoise pétillait dans ses yeux ; en dix minutes il venait de faire payer à Linda sa fugue de dix jours. Myrhine se taisait, allongée auprès de sa sœur dans une attitude de jeune panthère au repos.

La voiture à peine en marche, Linda prenait Mario à

partie. Lui qui était demeuré à Paris pour surveiller ses répétitions, comment ne l'avait-il pas prévenue du succès de Régiane ? Il l'avait vue, que diable ! il était impossible qu'elle fût bonne dans *Jeanne de Naples*, c'était une cabale montée contre elle. Morfels et Borave s'étaient concertés. Et les recettes, il les avait contrôlées, lui, à la Société des auteurs ? Et comme Nérac avouait bonassement qu'il n'allait jamais consulter les livres de la Société, la tragédienne bondissait et l'invectivait presque. Comment ! il n'allait jamais contrôler les recettes de Borave, les recettes d'une pièce à laquelle il allait succéder ; mais Borave, avec ce système-là, pouvait maintenir indéfiniment *Jeanne de Naples*, c'était pis que de l'indifférence, c'était de la bêtise, il ne serait jamais un auteur dramatique ; et, furieuse, elle faisait arrêter le landau. Ils étaient arrivés quai Voltaire.

— Allez prendre une douche, vous en avez besoin, vous dormez debout, et inutile de venir déjeuner avenue Friedland ; vous n'avez pas trop de temps pour vous refaire, adieu ; au théâtre, nous nous reverrons au théâtre à trois heures, pour la répétition.

— Vous répétez ?

— Mais certainement je répète et je joue ce soir.

D'un geste violent, elle lui claquait la portière au nez.

Elle se laissait retomber sur les coussins.

— Quelle moule !

A quoi Myrhine d'une voix blanche :

— Tu as mis du temps à t'en apercevoir.

— Oui, il est jeune... Et entre nous, sœurette, Régiane a été si bien que ça ?

— Mais oui, pas mal, pas mal. Elle n'avait ni ton charme ni ta grâce, mais elle a créé une reine de Naples inquiétante et cruelle.

— Oui, elle a passé à côté du rôle, je vois.

— Soit, mais je dois te prévenir, Linda ; tu vas avoir affaire à forte partie dans *Brocéliande*. Je suis les répétitions, cette Viviane est tout à fait dans son tempérament

et elle a composé le rôle avec un soin ! Oh ! cette fois-ci, elle a mis dans le mille ! Au fait, je ne sais pas pourquoi tu n'as pas pris ce rôle-là, tu n'apparais qu'au second et encore une minute.

— Mais j'ai tout le trois et le quatre.

— Oui, mais elle est de tous les actes, elle, et elle a un premier épatant.

— Ah ! tais-toi, tu m'énerves.

— Oh toi, quand on te dit la vérité... Tu me questionnes, je te réponds.

Linda se mordait les lèvres.

— Soit pour Viviane, elle est la femme du rôle, je te l'accorde ; mais pour Jeanne de Naples, c'est impossible, elle a dû être exécrable.

— Ça n'a pas été l'avis de la critique et ce n'est pas l'opinion de Maurel dans le *Don Juan*.

— Comment, il y a eu un Maurel sur Régiane ; mais il était avec moi à Monte-Carlo.

— Il faut croire qu'il en est revenu ; son article a paru ce matin.

— Ce matin ! mais il était encore là-bas dimanche. Alors il serait revenu lundi ici, et le soir même il aurait... Il n'a pas perdu de temps.

— Tout le monde ne s'arrête pas à Avignon.

Les deux sœurs croisaient un mauvais regard. Il y eut un silence.

— Et tu l'as là, cet article ?

— Oui. Tu veux le voir ?

— Donne.

La Monti parcourait le feuilleton ; il était entièrement écrit à la louange de Régiane. Tout en rendant hommage au génie et à l'admirable création de Linda, le critique devait reconnaître la très curieuse tentative et le réel succès de sa rivale dans ce rôle complexe et difficultueux de Jeanne de Naples. Régiane avait compris le personnage autrement, sa conception du rôle était peut-être moins scénique, mais sûrement plus près

de l'histoire et de la vérité. Au lieu de s'en remettre à son instinct de comédienne géniale, comme la Monti, Noémi Régiane avait étudié et travaillé son rôle en érudite. Elle s'était documentée, avait compulsé des historiens et des chroniqueurs, et sa Jeanne de Naples plus sèche, plus impérieuse et plus maîtresse d'elle-même que celle de Linda, donnait autrement l'impression d'un personnage vécu que l'espèce de reine Fiammette reconstituée par la Monti. Bref, tout l'article était une perfidie dont les éloges décernés à Régiane étaient autant de fleurs empoisonnées à l'adresse de Linda. La Monti ne s'y trompait pas, l'article était d'ailleurs écrit de main de maître, d'un style souple et chatoyant qu'elle ne connaissait pas à Maurel. Les sous-entendus venimeux y fleurissaient comme les ciguës dans l'herbe haute d'une prairie. La tragédienne reconnaissait tout à coup la facture d'Azuado ; le critique avait prêté sa signature au poète. Le complot se précisait.

A trois heures, Linda était au théâtre. Régiane était en scène, on répétait le premier ; une plantation provisoire indiquait la forêt de Brocéliande et le grand chêne séculaire dont les racines géantes abritaient les amours de Viviane et de Merlin. Nérac, déjà installé dans le Guignol, dirigeait les jeux de scène. Le premier acte n'était, en somme, qu'un long dialogue entre la courtisane et le vieux Mage, mais préparant très adroitement l'action du deux et du trois. La Monti tombait en pleine tirade de sa rivale, celle où Viviane, profitant de l'accablement de Merlin, donne carrière à sa haine contre Arthus et Genèvre et expose ses ténébreux desseins. A la vue de Linda, Régiane interrompait son monologue pour se précipiter au-devant d'elle ; mais la Monti l'arrêtait d'un geste. Qu'elle continue, elle ne voulait pas déranger la répétition. Elle s'asseyait à l'avant-scène, sur une chaise que lui avançait Borave, et Régiane reprenait sa tirade :

Apre et noir souvenir d'un amour dédaigné
Hautain mépris d'Arthus, longs regards méprisants.

Des suivantes, propos cruels et médisants,
Et toi, spectre exécré, triomphante Genèvre
Tendant ta main royale et haïe à ma lèvre.

Linda ne perdait ni une attitude, ni une intonation ; Régiane était vraiment très belle. Grande, mince, avec une souplesse de taille inquiétante, c'était une Monti brune, moins rompue, certes, à tous les artifices de théâtre et moins maîtresse de son art, mais plus instinctive et plus jeune; et puis son physique la servait. Sa bouche sinueuse, son nez busqué et ses yeux enfoncés sous un front d'obstination, tout ce masque tragique où s'accusait visiblement l'ossature de la tête de mort prêtait à l'Allemande une intensité cruelle. Elle était bien la créature de haine et de vengeance du drame de Mario, elle avait dit les vers avec une émotion contenue, les mâchant presque entre ses dents pour les déblayer à la fin d'une voix sifflante, qui imposait l'idée d'une sourde rancune longtemps repliée sur elle-même et se redressant soudain dans un jet de serpent.

Linda, remuée, ne pouvait s'empêcher de l'applaudir. Régiane la remerciait d'un coup d'œil et l'acte se poursuivait entre Viviane et le mage. Mario l'avait presque calqué sur les *Idylles du Roi*, de Tennyson, il s'était contenté de mettre en scène le merveilleux poème où la courtisane galloise arrache le secret de sa danse magique à l'ennui excédé de Merlin. Régiane y était moins bonne que dans son monologue, on y sentait trop la menace sous les caresses. Dans l'enveloppement de la séduction, elle demeurait inquiétante, mais c'était peut-être un effet de sa voix naturellement un peu rocailleuse, car ses attitudes et ses mouvements étaient d'une souplesse ophidienne ; et la Monti songeait quelle insidieuse et enlaçante couleuvre donnerait cette femme, le soir de la première, dans la tunique vert saule fleuragée d'argent que lui assignait le texte. La tradition la voulait aussi blonde et la Monti redoutait cette toison rousse qui ferait sa rivale encore plus semblable à elle-même, et en même temps elle appré-

hendait la pâleur de ce masque vindicatif encore accusée par la coulée d'ombre des cheveux noirs. Brune ou blonde, comment serait-elle moins la femme du rôle, et c'est à quoi songeait Linda, préoccupée maintenant de la plastique de cette imprévue rivale..... Sa danse magique, qu'indiquait maintenant Régiane autour de Merlin endormi, ne donnait rien, les chœurs qui devaient la soutenir dans la coulisse n'étaient point là. Régiane esquissait à peine les pas et ne prenait pas même la peine de jouer la fin de l'acte inexistant sans la mise en scène. Linda, les yeux ailleurs, songeait au moyen de diminuer le personnage sans porter atteinte à l'œuvre de Mario. Myrhine avait raison, ce que faisait Régiane était tout à fait inattendu. Ce premier acte ainsi compris porterait énormément et elle n'était que du second, et encore tout à la fin seulement et dans moins qu'une scène, une apparition, au second plan, au balcon d'une tour. Tout le second était encore empli par Viviane. Elle s'expliquait maintenant les critiques publiées et le feuilleton de Maurel; Paris était trop heureux de lui jeter Régiane dans les jambes, c'était sa réponse au drame de Nérac imposé à Borave. Azuado, de Morfels et Maurel se vengeaient, le complot était évident, et c'est elle-même qui en avait fourni les armes en faisant engager Régiane. Quelle malencontreuse idée avait-elle eue là ? C'était très bien d'assurer le succès de son amant, mais pas jusqu'à laisser entamer sa gloire à elle.

Et, riant à Myrdhin qui pleurait en silence,
La dame au clair de lune exécuta la danse.

C'était la fin de l'acte. Mario, transporté, donnait lui-même le signal des applaudissements. Linda relevait la tête, Régiane était auprès d'elle. D'une voix câline, elle la complimentait sur sa bonne mine et s'informait de sa santé. Ces dix jours en Riviera l'avaient encore rajeunie, et dire qu'elle avait passé la nuit en chemin de fer, elle semblait sortir du lit, et en même temps elle remerciait

la tragédienne d'avoir bien voulu lui confier son rôle de Jeanne. Elle l'avait rempli du mieux qu'elle avait pu et n'oublierait jamais qu'elle devait à sa bonté une création intéressante.

— Oui, je sais, vous avez été admirable, les échos de votre succès me sont parvenus jusqu'à Monte-Carlo.

— On a été très bon pour moi, j'y aurais passée inaperçue, dans ce rôle, si vous ne l'aviez mis en vedette. On a été curieux de voir ce que j'en ferais.

— Et vous vous en êtes bien tirée ; j'ai lu le Maurel de ce matin, c'est un triomphe.

— Votre triomphe sera Viviane, déclarait étourdiment Nérac, venu se joindre aux deux femmes. Hein ! est-elle assez la femme du rôle !

La Monti attachait sur son amant un regard froid.

— Oui, on dirait le rôle écrit pour vous, reprenait Linda s'adressant directement à sa rivale.

— D'ailleurs, c'est vous-même, ma chère, qui avez songé à madame pour le créer.

Nérac était décidément maladroit, Linda sentait qu'elle allait le détester.

— Et il vous plaît ce rôle, demandait-elle à l'actrice.

— S'il me plaît ? Il m'enchante, je m'y sens comme...

— Une couleuvre dans les ronces, insistait la tragédienne. Ah ! vous avez le physique. Comment le jouerez-vous ? en brune ou en blonde ? Je reste blonde, vous savez, moi.

— Nous prenons le deux, intervenait Borave, hein ! mes enfants.

— Oui, oui, enchaînons, réclamait Linda ; j'y ai une scène.

— Tu la sais, ricanait le directeur ?

— Oh, pour ce que j'ai à dire, c'est pour juger de l'ensemble. Et Florimond qui n'est pas là !

— Naturellement.

Florimond continuait à être la bête noire du théâtre.

Dessemart, chargé du rôle de Merlin, s'informait si on avait encore besoin de lui.

— Mais non, mais non, vous n'êtes plus que du quatre et nous n'entamerons pas le quatre avant trois jours au moins.

L'acteur baisait les mains des deux femmes et se retirait.

— Demain, n'oubliez pas, Dessemart, nous reprenons le premier, une heure et demie pour deux heures. Allons ! Nérac, dans votre guignol. Nous entamons le second. Tout le monde est là ?

— Présents ! répondaient en chœur une dizaine d'hommes causant au fond de la scène.

Borave se levait comme une trombe.

— Voyons, vous autres, à quoi pensez-vous ? (et il interpellait les machinistes dans les combles). Enlevez-moi cet arbre, au second plan ; il nous gêne. Et vous, les garçons d'accessoires, les tables, les escabeaux. Vous, régisseur, je vais vous flanquer à l'amende. Et puis, un porche dans le fond, n'importe quoi, deux portants pour l'entrée de madame. Laissez-moi le fond, que diable ! ça n'a aucune importance, mais enlevez-moi cet arbre.

Une vague plantation s'installait, des figurants s'asseyaient autour des tables, un autre arpentait le fond du théâtre. Le second acte se passait dans la cour intérieure du château de Tintagile, le domaine royal d'Arthus et de Genèvre. Morold, le neveu du roi,y était de service cette nuit-là comme capitaine de garde, et, attablée à une partie de dés, il y exhalait sa rancune et ses griefs contre la reine et épanchait le fiel de son âme venimeuse dans l'oreille d'un confident, et cela au milieu d'un groupement pittoresque de soldats endormis.

— Le guetteur manque, faisait Borave, et la porte est naturellement fermée, nous n'aurons le décor que lundi. Maintenant, nous commençons, mes enfants. Hein ! à l'ouvrage.

Linda retenait et faisait asseoir auprès d'elle Régiane qui voulait rejoindre ses camarades.

— Mais vous n'êtes que de la troisième scène, vous avez tout le temps.

Et, curieuse, elle l'interrogeait sur son interprétation de Jeanne de Naples et la façon dont elle l'avait comprise.

— Alors, à telle scène, que faisiez-vous ! Moi, je m'asseyais et vous, vous restiez debout ; c'était peut-être plus intense. Et au trois, pour votre entrée, on avait gardé la même mise en scène ?

Régiane se prêtait, complaisante, à cet interrogatoire. Une fièvre possédait Linda, elle précipitait ses questions. Quiconque aurait vu l'animation de ces deux femmes causant rapprochées l'une de l'autre, les eût prises pour deux amies. Borave surveillait d'un œil narquois ce spectacle imprévu de Régiane cajolée par Linda. Elle avait une telle curiosité de voir ce qu'elle donnait dans le rôle et eût été si heureuse de l'applaudir dans *Jeanne de Naples*.

— Mais rien de plus facile, répondait l'actrice. Je puis le jouer ce soir, ne le reprenez que demain, et venez ce soir au théâtre.

— Oh, Borave ne me le pardonnerait pas, j'ai déjà pris un jour de congé de plus, et puis je suis sur l'affiche.

— Oui, je sais, on a ajouté des bandes.

Mais c'était l'entrée de Viviane, l'actrice se levait.

Pendant les récriminations nocturnes de Morold, on venait heurter à la porte de la forteresse. Quelqu'un était là, en dehors, sur le pont-levis. La sentinelle signalait une femme ou un moine, et Morold ayant donné l'ordre d'ouvrir, une forme voilée pénétrait à pas lents dans la cour de Tintagile, voilée comme le Destin ou l'Inconnu.

La forme racontait à Morold l'état même de son âme. Elle lisait en lui comme dans un livre ouvert. Elle con-

naissait ses rancunes humiliées de bâtard, sa haine exaspérée de Genèvre, toute son envie et sa jalousie de Géryn et du roi Arthus et son ancien amour envenimé par les dédains de la Reine, et à lui le paria, le révolté et l'esclave, elle apportait la vengeance ; et ouvrant son manteau, Viviane se faisait alors reconnaître. Elle avait endormi Merlin après lui avoir arraché le secret de sa science, de la forêt de Brocéliande où le vieux Mage sommeillait à jamais enchanté par son charme. Elle rapportait l'anneau qui rend invisible, et la formule du secret qui endort. Elle savait aussi maintenant supprimer l'épaisseur des murailles et faire apparaître ce que l'on croyait caché. La scène était fort belle et le dialogue effroyable. C'était l'alliance de deux haines et de deux vengeances ; deux êtres de perfidie, de rancune et de trahison s'unissant pour le piège et l'embûche ; une sinistre scène d'anarchie dans le lointain de la légende et le recul des siècles.

Régiane était effarante, cauteleuse et rampante avec des éclats de voix rauque et des redressements subits, elle y semblait l'esprit du mal. Florimond, chargé du rôle de Morold, se déformait déjà en grimaçant avorton. Le buste tassé et les jambes cagneuses, il arrivait, même, sans costume, à des avancements pénibles de cou, on eût dit de tortue, et à des gestes étriqués de nain. Dans le décor et la mise en scène le dialogue serait terrible. Linda se levait, c'était son entrée. Sur un signe de Viviane pointant un doigt vers une tour, elle devait apparaître au balcon tendrement enlacée dans les bras de Géryn ; le geste de la courtisane révélait à Morold l'adultère de Genèvre.

— Ne te déranges pas, faisait Borave à la tragédienne, Bastini n'est pas là et nous n'avons pas le balcon.

La Monti dînait au théâtre ; elle n'avait pas trop de temps pour repasser son rôle et être en scène à neuf heures. Des coulisses elle montait directement dans sa loge, elle voulait revoir ses costumes que sûrement lui

avait massacrés Régiane; l'examen concluait à l'encontre de ses prévisions; des sachets de verveine cousus dans les corsages prouvaient au contraire combien l'Allemande était soigneuse. Cette découverte l'exaspérait.

— Elle est très forte, disait-elle par-dessus son épaule à Myrhine qui venait d'entrer; elle a quelqu'un qui la conseille, jamais je ne l'ai vue jouer comme ça.

— Je te l'avais dit, insistait la rousse aux yeux glauques. Tiens, je t'ai apporté les journaux.

Bonne âme, Myrhine étalait les coupures de Presse qu'elle avait minutieusement gardées pour les communiquer à sa sœur. La Monti les parcourait tout en entamant son potage. Ses sourcils s'étaient froncés.

— Ce n'est pas possible, pas possible; elle a dû coucher avec toute la critique pour obtenir cette presse-là.

Myrhine avait un sourire énigmatique.

— Et le plaisir de trahir, tu le comptes pour rien!

Et après une pause :

— Tu sais, dans la vie, il faut s'attendre à l'hostilité de nos amis et à la haine des indifférents!

Linda s'arrêtait de manger, c'était une phrase de livre. Myrhine avait donc aussi quelqu'un qui la conseillait? Les deux sœurs échangeaient un regard défiant. Et puis, ce fut la visite de Borave monté saluer sa pensionnaire et de Morfels empressé à présenter ses hommages à son interprète. Il s'extasiait sur sa bonne mine et s'excusait de n'avoir pu aller le matin à la gare; enfin elle était revenue, elle leur manquait vraiment.

— Je n'en crois rien. Régiane a été parfaite.

Morfels haussait les épaules.

— C'est un bluff.

— C'est vous qui le dites, et vous n'y êtes pour rien.

Deux garçons d'accessoires entraient dans la loge, une immense corbeille d'azalées blancs. Pour toute réponse, l'écrivain désignait une carte épinglée sur un ruban; c'était la sienne.

— Le serpent sous les fleurs, gouaillait Linda.

La tragédienne et son auteur se quittaient froidement. L'actrice s'était assise à sa toilette, elle commençait sa figure.

— Il y a une belle salle ? demandait-elle à Borave.

— Superbe, lady Store a fait retenir une avant-scène.

— Laquelle ?

— Celle de gauche. Il y a aussi les de Trois Monts, les de Pharamond.

Et Borave énumérait des noms.

— Une avant-première, quoi, mon blanc gras, Hélène.

Et là-dessus entrait le comédien Lauris chargé du rôle du cardinal. C'était un vieux camarade à Linda dont le jeu rappelait un peu celui de l'étoile; il avait comme elle la science des attitudes et l'art de la composition, il était dévoué corps et âme à la Monti et le seul qui eût son entière confiance. C'était lui qui la mettait au courant des menus potins et des petites intrigues du théâtre.

— Eh bien ! Régiane a été admirable ? lui demandait-elle brusquement.

— Pas mauvaise en vérité, elle a travaillé.

— Tu as lu la presse.

— Une taquinerie de ces messieurs.

— Et le Maurel de ce matin.

— Le Maurel ! mais l'article est d'Azuado, tu n'as pas reconnu le style ; mais tout le monde a éventé la mèche.

— Mais pourquoi ?

— Comment, tu ne sais rien; mais Azuado, depuis quinze jours, fait mille avances à Régiane, il a mis tout en œuvre pour lui faire résilier son engagement. Il n'a pas d'interprète pour sa pièce à la Porte-Saint-Martin, sa tragédienne anglaise lui a fait faux bond, elle a reculé devant le public parisien, elle n'est pas sûre de sa prononciation. Or, pour créer un rôle écrit pour toi il faut une femme, et une femme, ça ne court pas Paris, et alors le directeur de la Porte a songé à Régiane. Tu penses

si Azuado est entré dans la combinaison. En enlevant Régiane, on démolissait *Brocéliande*. Nous en sommes déjà à la vingtième répétition, tu penses si Pétrarque a chauffé la dame. Il a même offert de payer le dédit; il a derrière lui une vieille anglaise très riche, paraît-il. Oui, Edith est liquidée. Tu connais, Azuado! Son thermomètre n'est pas au mercure, mais à l'or brut. Mais Régiane a tenu bon, elle a envoyé promener le poète, ses offres et son rôle, et qu'elle a eu raison! Il est épatant, tu sais, son personnage de Viviane. Elle y sera extraordinaire; c'est un trait de génie de ta part que d'avoir songé à elle pour cette création. Régiane est intelligente, elle ne s'y est pas trompée, elle ira très loin, cette petite femme-là. Et puis, tu sais, elle t'aime beaucoup, elle a pour toi la plus grande admiration. Tu as beau être une rosse, tu restes notre grand chef de file. Tu devrais oublier le passé et t'en faire une alliée. Avec vos noms sur une affiche aucun théâtre ne pourra lutter.

Les sourcils de Linda s'étaient contractés, mais sa bouche souriait. Le comédien lui faisait boire du lait et du vinaigre tour à tour. Les mésaventures et l'échec d'Azuado l'enchantaient, mais les éloges données à sa rivale la faisaient réfléchir. Au fond, elle se rendait compte que son vieux camarade avait raison.

Mais on l'appelait en scène. Son premier regard était pour l'avant-scène de gauche. Lady Store y paradait en décolleté, diamantée comme un châsse entre Pétrarque et Maurel. Ils applaudissaient son entrée à tout rompre.

En remontant dans sa loge la Monti y trouvait l'Anglaise et une admirable gerbe de liliums. L'étrangère venait s'excuser de n'avoir pu, elle aussi, aller le matin à la gare et lui apportait l'admiration enthousiaste de ses deux compagnons.

— Ah c'est vrai, vous êtes avec le jockey d'Epsom, disait-elle à lady Store, qui ne comprenait pas.

C'était le surnom qu'elle venait de trouver pour

Azuado par dérision de ses rapports avec la vieille insulaire. La Monti excellait dans l'art de piquer des sobriquets comme des banderilles dans la peau des gens. Là-dessus, arrivait Nérac que le Forbster congédiait et à qui elle faisait mille grâces.

Elle se laissait reconduire par lui avenue Friedland.

XXIII

— Monsieur, c'est Mme Linda qui vous demande au téléphone.

Le machiniste traversait la scène en courant.

— Bon qu'est-ce qui lui prend encore.

Et Borave gagnait en maugréant le cabinet directorial. On venait le déranger en pleine répétition.

— Continuez, mes enfants, je reviens, avait-il dit à Régiane et à Dessemart interrompus en plein premier acte.

— Si elle rendait le rôle, ce serait drôle, disait Merlin à sa partenaire, elle en faisait une tête hier en t'écoutant.

Nérac, inquiet, avait dressé l'oreille; mais Borave revenait.

— C'était prévu, elle brûle la répétition, madame ne vient pas, et il enveloppait Mario d'un regard de pitié. Il y a de la brouille ? ah vous savez, il faut serrer court avec elle, la bête encense. Mieux, elle ne sait pas si elle pourra jouer ce soir, elle demande si tu pourras reprendre le rôle.

Et plantant ses yeux dans ceux de Régiane :

— A ta place je dirai carrément non, tu peux avoir la soirée prise en somme.

A quoi l'actrice :

J'ai ma soirée prise et je jouerai, si ça oblige Linda.

— A ton aise, tu as la mémoire courte.

— Parce qu'elle a voulu jouer hier. Elle rentrait, c'était son droit.

— Et c'est le tien de ne pas jouer aujourd'hui.

— Et s'il me plaît d'être complaisante.

Borave avait un sourd grognement.

— Ah vous êtes rien rosses vous autres, toutes les mêmes, c'est la guerre au couteau entre vous, mais quand il s'agit de rouler le directeur, c'est une autre chanson, on est toujours solidaire contre le singe.

Régiane avait tourné le dos à Borave, elle reprenait son attitude coulée aux pieds de Merlin.

— Mais c'est que j'ai besoin de savoir moi, pour l'affiche! Linda dit qu'elle me téléphonera à cinq heures, si le public n'est pas prévenu à temps, je perds ce soir ma location.

Grossier, élevant la voix avec intention :

— Si Linda ne joue pas, ils vont rappliquer les coupons de loge,

Régiane, impassible, continuait de filer les beaux vers harmonieux de Viviane, ses deux bras appuyés aux genoux de Merlin.

Nérac intervenait alarmé.

— Qu'est-ce qu'elle a, qu'est-ce qu'il y a? demandait-il à Borave.

— Elle a... elle a que sa nuit d'Avignon lui tombe sur le râble, vous avez été deux jours à faire la noce là bas.

— La noce.

— Un voyage de noce, si vous aimez mieux! à son âge! et comme elle est nerveuse, elle n'est vannée que le surlendemain, et le surlendemain, c'est aujourd'hui, mon beau jeune homme. Vous avez vingt-sept ans, vous, vous ignorez encore ces contre coups-là. Ah vous avez dû la lui chanter là-bas, la romance à madame, je connais Linda, elle est fourbue, elle ânonnait hier soir en scène, oh! l'affaire est dans le sac, elle ne jouera ni ce

soir, ni peut-être demain, on voit bien que vous n'êtes pas l'auteur. Morfels va faire une tête.

Et tout à coup enragé par la mine ahurie de Mario.

— Et puis ce que je vous en dis là, ce sont des hypothèses; allez lui demander vous-même, le téléphone est là-haut, elle vous répondra peut-être. Pour moi, elle n'a pas daigné, c'est Mme Richet qui a fait la communication; madame est couchée, elle a sa migraine.

Et brutalement, à Régiane attendant qu'il eût fini pour continuer sa tirade :

— Alors toi, tu attends jusqu'à cinq heures le bon plaisir de Linda ?

A quoi l'actrice, d'une voix très calme :

— Oui, nous reprendrons encore une fois le un, il demande à être très fignolé. Hein ! Dessemart, nous allons faire du bon travail.

— C'est bien, je vous laisse.

Exaspéré, le gros homme se retournait en levant les bras au ciel.

Il y avait du vrai dans les hypothèses de Borave, mais il y avait aussi autre chose. Linda s'était en effet éveillée le matin de méchante humeur, elle avait commencé par bousculer ses femmes de chambre. Cette rentrée en pleine lutte, après les deux jours de calme extasié d'Avignon lui avait mis les nerfs à vif. A peine débarquée, elle s'était retrouvée en pleine intrigue au milieu de complots ourdis contre elle par la veulerie de Maurel et la rancune d'Azuado; le succès de Régiane aussi l'inquiétait; elle se sentait de tous côtés menacée dans ce théâtre où l'hostilité de Borave encourageait les trahisons; elle n'aurait donc jamais une minute tranquille, elle était aussi mécontente d'avoir laissé Forbster reprendre son autorité d'amant, voilà déjà plus d'un mois qu'elle le tenait à distance, invoquant pour l'éloigner cent et un prétextes que le banquier acceptait sans y ajouter foi. En galant homme il continuait à servir à la Monti sa mensualité de six mille et attendait pa-

tiemment son heure en homme sûr qu'elle resonnerait un jour ou l'autre pour lui ; et cette heure était en effet venue. Une minute d'énervement, un accès d'humeur dépitée avaient jeté Linda dans les bras de Forbster. La veille, elle s'était laissée reconduire par lui et avait gardé l'amant rentré en grâce jusqu'à sept heures du matin; l'avant-veille elle défaillait de tendresse heureuse à la fenêtre de l'hôtel d'Avignon.

La Monti se faisait horreur à elle-même, il lui semblait que sa peau avait gardé l'odeur du banquier; elle s'éveillait la tête pesante, les bras rompus et la bouche amère; elle avait hâte de rafraîchir sous la douche son corps endolori et fiévreux.

— Vite, Hélène, la douche, et très chaude, ensuite la friction au gant de crin et n'ayez pas peur d'y aller, je suis morte.

Elle sautait à bas de son lit et s'appuyait à une des colonnettes pour ne pas tomber; la chambre et les meubles tournaient autour d'elle, sa tête qu'elle croyait lourde était vide, et Linda eut la subite intuition qu'elle avait oublié ses rôles et qu'elle ne savait plus rien. Le personnage de Genèvre comme celui de Jeanne de Naples lui apparaissaient indistincts, confus; elle ne pouvait pas en citer un vers, se souvenir d'un geste ou d'une attitude. Une pesanteur affreuse, qui était du néant, écrasait ses méninges et Linda eut peur d'une congestion; mais machinalement elle était entrée dans la salle de bain et déjà le jet d'eau bouillante la redressait cabrée comme sous un coup de fouet. Elle se sentait renaître sous la chaleur cinglante.

— Plus froid, plus froid, criait-elle en martellant de ses pieds nus la dalle de marbre.

Sa nudité était devenue toute rose, une sensation de bien-être lui courait sous la peau. Etalée maintenant sur le lit de repos, la jeune femme s'abandonnait à l'irritante caresse du gant de crin.

— En vérité c'était comme un goût de fiel que je sen-

tais en moi, pouah! la gueule de bois, ajoutait-elle en souriant.

Hélène venait de lui passer une chemise de fine batiste et tout en lissant du doigt les rubans de moire pâle, la tragédienne s'étirait, comme une chatte, dans le velours moelleux d'un somptueux peignoir ; elle se laissait tomber sur un divan.

— Je ne crois pas que je répéterai aujourd'hui, Hélène ; jouerai-je seulement ce soir.

— Madame n'y songe pas.

— J'y songe au contraire, oh! un jour sans aller au théâtre, vingt-quatre heures, bien à moi ici, sans recevoir personne, voilà le vrai régal.

— Mais Madame a dix personnes à déjeuner.

— Ah zut! (et la tragédienne lançait un mot plus fort), et moi qui voulais repasser mes rôles, je n'en sais plus un mot, j'ai joué comme une pantoufle hier; donne-moi mes manuscrits, non, pas *Jeanne de Naples*, *Brocéliande*, et vite mon chocolat, y a-t-on mis un jaune d'œuf au moins?

La femme de chambre installait un petit guéridon servi devant Linda.

— A propos qui ai-je à déjeuner ce matin ?

Hélène énumérait les invités.

— C'est vrai, ma ménagerie d'hier, j'aurais dû la liquider au buffet, demande le menu à l'office.

La femme de chambre téléphonait au sous-sol, un valet de pied montait presqu'aussitôt, portant sur un plateau le menu griffonné à la hâte par le chef; l'actrice le parcourait des yeux.

— Pas mal, mais ce qui serait drôle, ce serait que je leur fasse faux bond et que je les laisse déjeuner sans moi.

Et roulant le menu entre ses doigts, elle en faisait une boulette qu'une chiquenaude, envoyait à l'autre bout de la pièce. Elle s'était couchée à plat ventre au travers du divan et feuilletait d'une main distraite le manuscrit de

Nérac, d'une main rageuse aussi, car deux feuillets se déchiraient sous ses ongles ; Hélène surveillait sa maîtresse du coin de l'œil.

— Madame n'est pas dans ses bonnes, pensait-elle tout haut en rangeant le plateau du déjeuner.

— Je m'enm...

Et Linda lançait le mot. Tout à coup la sonnerie de la porte d'entrée la faisait tressaillir; avec une souplesse de fauve, elle s'était redressée d'un bond et assise sur le divan.

— Qu'est-ce encore, je n'y suis pour personne, on ne me f..tra donc jamais la paix.

La silhouette de Mme Richet s'encadrait dans l'embrasure de la porte.

— Qu'est-ce qui est là, Richet ?

— Une Mme Bellureau avec sa fille, elle vient causer pour un rôle avec Madame.

— Une Mme Bellureau, pour un rôle, connais pas.

— Elle prétend le contraire, sa fille est au théâtre, et de la pièce de M. Nérac, c'est Madame qui l'a fait engager par M. Borave.

— Moi !

— Sur la recommandation de M. Maurel.

Le nom de la bête noire du moment la rendait soudain sérieuse.

— Maurel, ah une petite blonde maigrichonne, de très beaux yeux bleus, mais elle l'a son rôle, qu'elle le garde, ah oui, une petite à Maurel...

Et d'une voix brève :

— F..tez-les dehors. Non, restez.

Mme Richet s'arrêtait. Avec sa vivacité d'impression coutumière, Linda avait changé d'avis, le nom du critique détesté en lui rappelant sa trahison de la veille, l'avait tout d'abord indisposée contre les visiteuses. Dans l'espace d'une seconde, elle avait relu l'article et l'éloge de sa rivale, depuis la veille, elle résistait à une cuisante envie d'écrire à Maurel, elle avait présente à ses

yeux la terreur du billet qu'elle lui destinait. « Tous mes compliments, mon cher Henri, pour votre bel article du *Don Juan*, vous n'avez jamais commis rien d'aussi solide et d'aussi parfait, je ne vous connaissais ni ce style, ni cette manière, tâchez de les garder pour la prochaine fois que vous aurez à parler de votre Linda. » Mais elle s'était fait violence craignant une rupture, car elle était aussi vindicative que prudente ; ces dames Bellureau lui apportaient peut-être la vengeance qu'elle cherchait, elles avaient peut-être déjà à se plaindre de Maurel, c'était une telle brute, et alors leur visite devenait intéressante, ou bien encore était-ce Maurel qui les envoyait ; il regrettait peut-être sa bévue de la veille et faisait sonder le terrain. « Sont-elles venues à pied ou en fiacre, regardez par la fenêtre de ma chambre, disait-elle à Mme Richet. — C'est une voiture de grande remise, disait la femme de charge revenue presque aussitôt. — Une voiture au mois ! Maurel est pris, fais monter ces dames Bellureau. »

Une touche de pommade raisin sur ses lèvres, le temps de se tamponner les joues et de se mouiller du doigt les sourcils et les cils, et Linda s'accoudait dans une attitude pleine de nonchalance parmi la soie de ses coussins ; elle s'amusait déjà comme au théâtre, elle faillit pouffer de rire à l'entrée de Mme Bellureau. C'était Mme Cardinal dans toute son obséquiosité servile et sa mielleuse ignominie ; elle avait beau être requinquée à neuf, elle gardait sous ses satins et ses fourrures une équivoque allure de loueuse de chaises et de prêteuse à la petite semaine. Juliette, demeurée un peu à l'écart, était fine et jolie. Linda la jugeait déniaisée malgré ses longs cils obstinément baissés et la candeur charmante de son maintien. Juliette était habillée à ravir, un costume tailleur de drap bleu pastel moulait une taille exquise, et sous la fumée d'or de ses cheveux blonds la transparence de son teint éblouissait. Deux assez belles perles à ses oreilles témoignaient d'une chute sûrement suivie de

beaucoup d'autres et la Monti la jugeait à sa juste valeur, une précieuse recrue pour le théâtre où elle jouerait ; elle garnirait l'orchestre.

La Monti accueillait la mère et la fille avec des grâces de jeune reine. Déjà Mme Bellureau se confondait en protestations et en révérencces, elles avaient été, elle et Juliette, hier, au théâtre, pour applaudir madame ; parole, elle leur manquait, *Jeanne de Naples* sans Mme Monti. Et ses mains gantées attestaient le ciel. Elles avaient bien eu l'envie d'aller complimenter madame dans sa loge, mais elles n'avaient osé prendre la chose sur elles, la loge de madame était pleine de monde, alors elles avaient décidé de venir présenter ce matin leurs compliments à madame, vu qu'elles avaient aussi une petite requête à lui adresser.

— A moi ?

Et Linda ouvrait des yeux ingénus; seule la candeur du regard de Juliette atteignait la sienne.

Oui, à elle-même, mais Juliette ni elle ne comptaient être reçues, madame Monti était bien bonne de les avoir reconnues... Mais pourquoi ne les aurait-elle pas reconnues puisque c'était elle-même qui l'avait fait engager ; c'est bien le rôle de la novice au cinq qu'on lui avai-distribué, on ne l'avait pas encore mis en répétition, et Linda s'avisait de faire asseoir ces dames Bellureau.

Mme Bellureau mère s'effondrait en effusions. Oui, c'était bien le rôle de la novice qu'on avait distribué à sa fille, et c'était justement pour ce rôle-là qu'elles venaient entretenir madame Linda.

— Mais que puis-je faire pour vous, souriait la comédienne.

Voilà, on était entre femmes, on pouvait parler, le rôle de la novice était charmant quoiqu'un peu court, et le costume en était bien seyant pour le visage de Juliette, mais voilà, cette robe blanche, le scapulaire, c'était bien enveloppant et c'était bien dommage, sa fille

avait de si jolies jambes. C'était un crime que de dérober aux yeux une personne aussi bien faite.

Linda écoutait, un effarement dans les yeux et les lèvres chatouillées par une violente envie de rire. Alors elle, la mère, pour le succès du théâtre et le bien de son enfant, venait demander à Mme Linda s'il n'y avait pas moyen de donner à sa fille un petit bout de rôle dans un autre acte, un travesti qui pût permettre au public d'apprécier le corps de Juliette, un page ou un jeune seigneur des actes précédents. La tragédienne avait su commander au rire nerveux qui la travaillait.

— Mais c'est qu'il n'y a ni pages ni jeunes seigneurs dans les autres actes, il n'y a que des hommes d'armes.

— C'est vrai, faisait Mme Bellureau, mais au troisième le champ de bataille avec tous ces cadavres, ces blessés qui râlent et ces morts qui à la fin ressuscitent.

— Comment, vous voulez que votre fille fasse un cadavre.

— Oh, un petit mort qui ne dirait pas grand'chose et qu'on mettrait au premier plan, l'agonisant par exemple, qui parle d'amour dans son délire. Joué par un petit jeune homme, ça serait plus touchant et une fille y serait admirable.

Ce qui était admirable, c'était l'inconscience de Mme Bellureau, c'était plus beau que tout ce que Linda pouvait espérer. Sa maîtresse, la protégée de Maurel, intriguant pour faire un cadavre, ce que le potin une fois lancé amuserait Paris et ce qu'on allait rire au théâtre ; elle allait porter l'histoire toute chaude à Borave, elle en était toute ragaillardie, non, elle n'allait pas manquer la répétition et ses invités, ce qu'elle allait les désopiler avec cette histoire, au déjeuner.

Elle congédiait ces dames Bellureau en leur promettant tout ce qu'elles désiraient, elle allait demander ce cadavre à Borave et se faisait forte de l'obtenir.

— Et maintenant, vite, Hélène, mon peignoir de bro-

cart jaune et ma jupe de moire ivoire, je suis guérie, je suis guérie, je déjeûne à la salle à manger.

Un heure après la Monti mettait en joie toute sa table en racontant la visite de ces dames Bellureau : le cadavre imploré par la mère était le plat de résistance du déjeûner. Brusquement une automobile venait s'arrêter en trépidant devant les fenêtres, la tragédienne se penchait en dehors de sa stalle.

— C'est Oscar, chuchotait-elle, Oscar Manheim, ah ! il vient encore me demander de dire quelque chose pour son œuvre des duchesses, le bénéfice a lieu samedi prochain, comme c'est commode quand on répète.

Le timbre d'entrée annonçait le visiteur.

— Dans le hall, disait-elle au valet de pied, vous ferez entrer ici quand je le dirai.

Oscar Manheim était le directeur du *Dalmate*, le grand organe germano-russe de la capitale. Prussien de naissance et d'origine sémite, il avait su — du boudoir d'une courtisane célèbre — se glisser dans les antichambres des ambassades, il informait de la politique étrangère la naïveté des Parisiens ; en réalité trois grandes puissances le subventionnaient et l'imposaient en France pour les renseigner et surveiller en même temps le mouvement républicain. C'était un espion officiel reconnu et toléré par le gouvernement, il avait ses petites et ses grandes entrées dans tous les ministères et était accueilli dans le Faubourg. Il y était l'arbitre des élégances, ses jugements sur la mode et sur le sport y faisaient loi, les ambassades lui avaient ouvert les hôtels les plus fermés des rues de Lille et de Varennes ; c'était d'ailleurs l'homme le plus poli de France, les douairières le citaient en contraste avec la brusquerie de leurs petits-fils devenus chauffeurs. De son origine sémite, il avait gardé une souplesse qu'il tempérait d'un flegme britannique. Oscar Manheim faisait blanchir son linge à Londres, et de son séjour chez la Varucchy dont il avait, disait-on, vidé les cuvettes, il avait retenu une discrétion

et un entregent presque de diplomate. Il était propre à toutes les besognes, les financières, les mondaines, et ses scrupules ne s'effarouchaient d'aucune compromission. Oscar avait tous les tacts, les snobinettes en raffolaient, il était de toutes les fêtes, de tous les garden-parties, de tous les matchs et de tous les records ; ses plastrons immaculés faisaient sensation aux premières, les plus grands noms de France se pressaient dans sa loge, les plus jolies femmes avaient à cœur de se montrer avec lui dans les cabarets de nuit ; il organisait des lunchs dans l'île de Puteaux, des représentations de cercle et des dîners dans les restaurants du Bois. Les duchesses l'appelaient familièrement Oscar, il était reçu dans tous les châteaux, le *Dalmate* avait la rubrique la mieux informée des déplacements. « Le valet de chambre gentilhomme, » l'avait surnommé Linda. C'était cette puissance qu'elle allait recevoir. D'un coup d'œil espiègle elle avertissait ses invités qu'elle allait faire une farce à cet homme correct ; d'un geste elle attirait près d'elle un de ses danois errants par la salle, cueillait délicatement une puce dans le poil de la bête et la maintenant précieusement entre son pouce et son index donnait ordre d'introduire le visiteur.

L'homme de toutes les élégances entrait d'un pas compassé, les favoris en nageoires, un sourire de danseuse aux lèvres, étonnant en vérité avec son visage, on aurait dit de cire de mannequin de tailleur. Il se précipitait sur la main qu'on lui abandonnait. Linda l'avait fait asseoir auprès d'elle ; c'étaient des grâces et des regards attendris. Que lui valait l'honneur de sa visite ? Et avec des gestes d'automate, Oscar Manheim précipitait son récit, il venait au nom des duchesses, Linda connaissait l'œuvre, c'était la princesse de Thur et Naxos qui la présidait ; la société donnait une matinée samedi prochain au bénéfice de l'Orphelinat, tous les artistes de Paris avaient promis leur concours, on comptait sur celui de Linda. Lui, s'était chargé de la démarche, elle

ne lui refuserait pas de dire une poésie samedi à la représentation de l'Œuvre; des femmes du monde y paraîtraient, la comtesse de Narfailles y dirait de ses poèmes, la baronne de Montrésor s'y ferait entendre; elle avait, on le savait, une voix admirable, etc. La Monti se faisait d'abord un peu prier, puis se laissait forcer la main. Manheim se confondait en remerciements et croyait devoir s'informer des répétitions de *Brocéliande*. Le *Dalmate*, Linda le savait, lui était tout acquis, mais depuis quelques minutes le journaliste donnait des signes d'une évidente impatience; il ne tenait plus en place et semblait assis sur des charbons ardents, il remuait sa chaise et portait souvent sa main à son cou comme si son faux col le gênait, une grosse veine saillait sur son front, de la sueur lui perlait aux tempes, enfin il se levait et sous l'œil naïvement effaré de Linda prenait congé, n'en pouvant plus. C'était une déroute, pis, un désastre; le journaliste à peine sorti, Linda éclatait de rire et toute la table pouffait avec elle. Pendant qu'il lui exposait sa requête, la tragédienne lui avait délicatement posé dans le cou la puce qu'elle tenait entre ses doigts; la bestiole dévorait maintenant l'homme de tous les sports.

— Le coupé de madame est là.

— Tu vas au théâtre? interrogeait Céline Reschal.

La tragédienne avait une moue.

— Non, décidément non, montez téléphoner avec moi, Richet, je tombe de fatigue, puis j'ai tout mon rôle à repasser pour ce soir.

La perspective de s'habiller, de retrouver là-bas Régiane et d'assister à son succès venait de lui apparaître comme une corvée; elle prenait congé de ses hôtes et montait chez elle faire donner par sa femme de charge la communication qui avait tant exaspéré son directeur, Régiane consentait même à la remplacer ce soir. Délivrée d'un poids, la tragédienne se jetait sur son lit

et prenait le manuscrit de *Brocéliande*, elle le lisait vers par vers, étudiant sérieusement son rôle. A cinq heures, Mme Richet venait prendre les ordres : que devait-on téléphoner au théâtre ?

— Vacances complètes, dis que je ne joue pas, mais dis qu'on me garde mon service, j'irai au théâtre.

— Madame ira ?

— Oui, je veux voir jouer Régiane, j'en ai le droit, et puis vite un petit bleu, je veux écrire.

Une idée de génie venait de lui traverser le cerveau, elle sautait à bas de son lit et courait s'asseoir à son bureau, elle écrivait :

« Chère cousine,

« Entre Majestés, — c'est le terme n'est-ce pas, — vous « l'avez deviné, c'est bien plus par curiosité que par las- « situde que je me repose ce soir ; j'assisterai à la repré- « sentation dans la salle, je ne résiste pas à la furieuse « envie de vous voir et de vous entendre dans ce rôle « de Jeanne, je sens que vous devez y être admirable, « la Viviane que vous avez donnée à la répétition « d'hier ne me permet plus de douter de la grande « artiste que vous êtes. Mes deux mains frémissent « d'avance de la joie de vous applaudir, pardonnez-moi « de vous avoir méconnue, je vous embrasse comme « une sœur. »

Régiane trouvait le télégramme le soir en arrivant dans sa loge, la Monti s'était fait annoncer par une immense corbeille de fleurs.

Installée dans une avant-scène de droite entre Myrhine, Howey et Nérac, Linda soulignait toutes les entrées et toutes les sorties de sa rivale, l'applaudissant des deux mains et la rappelant à chaque fin d'acte ; on se la montrait à l'orchestre, on se la désignait dans les loges, son enthousiasme gagnait la salle, la soirée était un triomphe pour la protagoniste de Linda, et la Monti ce soir-là

était sincère. Elle était la femme de toutes les rosseries, mais elle était aussi la créature de toutes les générosités et de tous les emballements ; mais elle n'eût pas été la Monti si le même soir elle n'eût pas envoyé deux autres télégrammes, mais ceux-là dictés et non signés, à Maurel et à Azuado ; la teneur en était celle-ci : « Grabuge, Linda ne joue pas ce soir, c'est Régiane qui reprend le rôle. »

Après le trois, qui était le grand acte d'Avignon, la Monti traversait la scène et se rendait chez son ex-rivale, son amie maintenant. Elle trouvait Régiane debout dans une loge bondée d'amis, déjà exténuée d'adorations et très Linda d'attitude avec des regards d'agonie que la Monti reconnaissait pour les siens. Les deux femmes se précipitaient dans les bras l'une de l'autre, leur cabotinage fusionnait, baisers, étreintes, attendrissements.

— Je ne suis plus en peine de mes rôles, déclarait la tragédienne, je puis être malade maintenant, je connais quelqu'un qui les tiendra, c'est étonnant, déconcertant, je ne soupçonnais pas la Jeanne de Naples que vous avez trouvée.

Régiane s'excusait confuse.

— Vous êtes bonne, trop bonne.

Mais déjà Linda, d'un regard circulaire, faisait le tour de la loge, ses yeux y rencontraient Maurel et Azuado. Elle comptait bien les trouver là. Gênés tous deux, ils s'étaient retirés au second rang des admirateurs et ne menaient pas grand bruit ; elle allait droit aux deux hommes.

— Mes compliments, faisait-elle au poète, j'ai lu votre article dans le *Don Juan*, vous devriez faire de la critique, vous y êtes supérieur, bien meilleur que dans le théâtre, un conseil d'amie, faites donc de la critique, c'est là votre voie.

Et sans écouter les protestations de Pétrarque.

— Dites donc Maurel, et elle posait la main sur le bras du journaliste, j'ai reçu une visite ce matin, la visite

de ces dames Bellureau, votre petite amie et sa mère ; elle est venue me demander le rôle du cadavre, celui de la novice ne lui suffit pas, oui, le rôle du cadavre ; je lui ai fait donner par Borave, ne me remerciez pas.

Et elle sortait laissant les deux hommes abasourdis.

XXIV

— Il y a de la brouille dans le ménage, ça se décroche, ça se décroche (et tout en se frottant les mains, Azuado s'installait à une table du café de Venise); mais oui (et il se tournait vers Caffarel, le critique du *Sancho*, échoué à la terrasse). Ça ne biche plus les deux étoiles. Linda a fait enlever à Régiane toutes ses scènes du trois, est-ce assez Linda! mais Régiane la trouve verte. Ah quel rafut chez Borave. Régiane parle de rendre le rôle.

— Accepte-t-elle celui que tu lui destines? interrogeait sournoisement le petit Echegarry, assis à quelques pas de là.

Un léger ricanement courait le long des tables; on savait de bonne source qu'à une dernière tentative de Pétrarque auprès de l'actrice, Régiane avait répondu qu'elle ne ramassait pas les laissés pour compte de Linda: elle consentait à créer des rôles auprès d'elle et même à reprendre une de ses créations, mais, Dieu merci! elle n'en était pas à repêcher les ours refusés par la tragédienne; elle remerciait le poète d'avoir songé à elle pour faire chanter son rossignol. Le mot avait fait fortune, on appelait maintenant le drame qu'Azuado avait à la Porte-Saint-Martin: le rossignol de Pétrarque.

Le poète était devenu blême, la cravate Lavallière qu'il portait négligemment nouée autour de son cou, le faisait paraître couleur de fiel ; il se retournait sur Echegarry.

— Non, elle attend qu'on reprenne aux Capucines la *Peur de l'Etre.*

C'était un petit acte que le reporter avait su imposer à Mortier, le seul qu'il eût jamais commis et un des fours les plus mémorables du boulevard.

Des rires soulignaient la riposte, des aménités s'échangeaient. C'était l'atmosphère du lieu et le ton de ses habitués. Tout le journalisme boulevardier se réunissait au *Venise* à l'heure de l'apéritif. On se retrouvait là entre bonnes rosses et faiseurs de mots cruels. Une nuée de petits reporters, d'apprentis soiristes et de débutants échotiers, quelques jeunes auteurs de demain et des cabots frottés de littérature y sévissaient de six à sept, en compagnie de fournisseurs patentés de boîtes de Montmartre et de revuistes de music-hall ; çà et là des peintres pointillistes ou impressionnistes impitoyablement refusés à tous les salons. Toute cette engeance haineuse, batailleuse, avide de gains faciles et de jouissances immédiates, pourrie d'esprit, rongée d'envie et galvanisée de rage contre tous les succès, se gargarisait d'absinthe en se criblant de mots et d'allusions fielleuses ; on ne se montrait que dans le débinage féroce et de tous et de chacun : puis c'étaient des discussions d'esthétique, des interpellations furibondes entre des jeunes coqs dressés sur leurs ergots, dont les injures en langue verte faisaient parfois retourner le boulevard. Les étrangers fourvoyés au *Venise* se croyaient tombés dans un café d'hommes politiques ; mais on n'y parlait que théâtre et littérature, sujet tout aussi passionnant.

Quelques vieux bonzes du bâtiment présidaient ces meetings de l'art et de l'apéritif ; chenus, la pipe à la bouche, environnés d'ironiques déférences et sauvagement dénigrés d'ailleurs, ils trônaient impassibles au

milieu des orages. Parfois une querelle éclatait, des gifles tombaient. « Vous aurez mes témoins, demain, Monsieur ! « et puis on recommandait des bocks, les consommations renouvellées rétablissaient l'entente et la paix.

Tumultueuse clientèle, que le maître du *Café de Prague*, où ces messieurs fréquentaient encore il y a deux mois, avait priée d'aller batailler ailleurs.

Le *Café de Venise* en avait hérité ; il était devenu du coup l'officine de tous les potins et de tous les racontars désastreux, dont une certaine presse alimente chaque matin la badauderie parisienne. C'est du café de Venise que s'envolaient maintenant sur la ville les calomnies et les propos plus ou moins stercoraires dont la gendelettrie a le monopole et le secret : joli milieu.

Azuado en était un des oracles, la jeunesse de l'endroit lui faisait fête, on se groupait autour de lui. Tout connu qu'il fût, Azuado n'était pas un arrivé ; il n'avait pu, malgré sa quarantaine sonnée, s'imposer encore dans un vrai théâtre. Les jeunes *strugle for lifers* du café de Venise lui en savaient gré. Azuado incarnait en lui leur rancune et leur manie de dénigrement. Il avait au Venise sa table et sa chaise réservées. Il y venait tous les soirs à l'affût d'un scandale, avide d'apprendre ou de lancer quelque nouvelle abominable qui de là gagnerait Paris. Il était l'homme aux mots féroces ; tout un cénacle de disciples faisait un sort à ses moindres à-peu-près ; mais il n'ignorait rien du secret motif de leur sympathie et souffrait de leur méprisante pitié. Henri Maurel fréquentait aussi l'endroit ; mais il ne s'y prodiguait pas. Il redoutait les sarcasmes barbelés de toute cette jeunesse depuis longtemps édifiée sur le néant pompeux de sa critique, et puis les pontifes du journalisme se risquaient peu au *Venise* ; ces messieurs dédaignaient la petite classe ; la petite classe s'en vengeait en affublant les pontifes des surnoms les plus cinglants.

Maurel, dont les mots de contingence et d'idiosyncrasie

masquaient le vide des articles, s'y dénommait *l'Idiot saint crasseux*, on l'appelait aussi le *Contingent*; mais toute l'ironie de ce surnom était dans la façon de le prononcer. Il était plus connu sous la vulgaire désignation de *Baudruchard*. Baudruche, cruche et autruche étaient les rimes d'une *terza rima* proverbiale en circulation sur Maurel. Elle était d'un certain Flavien Derminy, de son vrai nom Isaac Hafner, dont la laideur agressive autorisait la méchanceté simiesque. Ce jeune éphèbe, efflanqué comme un chat maigre, promenait sur un cou grenu de dindon le ballonnement d'une tête tuméfiée, à laquelle il ne manquait qu'une mentonnière ; deux yeux d'eau bleue, d'une fraîcheur imprévue, nageaient dans cette double fluxion. L'esprit de Derminy était terrible: il excellait à fixer d'un surnom la tare physique et le déchet moral de chacun ; il peignait sur pilori, mais y clouait d'abord ses victimes. Les sobriquets trouvés par lui étaient célèbres : *le Tanagra double* pour une cantatrice d'une plastique autrefois admirable, aujourd'hui envahie d'embonpoint, *Tanagrue* pour une jeune femme du monde obsédée de pantomime grecque ; et ce dernier enfin, applicable à Linda et à beaucoup d'autres, *la Connétable du déclin*, l'avaient rendu sympathique à toute la ville, les échotiers recueillaient ses mots. Derminy n'épargnait personne ; sa fécondité était telle qu'il avait deux ou trois surnoms sur chacun. Pichemaure, jeune compositeur soupçonné d'inversion physique, était catalogué *le Toume des Rossini* ; mais dans la bouche de Derminy il était aussi *le Pont des soupirs* en allusion au flatulent langoureux de ses mélodies ; de même *l'Attente cordiale* et *la Fiancée du Déménageur* désignaient pour lui le mime anglais Harmury, convaincu, disait-on, d'amitiés affichées et de liaisons douteuses.

Azuado exécrait Derminy. Derminy était pourtant l'auteur d'un mot charnant sur son ami Maurel; *le Lutrin de ces dames*. Les besoins du gros critique l'avaient amené parfois à d'imprudentes demandes d'emprunt auprès des

femmes de théâtre. Pour Pétrarque, poète approuvé des femmes mûres, il l'avait simplement surnommé *le Dernier Archet.* Il est vrai qu'Azuado en retour l'avait baptisé *l'Ignoble Éliacin.*

La vogue était alors à ces affreux surnoms. Paris s'en éveillait et sali et ravi. Le Café de Venise en était la grande usine. C'était le bourbier d'où s'exhalaient tous les miasmes et l'égoût où toutes les ordures aboutissaient. *Maxima Cloaca, la grande Cloaque*, l'avait défini Morfels.

Morfels, comme beaucoup d'auteurs joués, évitait prudemment les bulles méphitiques de l'endroit.

Le cénacle était, ce jour-là, au grand complet : il y avait là Caffarel, le critique du *Sancho,* le petit Echegarry, Henri Maurel lui-même, Claudius Herbert le peintre, et de Germanie — le clubman, échoués là, l'artiste par veulerie et le cercleux par snobisme — un comique des Variétés, et un revuiste des Folies-Bergère, et puis éparpillés çà et là, quelques cabots sans importance. Il y avait aussi quelques dames, petites théâtreuses levées au hasard des rencontres de couloirs et de coulisses, maîtresses de la veille et amies de demain, que ces messieurs amenaient là comme des captives de guerre et les dernières venues comme des trophées de victoire ; et c'était *la Clef des cœurs*, la *Pince Monseigneur*, *Fleur de bagne*, *la Menteuse*, *Abigaïl* et *Betsabée* et jusqu'à *la Cueilleuse de lys*, car toutes ces jeunes rouleuses avaient un pseudonyme. L'Émir aimé de ce sérail était Michel Adour, joli roux aux yeux félins, boursier et soiriste dont le charme et l'entregent avaient jusqu'alors dépisté les hyènes. Derminy n'avait trouvé sur lui que ce surnom, *l'Indigne neveu*, en allusion à l'oncle Jacob Adour, vieil usurier d'une laideur si bestiale qu'un dégoût unanime l'avait baptisé *Consul*, le quadrumane presque humain des Folies-Bergère ; *l'Indigne neveu* d'un pareil oncle était encore un hommage rendu.

C'est au milieu de ces fauves que débusquait Pétrarque.

C'était l'heure où le barège des absinthes se fonçait lentement au bruit rythmé des petites cuillers. On avait accueilli sa venue par un unanime éloge de la pièce de Nérac et du génie de Linda ; on avait des tuyaux sûrs, la première s'annonçait comme un énorme succès, la certitude en transpirait pas mille et une indiscrétions tous les jours. Il y avait déjà trois semaines qu'Azuado avait usé sur *Brocéliande* toutes les épithètes de son répertoire. C'est alors que, n'osant plus attaquer l'œuvre sous peine d'être taxé de basse envie, il avait lancé le potin de la rupture des deux femmes, ça se décollait entre les deux étoiles. Linda avait rogné toutes les scènes de Régiane, elle avait obtenu que Viviane ne parût plus au trois.

— Je n'en crois rien, scandait la voix mordante et bien timbrée de Michel Adour, j'ai soupé hier avec Régiane. On a en effet remanié le trois, elle était de la fin des deux tableaux, mais son entrée était chaque fois la même et Régiane était très embêtée, le personnage devenait monotone. Impossible d'en varier les effets. Alors Linda lui a trouvé une entrée muette, mais qui portera, une de ces scènes mimées qui, bien tenues, enlèvent le public. On dira tout ce qu'on voudra, la Monti est une femme de théâtre, et puis elle est bien trop toquée de Mario pour compromettre le succès de sa pièce. Voilà la vérité, mon cher Pétrarque, je suis désolé de vous l'appprendre. La raison sociale Monti, Régiane et Mario Nérac n'a pas encore déposé son bilan. Il va même très bien, le ménage à trois.

Le poète serrait les dents, le gros Caffarel daignait prendre la parole. « Mais un ménage qui se décolle, c'est celui de Forbster et de Linda. — Non ! — J'ai rencontré Howey ce matin, il était navré. La Monti a flanqué son banquier à la porte, la nervosité des dernières répétitions ! L'entourage a voulu s'en mêler, impossible de lui faire entendre raison. Linda ne veut le revoir sous aucun prétexte. — A-t-il suspendu ses paiements ? demandait Maurel. — Qu'importe, Linda a du crédit. —

Pas chez ses fournisseurs. Linda, c'est la dette française. » Le mot était d'Echegarry. Azuado rayonnait. « Elle a lâché Forbster, mais c'est la liquidation. Borave est capable d'arrêter les répétitions. — Pour reprendre votre pièce, glapissait le timbre de fausset de Derminy.

A tant de disgrâces physiques, *l'Ignoble Éliacin* joignait l'horripilement de la plus déconcertante voix de tête ; et avec un hiement de poulie :

— A propos, Pétrarque, pourquoi Linda vous appelle-t-elle *le Jockey d'Epsom* ? Vous ne montez pas en course dans les réunions anglaises.

Le poète était devenu livide, le nom de lady Store était sur toutes les lèvres, il avait saisi l'allusion. L'éphèbe ne se décourageait pas.

— C'est comme Myrrhine qui vous appelle la *Terreur de Maisons-Alfort*, Maisons-Alfort est un haras, je ne comprends pas.

Pétrarque offrait un visage bouleversé.

— Et la Monti, pourquoi la nomme-t-on la *Remonti de l'État*, et son bouvier d'Avignon, *l'Étalon de la Camarde ?*

— Oh ! de la Camargue, très drôle, très drôle !

— Non pas de la Camargue, de la Camarde. Linda a cinquante ans, ne l'oublions pas.

La double fluxion de Derminy s'était plissée de mille petites rides de joie.

— Mon cher Azuado, insinuait-il d'une voix mielleuse, j'ai trois petites revues qui veulent bien insérer votre avant première sur la pièce de Nérac, mais ils exigent votre signature, votre talent ne leur suffit pas.

— Brute !

Le poète s'était levé et, saisissant son verre le jetait à la tête du jeune homme, mais la bonne gale avait baissé le front et s'esquivait entre les tables ; le verre allait se répandre sur les genoux d'Abigaïl qui poussait des cris d'oie plumée vive à cause de sa robe. « Une robe de cinq cents francs, ma chère, et qu'Azuado me remboursera. »

Debout, la crinière au vent, emphatique et superbe, Pétrarque invectivait, en menaçant du poing, les grimaces et les nargues du prudent Isaac Hafner.

— *Éliacin des chiottes*, et va donc, *Castrat diva.*

Cet à-peu-près lui conquérait la galerie, on entourait Pétrarque. Azuado incarnait bien l'âme du lieu, il en résumait l'atmosphère.

*
* *

C'était à un des trois cents vernissages que la mode et la badauderie parisienne s'amusent à inaugurer tous les printemps, un peu plus d'un par jour. Sur ces cent petites fêtes artistiques, la mode en adopte une moyenne de trente et des autres on n'en parle pas. Cette année-là, un des plus grands noms du commerce parisien, plusieurs fois millionnaire comme il sied, et de plus collectionneur émérite aux yeux de tous les antiquaires de Londres et de la Capitale, avait ouvert son hôtel particulier à la curiosité de la foule. Le père Souquier conviait les amoureux du dix-huitième siècle à venir admirer ses Lawrence, ses Gainsborough, ses Reynolds et ses Latour, voir quelques Perronneau aussi et deux ou trois introuvables Hopner, toute une galerie arrachée à prix d'or, et par quelles ruses, à la rapacité complice des marchands, collection unique qu'enviaient le Louvre et la National Gallery et estimée la bagatelle de vingt millions. Chiffre surfait, prétendaient les autres princes du bibelot, car les marchands n'ont pas eu grand mal à rouler Souquier, qui n'y connaît rien et la moitié de ses Reynols et de ses Lawrence sont faux ; mais comme les prix d'entrée étaient le premier jour fixés à vingt francs, le tout Paris des premières avec celui du Faubourg et des Ambassades en plus, se devait à lui-même d'être vu à l'hôtel de l'avenue Henri-Martin.

Fin comme l'ambre et plus madré qu'un vieux procureur, le père Souquier avait bien choisi son moment. Un

récent procès avec un de ses gendres le duc de Sombre-Roz venait de mettre son nom dans toutes les bouches ; le père Souquier venait de refuser carrément une pension alimentaire de douze mille francs au mari de sa fille, sous le prétexte, en effet plausible, que la duchesse de Sombre-Roz était morte en instance de divorce. Le grand-père millionnaire s'offrait, il est vrai, à prendre à sa charge et chez lui les enfants ; le duc s'y refusait, d'où procès. Sombre-Roz avait, au su de tout Paris, trompé royalement de son vivant la duchesse, on trouvait néanmoins la conduite du beau-père plutôt raide ; mais très crâne, ce vieux bourgeois de Souquier trouvait le moyen d'être plus américain que tous les rois des trusts.

Aussi y avait-il foule ce jour-là dans les vastes salons de l'avenue Henri-Martin. Le faubourg était venu pour voir de près l'homme qui avait su si bien mater un des siens, les duchesses aussi pour se reconnaître dans les portraits d'aïeules cédés pour un morceau de pain aux brocanteurs sémites et revendus par eux au vieux singe au poids de l'or ; les demoiselles aussi donnaient, curieuses de ce millionnaire intransigeant et roué, qui tant de fois avait été leur beau-père. Sombre-Roz était un coureur attitré de boudoirs ; et puis il y avait toute la littérature, le monde des grands collectionneurs, des bibliophiles, celui des théâtres, les femmes surtout, toujours en quête d'un costume ou des modes des autres époques, les gros marchands de la place, et puis la critique, et puis le snobisme : le boulevard.

Des délicieux visages de pairesses souriant dans des envolements de tulle et de linon sur des fonds d'anciens parcs, des fraîcheurs de lait des Lawrence, des veloutés de pêche des Perronneau et des masques spirituels de Latour se souciaient bien la plupart des visiteurs. Cette grande et souple jeune femme à l'ovale si délicat, debout en longue redingote de soie grise sur un ciel enflammé d'orage était-elle la duchesse de Devonshire ; cette figure d'enfant aux prunelles si éclairantes qu'on eût dit des

yeux de fleur, les narines touchées de rose et les lèvres en cerise était-elle vraiment cette Mey Hollyday, l'actrice de Drury-Lane qu'aimèrent à la fois Georges III et Brummel, cela importait bien peu à cette foule venue là pour frôler et dévisager le père Souquier, pérorant dans un groupe, en train d'y raconter avec force éclats de rire le dernier tour de procédure joué par son avoué à son gendre, le Duc.

Mais déjà tous les regards étaient ailleurs, marquises et duchesses, sportmen et cercleux, actrices et auteurs, romanciers et journalistes, demoiselles et gigolos s'inquiétaient bien de la large face rasée de Souquier, de ses sourcils en broussaille, de son gros nez brusque et de la volonté de ses petits yeux noirs. Toutes les curiosités, toutes les attentions étaient ailleurs : deux femmes venaient d'entrer, accompagnées d'un jeune homme, et déjà leurs noms étaient sur toutes les lèvres. « Mais c'est Linda, c'est la Monti et Régiane est avec elle. — Régiane et la Monti, c'est trop fort. — Mario Nérac les accompagne. — Qui ça, Nérac ? — Mais son amant, l'amant de la Monti, l'auteur de *Brocéliande*, son auteur. — C'est lui qui a réconcilié les deux femmes. — Régiane et la Monti ! alors c'est un homme très fort. — Très fort... il est surtout joli homme. »

Mais un remous de foule séparait les groupes, des amis avaient reconnu la tragédienne et se portaient à sa rencontre, tandis que des curieux se bousculaient pour la voir, le père Souquier quittait son cercle d'amis et venait saluer la jeune femme. « J'ai toujours le portrait qui vous ressemble, ma fameuse lady Bella Langstone, elle est dans cette salle, venez la voir. — Allons la voir », et souriante, Linda se laissait conduire devant le Reynolds.

Le collectionneur lui en détaillait les beautés, citait des anecdotes et des dates, la foule avait suivi le groupe, on essayait de surprendre des mots de l'entretien, mais des amis survenaient qui fendaient la haie des épaules et

baisaient la main gantée de Linda ; d'autres arrivants se faisaient présenter.

« Comme elle est jeune. — Elle est bien plus jolie à la ville qu'à la scène. — L'autre aussi est très belle. — C'est une actrice. — Mais, c'est Régiane, celle qui va jouer *Brocéliande* avec elle. — Et le beau garçon qui sourit. — C'est l'auteur. — Elles jouent toutes les deux dans sa pièce ? — Eh bien, en voilà un qui ne doit pas s'embêter, à la bonne heure. »

Des bribes de conversation arrivaient jusqu'à Linda, qui en savourait l'insolence, le grossier encens ; elle le connaissait depuis nombre d'années, c'était celui de la popularité, elle en aimait le brutal hommage, elle le respirait là, dans cette foule d'exposition, plus âpre et plus capiteux qu'au théâtre : c'était l'âme même du public que cette familière curiorité. Une sorte d'ivresse noyait ses prunelles une fois de plus, mais cette fois-là, sincère, Linda offrait à ses admirateurs une Monti extasiée.

— Mais c'est un triomphe, on ne parle que de vous dans les salles, toujours belle, permettez-moi de vous présenter mon amie, la duchesse de Freneuse.

C'était lady Store, toute sa haute taille fléchie dans une révérence de cour; mais Linda n'était déjà plus à l'Anglaise, elle enveloppait de son plus enivrant sourire Guillardot le grand chirurgien et Caffarel le critique du *Sancho* ; mais le bon regard était pour Guillardot. Linda n'oubliait pas qu'il lui avait présenté Nérac; mais Germance et de Géry se précipitaient à leur tour et la Monti se devait aux nouveaux venus. Caffarel, heureux d'être vu dans le groupe, s'attardait maintenant auprès de Régiane, le chirurgien, lui, complimentait Mario. Puis c'était le tour de Blanche Oudry et de Céline Reschal flanquées à leur façon, elles aussi, d'une petite cour.

— Eh bien, tu les révolutionnes, les salles, chuchotait méchamment Céline, quel succès, quelle réclame, à la veille d'une première. *Brocéliande* passe toujours samedi, tu t'y entends à monter un bluff.

Linda haussait les épaules.

— Vous voilà présenté au public, soufflait Blanche à Mario, vous l'avez trouvé, le bon introducteur des ambassadeurs.

Mais la circulation devenait impossible devant le portrait de Bella Langstone, la Monti reprenait sa lente promenade, accompagnée cette fois de tout une escorte au milieu d'une haie d'admirateurs.

Elle avait son regard lointain de souveraine en représentation, ce *regard des foules* qui ne voit rien, mais dont chacun peut prendre sa part, elle savait quelle grosse partie elle jouait là, l'avant-veille d'une première, elle venait conquérir son public et faire sa salle, mais aussi ses yeux lointains par moments cillaient-ils pour cacher un vif et perçant regard.

Elle découvrait ainsi Azuado, rôdant les mains derrière le dos dans le coin d'une salle; lady Store qui l'avait quitté pour venir la saluer, s'excusait de l'avoir fait attendre et le présentait à la duchesse de Freneuse; l'élégance impeccale du poète amenait un imperceptible sourire aux lèvres de la tragédienne, elle regrettait de n'avoir pas demandé à l'Anglaise des nouvelles d'Edith et mentalement complétait le surnom de Pétrarque, le *Jockey d'Epson* ou *l'amant nageur*; mais Henri Maurel se dirigeait vers elle. Pour la complimenter il venait de se séparer de Juliette Bellureau que lui aussi présentait ce jour-là au public. D'un coup d'œil Linda avait reconnu la jeune fille et sa jolie silhouette; la nouvelle pensionnaire de Borave était sans sa mère. Le gros critique la promenait triomphalement à travers les curiosités de cette salle parisienne, l'affichant par des frôlements de gros matou et des prévenances paternelles. Linda faisait un mouvement pour éviter Maurel; mais elle était captive de son cercle; elle faisait bravement face à l'ennemi et lui secouant la main dans un shake hand :

— Vous avez vu son costume du trois, vous ne lui retirez pas le rôle, je suppose, elle a l'air d'un Pinturec-

chio ; dimanche matin ce sera la plus jolie femme de Paris.

— Après vous, balbutiait le critique.

— Non, avant, puisque vingt ans de moins. M'en voulez-vous encore, Henri ?

Le gros homme baisait la main qu'on avait dégantée pour lui, la paix était signée.

Un autre couple était devant elle qui félicitait vivement Mario. Elle laissait Maurel à Régiane et retournait vers les nouveaux venus.

— Ah ! de Puymégard.

Et elle tendait ses deux mains au conseiller d'État.

— Il y a des siècles que l'on ne s'est vu.

Puis avec un sourire complice :

— C'est à vous que je le dois, merci.

Mais elle s'arrêtait tout à coup gênée par la présence de Laure de Jussy. Mario lui avait avoué quelle initiative avait amené leur mise en présence de tous deux et la Monti avait de suite deviné la tendre sympathie de la jeune femme pour l'homme qu'elle aimait. Y avait-il eu quelque chose entre eux. Nérac l'avait toujours nié; mais en amour Linda ne croyait aux serments de personne. Les deux femmes s'observaient. « Madame de Jussy, mon amie », et de Puymégard faisait les présentations. « Oh ! nous nous sommes connues jadis, faisait Linda prenant sur elle d'être aimable, au Conservatoire, n'est-ce pas ? » Laure attendait, pressentant ce qui se passait dans l'âme jalouse de Linda. « En effet, j'ai fait quelque temps du théâtre » et la Monti dans un de ces élans qui lui étaient coutumiers « et vous en avez gardé le sens; nous allons, monsieur et moi, vous devoir un grand, un très grand succès. Monsieur, et elle posait sa main sur l'épaule de Mario, Monsieur m'a tout dit, c'est vous qui avez eu la géniale idée de le pousser à me lire coûte que coûte son *Carpaccio*; vous avez découvert le poète, vous avez senti que j'aimerais son œuvre. Si *Brocéliande* remue un jour le monde c'est à vous que M. Nérac devra être reconnais-

sant. — Mais *Brocéliande* va remplir l'univers, puisque c'est vous qui le créez, Madame. — Je le souhaite. En tout cas, vous venez l'applaudir samedi et dimanche aussi, n'est-ce pas. Je vous garde une baignoire pour la répétition et la première.

Laure de Jussy et le conseiller prenaient congé.

— Vous, j'irai vous voir demain, avait chuchoté de Puymégard à l'oreille de Mario. Non, non, non, ne prenez pas la peine de venir chez moi, j'irai chez vous, vous êtes surmené en ce moment, vous avez changé d'adresse, je crois ?

— Oui, je suis rue de Rivoli, 260, tout près du théâtre

— Avant midi, n'est-ce pas ?

— Nous partons, je joue ce soir, moi.

Linda en avait assez, elle jugeait qu'elle s'était suffisamment montrée avec Régiane et son poète, elle se dirigeait vers la sortie dans une ovation de murmures flatteurs ; auprès de la porte, Nérac rencontrait les yeux brillants de Lucie Hermelin, obstinément fixés sur lui. Un joli garçon roux que Mario avait souvent croisé dans les couloirs de premières accompagnait la demi-mondaine. Les yeux de Lucie n'avaient rien de rassurant ; le provençal eut la sensation d'un danger, le flair d'une menace. Le regard averti de Linda venait de découvrir presqu'en même temps Pétrarque Azuado en grand conciliabule avec trois ou quatre petits jeunes gens aux longs cheveux lustrés sous des grands feutres mous dont elle fit des poètes ; l'un d'entre eux, on eût dit affligé d'une double fluxion, ricanait avec de grands gestes à des objections de Pétrarque ; sa voix de fausset horripilait Linda.

XXV

Le lendemain matin, à dix heures, M. de Puymégard était rue de Rivoli.

— Peste ! vous vous mettez bien, faisait-il dès l'entrée, vous voilà dans vos meubles ; ils sont même de haut goût.

Après l'antichambre tendue d'une soie imitée de l'ancien, d'un joli ton vert saule, le conseiller estimait au plus juste prix le cabinet de travail et sa plinthe de bois de citronnier courant sur une tenture de soie crème légèrement ramagée d'or. La frise où des flamants roses s'ébattaient parmi des lotus d'argent, les meubles d'un modern-style élégants et précis, les vases hispano-arabes alternant çà et là avec des poteries vertes du Midi, tout l'ensemble clair et raffiné de la pièce révélait le passage et la main de Linda ; les nuances étaient même assorties au teint et à la chevelure de Mario. Sa belle tête sarrasine se détachait d'un ton d'ambre chaud sur ce fond crème, fleuragé d'or ; sa forte encolure y devenait celle d'un jeune émir. C'était bien le cadre choisi pour un jeune amant par une maîtresse déjà vieille. Moulé dans un pyjama de drap blanc, Mario souriait, flatté de l'approbation de son cousin. Ravi de lui faire les honneurs de l'appartement, il avait

déjà ouvert la porte de la chambre, car sa garçonnière ne comportait que trois pièces. Le conseiller l'arrêtait d'un geste.

— Inutile, si le reste est à l'avenant, vous en avez là pour douze à treize mille francs, mes compliments! Maman Nérac s'est donc fendue d'un chèque?

Et comme le jeune homme se taisait.

— Oui, votre mère a consenti à une installation, vous l'avez amenée à récipiscence, elle a bien fait les choses.

Devant le mutisme de Mario :

— Comment, ce n'est pas votre mère? Vous n'avez pas commandé cela à crédit, je suppose.

— A crédit, non, pas tout à fait, j'ai donné un acompte, un acompte de six mille.

— Trois cents louis! On vous les a prêtés, alors.

— Oui, la Société des Auteurs a consenti à une avance.

— A merveille, on a confiance en votre talent. Six mille sur une pièce dont on ignore encore la réussite, trois semaines avant la première, car cette installation a bien demandé quinze jours. Vous êtes un heureux mortel.

Et devant l'air embarrassé de Nérac :

— Les fées ont chanté autour de votre berceau, comme on dit en Provence. Alors vous, provincial, à peine débarqué à Paris et encore inconnu hier, il vous a suffi de vous présenter à la Société des Auteurs pour obtenir six mille francs?

Et Mario, d'une voix hésitante :

— C'était, il est vrai, sur la recommandation de Linda.

— Sur sa demande enfin, sans doute. Voyons, Mario, dites-moi les choses comme elles se sont passées. Linda vous a-t-elle accompagné à la Société ou a-t-elle écrit à l'administrateur.

— Elle a écrit.

— Bon, c'est moins compromettant, mais plus grave.

Il y eut un silence.

— Écoutez, Mario, je vous aime beaucoup et je vous dois un conseil.

M. de Puymégard s'était assis sur un léger canapé à deux places et avait forcé le jeune homme à s'asseoir auprès de lui :

— Je dois vous prévenir ; les événements vous ont porté et vous êtes à la veille d'un triomphe. Vous êtes l'amant envié de Linda Monti et l'auteur attendu de demain, vous n'avez pas vingt-sept ans, votre chance est donc extraordinaire, si extraordinaire qu'elle m'effare un peu. C'est, ou plutôt c'était trop beau ; dites-moi franchement que ces six mille francs ne vous ont pas été avancés par Linda.

Le jeune homme baissait la tête.

— Bon ! voilà ce que je craignais. Ce n'est pas plus de six mille francs, au moins ?

— Dix mille, risquait Mario d'une voix sourde...

— Voilà que vous mentez déjà.

Les deux hommes se taisaient.

C'est elle qui a voulu, balbutia Mario, elle me trouvait trop mal logé.

— Trop loin d'elle surtout !

— Elle me voulait près du théâtre, je résistais, je ne voulais pas, alors elle s'est fâchée ; j'ai vu que cela la désobligeait.

— Parbleu ! je pense bien que ce n'est pas vous qui le lui aviez demandé. Ah ! elles sont toutes les mêmes, c'est l'éternelle histoire, c'est par de semblables services que les femmes de son âge croient enchaîner les hommes du vôtre.

Et avec une indicible tristesse :

— Faut-il qu'elle soit amoureuse !

Puis brusquement.

— Le mal est réparable, nous allons y obvier. Écoutez-moi ; après la seconde vous allez, coûte que coûte, rendre ces dix mille francs à Linda. Je vous les avance-

rai, vous me ferez une reconnaissance, naturellement. Je vous avancerai même douze mille, car ces services-là ne se remboursent qu'accompagnés d'un joyau, et vous ne pouvez en offrir un à Linda de moins de cent louis; vous êtes l'amant et l'auteur ; *Brocéliande* sera un succès et vos droits vous permettront de vous acquitter, j'espère, dans le courant de l'année. Mais ce n'est pas là ce qui nous occupe, l'important est de rendre le plus tôt possible cet argent. Si Linda veut savoir, c'est la Société des auteurs qui vous les aura avancés, vous lui servirez le même mensonge qu'à moi. Elle ne vous croira pas, elle s'emportera, mais vous estimera mieux. La passion qu'elle a pour vous s'en exaspérera. Mais cela c'est un mauvais conseil, et je suis venu ici pour vous en donner de bons. Mon cher Mario (M. de Puymégard s'était levé), je vous aime presque comme un fils ou plutôt non, comme un jeune frère. Écoutez-moi. Grâce à mes conseils, vous avez assez bien mené votre barque, mais je dois vous signaler un récif. Pour rien, pour rien au monde vous ne devez accepter un service pécuniaire de Linda. Au vu et au su de tout Paris, vous êtes son amant, son amant préféré ; mieux, son seul amant, ce qui ne s'est jamais vu. Elle a congédié Forbster. Elle a imposé votre pièce, elle vous joue, vous êtes le favori, vous ne devez pas être l'entretenu.

Nérac avait un haut le corps.

— Oh ! vous passez pour l'être ; l'opinion n'a pas attendu ; ne vous indignez pas. Paris a toutes les indulgences pour les talents et les physiques qui sont à la mode. Linda peut tout oser. Quoi qu'elle fasse, on lui pardonnera, vous êtes son caprice de l'heure, Paris accepte en vous le caprice de Linda.

— Mais, objectait le jeune homme.

— Il n'y a pas de mais, j'étais hier dans la foule, à cette exposition, quand Linda vous promenait en triomphe. J'épiais les physionomies et, j'écoutais les propos. Tout le monde vous croit entretenu, les femmes vous ad-

miraient, les hommes vous enviaient et Mme de Jussy souffrait de son œuvre, pauvre Mme de Jussy. Vous étiez le Dieu du jour, adoré et haï ; on vous vilipendait, on vous traînait dans la boue, on désirait votre mort, votre chute ; c'est la gloire. Les calomnies vous servent si ce sont des calomnies ; les vérités seules atteignent. Il ne doit pas y avoir de vérité dégradante entre vous et Linda.

— Mon cousin, je vous assure.

— Autre chose. Vous ne voulez pas épouser la Monti, n'est-ce pas ? alors suivez-moi. Cette femme fait déjà votre réputation, si elle vous aide maintenant de sa fortune, quels droits n'a-t-elle pas sur vous ? et la fortune de la Monti vous en savez la source. Il n'y a pas que le théâtre qui fournit à son luxe. Elle vous a sacrifié Forbster, que lui donnerez-vous en échange ?... un bijou de cent louis ? Commencez-vous à apercevoir maintenant comment certaines femmes se font épouser. Ne m'interrompez pas ; la Monti n'y songe pas maintenant, soit, mais elle y songera un jour. D'ailleurs toutes les femmes y songent, ces femmes-là surtout. Vous m'avez compris ? C'est comme l'exhibition d'hier. Passe pour une fois. Vous n'êtes pas au théâtre vous, vous faites du théâtre.

Le conseiller était déjà dans l'antichambre, il avait parlé en marchant.

— Votre mère vient pour la première, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'attends demain. Elle descend chez les Massicot.

— Mais elle viendra chez vous. Comment lui expliquerez-vous cet appartement ?

Le visage de Mario se contractait.

— Vous n'y aviez pas songé. Allons, je prendrai la chose sur moi. Je lui dirai que cet appartement s'imposait, que c'est moi qui vous l'ai conseillé. Oui, je veux que vous me deviez tout, car au fond, Mario, je vous sais infiniment délicat.

Le jeune homme ne soufflait mot, il devinait à quelle délicatesse son cousin faisait allusion. M. de Puymégard savait à Nérac un gré infini de n'avoir pas remarqué la profonde impression qu'il avait faite sur sa maîtresse.

*
* *

« Avec ça que l'article n'est pas de toi, Derminy. — Je vous dis que non, il n'est pas de moi. — Pourtant c'est toi qui l'as apporté, tu en corriges les épreuves. Tout ce beau mystère est cousu de fil blanc, on voit les points. N'est-ce pas, Mourier, que c'est du fiel au sucre de Derminy, toute cette prose-là. On reconnaît ses phrases et ses épithètes. Donc, c'est du venin juif éclairci d'un jus de littérature, de la bave de crapaud relevée d'un jet de citron. » Le jeune homme avait croisé les bras et écoutait impassible. « De ma prose à moi, vous ne voudriez pas ! J'écris un peu mieux que ça. » La salle de rédaction s'esclaffait. La scène se passait le même matin vers onze heures dans les bureaux du *Scorpion* . Petite revue de jeunes esthètes, *le Scorpion* était réputé, non sans raison, la plus venimeuse et la mieux écrite de toutes les hebdomadaires et de toutes les mensuelles du quartier latin.

Il y avait là Gros Jean, le directeur, Mourier, le secrétaire et quelques éphèbes sans importance. « Mais enfin, pourquoi l'as-tu apporté ? — C'est un article d'ami, je vous l'ai déjà dit. — Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? » L'ignoble Éliacin haussait les épaules. « Raison d'état, et puis vous ne l'auriez peut-être pas reçu ? — C'est donc un ennemi de la maison ? — Peut-être. Mais qu'est-ce que cela vous fait, puisque l'article vous botte ? — Et puis, on ne l'aurait pas imprimé ailleurs. — Ça, sûrement, ici c'est la boîte aux ordures. Vous ne vous appelez pas *le Scorpion* pour rien. » L'insolence énorme de Derminy en imposait. Les gens du *Scorpion* étouffaient un petit ricanement. Mais Gros Jean repre-

nait son aplomb. « Tu détestes donc bien Linda ? — Moi, je l'adore ; c'est la seule femme à qui je trouve du talent et une hanche ! Elle et Balthy, voilà mon faible, chacune dans son genre, naturellement. Je m'allumerais mieux si elle avait quinze ans, c'est l'héroïque grand'mère. Moi vous savez, je suis pour mineures. — De l'un et l'autre sexe », souriait Mourier, *l'Ignoble Éliacin* ne se démontait pas. « Parle pour toi, mon cher. — Alors, c'est Nérac que tu exècres, son succès t'étouffe bien et puis il est si joli garçon ! Ah ! ce n'est pas ta gueule, il plaît aux femmes, lui ? — Moi, Nérac, je le trouve beau comme un taureau et bête comme un troubadour, un type à coucher dans le lit d'Héliogabale. Mais moi, je l'aime le beau Mario, il correspond tout à fait à mon esthétique; puis, d'ailleurs, je gobe tous les jolis garçons. Michel Adour a-t-il un ami plus sûr que moi, c'est le seul que j'ai épargné. Je suis un Vautrin sentimental. — Tu te vantes. — Je les protège et je les compromets. — Ça c'est drôle. Bonne rosse, va. » La bravade de Derminy avait un vrai succès. « Bien joué, tu n'en restes pas moins l'auteur de l'article. — Non; on ne nous le met pas, surenchérissait Mourier. A d'autres! D'abord rien que le titre, c'est du Derminy tout pur ; *Pasiphaë au théâtre antique.* » L'incriminé avait bondi. Du Derminy, un article qui commence comme ça ! » *L'ignoble Éliacin* avait saisi les feuillets : « *Il y avait la Comédie, il y avait un second théâtre français, nous en possédons un troisième. Mme Linda Monti fait recevoir chez Borave les drames en vers des jeunes poètes dont le physique lui plaît, les succès du théâtre d'Orange empêchaient la Monti de dormir. Cette orange mûre a voulu avoir sa scène à elle, la Monti se rend enfin justice en fondant le Théâtre Antique; le Théâtre Antique, c'est le demi-siècle de son talent et les ruines de sa beauté* (est-ce assez lourd ?) ; *mais la Monti se trompe, elle n'est même pas le Théâtre Antique, elle est le théâtre en toc.* Ça c'est grotesque. Et Derminy s'emballait. « Et j'aurais écrit cette

saloperie-là ; mais c'est pompier, mais c'est coco, mais c'est inepte ! je suis tout de même un autre ironiste. Si j'avais voulu démolir Linda, moi, j'aurais exalté son talent, chanté sa beauté, insisté sur sa jeunesse, je l'aurais rendue odieuse à tous ou ridicule par l'hyperbole d'un éloge exaspérant. Voilà ce que j'aurais fait, moi. Et puis, on y traite Mario de jeune ; mais Mario, c'est un romantique, un vieux bonze, ses vers datent de dix-huit cent quarante, ses jarrets seuls ont vingt-cinq ans. Moi je l'aurais traité en ancêtre. Cet article là est d'un pontife, ça se sent. Alors Gros Jean : « je sais de qui est l'article. — Moi aussi, ajoutait Mourier, Pétrarque Azuado *scripsit.* » Derminy avait un ricanement. « Je te croyais très mal avec Derminy. — Naturellement, si vous croyez qu'après cet article-là Linda jouera jamais une de ses pièces ! » Il y eut dans la salle un silence d'admiration. « Nos compliments, tu es très fort, et Nérac que tu prétends aimer, que devient-il dans cette affaire, car il provoquera Azuado sûrement et Pétrarque est une fine lame. — Je l'espère bien, vingt ans de salle et Nérac tire comme un enfant. » Et Derminy, prenant congé, laissait tout *le Scorpion* dans un respectueux étonnement.

Dans un des plus jolis hôtels de la villa Saïd, Michel Adour, le joli roux épargné deux heures plus tôt par la virulence de l'*Ignoble Éliacin*, s'éveillait et s'étirait parmi les draps brodés et les oreillers de dentelle de Lucie Hermelin, la jolie amie de Laure de Jussy dont Nérac avait, à l'hôtel de l'exposition Souquier, remarqué le regard insistant. Lucie, déjà debout, en souple peignoir de soie Liberty, l'ordre de ses cheveux brillants déjà tordu sur sa nuque, mais la peau sentant encore la fraîcheur de l'eau, était assise sur le lit et guettait son réveil.

La jolie fille sortait du bain et déjà sous les armes, les ongles faits et les cils peints, épiait le premier regard de Michel. Les yeux du dormeur embrassaient à la fois la

vaste chambre claire de la demi-mondaine et la beauté éclatante et factice de la femme.

— Et dire qu'il a couché dans ce lit-là, oui, à ta place! Ah! c'est que je l'ai gobé, le mufle, presqu'autant que toi. Il s'est rudement mal conduit d'ailleurs. Il est venu trois fois et ne m'a pas donné ça, il m'a lâchée comme une fillasse, pas même un bouquet de deux sous, pas même un P. P. C. sur une carte; qu'est-ce que tu dis de ça, mon trésor?

Lucie avait passé ses bras nus autour du cou du jeune homme et se tenait à demi couchée sur lui. Michel sentait sur sa nuque la fraîcheur de ses bras parfumés et sur sa poitrine la tiédeur ferme de ses seins. Il la regardait dans les yeux, ils étaient durs et quémandeurs comme ceux d'un mendiant. Michel Adour s'attendait à cette attaque.

— Ce que je pense de lui, je pense que c'est un homme.

Et il essayait d'atteindre la bouche de Lucie. Mais la jeune femme s'était relevée, et brusquement dégagée de l'étreinte qu'elle avait voulue :

— Cochon! tu le défends?

Le jeune homme haussait les épaules.

— Allons, laisse-moi m'habiller, tu l'aimes encore.

Et sautant au bas du lit il passait dans le cabinet de toilette.

*
* *

« Mais il n'y a pas de pièce, et Linda, où est son rôle là-dedans? elle est complètement folle d'avoir imposé ça. — L'aveuglement de la passion. Mais Régiane est merveilleuse. — Il n'y en a que pour elle là dedans, quelle idée a eue Linda? — Elle n'y est plus. — Vous aimez ça? demanda un autre. — C'est joli, le premier acte est charmant; mais ce n'est pas du théâtre. — C'est mon avis. — Ah! il faudrait attendre le troisième. — Ah moi, une pièce qui commence au trois, car enfin les deux actes que nous venons de voir, c'est de la préparation. — Moi, je

trouve cela enfantin. — C'est surtout du Tennyson. — Oh le premier acte est délicieux. — Je vous crois, complètement tiré des *Idylles du Roi* — Mais un décor et une mise en scène. — Oh cela, unique, un rêve Shakspearien; *le Songe d'une nuit d'été* dans une forêt bretonne — Et Régiane? — Inouïe, Régiane; une fée de légende, à se demander si la pièce a été écrite pour elle ou pour Linda. — Qu'est-ce qu'elle va faire maintenant Linda? — Je me le demande. »

C'étaient là les propos de couloirs. Le rideau venait de tomber sur le deux, le public avait rappelé Régiane et Linda; mais le vrai succès avait été pour Régiane. Le rappel de la Monti n'avait été qu'une politesse, mieux une déférence à sa réputation, car son apparition au balcon et les dix vers qu'elle y avait à dire ne justifiaient pas un pareil enthousiasme. Dans la salle c'était une stupeur ; ces deux actes sans Linda, dans un théâtre dont elle était l'étoile, déconcertaient. Le public avait bien accueilli le joyau littéraire et la ravissante mise en scène du premier, il y avait reconnu la science du décor et de détail de Borave, aidée du goût prestigieux de la tragédienne, mais cette absence prolongée de son actrice favorite, à peine entrevue à la fin du second, l'avait déçu et énervé. Le rideau tombé, l'orchestre, le balcon et les loges s'étaient vidés dans les couloirs, des couloirs fiévreux et bourdonnants de répétition générale. Les éreintements et les rosseries de parti pris y couraient, déjà chuchotés et colportés de groupe en groupe, mais l'impression générale était la stupeur, ce n'était pas du théâtre, il n'y avait pas de rôle pour Linda.

Azuado, descendu de l'avant-scène de lady Store pour flairer le vent, humait avec délices des bouffées de médisances professionnelles et de prévus dénigrements; le poète rayonnait. Plus léonin que jamais avec son bord plat posé de côté sur sa blonde crinière, une cravate de soie molle négligemment nouée sur son plastron à plis, il allait de groupe en groupe, fendant la foule

avec des allures de jeune dieu. Des femmes se retournaient sur son passage et le montraient à leurs amants. « C'est Pétrarque Azuado, le poète. » Et Pétrarque, flatté, leur souriait. Devant les hommes, il passait dédaigneux, impassible, le profil figé dans un calme olympien :

Je porte avec orgueil la honte d'être beau.

Au temps de sa jeunesse, Pétrarque avait commis ce vers célèbre. Depuis, son attitude n'avait jamais cessé d'en proclamer la superbe; sa prestance, le port de sa tête un peu rejetée en arrière, le défi de son regard et la lenteur voulue de sa démarche, tout claironnait en lui la conscience orgueilleuse de son physique, de son génie et ses éternels vingt-cinq ans. Ses paupières fripées et la fatigue de sa bouche en accusaient plus de quarante; mais les soirs de première, un léger maquillage réparait le réparable outrage des années, et Pétrarque Azuado, depuis sa liaison avec lady Store, n'ignorait plus enfin les instituts de beauté. Ce soir-là, le beau Pétrarque ne paraissait pas plus de trente ans. L'opinion des couloirs, le formidable four qu'il pressentait pour Nérac, lui avaient donné un regain de jeunesse. L'événement dépassait ses espérances, sa joie était telle qu'il n'ouvrait pas la bouche, ne soufflait pas un mot, de peur d'en perdre une goutte; il écoutait et ne parlait pas. Parfois, il s'arrêtait dans un groupe de critiques. « Eh bien, Pétrarque, qu'en pensez-vous ? » Alors, lui, avec un discret sourire : « J'attends la pièce, comme j'attends Linda en scène pour juger Linda. » Et très tranquillement il consultait sa montre.

Dans la baignoire de de Puymégard, Laure de Jussy, très pâle, pétrissait nerveusement la main de Lucie Hermelin. Les yeux de celle-ci étincelaient, elle cherchait vainement dans le fouillis de têtes de l'orchestre la toison rousse de son amant. L'insuccès deviné de Nérac la remplissait d'aise. Le cœur étreint à en crier, la belle Laure froissait de l'autre main son mouchoir et répétait

machinalement ce même lambeau de phrase. « Mais j'aimais mieux, bien mieux son *Carpaccio*, et vous, ma chère ? » Lucie ne répondait pas. Les habits noirs regagnaient leurs places; M. de Puymégard rentrait en coup de vent. « Eh bien, faisait Mme de Jussy d'une voix brève, la tête tournée vers son amant, les couloirs ? — Sont de notre avis, chère amie : on attend encore la pièce. Mario a perdu beaucoup de temps. — Ah! — Mais rassurez-vous, le premier acte a paru délicieux, c'est l'avis général et l'on trouve à notre ami beaucoup de talent. — Vous avez vu sa mère ? — Oui, Mme Nérac est dans une loge avec les Massicot, mais la pauvre femme vient de se trouver gênée; elle est comme vous, elle supporte mal ces émotions de mère de bébutant.

Dans la loge des Massicot, Mme Nérac consentait enfin à reprendre sa place sur le devant. Sa sensibilité de mère ne s'était pas méprise sur l'opinion de la salle, elle avait senti comme un souffle d'hostilité contre l'œuvre et la personne de Mario. Tout d'ailleurs, la déconcertait; elle était irritée aussi de la pièce de son fils; ce drame dont les deux héroïnes étaient une adultère et une courtisane révoltait en elle tous les préjugés de la province et tous les scrupules de la mère et de l'épouse irréprochable qu'elle avait été. Une gourgandine, une femme infidèle, mais c'étaient là les mêmes personnages qu'elle avait si sévèrement blâmés dans son *Carpaccio*. Quelle imagination avait donc ce malheureux enfant pour n'être ainsi hanté que d'héroïnes coupables ? Du stupre, de l'adultère et de la trahison, c'était toujours là le thème de ses œuvres. L'amour, pis, la luxure étaient chez lui une obsession ; et dans ce fils tourmenté des choses de la passion et du mystère des sexes, la vieille dame reconnaissait avec effroi le tempérament effréné du père, de ce mari coureur et libertin qu'elle avait tant aimé et qui l'avait tant fait souffrir. La dernière scène du deux lui avait porté le coup suprême à l'apparition de Genèvre et de Géryn enlacés au balcon. A la vue de

la Monti toute blanche et échevelée dans l'irradiement d'une demi-nudité encore morte d'amour; à la vue de toute cette volupté coupable et de cette majesté royale pâmée entre les bras d'un amant, c'est la vision de Mario et de cette femme enlacés qui s'était imposée à elle. Elle l'avait revue comme le jour de sa visite aux Oliviers, insinuante, humblement câline, implorante, presque filiale et pourtant si cabotine, déployant pour la séduire, elle, la mère, toute la volupté d'attitude et de regard qu'elle eût mise à conquérir un amant. Le coup avait été trop fort pour elle; instinctivement elle s'était levée en portant la main à sa gorge; elle étouffait, et M. Massicot avait dû la conduire défaillante dans le fond de la loge.

Déjà les couloirs commentaient l'incident. « La mère de l'auteur vient de se trouver mal, ricanait le petit Echegarry à la Clef des cœurs, ce soir-là sa maîtresse. — Mal comme la pièce, » avait riposté un passant.

*
* *

Le rideau tombait dans un tonnerre d'applaudissements. On redemandait Linda, on redemandait le protagoniste de Morold. Le rideau se relevait trois fois. C'était du délire, une frénisie d'enthousiasme. Des hommes levaient les mains pour applaudir plus haut et plus fort en criant, dans les loges. Des femmes debout déchiraient leurs mouchoirs. La scène du champ de bataille et les affres de cette reine exilée et proscrite proclamant sa faute et son remords au milieu de ce charnier peuplé par elle, l'agonie d'âme de cette indomptable amoureuse, touchée enfin par la pitié et reniant son passé et détestant sa faiblesse parmi les râles des blessés, et l'anathème et la menace de toute une armée de cadavres ressuscités pour lui cracher à la face son adultère et son péché, tout cela transportait cette salle de femmes galantes, de mondaines entretenues, de snobs et de

cercleux et d'artistes blasés, de critiques indifférents. La Monti y avait été superbe, tour à tour sauvage, révoltée et puis muette, effrontée dans une stupeur morne, elle avait été dans le défi comme dans l'épouvante, dans le remords comme dans le désespoir, la statue de la Passion et celle de la Douleur. Les yeux noyés de vraies larmes, la face tragique et dévastée dans une étrange décomposition de sueur et de fards, le public la voulait revoir encore « Linda ! Linda ! » vociférait-il ; on eût dit une émeute déchaînée et hurlante. La Monti se laissait traîner trois fois sur la scène, exténuée, défaillante exprimant d'un geste las, son infinie gratitude et son atroce abattement.

Azuado, emporté par la situation, s'était levé malgré lui et, debout au bord de l'avant-scène, applaudissait frénétiquement. L'art de la Monti était plus fort que sa rancune. Si bas qu'il fût tombé, Azuado était quand même un poète. La beauté le laissait sans défense, et dans son for intérieur il regrettait l'article écrit pour *le Scorpion*, *la Pasiphaë au Théâtre Antique*, dont il avait corrigé avant dîner la dernière épreuve et dont le jet de fiel et de boue allait frapper et salir la Monti demain à son réveil.

XXVI

« Eh bien, qu'est-ce que vous f...tez là, madame Bellureau ; je ne veux pas de mères sur la scène, moi ! » Et Borave, grossier, bousculait la vieille femme collée derrière la toile de fond du décor. Il allait se replacer devant un trou pratiqué dans la toile. Un tonnerre d'applaudissements roulait dans la salle. « Ça va, ça va, faisait Borave à Howey venu se placer auprès de lui. Ah elle les tient ! Si le quatrième marche comme ça, c'est un succès comme la *Fornarine*.

Linda était en scène, c'était la finale du trois.

Derrière un portant, Nérac, très pâle, des perles de sueur aux tempes, écoutait de toutes ses oreilles, le dos tourné au public. La belle voix de la Monti montait et descendait comme une vague portant les alexandrins comme autant de nefs sonores. Des applaudissements éclataient.

— Eh bien ! elle vous en fait un succès ! elle vous la décroche la timbale, elle n'en ferait pas autant pour sa sœur.

C'était Myrhine entrée à pas de loups par la gauche.

— Mais voilà, vous êtes le favori, le dernier amant. Mais qu'est-ce que vous avez, vous avez l'air tout chose ? Ah ! vous n'êtes pas habitué encore.

— Laissez-moi, s'étranglait Mario, laissez-moi, j'écoute.

Alors elle, d'un ton canaille :

— La grande extase, quoi ! Les sifflets vous paraîtront plus durs.

Un tumulte de cris et d'applaudissements donnait un démenti à la jolie rousse, on aurait dit que la salle s'écroulait. Borave s'élançait dans la coulisse :

— Rideau, rideau; on rappelle encore. Mais qu'est-ce que me f...ent ces cochons-là ? Eh ! là-haut, dans les cintres !

Un machiniste venait en courant se buter contre lui :

— Cent sous d'amende vous, je ne veux personne sur le plateau.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc dans le corps, pensait tout haut Myrhine, venue, elle aussi, coller un œil à un des trous de la toile.

Borave, revenu à son poste d'observation, écumait.

— Et cette dinde de Juliette, qu'est-ce qu'elle fait là en scène à côté de Linda. C'est grotesque. Elle croit peut-être qu'on l'applaudit ! Bon, voilà qu'elle s'empêtre dans la robe de Linda et qu'elle tombe à côté d'elle. Elle manque de flanquer Linda par terre. Dites donc, vous, madame Bellureau (et il saisissait brutalement au poignet la vieille dame revenue à pas feutrés regarder dans la salle), faites donc signe à votre fille : Qu'est-ce qu'elle f... là, elle n'est pas folle ! — Mon enfant ! — Je lui flanque cinquante francs d'amende à votre fruit vert », et, hélant les machinistes dans les cintres : « Ne relevez plus de rideau cette fois, plus de rideau, je ne veux pas que cette grue me tombe dans le trou du souffleur. Oui, cinquante francs, madame Bellureau, je maintiens l'amende à votre cher ange », et il sortait vivement par la droite, entraînant avec lui Howey et Mme Richet à la rencontre de Linda. Myrhine les suivait en bousculant Nérac :

— Eh bien, grouillez-vous, allez l'embrasser, vous lui devez bien ça !

Mais la Monti ne lui en laissait pas le temps, elle rentrait

justement escortée de toute sa cour : ordinaire Géry, Germance, Blanche Oudry, Céline Reschal, plus Borave et Howey accourus. Juliette Bellureau, sur l'affiche Juliette Ambros, venait immédiatement derrière déjà entourée d'un groupe d'habits noirs. Maurel suivait avec la mère. Autour de Linda défaite, les yeux agrandis et toute brisée d'émotions, c'était le concert des éloges déjà entendu. — Admirable ! Divine ! un triomphe ! — Tu n'as jamais donné ça, tu sais ! — Inouïe ! — Et quelle jeunesse ! Tu as seize ans, ce soir ! — Dites que je suis trop jeune pour le rôle. » Et s'adressant à Borave : « Ça a bien marché, vous êtes content, je vous avais bien dit que ce serait un succès ; je sentais le rôle et la pièce. » Howey intervenait : « Mais remontez chez vous, chère amie, vous n'en pouvez plus ; que de dépense de nerfs ! — Mais non, mais non, mon bon Howey, la foule m'électrise, mais où est mon auteur, Mario, mon triomphateur que je l'embrasse et que je le félicite ; c'est lui qu'il faut complimenter et applaudir, c'est le rôle qui est sublime. » Mario sortait timidement du groupe — « Madame, vous me comblez, permettez-moi... ». Mais elle, familière : « Madame ! mais appelle moi Linda ; nous sommes maintenant unis à la vie et à la mort ; ton succès est le mien ; la même gloire nous possède. Viens là, Mario, que je t'embrasse devant tous et que je te sacre mon chevalier. — Ça, c'est une autre pièce », pensait en lui-même Borave, et bousculant un peu le groupe : « Mais, mes enfants, allons ouste ! dans vos loges ; vous nous gênez pour les changements. Plus personne sur le plateau, nous n'avons plus que dix minutes. Tu as ton changement, tu sais, Linda. Tu les embrasseras plus tard. — J'y vais, j'y vais », et enveloppant d'un geste Howey, Maurel et Mario : « Je vous emmène. »

Le groupe s'engageait dans l'escalier qui conduit aux loges. « Il serait peut-être convenable que Nérac aille complimenter Florimond, proposait le critique — Florimond ! » Linda s'était arrêtée sur une marche. « Il a joué comme un cochon. J'espère bien, Henri, que vous

n'allez pas le couvrir de fleurs. — S'il a joué comme un cochon. — C'est comme votre petite amie (elle continuait maintenant de monter), elle s'est fichue dans ma robe ; j'ai vu le moment où j'allais piquer une tête dans le trou du souffleur. Elle est un peu encombrante comme cadavre. »

La Monti était arrivée dans sa loge, elle y passait derrière un paravent pour son changement de costume. Elle y trouvait Myrhine assise près de sa toilette. « Linda, tu sais que Forbster est dans la salle. — Ah ! — Il y a dans le couloir une corbeille d'orchidées d'au moins cinquante louis ; pas de carte, mais je sais que c'est de lui. — Tu le remercieras de ma part. » La Monti était déjà en chemise, la taille aux mains de son habilleuse. « Faut-il te l'amener ? demandait Myrhine. — Non, pas ce soir, pas de regrets dans ma joie ; le passé est mort. »

La loge de Juliette Ambros, la Juliette Bellureau d'hier, n'était pas moins remplie. Une troupe de jeunes cercleux y félicitait chaudement la débutante. Juliette venait de retirer son travesti. Sa mère et sa sœur Irma qui lui servaient ce soir-là d'habilleuses, s'activaient autour des longs plis de sa robe de novice. Les interjections se croisaient... « Délicieuse ! — Quels yeux ! — Et quelles jambes tout à l'heure ! — Voulez-vous bien vous taire. — Et quel aplomb, vous n'avez pas perdu le nord au moment des rappels. — Elle est rouée comme si elle avait vingt ans de théâtre. — Dites donc, vous ! — Oh ! elle ira loin. — Et elle n'a pas quinze ans, déclarait Mme Bellureau rayonnante. — Ne le dites pas, on lui interdirait de jouer », goguenardait de Géry qui venait d'entrer.

*
* *

« Toi, Myrhine, avait dit Linda en reconduisant sa sœur, va, recueille un peu les bruits de coulisses, les potins de couloirs, et vous, Howey, mon bon ami (et

elle congédiait le docteur), surveillez les abords de ma loge, je ne veux personne ici pendant l'acte. » Mario, lui aussi, avait été éconduit. Linda n'avait gardé que Maurel auprès d'elle. « Vous savez, Henri, je ne veux à aucun prix d'Azuado chez moi. Ne me l'amenez pas, c'est à vous que je ferais l'esclandre... Vous pensez, après son article de ce matin. — Mais qui vous dit que cet article est de lui papelardait le gros critique. — Oh ! vous savez Maurel, pas à moi, à d'autres. Je ne vis plus, ce matin, dans la crainte que Mario lise cet article ; c'est qu'il serait très bien homme à aller le gifler en plein couloir... Bon ! lady Store, ça c'est un peu raide, d'ailleurs ; je suis sûre qu'elle n'est au courant de rien... Ah ! chère amie, c'est vous. » L'Anglaise entrait en grande toilette du soir, la tragédienne se précipitait.

Sur la scène, les machinistes installaient le cloître et ses doubles arcades romanes où se déroulait l'action du quatre. Myrhine, le dos appuyé à un portant, y entretenait à voix basse le beau de Germance plus gravure de mode que jamais entre les revers de moire d'un prestigieux frac. « Alors je lui dirai, demandait le jeune homme. — Vous lui direz que ce n'est pas encore pour aujourd'hui. Linda est folle, son triomphe l'aveugle. — Elle a reçu sa corbeille ? — Et l'en remercie ; mais elle ne veut voir que Nérac, ce soir ; on ne soupe même pas. Pas de gueuleton avenue Friedland, ça va être gai ; elle va emporter son poète comme une chatte un os et soupera d'une fricassée de museau. Ne lui dites pas ça au moins ! — Je m'en garderai bien, il souffrirait trop. » Myrhine avait un sourire. « Vous êtes bon, vous,... Alors, il l'aime toujours. — Plus que jamais. Amours séniles, les plus terribles. — Mais Forbster n'a pas plus de cinquante ans. — Cinquante ans de bureau... un banquier, son énergie a plus d'un siècle, c'est un homme usé. — Mais son cœur a vingt ans. » La jolie rousse avait un ricanement de bête : « Pauvre gosse !. . Il paraît que Céline l'a chauffé de près, hein ! mais elle a

perdu son temps et sa peine. » Myrhine avait un soupir : « Elle est pourtant jolie, mais quand on a ma sœur dans le sang ! — Et il l'a, déclarait Germance. » La jeune femme était devenue toute pensive. « Elle n'est pas bien faite ma sœur, je la connais, elle n'a pas de jambes et ses bras sont d'un long ! — Mais ils atteignent tout ce qu'ils veulent atteindre. » Myrhine, la pensée ailleurs, se caressait machinalement le menton. « Dommage que ça n'ait pas marché avec Céline, c'est la seule chose qui aurait pu ramener Linda. — Elle est jalouse ? — Non, mais elle est envieuse, elle souffre du bonheur des autres. — Alors, c'est de famille. — Dites donc vous », et se rapprochant du jeune homme : « Pigez-moi aussi ces deux âmes transparentes cristal de roche monté en or pur. Hein ! leur cristal est-il assez couleur de bile, ce soir ? — Soir de succès, la bonne congestion au foie. »

Morfels et Maurel traversaient le décor. « Tout ce que vous voudrez, ce troisième acte est bien fait, il y a une scène de tout premier ordre, mais le premier et le deux ne tiennent pas debout, et sans Linda... — Oui, parce que vous êtes du métier, mais voyez le public, il ne cesse pas d'applaudir, il a applaudi tous les actes. — Parce qu'il y a Linda ; essayez de jouer la pièce sans elle. — Ah ! là-dessus nous sommes du même avis. Linda emporte le succès, mais c'est le cas de beaucoup de pièces et de beaucoup d'auteurs. — Vous parlez pour moi. — Mais non, mon cher, vous êtes classé et *Jeanne de Naples* est une œuvre ; mais Nérac ne manque pas de talent — Oh ! vous êtes inféodé, vous aussi, la phalange sacrée ! Vous avez tous reçu le mot d'ordre, il n'y a rien à dire, Nérac est l'aimé de la reine, Nérac tient la corde. — Ah ! monsieur Morfels, vous êtes à l'amende », disait un machiniste aux écoutes. L'auteur dramatique faisait la grimace et s'exécutait. « La médisance est toujours punie, disait Maurel en souriant. Mais je vous quitte, mon cher, j'ai à aller voir une petite amie. — Juliette Ambros, la

débutante. Vous savez qu'elle est adorable — Oh ! elle a de la jeunesse. — Et un succès, on ne parle que d'elle dans la salle. — Vraiment ! — N'est-ce pas vous qui l'avez découverte ? — Je connaissais la mère. — C'est une recrue précieuse pour Borave, elle a révolutionné l'orchestre. » Il y eut un silence. « Mais le rôle est indigne d'elle. » Le critique haussait les épaules. « Elle a bien du mal à le tenir, elle n'a jamais fait de théâtre. » A quoi, Morfels : « On ne le dirait pas, ses agenouillements (et il se reprenait), son agenouillement de tout à l'heure à côté de Linda a été une pure merveille. — Je le lui répéterai, merci ? » Et les deux hommes se quittaient.

Myrhine et Germance, demeurés en observation dans leur coin, soulignaient d'un rire étouffé la sortie du critique. « Bon ! lady Store avec Nérac maintenant, remarquait le jeune homme, avec notre cher auteur. Ah ! elle n'en manque plus un, elle a la maladie des grands hommes : Azuado hier, aujourd'hui Nérac. — Cela avait commencé par ma sœur », soulignait méchamment Myrhine. Mais le jeune homme était tout au manège de l'Anglaise. « Comme elle lui roule des yeux ! — Et voyez, comme le Mario plastronne, faisait remarquer la jeune femme; roucoule-t-il assez de l'œil et du jarret ? » Germance se tournait en pouffant : « Oui, il est bien de son pays ! — Plus que de son pays, ce soir il est de Naples et la bonne Anglaise de marcher. — Fille de brume à fils de soleil, vous savez qu'Azuado est Portugais. — De Bordeaux. — Ah ! de Bordeaux à Avignon ! » Myrhine avait une intonation câline. « Il boude, le beau Pétrarque, il ne digère pas le succès de Nérac, il n'est pas venu saluer Linda. » Germance avait un soubresaut. « Après l'article de ce matin, vous ne voudriez pas... — Quel article ? — Mais l'article du *Scorpion*, vous ne l'avez donc pas lu ? *Pasiphaë au Théâtre Antique*. — Sur Linda ? — Plutôt contre. — Et dur ? — Un peu pour elle et beauconp pour lui. — Et je n'ai pas lu ça, un éreintement de ma

sœur. Vous ne l'avez pas sur vous ? — Sur moi, non, mais dans la poche de mon pardessus; il est au vestiaire. — Oh ! allez me le chercher, mon petit Germance, non, je descends chez le concierge et vais le faire prendre au kiosque, je connais quelqu'un qui va m'embrasser quand je vais lui lire ça — Qui ? — Florimond, le premier rôle ; il a une belle barbe, moi, j'aime ça ! — La barbe ! vous aimez donc la barbe maintenant. Je croyais que... — Oh moi, des goûts et des couleurs... — Toute la lyre, alors ! — Toute », et elle se sauvait dans un grand bruit de jupes.

Germance se rappelait qu'il avait une invitation à faire à la débutante de la soirée. Un gros usinier de ses amis traitait quelques femmes la même nuit chez Paillard et avait manifesté le désir d'avoir à sa table le joli travesti du trois. Il avait chargé Germance de cette mission délicate. Germance était l'homme de toutes les missions. Il se dirigeait d'un pas discret vers la loge de Juliette Ambros. Le tout était de ne pas y tomber sur Maurel.

*
* *

— Naturellement Pétrarque boudait, car enfin c'était son tour que vous lui avez pris; Linda le lui avait promis depuis deux ans. Mais Pétrarque est un artiste, il est sans défense devant la beauté, il la subit impérieusement. Déjà, au deuxième acte, il était revenu de toute prévention contre vous; votre troisième l'a désarmé. Ah ! cette scène de la reine et de Morold sur le champ de bataille a déchaîné chez lui un enthousiasme ! J'aurais voulu que vous le vissiez applaudir, c'était touchant. Entre de vrais artistes, il ne peut y avoir de rancunes, il n'y a que des malentendus.

Et, caressante, en somptueuse traîne de velours rose, en plus luxueux manteau de zibeline et de dentelles, lady Store se suspendait au bras de Mario qui la reconduisait

à sa loge. Il traversait la scène, les machinistes en train de planter le décor se désignaient, avec des clins d'yeux complices, ce vieux reposoir de la Fête-Dieu en train *de faire du plat au béguin de la patronne*. Nérac, les yeux étincelants, ne répondait pas un mot, l'Anglaise revenait à la charge :

— Oh ! je sais, il y a eu unartic le d'Azuado dans *le don Juan*, un dithyrambe en l'honneur de Régiane, ce n'était pas bien méchant pour Linda, et puis Linda ne se gêne pas non plus avec ses amis, elle a le surnom facile, je crois même que j'ai le mien, mais je le lui ai pardonné; on oublie tout un soir comme celui-ci.

Le jeune homme gardait le silence.

— Alors, vous ne me conseillez pas d'amener Azuado saluer Linda, après la représentation ?

Nérac avait un redressement de tout le buste.

— Azuado ici !

— Quel regard, disait lady Store. Vous ne lui direz rien au moins, vous, monsieur Nérac.

— Oh moi, j'ignorerai toujours cette attaque, mais ne pas savoir ce qu'il a écrit sur Linda, cela me sera impossible.

— Pétrarque est un poète et Linda une femme de génie, elle pardonnera.

— Vous la connaissez mieux que moi ; moi je ne suis pas un homme de génie.

— Mais si, mais si, insistait l'Anglaise, Pétrarque me l'affirmait encore tout à l'heure », et avec un geste de petite fille : « Je prends la chose sur moi, j'amènerai Pétrarque; il trouvera le mot qui répare et la phrase qui guérit.

— Après celle qui tue.

— Ne faites donc pas le méchant !

— D'ailleurs, voici Maurel qui traverse la scène, consultez-le là-dessus, il connaît beaucoup mieux son Paris que votre serviteur.

Et le jeune homme prenait congé de la millionnaire

d'outre-Manche. Lady Store arrêtait le critique par le bras.

— Milady, vous sortez de chez Linda, est-il vrai que le grand-duc Serge soit dans sa loge?

— Oui, faisait l'Anglaise, et le prince de Néristein aussi.

— L'héritier d'Austrie? J'y cours.

— Et moi, monsieur Maurel, qui voulais vous demander...

— Oh! plus tard, milady, excusez-moi.

Lady Store demeurait désemparée au milieu du décor; un machiniste voulait bien la conduire.

Maurel, en gagnant l'escalier de Linda, dérangeait un couple debout derrière un portant; il avait un mouvement de recul et précipitait le pas; il avait reconnu Thérèse Aimery causant avec Germance. « Vous connaissez Maurel, demandait le jeune homme. — Je l'ai connu. — Il a paru désagréablement surpris de vous voir. — Oui, il ne s'attendait pas... — Mais vous faites du journalisme, Mademoiselle. — Oh! pas de la même façon. — Vous débutez, m'avez-vous dit. — Oui et non, j'aime mieux tout vous dire; j'étais secrétaire de M. Maurel. — Vous! Maurel a pu avoir pour secrétaire une aussi jolie personne, mais je vous aurais plutôt cru son... — Amie. — En effet, il faut se souvenir de ses erreurs pour se garder d'y retomber. » Germance faisait un mouvement. « Je n'ai pas à me plaindre de M. Maurel, continuait la jeune fille, il ne m'a pas trompée, c'est moi qui me suis trompée sur lui. — Vous avez du mordant. — Affaire de métier. Mais vous m'aviez offert, cher monsieur, de me conduire dans la loge de Mme Linda, si vous voulez bien. — La présence de Maurel ne vous gêne pas? — Nullement, je ne le connais plus. »

— Ah! mon petit Germance, il faut que je vous remercie; non, c'est épatant que cet envoyé!

Et Myrhine, entrée en coup de vent, brandissait la brochure du *Scorpion*, ouverte à la page de l'article.

— Je viens de le lire dans quatre loges, je vous dois une des meilleures minutes de ma vie.

Mais la présence de Thérèse l'arrêtait court et le jeune homme, une ironie dans l'œil :

— Permettez-moi, chère amie, de vous présenter Mlle Aimery, un jeune reporter qui désire vivement intervierwer Linda », et avec un grand salut à Thérèse : « Mademoiselle, je vous laisse entre les mains de Mlle Myrhine Monti, la sœur de notre tragédienne, je suis forcé de vous quitter », et à voix basse dans la nuque de Myrhine : « Je retourne chez la petite. Maurel était là. Hein ! je crois que je te présente des perles ! Ose dire que je ne m'occupe pas de toi ! »

Myrhine, debout devant Thérèse, la détaillait avec un visible intérêt, elle avait pris son face-à-main et dévisageait la jeune fille. Il y eut un silence, puis, brutalement :

— Vous êtes journaliste, Mademoiselle ? Sacré métier, jolie comme vous êtes, car vous êtes très jolie. Alors, vous désirez voir ma sœur ?

— En effet, Madame.

— Dites Mademoiselle, ça me rajeunit et ça embête Linda qu'on appelle madame. Elle a du génie n'est-ce pas, ma sœur, une fameuse rosse allez, si vous la connaissiez ! Vous tenez beaucoup à la voir. Je peux vous tuyauter sur elle.

Thérèse gardait son beau visage fermé, la rousse aux yeux glauques se rapprochait d'elle.

— Et j'ai des tuyaux inédits qui peuvent vous rapporter gros. Voulez-vous la description de sa loge, la nomenclature de ses eaux de toilette et l'adresse de ses fards ? Car, c'est l'article réclame, ça peut vous rapporter dans les deux mille en faisant avant la tournée des fournisseurs et rien pour moi. Je fais ça pour vous, parce que vous me plaisez. (Myrhine avait pris une voix tendre) :

— J'adore les jolies femmes.

Et sans voir le mouvement de recul de Thérèse :

— Et puis j'ai l'article sensationnel avec des révélations... renversantes, des détails circonstanciés spéciaux.

— Le seau de toilette, soulignait la jeune fille.

— Et le rince-bouche, poursuivait Myrhine. Un article à faire éclater vingt duels. Que vous importe, vous êtes une femme! Mais pour cela, il faudrait venir un matin chez moi, je ne peux pas vous tuyauter ici, vous comprenez, il y a des oreilles, tandis que toutes seules dans mon appartement....

— Vous habitez, je crois, chez votre sœur?

— Oui, avenue Friedland, j'ai mon étage à part.

Thérèse Aimery s'inclinait cérémonieusement devant Myrhine :

— Mademoiselle, je suis au regret, mais je ne fais pas le genre d'article que vous me proposez, j'écris pour un journal américain, je ne suis pas reporter parisien.

— Ah!

Et non sans une certaine malice :

— J'ai été pendant six mois secrétaire de M. Henri Maurel.

Myrhine avait un beau geste :

— Oh alors! et ça vous a dégoûtée?

— Un peu, j'avoue.

— Pimbêche, sifflait Myrhine entre ses dents.

Et d'une voix nuancée de pitié :

— Et vous faites du journalisme honnête. Vous arriverez. Tenez, voilà l'homme qui vous présentera à ma sœur; mais je vous quitte, je vois quelqu'un qui veut me parler. Howey, conduisez donc mademoiselle dans la loge de Linda.

Elle avait arrêté le médecin au passage : « Mademoiselle est reporter », et elle courait à travers un troupeau de figurantes qui venaient d'envahir la scène, vers Germance apparu du côté jardin.

— Je suis désolé, Mademoiselle, faisait le docteur Howey à Thérèse, vous allez voir Mme Monti sur scène, elle descend de sa loge.

— A vos places, à vos places, mes enfants. Mais qu'est-ce que vous faites, régisseur ?

Borave, hors de lui, s'occupait à grouper en scène la figuration. Au lever du rideau, le cloître devait être rempli de nonnes. Le régisseur interpellé accouplait les religieuses deux par deux, rajustait les voiles et d'une main hâtive applatissait les robes, en disposait harmonieusement les plis. On n'attendait plus que Linda. Céline, chargée du rôle de l'abbesse, était déjà en scène.

— Et Juliette Ambros, qu'est-ce qu'elle f...!... celle-là, passe encore pour Linda, mais que cette grue-là se fasse attendre ?

Derrière le rideau une rumeur grondait, impatiente.

Du côté jardin, derrière un pilier roman, Myrhine jubilait, secouée d'un fou rire aux propos de Germance. « Non, tu l'as pincé dans la loge de la petite ? — Comme je te le dis, embrassant la gosse, la dévorant de caresses et la petite rendant la main comme un cheval de race. — Non, tu te paies ma tête, ce n'est pas Nérac que tu as pris chez Juliette. — Je te le dis, Nérac en personne, notre auteur mordu dans les grands prix et mordant à la pêche, et la mère Bellureau bénissant, attendrie, cette idylle de vaseline et de blanc gras. Oh ! la béatitude de la mère ! — Tableau de famille. — Oh ! cette petite arrivera. — Et ils t'ont vu ? — Non, je n'ai fait qu'entr'ouvrir et fermer la porte. »

Myrhine se tordait littéralement de rire. « Oh ! Mario, son gigolo, il faut que Linda le sache., — Tu es folle. — Oh un peu de verre pilé dans son bonheur, ça l'excitera, elle a besoin d'avoine. » Et elle hèlait le critique qui traversait la scène en courant : « Hé ! Maurel ? — Tu ne vas pas... » Et Myrhine avait déjà happé au passage le gros homme. « Maurel, allez donc de suite dans la loge de Juliette Ambros, elle vous réclame, c'est pour un raccord. — Mais c'est affreux ce que tu fais-là. »

Maurel s'était déjà précipité dehors et Linda faisait justement son entrée par la gauche ; le grand-duc Serge,

le prince d'Héristein et trois habits noirs la suivaient.

— Et Son Altesse n'a rien vu, faisait la tragédienne au grand-duc; attendez le quatre, attendez le quatre. Howey s'approchait, poussant Thérèse devant lui.

Plus tard, Howey, faisait Linda avec une moue d'enfant, l'acte commence.

XXVII

Paris s'éveillait, le lendemain, joyeux et surexcité. Que d'événements depuis la veille ! La soirée avait été mémorable : deux altercations violentes entre des personnalités connues; la trahison avérée de Mario, l'amant de la Monti, le soir même où elle faisait triompher sa pièce ; deux envois de témoins inévitables et la perspective assurée de deux duels ! Une ville aussi friande de scandales que la capitale ne pouvait en demander plus. Le nom de Mario Nérac était dans toutes les bouches, il était aussi dans toutes les feuilles. Non seulement il était le triomphateur de la veille, l'heureux auteur de *Brocéliande* dont la première avait été aux nues, mais il était, de plus, l'incorrigible Lovelace qui, aimé par la plus grande comédienne de l'époque, trouvait le moyen de se faire pincer en flagrant délit dans les coulisses du théâtre où sa maîtresse assurait son succès. Mieux, imprudent comme Chérubin et hardi comme don Juan, il était l'homme qui avait giflé Azuado et provoqué Maurel.

Il allait bien, le Provençal ! Le bilan de sa soirée se liquidait par deux duels. L'esclandre avait été immense dans les coulisses du Châtelet où les deux altercations avaient éclaté presqu'en même temps entre le trois et le

quatre, cinq minutes avant le lever du rideau. Les deux scènes avaient eu lieu en présence de la Monti, mise en cause dans une des querelles. Un article ignoble publié dans *le Scorpion* sous une signature d'emprunt, mais dans laquelle tout le monde avait reconnu Pétrarque, avait déterminé l'algarade entre les deux poètes et la gifle finale reçue par Azuado. Cinq minutes avant, Nérac avait provoqué Maurel. Surpris par celui-ci dans la loge de Juliette Ambros, la débutante dont la joliesse androgyne et les seize ans capiteux avaient si vivement remué l'orchestre, Nérac, à quelques mots malsonnants du critique, avait cru devoir répondre par une provocation. Ce duel-là, Mario, avec plus de sang-froid, aurait pu l'éviter; mais le tempérament du Midi avait pris le dessus, sa fougue provençale l'avait entraîné. La Monti, enthousiasmée de la bravoure de son amant, s'était jetée dans ses bras et avait tout pardonné; et puis il avait bien fallu que le rideau se levât.

Mais la nouvelle de l'esclandre s'était, des coulisses, répandue dans la salle; toutes les sympathies avaient été à Mario. Jeune, aimé, déjà infidèle, brave, la main leste, le verbe prompt avec deux duels sur les bras, ce Nérac avait tout pour emballer un public parisien. Le quatre, d'ailleurs très beau, avait été applaudi à tout rompre. Linda, toute trépidante encore des événement des coulisses, s'y était surpassée. La chute du rideau avait été une ovation pour elle et Mario; toutes les femmes étaient pour Nérac, tout le Paris romanesque, sensuel et cabotin acclamait en *Brocéliande* le triomphe de l'amour et les deux amants.

« Ah ! nous aurons une bonne presse », avait dit Borave, résumant d'un mot la situation. La presse avait d'ailleurs été excellente; tous les feuilletons, y compris celui de Maurel, avaient été unanimes à célébrer le génie de Linda et à saluer dans Nérac le lever d'un réel talent. L'auteur avait donné là plus que des promesses. L'œuvre du poète, d'une intrigue originale et hardie, n'était pas du

théâtre, mais n'en était que plus forte puisqu'elle avait réussi. La facture des vers était étrange et captivante, on en avait rarement entendu au théâtre d'aussi délicieuse, on comprenait et on approuvait l'emballement de Mme Linda Monti qui avait imposé cette œuvre à Borave, on félicitait aussi l'intelligent directeur. Régiane, dont le succès de couloirs avait été indiscutable, avait été un peu oubliée ; la prose dithyrambique des feuilletons félicitait surtout Linda d'avoir donné à la France un nouveau poète. Jamais débutant n'avait obtenu une pareille critique.

A la lecture, on sentait que ces hyperboliques éloges avaient été écrits après coup. Malgré le métier de ces messieurs, on distinguait parfaitement les béquets et les rajoutes. Il est certain qu'après le spectacle la plupart des bons confrères avaient été revoir leurs épreuves au journal ; on ne pouvait marchander l'éloge à un homme qui avait provoqué Maurel et giflé Azuado. Universellement détestés par leurs meilleurs amis, le ridicule dont les avaient couverts les incidents de la veille avait conquis tous les feuilletonnistes à la cause de Mario. Un homme si prompt à distribuer les gifles a toujours une bonne presse, et puis il y avait la restriction mentale de l'aléa des deux duels : Nérac pouvait très bien rester dans l'une des rencontres.

Quand ils ont tant d'ardeur, les enfants vivent peu

avait sentencié le gros Caffarel à l'imprimerie du *Sancho* où il était venu remanier son article.

Le matin, aux alentours de la Bourse comme sur le boulevard, chez Champeaux, au café de Paris et chez Paillard, il n'était question que des duels de Mario ; les gens un peu au courant des salles d'armes émettaient des craintes. Maurel n'était pas redoutable. Encombré d'embonpoint et tout de suite hors d'haleine, il se préoccupait surtout de se défendre et ne visait que le bras pour ne pas se découvrir ; c'était une affaire de deux ou trois reprises

que terminerait une piqûre au poignet. Mais il n'en était pas de même d'Azuado. Sournois, rageur, mais d'une rage froide et concentrée, il avait vingt ans de salle et était rompu à toutes les ruses du métier ; c'était un adversaire périlleux par l'imprévu de ses attaques et la vivacité de ses ripostes et Nérac, comme l'avait dit Derminy, tirait comme une mazette et Azuado ne ménagerait pas Nérac. Une vieille rancune l'animait contre l'auteur de *Brocéliande* que son succès n'avait pas dû atténuer.

C'était très beau les triomphes de théâtre et à l'âge de Mario, mais un peu de prudence est nécessaire dans la vie de Paris. Mario avait rué dans les brancards comme un jeune poulain, mais pouvait très bien s'y rompre le cou.

Maurel ayant eu la priorité de l'algarade, avait aussi la priorité de la rencontre ; elle devait avoir lieu le jour même, à quatre heures, à la lanterne de Diogène dans le parc de Saint-Cloud. Borave et Morfels n'avaient pu refuser à Mario de l'assister : Nérac était l'auteur de la maison et l'auteur du jour ; quant à Morfels, il venait de le précéder sur l'affiche, et puis tous deux se devaient à Linda, la tragédienne n'aurait pas pardonné une dérobade vis-à-vis de son amant.

La rencontre avec Pétrarque avait été arrêtée pour le lendemain mardi dans la matinée, car franchement on ne pouvait contraindre ce jeune homme à se battre coup sur coup dans les vingt-quatre heures. M. de Puymégard et le beau de Géry l'assisteraient dans cette seconde épreuve. Toute la matinée, pendant les pourparlers des témoins, Mario l'avait passée à la salle d'armes. M. de Puymégard l'avait conduit à la sienne et remis entre les mains d'un prévôt de première force dans l'art d'assouplir et de dresser l'inexpérience des novices de l'escrime appelés sur le terrain. Linda, agitée et menaçante, avait imposé Howey comme médecin, et c'étaient les nouvelles de la dernière heure dont se repaissait, ce jour-là, la curiosité impatiente de tout Paris.

Au café de Venise, ces messieurs des échos et de la critique émettaient aussi quelques craintes sur l'issue des deux rencontres. Il était près de cinq heures et demie et le duel Maurel-Nérac devait être terminé. Ces messieurs s'étaient rassemblés, ce jour-là, plus tôt que d'ordinaire, désireux de commenter la soirée de la veille, et puis convaincus, chacun, que Maurel, blessé ou indemme, viendrait à son retour de Saint-Cloud parader au Venise, trop heureux d'une arrivée sensationnelle en landau avec son médecin et ses témoins; et ni Derminy, ni Michel Adour, ni Caffarel ne se résignaient à manquer ça. Le cénacle était au grand complet. Quelques dames coutumières, la Menteuse, la Pince-Monseigneur, Fleur-de-Bagne et Abigaïl piquaient cette assemblée de couleurs violentes comme autant d'invraisemblables fleurs. Pétrarque, tout entier à l'étude de passes savantes s'était abstenu. « Tout de même, je ne le vois pas frais le beau Mario, glapissait la voix aigre de Derminy. Est-ce que le maquereau se cuit à la broche? » Mais toute l'attention et le succès étaient, ce jour-là, à de Germance venu, lui aussi, au Venise pour apprendre en bonne société le résultat du duel, assez satisfait en son for intérieur du rôle prépondérant que lui donnait sa chance d'avoir assisté aux querelles de la veille; il était le monsieur du jour. Traînant dans les coulisses comme à toutes les premières de Linda, puisqu'il était de l'intimité, il avait vu et entendu l'algarade Maurel et ouï tomber la gifle sur la joue blême d'Azuado. De Germance était entouré par toute une jeunesse avide de détails circonstanciés. Harcelé et pressé de questions, le clubman ne se faisait pas prier; il jouissait trop de son importance, il avait d'ailleurs préparé ses effets et racontait la chose avec élégance. Des reporters prenaient des notes; c'était bien la huitième fois que de Germance daignait raconter.

— Mais oui, disait-il d'un air détaché en soufflant la fumée de son cigare, c'était avant le quatre, trois mi-

nutes avant le lever du rideau, dans le cloître, Linda déjà en scène, Céline aussi et toutes les nonnes de la figuration; on n'attendait plus que ce petit chameau de Juliette, et Borave écumait et sacrait à son habitude comme un vieux sanglier. C'était très première et très parisien, car il y avait là un grand-duc, le prince héritier d'Austrie, deux ou trois attachés d'embassade et une disparue enfin retrouvée que je vous recommande, Thérèse Aimery, l'ex-madame Henri Maurel, une confrère et une jolie confrère avec qui il faudra compter; elle est attachée comme reporter au *New-York Hérald*, c'est tout vous dire. Là-dessus, un bruit de voix dans les coulisses à gauche, le brouhaha d'une altercation. En voici la transcription exacte. « Je la trouve très mauvaise! Monsieur, votre place n'est pas dans la loge de Mlle Ambros. — Vous vous méprenez, Monsieur. — Mais non, je ne me méprends pas, je vous ai parfaitement vu, vous la léchiez. Votre qualité d'auteur ne vous donne pas le droit de défraîchir vos interprètes. » Le cénacle s'esclaffait. « Et puis je suis son amant, la place est prise. » On avait reconnu la voix de Maurel, vous pensez si l'on avait fait silence. Linda, le cou tendu, le regard avide, n'était plus au grand-duc. « Je ne vais pas moi, chiffonner Mme Monti, dans sa loge; reprenait la voix; vous êtes là pour ça; chacun son rôle. — Monsieur! — Je les aime plus jeunes. Aux critiques, les pommes vertes, aux auteurs les pommes mûres, chacun son tour, et si je vous reprends jamais dans la loge de Juliette... » Et les deux hommes rentraient en se disputant, Maurel et Nérac, comme vous le devinez. Ils aperçoivent Linda. Tableau et stupeur! Oh! le regard noir qu'elle attachait sur eux. Maurel hésite un peu et puis allant vers elle: « Ma chère Linda, je vous prierai de garder M. Nérac dans votre loge pour lui éviter de regrettables impairs: il s'attarde trop dans la loge des artistes et pas assez dans la vôtre; ne lui ménagez pas vos conseils, il est encore neuf dans le métier. » Linda était devenue blême.

« Et il se prépare une mauvaise presse. — Merci, scandait-elle les dents serrées. — Monsieur, mes témoins seront chez vous demain à dix heures, s'écriait Nérac. — Je les attends », et Maurel tournait les talons.

— Et Linda ? demandait avidement Michel Adour.

— Linda ! elle a été admirable, elle s'était approchée de Nérac, j'ai retenu sa phrase, c'est du théâtre : « Vous auriez pu attendre jusqu'à demain, mon ami; vous empoisonnez ma soirée, vous avez la mémoire courte. » Et comme Mario protestait : « Allons ! en scène ! Qu'est-ce qu'on attend pour commencer ? Oh ! je ne vous en veux pas, je vous plains d'être pareil aux autres. Ça ne m'empêchera pas de sauver la pièce. » Et c'était déjà très crâne et très suffisant. Mais ne voilà-t-il pas que lady Store était revenue entre temps, ce vieux catafalque ! et traînant après elle, un peu malgré lui, devinez qui ? Pétrarque Azuado, oui, Pétrarque, après l'article du *Scorpion !* Vous voyez d'ici les giries de la vieille masque à Linda. « Ah ! chère amie, je vous amène un repentant, un homme aux regrets. Avancez donc, Pétrarque. Soyez bonne, Linda, pardonnez à ce remords. » Vous jugez si elle tombait bien ! Linda essayait de faire bonne contenance; mais Nérac était à cran. « Je vous défends de faire un pas de plus, s'écriait-il en s'élançant sur Pétrarque. — Monsieur ! » Mais Mario était emballé. Vous ici, après votre article de ce matin ! Sortez, vous dis-je, si vous voulez éviter un malheur. » Les yeux de Linda étincelaient. Lady Store n'y comprenait rien. On eût entendu voler une mouche, tant le silence s'était fait profond. Azuado régimbait. « Mais, Monsieur, je n'ai d'ordre à recevoir de personne. — Et moi je vous donne celui de sortir, allez-vous-en. Et puis, c'en est trop ! Voilà qui me dispensera de vous en dire davantage. » Et là-dessus, deux gifles, cris, tumulte. Pétrarque entraîné par des amis, demi-évanouissement de lady Store. « Je vous tuerai, Monsieur; vous aurez demain mes témoins chez vous. — J'y

compte. » Mais, patience ! voilà la scène la plus belle. Linda avait assisté à tout cela sans un mot, la tête en avant. Elle se dirigeait tout à coup vers Nérac et lui saisissant le poignet. « Pourquoi as-tu fait cela ? — Parce que cela m'a plu. — Tu savais donc ? — L'article, oui, je savais, mais toi aussi tu avais lu ? Tu ne m'en avais rien dit. — Pour ne pas te faire de la peine, comme toi aussi, Mario. » Et il se passa alors quelque chose de très beau et de très touchant, elle avait pris Nérac dans ses bras. « Tu es bon, tu es beau, je te pardonne, dépêchait-elle dans une exaltation croissante; va, cette petite, tout cela n'existe pas, tu as bien fait de gifler ce lâche. — Oh ! sois tranquille, Linda, je l'aurais fait demain. » Linda s'était reculée. « Oh ! comme tu as bien dit cela ! » Et soudain rapprochée de lui, son front posé sur son épaule, câline et possessive : « Hein ! quel geste, quel accent, s'écriait-elle en nous le montrant avec orgueil; savez-vous pourquoi je l'aime, ce monstre-là, c'est parce qu'il est encore plus cabot que moi. » Avouez que c'est une belle fin d'acte.

Tout le Venise s'ébaudissait.

— Et Borave, quelle gueule dans tout ça, interrogeait Michel Adour.

— Oh ! superbe, ne perdant pas le nord, aux anges de l'incident ! « Linda, ripostait-il à Howey effaré de l'énervement de la Montiet de l'issue de la pièce, mais elle va jouer comme une merveille, elle est à cran, mais si elle ne les portait pas avec elle, il faudrait les lui inventer, ces émotions-là, et puis demain songez, ces gifles, quelle presse ! »

Cela c'était le mot de la fin, tout le café le connaissait et était ravi de le reconnaître, il n'y avait qu'un Borave au monde.

— Et à l'heure qu'il est, notre bel étalon a peut-être un coup d'épée dans le flanc, ricanait Caffarel.

— Oh dans le flanc, mettez dans l'avant-bras... avec Maurel.

— Le duel doit pourtant être terminé, faisait Echegarry en consultant sa montre.

— Mais voilà les landaus, les voilà, s'écriait la brune Abigaïl, grimpée d'un bond sur sa chaise.

Tout le café se levait; les autres femmes avaient imité Abigaïl et, juchées au hasard des sièges, s'appuyaient à l'épaule de ces messieurs et amis. La jeune coryphée s'était trop avancée, il n'y avait qu'un landau. Il venait s'arrêter, au pas relevé de ses deux alezans, devant la terrasse du café. Maurel en descendait, un peu pâle, mais souriant. Il avait le bras droit en écharpe ; vu son obésité, la descente était un peu pénible. Borave et Morfels l'y aidaient. Comme ils étaient les témoins de Nérac, le Venise s'en étonnait. « Et Nérac, et Nérac ? criait-on de toutes parts. — Nérac, il s'est battu comme un lion et m'a flanqué un coup d'épée, souriait le gros critique. — Mais pourquoi n'est-il pas là ? interrogeaient les femmes. — Devoir professionnel, chuchotait Morfels; il avait à rassurer sa mère et Linda. — Ah oui ! la maman d'Avignon », ricanait Fleur-de-bagne, qui n'avait pas la fibre familiale. L'ovation allait donc à Maurel. L'épaule encore endolori de son coup d'épée, il s'installait péniblement à une table. Toute la jeunesse l'entourait ; le clan des jeunes captives s'informait avidement de son état. « Ça ne sera rien, ça ne sera rien », et débonnaire, le gros homme racontait la rencontre en détail. Il remerciait aussi, vaguement attendri, Borave et Morfels qui avaient tenu à l'accompagner. Ceux-ci protestaient, ils ne pouvaient faire moins, ils n'avaient pu refuser de servir de témoins à Nérac, mais toute leur sympathie était pour lui. Ils le lui prouvaient bien, du reste. Au fond, ces messieurs n'étaient pas fâchés de partager la réclame et la curiosité attachées ce jour-là à la personne du critique, et puis l'auteur et le directeur n'étaient pas moins pressés de rentrer en grâce auprès du feuilletonniste influent. Sur le boulevard, des passants s'arrêtaient pour voir ce journaliste qui venait de

se battre. Négligemment, Borave avait remis le procès-verbal de la rencontre à Echegarry, qui le communiquait à d'autres reporters. Toute une nuée de jeunes gens s'était déjà envolée vers les bureaux de rédaction. En somme,tout était bien, qui finissait bien. Ils s'étaient serré la main sur le terrain, et ce Nérac était un loyal garçon. Néanmoins, on commentait son absence. Nérac avait manqué à tous ses devoirs en ne venant pas au café de Venise serrer la main aux amis; c'était une vieille tradition dans le théâtre et dans la Presse que de venir s'y exhiber après les rencontres ; il sentait encore sa province. Maurel l'excusait de son mieux. Une automobile l'attendait à la descente de Saint-Cloud, vis-à-vis le Pavillon Bleu. Un monsieur très correct, un parent de Mario sans doute, avait arrêté son landau et avait fait monter le jeune homme avec lui, quelque membre de sa famille pressé de le conduire à sa mère.

— Le fils à sa bonne mère, goguenardait la voix de Derminy ; elle ne le reverra peut-être pas demain si brillant après la rencontre avec Azuado.

Maurel,un peu gêné,se levait ; un coupé venait de s'arrêter auprès du landau ; une petite main gantée agitait un mouchoir. Le gros critique prenait congé et se dirigeait lourdement vers la voiture, il y montait, hissé plus qu'aidé par une jolie femme : on avait reconnu Juliette Ambros. Le procédé fut trouvé délicat. Cette façon d'afficher discrètement sa maîtresse était vraiment d'un grand seigneur; décidément son duel avait mis Maurel en bonne posture vis-à-vis du boulevard.

— S'en est-il taillé une réclame et s'en est-il décerné un brevet de vaillance en exaltant la fougue et le jeu de Nérac. Ah! il ne perd pas le nord, le gros Maurel; comme si l'on ne savait pas que Mario tire comme une pantoufle ; et il a trouvé le moyen de se faire toucher par cette mazette, c'est à croire qu'il a eu peur de contrarier Linda. Ah! Mario le bien-aimé n'en mènera pas si large demain.

C'était Echegarry qui résumait l'opinion du Venise.

Mais une nouvelle voiture venait s'arrêter encore devant le café, à la place même du landau qui venait d'emporter Borave et Morfels : une victoria merveilleusement attelée. Une élégante créature à la chevelure éclatante y agitait une ombrelle dans la direction de Michel Adour. Le boursier soiriste se levait à l'appel ; la jeune femme et lui causaient maintenant avec animation au ras du trottoir. « Lucie Hermelin, une grue de la haute, le dernier levage de l'*Indigne neveu ;* elle vient s'informer de l'issue du duel, elle a été avec Nérac et exècre le beau Mario, elle n'a pris Michel que pour lui souffler des échos vengeurs sur son ancien béguin, mais Adour ne rend pas aux femmes, il est bien trop malin. »

Sur la chaussée, les crieurs de journaux annonçaient déjà à tue-tête l'événement du jour, le compte rendu du duel Henri Maurel-Mario Nérac.

Venue à Paris pour assister à la première de *Brocéliande*, Mme Nérac sentait en elle grandir l'instinctive aversion qu'elle avait toujours eue pour la ville. Cette animosité provinciale se changeait même en haine, une haine de vieille femme exaspérée de sourde rancune contre la ville qui lui avait pris son fils ; son exécration enveloppait aussi Linda, Linda qui pour elle incarnait dans sa beauté de magicienne et sa tapageuse renommée le périlleux attrait de Paris. C'était à la conquête de cette femme et à travers elle, à l'assaut de la gloire et d'un nom que Mario était parti un beau jour des Oliviers, l'abandonnant, elle, la mère, et le domaine familial à la vaine poursuite d'une obsédante chimère ; et tout cela, Mme Nérac ne l'avait pas oublié. Elle n'avait pas oublié non plus qu'en trois mois de séjour, Mario n'avait trouvé que trois heures à lui donner, trois heures dérobées à Linda, car un hasard seul l'avait amené à Avignon. C'était le caprice de cette femme qui avait voulu le jeune homme dans la ville natale, la tendreese filiale

n'était pour rien dans ce voyage ; il avait obéi à la fantaisie de sa maîtresse, il n'avait même pas su résister à sa curiosité. Mario lui avait imposé la visite de cette fille, il lui avait amené Linda aux Oliviers, et cela malgré ses scrupules et sa répugnance et simplement parce que la tragédienne l'avait désiré.

Le souvenir de cette visite imposée lui était restée sur le cœur. Mme Nérac en gardait encore comme un goût d'amertume. Ah ! Mario était bien le fils de son père ! Chez le père, les maîtresses avaient toujours passé avant l'épouse; et chez le fils, la courtisane aimée primait la mère.

Arrivée l'avant-veille de la répétition générale à Paris, c'est à peine si Mme Nérac avait vu son fils. Il était bien venu la chercher à la gare pour de là la conduire chez ses cousins Massicot; elle descendait rue de Lille. Mme Massicot, née de Foudras, avait tenu à héberger sa vieille parente. Les Massicot étaient bien revenus de leur première opinion sur Mario, ils se faisaient maintenant une gloire de l'avoir dans leur famille. Mario l'avait donc conduite chez la présidente et puis s'était aussitôt éclipsé. A peine si Mme Nérac l'avait revu depuis deux ou trois fois à l'heure du déjeuner. Les dernières répétitions le voulaient au théâtre jour et nuit, on y répétait parfois jusqu'à quatre heures du matin. Mario arrivait rue de Lille en tourbillon et en repartait de même; Mme Nérac ne reconnaissait plus, dans ce garçon fiévreux aux yeux comme égarés, aux gestes trépidants, le Mario indolent et tendre qui l'avait aimée autrefois ; son débit saccadé aussi l'effarait. Il lui semblait que son fils couvait une mauvaise fièvre, et une colère montait en elle contre Linda et contre Paris. M. de Puymégard, venu lui rendre visite, calmait ses transes en remettant les choses au point. Mario jouait une grosse partie ; de cette représentation allait dépendre son avenir, il fallait le laisser à ses affaires et surtout ne le troubler en aucune façon à la veille d'une aussi décisive

partie. La répétition générale et la première une fois passées, Mario serait tout à elle... Et Mario était devenu tout à fait invisible.

A peine s'il avait traversé la loge des Massicot le soir de la répétition. Oh ! cette inoubliable soirée où, le cœur étreint comme dans un étau, elle avait jusqu'au troisième acte pressenti la chute de la pièce et si atrocement souffert de l'évidente hostilité de la salle contre son fils, cette pénible soirée s'était achevée en triomphe. Mme Nérac y avait assisté sans joie. Ce succès, elle s'en rendait compte, l'éloignait encore davantage de son fils puisqu'il était un anneau de plus dans la chaîne qui le rivait à Paris ; elle attendait dans une angoisse le soir de la première qui devait enfin lui rendre son Mario.

Les incidents de coulisses n'étaient point heureusement parvenus jusqu'à elle ; les Massicot, instruits par les rumeurs de couloirs, avaient fait bonne garde. Le rideau une fois tombé dans une tempête de cris d'enthousiasme et d'applaudissements, Mme Nérac avait cru enfin pouvoir posséder son fils, mais Mario entrait en coup de vent dans la loge. Le temps de l'embrasser éperdument et de serrer la main aux autres, il s'était excusé de ne pouvoir la reconduire. Il se devait à ses artistes, il fallait maintenant qu'il les emmenât souper, et puis il lui fallait voir Borave et des critiques, un tas de gens dont il avait à ménager et à arroser l'influence, surtout un soir comme celui-ci ; les Massicot la ramèneraient, il la verrait le lendemain matin à la première heure et il allait aussi avoir une presse superbe, oh, elle en aurait une joie, demain matin, et il avait laissé la vieille dame déçue et figée avec l'impression d'un grand vide au cœur.

Le lendemain, les journaux dévorés en hâte lui apprenaient les deux duels de Mario. On n'avait pu l'empêcher de lire les feuilles ; dans la plupart des quotidiens les duels et la critique étaient réunis sous la même rubrique. Ainsi Mario allait se battre et deux fois, on allait lui tuer

son fils, c'était pour assister à cela qu'elle était venue à Paris... Paris ! et ses mains gourdes laissaient tomber les journaux.

Et Mario était entré au même moment. A la figure dévastée de sa mère, le jeune homme devinait qu'elle savait tout; dans la crainte d'un attendrissement il brusquait les choses.

— Eh bien oui, je me bats, maman. Voyons, je t'en prie, pas de figure et ne m'ôte pas mon courage, c'est l'envers de la gloire, c'est le métier qui veut ça; voyons, pas de larmes, tout est arrangé, je viens de voir mes témoins, je me bats à quatre heures avec Maurel et demain matin avec l'autre. Je viendrai t'embrasser à cinq heures, mais ne t'effraie pas, Maurel tire comme une mazette; puis il ne m'en veut pas, lis son feuilleton de ce matin, c'est peut-être le meilleur, et pourtant j'en ai une presse !

Et il tendait *le Don Juan* à sa mère. Mme Nérac s'était levée et avait pris son fils entre ses bras, elle se tenait étroitement appuyée sur son cœur :

— Oh, mon petit, mon petit, mon Mario, balbutiait-elle entre deux sanglots.

Le jeune homme se dégageait brusquement, il avait senti sur sa main la tiédeur d'une larme.

Sur ces entrefaites, Mme Massicot entrait avec M. de Puymégard. « Raisonnez maman, je vous la confie », et avec une gaieté un peu voulue : « Courage, maman, à tantôt. »

Il allait se faire la main à la salle d'armes.

A deux heures M. de Puymégard quittait Mme Nérac dûment chapitrée, un peu plus calme. Une auto l'attendait à la porte, c'était Mme de Jussy qui en avait eu l'idée. Celle-là non plus ne se tenait pas d'angoisse. Une impatience la dévorait de connaître l'issue du duel. Il passait avenue d'Iéna prendre son amie et la Panhart de louage les menait en un quart d'heure au Pavillon Bleu.

Ils y attendaient les landaus. A quatre heures et demie, ils voyaient poindre au tournant de la route celui de Nérac. Mario était indemne. Le conseiller enlevait le jeune homme à ses témoins et le faisait monter à còté de Mme de Jussy : « 52, rue de Lille, et brûlez la route, criait-il au chauffeur. Voyons, embrasse-le, tu en meurs d'envie et il l'a bien mérité », et il poussait Laure dans les bras du jeune homme. On déposait Mme de Jussy au pont de l'Alma et l'on repartait à trente kilomètres à l'heure pour chez les Massicot.

— Te voilà vivant, ah! mon Mario, j'ai tant prié Notre-Dame de Lourdes.

Un tremblement convulsif agitait la pauvre femme, elle avait posé ses deux mains sur les épaules de Mario et ne trouvait rien autre chose à dire; sa voix chevrotait, ses yeux larmoyaient. Jamais sa mère ne lui avait parue si vieille et Mario en avait un serrement au cœur. Il l'embrassait longuement, mais il fallait qu'il s'en allât, il se devait au théâtre, à des amis. Mme Nérac avait compris, il se devait aussi à Linda.

— Tu dînes avec nous, au moins ce soir, tu reviens, insistait la mère.

— Mais certainement, et je t'emmène ce soir au théâtre.

— Comment, et tu te bats demain? Il te faut ta nuit complète, mon enfant.

— Mais, maman, c'est ma seconde, je me dois à tout Paris; tous mes artistes comptent me serrer la main ce soir, on ne se dérobe pas comme cela un lendemain de première.

— Va donc!

Et la vieille dame se résignait encore une fois.

Nérac revenait à sept heures. A huit heures un quart, un coupé de grande remise venait le chercher. Il ne tenait pas en place, il voulait être là pour le lever du rideau; au théâtre, il installait sa mère et Mme Massicot dans une loge et ne reparaissait pas de la soirée. La

salle, surexcitée par la rencontre de la journée, faisait à chaque acte une ovation à l'auteur; c'étaient trois et quatre rappels à la fin de chaque acte. Après le dernier, Nérac venait chercher sa mère et montait en voiture avec les deux femmes. A la porte, il embrassait la vieille dame très tendrement.

— A demain, maman, je passerai t'embrasser avant d'aller là-bas.

— Tu rentres chez toi, au moins.

— Naturellement, voyons, où veux-tu que j'aille?

La porte refermée, il montait en coupé et donnait l'adresse de Linda.

XXVIII

Mario était parti à trois heures du matin; c'est le coupé de Linda qui l'avait remis chez lui, et depuis son départ la tragédienne n'avait pu fermer l'œil, elle se tournait et retournait dans la chaleur des draps, les tempes martelées par une fièvre montante. Une intolérable angoisse lui tendait les nerfs. Une espèce de faim lui creusait les entrailles en même temps qu'une sorte d'étranglement la serrait à la gorge; le spasme devint tellement aigu qu'elle se levait et allait ouvrir une des fenêtres. Il y avait déjà vingt minutes qu'elle avait donné l'électricité. L'obscurité l'étouffait; dans ces crises, dont elle était coutumière, elle ne se ranimait un peu qu'avec beaucoup d'air et beaucoup de clarté. La Monti connaissait ces suffocations de longue date, elles avaient tourmenté toute son adolescence et la Monti n'ignorait pas le nom que la médecine donnait à son mal. Elle en traversait, cette nuit-là, une crise effrayante, mais vraiment elle vivait depuis quarante-huit heures dans une hyperesthésie de nerfs au-dessus de ses forces. Les émotions de la répétition générale et de la première avec les violents incidents de l'entr'acte; le tumulte de ces provocations dans l'enivrement de son triomphe d'artiste et d'amante; et

puis les deux duels de l'homme qu'elle adorait, la vie de son Mario en danger, la journée d'angoisse qu'elle avait passée en attendant l'issu de sa rencontre, et ses affres exaspérées par la conscience de l'impossibilité où elle était de tenter aucune démarche puisqu'elle était, hélas, la cause de ces duels, tout cela l'avait anéantie, excédée, exténuée. Une chose aussi avait achevé de l'énerver, la contrainte où elle était tenue de s'effacer et de disparaître durant toute cette mortelle journée. C'est chez elle qu'elle avait dû attendre les nouvelles de cette première rencontre; sous peine de couvrir Mario de ridicule, elle ne pouvait avoir été vue à Saint-Cloud. A midi, Nérac était venu l'embrasser en courant entre deux séances à la salle d'armes.

C'est Howey qui lui avait téléphoné du Pavillon Bleu l'heureuse issue du duel. Soulagée d'un poids énorme, elle avait couru à travers son hôtel, criant la chose à l'antichambre comme à l'office, et puis une impatience atroce l'avait prise de voir immédiatement Mario ; mais il n'était venu qu'une heure après. Il avait dû d'abord passer rue de Lille embrasser et rassurer sa mère. « Tu dînes au moins avec moi », avait-elle dit ; mais il ne pouvait pas, il se devait à lui-même de dîner là-bas avec Mme Nérac, mais il la reverrait le soir au théâtre. Linda avait senti son cœur se crisper. « Tu y reviens avec ta famille ! » avait-elle jeté à la face de son amant. Elle sentait qu'elle détestait cette famille et cette mère qui ne lui laissait à elle, la maîtresse, l'interprète et la bienfaitrice, que les miettes du temps de Mario, et les yeux mauvais elle avait presque mis le jeune homme à la porte.

Au théâtre, elle ne l'avait eu à peine que pendant le second, Mario, retenu rue de Lille, n'était arrivé qu'après le premier. Pendant le trois et le quatre, elle était toujours en scène; durant les entr'actes, sa loge n'avait pas désempli de visites, tous tenaient à la complimenter de son triomphe et du succès de son amant. Mario dans les coulisses était tout aux félicitations

et aux poignées de main adressées tant à l'auteur qu'au duelliste heureux. Jamais Linda n'avait autant maudit la gloire, elle eût tout donné pour une heure de solitude avec son bien-aimé. Après le spectacle, il avait fallu que Mario reconduisît sa mère, cette exigeante, cette encombrante et inévitable mère. Elle avait dû revenir seule avenue Friedland; mais à une heure, Mario était arrivé, frémissant de désir, éperdu d'impatience, les sens et la tête en feu. Tout autant affolé qu'elle-même et, talonnés tous deux par la crainte du lendemain et la possibilité de l'irréparable qu'ils envisageaient sans oser se l'avouer, ils s'étaient précipités dans la volupté comme dans un gouffre, animés tous deux d'une véritable faim meurtrière, moins semblables à deux amants qu'à deux fauves avides de se mordre et de se dévorer; et cela avait été en effet des caresses dévorantes, des étreintes exténuées, exténuantes et des spasmes convulsés comme il n'en avait jamais connu. Ce furent trois heures d'amour effroyable; la mort, pis la peur de la mort planait sur cette alcôve, et c'est avec la secrète épouvante de ne plus jamais se revoir qu'ils cherchaient inconsciemment à se vider et à s'épuiser d'amour.

Comme il se battait le matin même à huit heures, Mario avait pourtant pris sur lui de se lever. Il avait quitté Linda anéantie.

Et dans sa chair meurtrie mais inapaisée, la tragédienne avait commencé à souffrir, les spasmes nerveux l'avaient prise à la gorge en même temps qu'un remords et une terreur l'obsédaient. Elle s'en voulait maintenant d'avoir voulu et gardé son amant si tard dans la nuit. Il se battait le matin à huit heures; comment n'avait-elle pas su résister à son désir à lui, à son désir à elle, quelle contenance aurait-il sur le terrain avec, dans les moelles, les fatigues de ces trois heures de rage sensuelle? Et une épouvante grandissait en elle, l'épouvante d'Azuado. Linda n'ignorait pas que le poète était de première force

à l'épée, les échos des salles d'armes étaient parvenus jusqu'à elle, et, la veille au soir, à toutes ces questions fébriles à l'un et à l'autre sur le jeu de Pétrarque, les réponses évasives de tous n'avaient fait que confirmer ces terreurs. Oui, Mario s'en était bien tiré avec Maurel, mais Maurel, malveillant et malfaisant moins par nature que par métier, apportait dans ses haines une veulerie professionnelle, et de ce côté, elle s'était vite fait une raison ; mais elle savait Azuado foncièrement mauvais et férocement rancunier, dissimulé avec cela, tenace dans ses vengeances, capable de toutes les ruses pour arriver à ses fins, une âme profondément italienne, raffinée et cruelle et, comme tous les êtres de cruauté, d'une froideur implacable dans la satisfaction de ses ressentiments. Et pourtant Azuado était lâche, ses attaques anonymes et les mille perfidies qu'il avait à son actif témoignaient assez haut d'une prudente duplicité, mais rien de plus hardi et de féroce qu'un lâche une fois sorti de son caractère ; Azuado n'en serait que plus terrible, il exécrait Mario et cela du premier jour. De quelle haine ulcérée ne devait-il pas le haïr aujourd'hui ; il avait deux affronts à venger, deux affronts inoubliables, le succès de *Brocéliande* et les deux soufflets reçus. C'était lui Azuado dont la pièce aurait dû tenir l'affiche si elle ne s'était prise de cette subite et folle passion pour Nérac. Le triomphe de *Brocéliande* avait dû l'exaspérer, il en avait prédit la chute et la pièce avait été aux nues; mieux, en pleine ivresse de son succès, Mario l'avait insulté et souffleté et cela devant tout Paris, le soir même de la première... Oh ! sûrement qu'Azuado ne ménagerait pas son Mario bien-aimé, il le lui tuerait. Et la vision de Mario sanglant, le visage défait et les yeux clos, s'imposait à ses yeux si précise qu'elle jetait presque un cri et, sortant précipitamment de son lit, elle courait à la fenêtre et l'ouvrait toute grande, elle se sentait étouffer.

Sa pendule de chevet marquait cinq heures, Nérac se

battait à huit. Comment n'avait-elle pas trouvé un moyen d'empêcher ce duel ? Elle aurait dû courir chez Azuado, lui offrir, lui promettre de monter sa pièce immédiatement après celle de Nérac, s'y engager au besoin par écrit, le supplier, le convaincre de la stupidité, l'inutilité de cette rencontre; elle aurait dû aller s'humilier et lui arracher la promesse de modérer son jeu et de ménager son amant; car, faire remettre la rencontre, il n'y fallait pas penser, l'insulte avait été publique, les deux adversaires se devaient à l'opinion, à la galerie, hélas! mais avec des arrangements de part et d'autres, ce duel meurtrier pouvait devenir inoffensif, il suffirait de s'entendre; il y avait journellement des rencontres réglées d'avance comme des duels de théâtre. Au besoin, elle aurait obtenu de Nérac qu'il se laissât toucher, l'amour-propre d'Azuado eût été sauvegardé et la situation indemne. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt. Il était bien temps d'y penser maintenant. Et la pendule marquait la demie, elle n'avait pas même le temps de courir chez l'un ou l'autre des deux hommes. La rencontre avait lieu à l'étang de Villebon à huit heures, les landaus devaient venir les prendre à domicile à six heures et demie; Mario devait être en train de s'habiller. Et assise sur son lit, la chemise glissée des épaules, les deux mains aux lèvres, Linda se mordait les doigts avec un effroyable rictus aux dents. Tout à coup, elle se frappait le front et bondissait au milieu de la chambre. Dans les plus cruelles épreuves de sa vie, Linda gardait malgré elle des attitudes et des gestes de théâtre. Lady Store! comment n'avait-elle pas été trouver lady Store! Par elle, elle aurait obtenu tout ce qu'elle aurait voulu d'Azuado, et voilà que ses yeux s'immobilisaient comme hallucinés dans sa face devenue verte. Elle venait de se rappeler que, la veille, l'Anglaise s'était présentée avenue Friedland vers les cinq heures; dans un accès de mauvaise humeur, dans le désarroi de son âme tumultueuse, elle avait fait brutalement refuser sa porte, et

lady Store venait peut-être lui offrir son intervention.

Et bêtement, avec sa fougue stupide, elle avait perdu la seule occasion qu'elle eût eue peut-être d'atténuer ou de retarder ce duel, et mille autres folies traversaient en même temps son cerveau malade. Elle aurait dû soudoyer des gens, faire attaquer et rouer de coups ce misérable Pétrarque, le mettre dans l'impossibilité d'aller sur le terrain aujourd'hui. Après, on aurait avisé, et des idées de meurtre et d'empoisonnement hantaient son imagination délirante. Mais, triple brute qu'elle était, il était bien temps de ruminer tout cela une heure après la mise en présence des adversaires, et, furieuse, hors d'elle même, elle s'abattit, avec un cri d'hyène, sur les fourrures étalées au pied de son lit.

Hélène et Mme Richet, accourues au bruit, la trouvaient affalée tout de son long comme un cadavre, les ongles crispés sur ses tempes, et battant furieusement le parquet de ses talons nus ; l'or rouillé de sa chevelure éparse en faisait une effarante Madeleine.

Les deux femmes s'empressaient autour d'elle.

Huit heures ! ils devaient arriver sur le terrain. Affaissée dans un grand fauteuil, les reins calés sur des coussins, la Monti ne quittait plus des yeux sa pendule de chevet : on l'avait posée sur une petite table auprès d'elle. Ses femmes l'avaient relevée, ranimée, une piqûre de morphine avait eu raison de la crise, et maintenant, plus calme, Linda abandonnait ses membres comme dénoués et tout son corps délicieusement rompu dans le vaste siège Louis XIII. Mme Richet avait avancé le fauteuil près de la fenêtre pour que la tragédienne pût surveiller l'avenue. Une prostration salutaire avait suivi la terrible hyperesthésie qui venait de secouer Linda, et les mains exsangues, la face exténuée avec les prunelles coulées aux coins des paupières fléchies dans une expression d'infinie lassitude, la Monti semblait une morte bienheureuse. Une langueur l'avait envahie ;

à peine avait-elle la force de penser. Huit heures et demie! le duel devait battre son plein; la Monti n'avait même pas un tressaillement. Neuf heures! la rencontre devait être terminée; Linda poussait un long soupir, ses yeux étaient noyés de larmes, c'était fini, Mario était mort ou vivant, et dans sa détresse de femme amoureuse, Linda se réfugiait maintenant dans l'idée qu'il ne pouvait être que blessé. Cette idée, elle l'acceptait et s'y résignait, mieux, elle s'y cramponnait avec une ferveur désespérée. Elle acceptait même la blessure grave, pourvu que Mario fût vivant, oui tout, tout, elle acceptait toutes les éventualités pourvu qu'elle revît ses grands yeux d'eau et son souvenir. Et puis, blessé, elle pourrait le soigner! Oh! oui, elle l'arracherait à la mort! Malade, il serait tout à elle; elle s'installerait à son chevet, veillerait sa convalescence et avec Howey et Guillardot elle était sûre de le sauver. Elle aurait pour lui des soins d'amie et de sœur, des dévouements de mère... et un fantôme implacable se dressait entre elle et la vision de Mario blessé, la silhouette austère et frêle de Mme Nérac. Mme Nérac était à Paris, c'est chez lui, rue de Rivoli qu'on transporterait Mario; sa mère s'installerait à son chevet et la mère ne supporterait pas la présence de la maîtresse. Mme Nérac l'éloignerait inexorablement du lit de souffrance de son fils.

Sa mère! Il y avait longtemps qu'elle avait senti l'hostilité de sa mère, et voilà que dans une espèce d'hypnose douloureuse elle revivait sa visite aux Oliviers, lors de ses deux jours passés à Avignon... Les Oliviers! Dans sa curiosité d'amoureuse, elle avait voulu en forcer la porte; elle avait cru que cette mère et elle, si distantes pourtant, pourraient se rencontrer dans l'amour de ce fils. Il lui avait semblé que sa liaison avec Mario en aurait été comme sanctifiée et bénie et que c'eût été une chance de plus de durée et de bonheur, et malgré Mario, elle était entrée, elle, la Monti, dans le vieux domaine familial. Une confiance la soutenait, venue d'une

histoire apprise chez les brocanteurs d'Avignon sur le passé de cette famille. Cet ancien logis tout frémissant de passion et qui avait contenu lui aussi, de si brûlantes heures d'amour, aurait dû, lui semblait-il, lui faire bon accueil ; elle le croyait du moins.

C'est d'un pas allègre qu'elle avait gravi l'interminable rampe qui reliait entre elles les terrasses. Les quenouilles de bronze des cyprès, les rosiers de la roseraie, droits sur leurs tuteurs, et l'incomparable paysage de la vallée du Rhône à ses pieds, elle les revoyait devant elle dans la lumière dorée de la Provence. Ç'avait été comme une montée dans une apothéose vers quelque temple du bonheur. Un jardinier prévenu s'était présenté pour la conduire au salon, et, romanesque, Linda avait immédiatement cherché dans cet homme la ressemblance du frère de lait de Mario, ce fils bâtard de la Poujade que le père Nérac avait fait élever avec son légitime sous le toit familial; l'aventure des Nérac la possédait toute... Mais à la porte de ce salon, Linda avait senti tomber et sa confiance et son espoir. Une vieille dame s'était levée cérémonieuse et froide qui, sans lui tendre la main, lui avait désigné un fauteuil, un de ces fauteuils cannés dont le dix-huitième siècle a rempli la Provence. « Soyez la bienvenue, Madame, dans ce logis que vous avez désiré connaître ». Et cela avait été tout. Les jambes comme fauchées, la Monti s'était assise et n'avait su que balbutier. Son bel aplomb l'avait abandonnée, et elle, venue pour séduire, pour conquérir, consciente de la puissance de son charme et de sa voix, elle n'avait su que se taire dans le silence hostile de ce salon de province, figée entre le malaise évident de Mario et le glacial accueil de ce visage sévère ; et la gêne grandissait dans la vaste pièce claire aux vieux sièges cannés. Mme Nérac avait pris enfin sur elle de remercier la Monti de l'intérêt qu'elle portait au talent de son fils ; elle savait toutes les démarches qu'elle avait faites et toutes les difficultés qu'elle avait eues à vaincre pour imposer sa pièce; elle lui en

savait infiniment gré. Mais la dame avait débité ce compliment quasi officiel sur un tel ton de réserve que Linda n'avait rien su lui répondre. Muette et raidie comme dans une gaine de fer, elle se contentait d'implorer d'un regard l'indifférence voulue de Mario. Alors la vieille dame s'était levée et avait offert à la Monti de se rafraîchir ; on était passé dans la salle à manger, des fruits étaient servis sur la table, une table sans nappe où deux sièges laissés en face l'un de l'autre marquaient la place où la mère et le fils avaient déjeuné, table de famille inhospitalière à tout ce qui vivait en dehors de la norme et de la règle et dont elle serait toujours exclue. Mme Nérac, en effet, ne la priait pas de s'asseoir. Linda buvait debout un doigt de vin du Rhône et grapillait quelques grains de raisin doré. « Du raisin de nos vignes », faisait remarquer Mario, et devant la menace d'un silence prolongé : « Maman, demanda le jeune homme, si tu faisais voir ta chambre à madame, on y a la plus belle vue du Mas. Vous verrez, disait-il à Linda, un panorama admirable ! »

D'un tacite accord, en présence de Mme Nérac, ils avaient cessé de se tutoyer. La vieille dame acquiesçait d'un signe et l'on s'engageait dans l'escalier. Il était en bois de châtaigner et toutes ses marches craquaient dans la vaste cage sonore. Linda humait une odeur spéciale de lavande et de maïs, et des senteurs de fruitier.

Dans la chambre de Mme Nérac, dont Mario venait d'ouvrir la porte, l'atmosphère s'y compliquait d'un parfum de vanille et d'iris; les murs en étaient tendus d'une vieille toile de Jouy à dessins rougeâtres. Mario poussait les persiennes et appelait Linda. Les escarpements mauves des Alpilles occupaient tout l'horizon. Mais elle s'était arrêtée à la cheminée ; des miniatures et des photographies dans des cadres s'étageaient autour de la glace, des portraits de famille parmi lesquels Linda reconnaissait son amant à différents âges, des Mario en robe puérile, des Mario en collégien, des Mario en sous

officier de cavalerie et jusqu'à un Mario sanglé d'une tayolle rouge et en veste courte de toucheur de bœuf, un Mario camarguais, toute l'enfance et toute l'adolescence de l'homme qu'elle adorait. «Si vous voulez voir la bibliothèque, c'était sa salle d'étude», disait Mme Nérac. La voix de la vieille dame s'était faite moins dure. Linda, émue, la suivait. C'était moins une salle qu'une longue galerie, des rayons chargés de livres couraient le long des murs, livres poudreux et reliures jaunies qui semblaient dormir là dans un séculaire oubli. Au plafond, des grappes de raisins un peu flétries. Les raisins déjà vieux de cinq mois pendaient soigneusement espacés de solive en solive, Mme Nérac avait fait de la bibliothèque un fruitier. Sur la vaste table parmi de la poussière, des livres gisaient ouverts à côté de cahiers, les derniers poèmes de Mario. Personne n'y avait touché. La pièce sentait à la fois le moisi, les dernières vendanges et le vieux papier; à un râtelier, des fusils de chasse et au-dessus de la cheminée sans glace, un mauvais portrait d'homme à l'huile que Linda n'osa pas regarder; un coup d'œil de Mario l'avait avertie.

Ils redescendaient maintenant l'escalier, la visite était terminée. Linda quittait l'étage le cœur serré. Dans cette visite domiciliaire, Mme Nérac avait omis de lui faire voir la seule pièce que Linda désirait vraiment connaître, la chambre de Mario, la chambre où il avait dormi enfant et rêvé jeune homme. Comme ils partaient, une des innombrables portes du couloir s'était brusquement fermée, deux yeux de charbon noir, deux yeux de flamme et de haine dans une face hâve et terreuse, un visage on eût dit de vieille Corse, avaient foudroyé Linda au passage.

Et la tragédienne avait deviné là une exécration farouche, une jalousie avare de femme et de nourrice; la chambre était gardée, une ennemie y veillait, et Linda n'avait plus qu'une hâte, quitter cette maison fermée et hostile.

Sur le seuil, pourtant, au moment de prendre congé de Mme Nérac, ce sévère visage à l'ovale amaigri, ces beaux yeux calmes, dans ces cernures profondes creusées par tant de larmes, la peau fine de ces tempes égratignées de tant de rides et la lassitude infinie de ce sourire, tout ce passé de souffrances et de sacrifices écrit en traits indélébiles sur cette face martyre, tout cela l'avait subitement attendrie.

Ainsi cette vieille femme allait rester seule dans l'abandon de ce logis sans fils et sans mari et c'était elle Linda qui lui enlevait son fils comme les autres lui avaïent enlevé le père. Une pitié l'étreignait dans un de ces subits élans qui, malgré tout, faisaient d'elle une créature d'élite. Linda s'emparait de la main de Mme Nérac et la portant à ses lèvres, l'effleurait d'un furtif baiser, et la main s'était mise à trembler. « Ne l'aimez pas trop, avait chuchoté moins une voix qu'un souffle, il vous ferait souffrir. »

Et ç'avaient été leurs adieux. La Monti était rentrée bouleversée à Avignon. En vain Mario lui avait-il proposé de revenir par Villeneuve-lès-Avignon, la ville des palais de cardinaux et de légats surgie de l'autre côté du Rhône en face de la ville papale, et maintenant en ruines. Des ruines, toujours des ruines, Linda en avait assez de ce pays de ruines et de passé, elle rentrait directement à l'hôtel. Vers cinq heures seulement, elle consentait à monter sur le rocher des Doms et à revoir une dernière fois, dans la splendeur du crépuscule, cette incomparable vallée du Rhône et les clochers dentelés d'Avignon. Y reviendrait-elle jamais ? Une inexprimable mélancolie l'accoudait à la rampe de pierre, elle contemplait longuement l'horizon.

Oh ! dans un long regard
Emporter avec moi la ville dont je pars.

Ce vers lu jadis dans un drame qu'elle avait refusé chantait dans sa mémoire. Gouaché çà et là de bleu

sombre et d'or fauve dans l'incendie du couchant au milieu de son cirque admirable de montagnes violettes, Avignon lui apparaissait bien plus ce soir-là être la ville de Pétrarque et de Laure que celle des Papes. Laure et Pétrarque ! l'idylle impérissable sauvée de l'oubli par la ferveur de l'amant. *Plante heureuse, elle fleurit et mourut en Avignon.* Plante heureuse, éclose et morte sous le même ciel ; et comparant à cette vie légendaire de la dame de Noves, sa destinée à elle, misérable phalène de la rampe, brûlée à tous les feux de la passion, de l'intrigue et du cabotinage, triste et lamentable Juive errante de l'art et de l'amour, Linda avait senti un gros sanglot monter de sa poitrine jusqu'à ses yeux remplis de larmes.

— Eh bien, c'est terminé, es-tu plus calme ?

Myrhine venait d'entrer à pas de loup. D'un bond, Linda était debout.

— C'est fini, tu as des nouvelles, il est blessé ?

— Mais je n'en sais rien, il est à peine dix heures ; mettons que le duel ait fini à neuf heures et demie.

— Neuf heures et demie, s'impatientait Linda, ils se sont battus à huit, il y a une heure qu'Howey aurait dû me téléphoner.

Alors, Myrhine froidement :

— A l'étang de Villebon, je ne vois pas bien le téléphone. Huit heures, dis-tu, la rencontre ; il est dix heures moins le quart, Pétrarque a maintenant une balle de Mario dans le bras, à moins que Mario n'en ait une de Pétrarque dans la tête.

Linda avait saisi sa sœur par le bras.

— Une balle ! qu'est-ce que tu dis ? ils se battent à l'épée.

— A l'épée ! où as-tu pris cela, la rencontre est au pistolet.

— Mais non, à l'épée, je te dis que...

— C'est Mario qui te l'a dit ?

— Non. Mario m'a dit qu'il se battait; mais hier avec Maurel, c'était à l'épée.

— Oui, hier, avec Maurel, mais aujourd'hui avec Pétrarque, c'est autre chose. Azuado avait le choix des armes, il a pris le pistolet.

Linda était atterrée.

— Mais Pétrarque est de première force à l'épée.

— Et au pistolet donc ! Consulte ses cartons chez Gastine.

La tragédienne eut l'intuition que Mario était perdu, une sourde haine la soulevait contre sa sœur.

— Va-t'en, va-t'en, lui criait-elle.

Et la saisissant aux épaules, elle la poussait vers la porte :

— Va-t'en, tu me tortures à plaisir, c'est ta joie de me faire du mal, gueuse, va-t'en, je te chasse, je t'ai assez vue.

— Mais tu deviens folle.

Et Myrhine se défendait contre les mains devenues griffantes de Linda ; un éclair de triomphe illuminait ses yeux.

Un roulement de voiture arrêtait le débat, la Monti se précipitait vers la fenêtre. « Howey ! » et elle était déjà dans l'escalier. Le docteur le montait : « Eh bien, il est blessé ? — Oui. » La Monti s'appuyait défaillante à la rampe. « Rien de grave au moins ? — Si, c'est assez grave, la blessure est à la tête. — A la tête, une balle ! — Il va falloir l'extraire. — Non, où est-il ? — Chez lui ; le docteur Bertrand est auprès de lui. — Oh ! alors, il a bon espoir ? — On ne sait rien encore. Mario n'a pas repris connaissance depuis Villebon, nous l'avons ramassé évanoui. »

La tragédienne écoutait haletante, un frémissement dans les mains, un égarement dans les yeux. « C'est affreux, c'est affreux ! Ah ! ce Pétrarque, je savais bien qu'il me le tuerait. — Du calme, rien n'est perdu. Guillardot, le chirurgien, est aussi près de lui.

— Guillardot et Bertrand ; mais alors le cas est désespéré. Et il n'a pas repris connaissance. Ah ! je veux le voir, je veux le voir encore, je veux l'embrasser encore vivant ! — Du calme ! Vous ne pouvez pas, chère amie. — Comment ? je ne peux pas, qui m'en empêcherait ? — Sa mère. »

La tragédienne avait relevé la tête. « Eh bien ! sa mère... — Sa mère est auprès de lui », scandait lentement la voix d'Howey, et c'est pour vous que s'est battu son fils. — Sa mère ! » Linda s'était laissé tomber sur une des marches, les coudes aux genoux, les deux mains aux tempes, elle sanglotait longuement, silencieusement, avec de petits cris de bête blessée à qui un chasseur a dérobé ses petits ; sa gorge apparaissait dans l'entrebâillement de son peignoir, un de ses seins un peu flétri pendait.

Penchée à la rampe de l'autre étage, Myrhine regardait sangloter sa sœur.

XXIX

Linda revenait de la rue de Rivoli. Malgré les objurgations d'Howey, elle n'avait pu y tenir, elle se consumait d'angoisse loin du blessé, sans nouvelles immédiates. Le silence prescrit par les médecins ayant eu pour effet de couper chez Mario toute communication de téléphone, le concierge de l'immeuble de la rue de Rivoli qui l'avait installé dans sa loge avait fini par ne plus répondre aux incessants appels de l'avenue Friedland. A l'étage de Nérac, le timbre d'entrée avait été supprimé. De la paille avait été répandue sur la chaussée, pour amortir les bruits de la rue. Le moindre ébranlement était un danger de mort pour ce cerveau que la balle avait peut-être touché; on n'avait encore pu l'extraire.

A deux heures, malgré de Géry qui s'interposait, Linda commandait son coupé, elle voulait aller au théâtre; mais Géry ne s'y méprenait pas, la maison de Nérac était sur le chemin et c'est là que la tragédienne voulait aller. De Géry avait assisté Nérac comme second témoin dans la rencontre de la matinée; le blessé une fois ramené chez lui, M. de Puymégard l'avait dépêché avenue Friedland pour calmer et retenir la tragédienne; il craignait, lui aussi, une irruption de Linda rue de Rivoli.

Mais de Géry avait eu beau faire, il avait dû se résigner à monter avec Linda dans le coupé. Le visage dur et les yeux fixes, un tremblement aux lèvres, elle s'y faisait raconter, pour la dixième fois, les détails et les péripéties du duel.

Azuado, sûr de lui, avait tiré à la dernière demi-seconde, entre le commandement « deux » et « trois ». A ce moment, il tenait bien sa ligne de mire et ne semblait nullement émotionné par le coup de pistolet lâché déjà par Nérac. Lui, patient, avait attendu l'extrême limite du délai, pour être bien certain de toucher l'endroit visé, la tête ! A ce fait, Linda reconnaissait la lâcheté et l'implacable animosité de Pétrarque. Froidement et volontairement, il lui avait tué son Mario. « Le misérable ! le misérable ! » balbutiait-elle d'une voix tremblée, et elle retombait dans le silence, les yeux et la pensée ailleurs, tout à l'épouvante d'une complication qu'elle n'osait formuler et dont l'idée fixe la hantait : la méningite ! Et de Géry avait le même mot sur les lèvres, car les chirurgiens l'avaient prononcé, il y avait une heure, en sa présence.

Le numéro 260. La Monti avait reconnu la maison ; elle ouvrait elle-même la portière et sautait sur le trottoir, repoussant de Géry qui voulait l'aider ; elle était déjà dans l'escalier. A la porte entre-bâillée, elle avait une seconde d'hésitation et puis entrait délibérément. Une portière se soulevait et M. de Puymégard penchait dans le couloir une face décomposée. « — Vous, ici ! — Eh bien ! oui, c'est moi, où en est-il ? — Les chirurgiens viennent d'extraire la balle, il sort à peine du chloroforme. — Ça été dur ? — Plutôt. » Une infirmière passait, les manches relevées, portant au bout de ses bras nus un bassin plein de sang. La Monti sentait son cœur flotter dans sa poitrine. « Howey est là ? Je puis le voir ? — Oui. — Non, pas le docteur, mais lui », et baissant la voix : « Mario ». Le conseiller faisait signe que non. — Comment, je ne puis le voir, pourquoi ? — Il est dans le coma, les ordres de

la Faculté sont formels, il est interdit de laisser entrer personne. — Sa mère est auprès de lui ? — Oui, elle a assisté à l'opération ? — Elle a voulu ; nous ne voulions pas. — Quel courage ! Alors il n'a pas repris connaissance ? » Linda n'osait plus maintenant prononcer le nom de Mario. « Pas encore. — Que disent les chirurgiens ? » M. de Puymégard avait un geste évasif. « Mais encore, insistait Linda. — Ils ne peuvent se prononcer avant demain.. — Mais alors cette nuit, il peut... — Tout est possible. » La jeune femme se laissait tomber sur une chaise de l'antichambre. « Et je ne puis pas le voir, moi son amie, son interprète ! — Vous me faites beaucoup de peine en insistant, ma chère Linda, c'est tout à fait inutile. — C'est parce que sa mère est là. » Le conseiller enveloppait la tragédienne d'un regard infiniment triste. « Il ne reconnaît pas sa mère, il ne vous reconnaîtrait pas. — Mais vivant ou mort, c'est lui que je veux voir, son cher visage. — ... Ordre de la Faculté, je vous l'ai dit, chère amie, vous vous heurtez contre un mur. — Oh ! vous êtes implacable, vous, mais sa mère aura pitié ; je veux voir sa mère, je veux voir Mme Nérac », et elle se dirigeait vers la chambre. M. de Puymégard l'arrêtait d'une étreinte assez brusque. « Sa mère, vous ne trouvez donc pas qu'elle ait assez souffert depuis hier, sa mère ! Croyez-vous que votre visite adoucirait beaucoup son chagrin ; c'est pour vous que s'est battu son fils. »

C'était la phrase même d'Howey dans la matinée. Les yeux secs de Linda s'étaient noyés de larmes. « Alors, elle me hait ? — Elle vous craint. D'ailleurs, elle redoute tout en ce moment pour lui », et la voyant plus calme : « Vous ne pouvez rester plus longtemps, ici, ma chère amie, Mme Nérac pourrait s'alarmer de ces interminables pourparlers dans le vestibule et vous devez lui éviter le choc de votre présence. Vous êtes bonne, retirez-vous, Mme Nérac doit ignorer que vous êtes venue. — Alors vous me préviendrez dès

qu'il y aura un mieux, dès que je pourrai venir surtout.

La Monti s'était faite suppliante et se laissait doucement pousser dehors. Un cri sauvage, un cri de bête égorgée qui se défend et qui mord traversait tout l'appartement. La Monti devenait toute pâle. Défaillante, elle s'appuyait d'une épaule contre le mur, sa main crispée comprimait les battements de son cœur. Dans ce cri de bête, elle avait reconnu la voix de Mario. M. de Puymégard s'était précipité dans la chambre, le docteur Howey en repartait presque aussitôt.

— Ce n'est rien, remettez-vous, disait-il à Linda; il vient de reprendre connaissance, c'est la douleur qui lui a arraché ce cri, c'est beaucoup que ce réveil de la sensibilité; cet évanouissement prolongé était effrayant. — Alors, c'est bon signe? — Oui, mais retirez-vous, il revient à lui, il faut du calme absolu. — Vous le sauverez, Howey, vous me le promettez. — Oui. — Et quand aurais-je de ses nouvelles? — Ce soir, je passerai au théâtre. — Comment! pas avant ce soir », et c'était une voix pleurarde de petite fille qui suppliait le médecin.

— Donnez-moi le temps de vous apporter une bonne nouvelle ce soir, à sept heures.

Pour descendre, la Monti devait accepter le bras de Géry. Au cocher, elle donnait l'adresse du théâtre; elle ne voulait pas rentrer avenue de Friedland, où devaient affluer les visites apitoyées d'amis et les télégrammes de condoléances.

Et elle jouait le soir même, hallucinée avec des gestes de somnambule et les yeux agrandis d'épouvante, effarée, effarante, avec une intensité douloureuse qu'elle n'atteignit jamais depuis, mais elle avait défendu sa loge.

Elle rentrait seule avenue de Friedland; il était minuit et demi. Elle y trouvait Forbster, Forbster qu'elle n'avait pas revu depuis dix jours, Forbster avec sa large face d'homme d'argent jouisseur et tendre et ses bons yeux de chien battu. Il s'avançait timidement vers elle. Linda avait une face d'agonie, elle toisait de haut l'amant re-

venu, et ce regard qu'elle eût voulu dédaigneux se montrait d'une lassitude telle que le banquier en était tout ému.

— Ah ! vous voilà, vous, disait-elle.

— Oui, ânonnait le gros homme ; je vous savais malheureuse, alors j'ai pensé que ma présence... et je suis venu.

Elle le regardait fixement dans les yeux :

— Oui, j'ai beaucoup de peine, en effet, mon ami.

— Il est plus mal.

La Monti haussait les épaules.

— Vous l'aimez bien ?

— Atrocement.

Les mains du banquier s'étaient mises à trembler. Meurtrie par la douleur, Linda eut subitement conscience de l'affreuse situation qu'elle avait faite à cet homme, et la voix subitement changée :

— Ah ! Maurice, Maurice, pardonnez-moi ! Comme j'ai dû vous faire souffrir ?

Et avec un long sanglot, elle s'abattait sur sa poitrine.

Le banquier l'étreignait longuement, d'un baiser presque pieux, il buvait ses larmes ; ses yeux aussi, à lui, étaient humides. Tous deux pleuraient sur eux et sur leur vieil amour.

XXX

M. de Puymégard rentrait à Paris, il devait s'arrêter une couple d'heures à Avignon et avait pris le matin le train de huit heures à Marseille; d'Avignon, il reprenait l'express de neuf heures du soir qui le ramènerait à Paris. M. de Puymégard avait beaucoup vieilli depuis quatre ans. Son visage émacié, les rides de ses tempes et son teint bilieux proclamaient quelles rudes épreuves le conseiller d'État avait traversées. Il rentrait à Paris, après avoir installé à Cannes Mme de Jussy très ébranlée par trois bronchites successives dans l'espace de huit mois. Voilà déjà deux hivers que les médecins conseillaient et prescrivaient le Midi. La belle Laure, aussi, était très changée. Sa santé, depuis trois ans, était affreusement compromise et personne n'aurait pu reconnaître dans la femme au visage dévasté et aux joues creuses qui grelottait, le long des jours, enveloppée de fourrures et de châles, sur la terrasse ensoleillée de l'hôtel Gallia, la blonde grasse aux prunelles d'agate et aux épaules satinées et pleines que Mario avait comparée un soir à un pigeon roucoulant. L'or soyeux de ses cheveux s'était atténué, il s'était enneigé d'argent et le blond cendré de la jolie femme était aujourd'hui de la cendre ; de la cendre, son teint autrefois éclatant, et de la

cendre aussi le gris jadis éclairant de ses prunelles.

Pendant deux ans, Mme de Jussy avait résisté aux prescriptions des médecins; elle ne voulait pas quitter son beau domaine de la Celle-Saint-Cloud, où dès l'année même de *Brocéliande*, elle s'était retirée. Se sentant déjà atteinte, elle avait rompu avec Paris, mais ce dernier automne, Guillardot et Malastruc avaient été plus explicites, et M. de Puymégard, avertis par eux, avait fait acte d'autorité, Mme de Jussy devait passer tout l'hiver dans le Midi. Sans énergie, avec la veulerie et l'indifférence des êtres condamnés, la belle Laure s'était laissée conduire à Cannes. M. de Puymégard, fort d'un mois de congé obtenu, lui avait tenu compagnie jusqu'au 20 janvier, mais son poste le rappelait maintenant à Paris. Il avait quitté Cannes, la veille, à quatre heures, laissant son amie aux soins d'une femme de chambre dans le luxe cosmopolite et le confort américain de l'hôtel Gallia. Il avait couché à Marseille, voulant et devant passer la journée du lendemain à Avignon. Il avait, là aussi, un triste devoir à remplir, une suprême et pénible visite à faire. M. de Puymégard allait aux Oliviers s'informer auprès de Mme Nérac de l'état de son fils.

Avignon, les Oliviers. Là aussi se tenait un autre désastre, là aussi se traînait une autrement douloureuse agonie, là aussi se consumait dans le silence et dans l'oubli un bien autrement affreux désespoir. Mme Nérac y soignait et y veillait la trop lente et trop sûre agonie de Mario, Mario atteint de paralysie générale, un Mario gâteux, inerte et dont l'intelligence, à jamais éteinte, ne s'éveillerait jamais plus.

Et Mario avait trente et un ans. Cette jeunesse, cette imagination de flamme, cette santé et cette fougue débordante étaient maintenant pire qu'un cadavre, une espèce d'animal à l'œil atone et aux gestes gourds qui de la vie n'avait gardé que les instinctives fonctions. Mario n'avait pas survécu à la première de *Brocéliande*, les suites de sa rencontre avec Azuado avaient été atroces.

Après l'extraction de la balle, une méningite s'était déclarée, la redoutable et redoutée méningite qui guette les lésions au cerveau, la méningite traumatique avec son infection purulente, la méningite dont on sauve trois malades sur cent; c'est la statistique du cas. Mario était très jeune et il avait Montastruc, Guillardot, Howey à son chevet, la science, le dévouement et l'amitié. Après trois mois de transes, de veilles et d'alternatives poignantes, le jeune homme avait été sauvé, mais le cerveau frappé était mort, l'intelligence avait sombré. Mario Nérac s'était alité homme de génie, il se levait gâteux. C'est un peu plus ou un peu moins qu'un cadavre que Paris rendait à cette mère.

Avec une jalousie farouche, Mme Nérac emportait son fils en Provence; avec un geste d'avare, elle se tenait avec lui aux Oliviers dans l'isolement du domaine familial, elle en avait fermé la porte à tous et, désormais recluse, elle vivait en tête à tête avec cette épave d'humanité, cet être inconscient et bestial, volontairement murée avec lui dans l'oubli.

Et cette existence, elle la mènerait jusqu'à sa mort ou à celle de Mario, et M. de Puymégard avait un petit frisson lorsqu'il songeait aux lugubres journées et aux soirées plus lugubres encore de sa vieille cousine, seule avec ce gâteux et la sinistre Poujade, la nourrice aux yeux de braise et au visage de cire promenant dans la vaste demeure ses étranges allures de vendetta.

Mme Nérac avait même rompu toute correspondance avec les siens; ni lui, ni les Massicot n'avaient eu de ses nouvelles depuis son retour à Avignon. Frappée dans son orgueil, Mme Nérac ne répondait plus à une seule lettre; on aurait dit qu'elle avait honte de ce paralytique qui pourtant avait eu son heure de triomphe, et à Paris comme en Europe des soirées de gloire et de succès retentissant.

Gloire fatale et succès meurtrier auxquels il avait travaillé, lui aussi, dans la mesure de ses moyens, effarant

édifice d'intrigues, de démarches et de circonstances dont il n'avait pas été le moindre artisan. N'était-ce pas lui qui avait mis tout en œuvre pour que Mario Nérac fût présenté à la Monti ?

La Monti ! Là aussi s'étaient multipliés les désastres. Et le front appuyé à la vitre, l'œil ailleurs, sans même voir la plaine ocreuse et désolée de la campagne d'Arles, le conseiller d'État se remémorait les événements.

Comme ils avaient été rapides !

D'abord après les trois cents représentations de *Brocéliande*, un des plus éclatants succès de l'époque, succès porté par le tragique des incidents soulevés autour de la première et la curiosité émue du public, ç'avait été la résiliation de Linda. Linda, butée dans une implacable rancune contre ce Paris qui lui avait tué son amant, avait quitté le Châtelet. Ç'avait été son départ pour l'étranger, départ irrévocable en dépit des prières de ses amis et de ses engagements; Forbster, redevenu l'ami, avait payé les dédits. Et Linda avait abandonné la France. Devenue directrice de théâtre, elle avait pendant deux ans promené sa troupe et son répertoire à travers l'Europe, jouant partout et avant tout le drame de Mario, et puis elle était revenue, il faut toujours revenir, et l'ironie des choses lui avait préparé un abominable retour. Pendant son absence Myrhine avait trouvé cela de devenir la maîtresse d'Azuado, de l'homme même qui lui avait tué son amant, à elle Linda. Non seulement sa sœur vivait avec son pire ennemi, mais elle était devenue sa collaboratrice. Un livre infâme, un volume d'ailleurs que tout Paris s'arrachait, un ramassis de racontars ignobles, et de légendes ineptes entremêlées de détails véridiques fournis par Myrhine la traînait dans la boue, elle, la Monti, livrant au public les trucs et les tares de la loge de l'artiste comme les faiblesses d'alcôve de la femme. Et le volume s'intitulait *les Mémoires de la Fanti*, les misérables avaient à peine déguisé le nom. Et cette atroce insulte, ce jet d'ordures et d'in-

famies lui venait de Myrhine, sa sœur cadette, qu'elle avait nourrie, entretenue, qu'elle avait essayé pendant des années d'arracher à elle-même et à son vice.

Linda n'avait pas intenté le procès qu'on lui conseillait. A quoi bon les poursuivre, un bandit de lettres et une inconsciente; le scandale n'en aurait été que plus grand. Lady Store, rappelée à Londres par un procès avec ses enfants, y était occupée à défendre sa fortune contre les sollicitors; sa situation, à celle-là aussi, était menacée. Entre temps, Edith Herfolsen, l'ex-amie d'Azuado, abandonnée par lui, avait été trouvée morte dans un petit hôtel de Vienne. Ruinée par le misérable, à bout de ressources et d'expédients, le succès des tournées musicales dont elle avait empli l'Allemagne une fois épuisé et ne donnant plus rien, la malheureuse femme s'était trouvée acculée au suicide; un flacon de laudanum l'avait délivrée de la vie, et un garni de ville étrangère avait contenu l'agonie de cette musicienne presque géniale, qui, orpheline, libre et riche, à vingt ans, de onze cent mille francs, avait eu cette malchance de rencontrer Azuado..

Le poète comptait bientôt une autre victime. Abrutie de morphine, hyperesthésiée d'éther et initiée par lui à toutes les pratiques, Myrhine avait bientôt roulé aux derniers échelons de l'ignominie. Introduite par lui dans les pires milieux, sa névrose s'était exaspérée, sa criminelle inconscience aussi; elle y avait même perdu sa beauté. Il avait fallu enfermer cette bête venimeuse et malfaisante, dont les anesthésiants et la débauche avaient supprimé la responsabilité. C'est la Salpêtrière qui attendait la malheureuse. Linda avait payé la maison de santé, mais n'avait pas revu sa sœur. Myrhine venait de s'éteindre dans l'établissement du docteur Saulier, à Billancourt.

Quant à Azuado, sa canaillerie ne lui avait pas porté chance; lui aussi traînait la misère. Un procès en correctionnelle où il venait d'être poursuivi pour tentative

de chantage venait achever de le décrier sur la place; Derminy lui-même hésitait à lui donner la main. La situation d'Henri Maurel n'était guère plus enviable. Au cours d'une imprudente polémique engagée par lui avec sa présomption de gros homme, un leader de *l'Aurore* venait prouver, pièces en mains, que l'intransigeant socialiste émargeait à l'Intérieur et que l'indignation de ses articles humanitaires était puisée aux fonds secrets.

Mme Guillardot était morte. Guillardot inconsolable avait lâché sa clinique et transformé son hôtel en maison de santé; on y soignait gratuitement la maladie qui avait si longtemps torturé sa femme. Morte aussi, Juliette Ambros, la seconde de Mme Bellureau, Juliette Ambros devenue en trois ans une des femmes les plus en vue d'Armenonville et des Acacias. Un accident d'automobile l'avait tuée dans des circonstances particulièrement horribles; la jolie fille avait eu la tête complètement écrasée. Céline Reschal était princesse; un imbécile l'avait épousée. Le ménage Massicot s'effritait, entièrement désagrégé. Le Président, à cinquante-huit ans sonnés, s'était laissé prendre dans les filets d'une jeune gueuse, Lucienne Bellureuu, la dernière de Mme Bellureau, les Bellureau, famille fatale à tous ceux qui l'approchaient. Mme Massicot, désolée, demandait le divorce. Gougeard, le vindicatif Gougeard, était décidé à obtenir le sien contre la belle Mme Gougeard. Au Palais, on l'avait mis en demeure d'abandonner cette belle personne ou de démissionner. Mme Gougeard, redevenue Mlle Fontreuille, avait un salon littéraire. Un autre salon littéraire, nouvellement apparu à fleur d'eau, était celui de Lucie Hermelin. Mme de Jussy et de Puymegard avaient depuis longtemps rompu avec cette éclatante personne. M. de Puymégard avait démêlé trop tard le caractère équivoque de cette peu sûre amie. Des propos tenus par Lucie sur Nérac et sur eux lui étaient revenus de tous côtés. Elle n'avait jamais pardonné à Mario son facile oubli. Forte des scènes dont elle avait été témoin, elle ne s'était

pas gênée pour colporter sur les débuts du jeune homme à Paris les plus désastreux racontars: Mario n'était arrivé que par les femmes, c'était elle et Mme de Jussy qui s'étaient attelées à sa gloire; d'ailleurs tout le monde s'était occupé à jeter Nérac dans les bras de la Monti, sa famille elle-même avait travaillé de toutes ses forces et de son influence à coller Mario à Linda et une famille de bourgeois impeccables, d'austères magistrats. Ah! ils étaient propres là-dedans, il y avait un certain M. de Puymégard, conseiller d'État, qui avait maquerellé la chose; ils étaient tous maquereaux dans cette famille-là, mais Mario était le plus beau, le plus luisant d'écailles et le mieux pourvu de nageoires; Azuado, autre poisson d'eau de mer, inquiété par ce nouveau venu, lui avait rompu l'arête d'un coup de queue.

M. de Puymegard avait entendu les propos tenus par Lucie elle-même à travers la cloison d'un compartiment de première, et cela il y avait un mois, dans le train qui l'amenait, lui et Mme de Jussy, à Cannes. Elle racontait cela avec de grands éclats de rire à deux jeunes cercleux assis dans son compartiment. Lucie ignorait-elle leur présence, à Mme de Jussy et à lui, ou avait-elle parlé à dessein? Laure était heureusement assoupie. Le rapide venait de quitter Avignon, et c'est une question d'un des compagnons de Lucie, le nom de Nérac prononcé à propos de la dernière station, qui avait permis à la vindicative créature de placer son calomnieux boniment. M. de Puymégard n'avait même pas relevé la chose, il avait jugé inutile de révéler sa présence.

Ce pauvre Mario! Son effondrement et sa lamentable agonie ne désarmaient même pas ses ennemis Ah! la gloire se paie cher à Paris... Mario! et avec une certaine appréhension, M. de Puymégard voyait approcher la station. C'est le cœur étrangement serré qu'il se remémorait la démarche qu'il venait y faire.

C'est en effet un peu plus qu'une visite qu'il allait tenter auprès de Mme Nérac. La Monti venait d'acheter un

théâtre, c'est-à-dire que Forbster venait de louer pour elle la salle de l'ancien Eden. Elle voulait y monter des auteurs de son goût et des pièces de son choix. C'était sa revanche contre ce Paris qui lui avait parfois marchandé le succès, ce droit enfin bien à elle de lui imposer un répertoire. La chose était presque faite, sa troupe arrêtée et pour son spectacle d'ouverture, Linda s'était mis en tête de monter une pièce de Mario, le *Carpaccio*, ce drame vénitien qui avait décidé de sa passion pour lui, ce *Carpaccio* auquel d'un commun accord ils avaient tous deux substitué *Brocéliande*. C'est ce premier drame et ce premier rêve de son amant que Linda voulait faire connaître au public; mais une chose était avant tout nécessaire, l'autorisation de l'auteur. Or Mario, paralytique, l'intelligence éteinte et sans volonté, était incapable d'aucune décision; et l'autorisation nécessaire, Mme Nérac seule pouvait la donner.

Et Linda n'osait pas écrire à Mme Nérac. Le souvenir de cette mère la glaçait, elle ne pouvait pas oublier que sa présence auprès de Mario mourant l'avait impitoyablement éloignée de son chevet; Mario avait quitté Paris sans que Linda ait pu le revoir; Mme Nérac avait emmené son fils sournoisement, avidement, sans dire l'heure et le jour du départ; Linda n'avait même pu bénéficier des hasards d'une rencontre à la gare, et un abîme s'était creusé infranchissable entre la mère et la maîtresse. Linda, non, Linda ne pouvait écrire, elle savait d'avance qu'on ne lui répondrait pas.

Tenter une démarche elle-même? Linda savait qu'il fallait encore moins y songer, elle se serait heurtée contre un mur. Aurait-elle été reçue seulement? En admettant, cette mère implacable encore soucieuse de la gloire de son fils, sa seule vue, à elle Linda, ne l'aurait-elle pas butée dans le parti pris d'un irrévocable refus, et puis la Monti non plus ne pouvait pas envisager sa présence dans ces Oliviers. Elle en avait franchi le seuil pourtant, seuil déjà hostile il y a quatre ans, et maintenant à ja-

mais ennemi, et puis la pensée de se retrouver devant Mario, Mario qu'elle avait tant désiré revoir pourtant, cette pensée-là la remplissait d'épouvante. Revoir un Mario gâteux, la lèvre pendante, le corps et les mains agités d'un tremblement, un Mario aux yeux atones, à la mine hébétée des crétins entrevus sur des seuils dans des petites rues ensoleillées de village! Oh! cela était au-dessus de ses forces! Et puis, cette mère, cette mère aux yeux d'acier bleuis, cette mère aux attitudes de Némésis debout auprès de cette loque humaine, et derrière les portes les prunelles de braise de la nourrice, la face jaune et crispée d'empoisonneuse de la vieille servante embusquée, l'épiant peut-être pour lui planter un couteau de cuisine entre les deux épaules ou lui jeter un bol de vitriol au visage, non, cela Linda ne pouvait même l'envisager; non, elle ne pouvait pas.

C'est alors qu'elle était allée trouver M. de Puymégard. Elle lui avait exposé son désir et ses terreurs, sa volonté d'ouvrir son théâtre avec le *Carpaccio*, la nécessité d'avoir l'autorisation de la mère, son appréhension fondée de lui écrire, l'épouvante en même temps que la détresse où la jetait la pensée d'une visite possible à Avignon. Cette démarche, d'avance inutile si tentée par elle, elle venait prier le conseiller d'État de l'essayer. De Puymégard l'avait d'abord écoutée, attristé et pitoyable, convaincu, lui aussi, de l'inanité de toute tentative auprès de sa cousine, et puis peu à peu l'émotion passionnée de Linda le gagnait, il se laissait pénétrer par son ardeur implorante, il se laissait convaincre de la nécessité à réveiller la mémoire de Mario dans l'esprit du public et de consacrer son nom par un nouveau succès; et finalement pris par toute cette douleur et par ce dévouement à la cause de presque un mort, enjôlé aussi par cette irrésistible séduction de Linda, M. de Puymégard se laissait arracher la promesse. Oui, il tenterait la démarche, il irait à Avignon, il irait trouver sa cousine, il lui communiquerait le désir de Linda, ferait appel à ses senti-

ments de mère et risquerait tout pour la convaincre, tout pour obtenir d'elle la fameuse autorisation. Mais comment serait-il accueilli aux Oliviers, y serait-il reçu seulement ? M. de Puymégard avait promis il y avait plus d'un mois; il se trouvait aujourd'hui acculé à l'exécution de sa promesse. C'est Mme Nérac qu'il allait voir à Avignon.

XXXI

M. de Puymégard rentrait navré de sa visite aux Oliviers. Comme il l'avait prévu, il s'était heurté à une décision irrévocable de sa cousine. Aux premiers mots du motif qui l'avait amené à Avignon, Mme Nérac l'avait arrêté net, et lui désignant son fils installé, dolent et cireux, dans un fauteuil roulant au soleil :

— Inutile d'insister, mon cousin, avait dit la vieille dame. De son vivant Mario a jugé bon de ne pas laisser représenter le *Carpaccio*; la pièce ne le satisfaisait pas, puisqu'il lui en a substitué une autre. Il avait quitté Avignon avec le manuscrit de *Carpaccio* en poche, il rêvait alors de le voir jouer sur une scène de Paris. C'est *Brocéliande* qui a été montée au Châtelet, il estimait donc le *Carpaccio* indigne de lui. Ce serait aller contre sa volonté que de laisser jouer cette pièce, contre la volonté d'un mort, car vous voyez, mon cousin, comment me l'a rendu Paris.

Le conseiller d'État voulait risquer une objection.

— Je sais gré à Mme Monti du sentiment qui la pousse à vouloir ajouter par un succès à la réputation de mon enfant, mais n'est-ce pas risquer de l'amoindrir, et puis ce serait une trahison vis-à-vis de Mario que

d'abuser de son état pour monter une pièce qu'il a désavouée de son vivant.

Ces mots de vivant et de mort, revenant sans cesse dans la bouche de sa cousine, impressionnaient lugubrement M. de Puymégard. C'était comme un glas sonné sur le pseudo-cadavre enlisé là sous des châles et des couvertures, et c'était bien une veillée funèbre que faisait cette vieille femme en deuil à ce fils déjà rayé, quoique respirant encore, du reste de l'humanité, — navrante épave de la vie parisienne échouée dans ce Provençal, avant de disparaître dans le final oubli.

Les yeux de M. de Puymégard ne pouvaient se détacher du visage de Mario. Comme Linda avait eu raison de ne pas venir, elle n'aurait pu supporter cet affreux spectacle. Non pas que le jeune homme eût beaucoup changé, l'immobilité à laquelle il était astreint l'avait seulement un peu bouffi; et dans cette face blême et grasse, il avait gardé ses yeux admirables, ses yeux sombre d'eau aux longues paupières frangées de cils noirs et dont la lueur caressante remuait autrefois si profondément les femmes. Mais, atones et mornes, ils roulaient maintenant un regard mort; le nez busqué aux narines vibrantes semblait s'être pincé, enfoncé, amoindri dans la graisse des joues; une barbe de malade déjà grise par places en accentuait encore la pâleur et un perpétuel tremblement agitait les lèvres molles, les lèvres à chaque minute mouillées d'un peu de bave qu'une sœur de charité, assise auprès de lui, essuyait avec un mouchoir.

Le même tremblement faisait danser comme des osselets, sur la couverture, les pauvres doigts amaigris des mains pâles. Mario était là, abruti, anéanti dans ses plaids et ses châles avec sa face lourde et son regard mort; et autour de lui, c'était la lumière dorée de la Provence, les quenouilles vertes des cyprès échelonnés sur la terrasse, les rosiers déjà en fleurs de la roseraie, le moutonnement argenté des oliviers sur les collines et les arabesques mauves des Alpilles, déchiquetures ir-

réelles de nacre et d'améthyste posées comme un écran au bord de l'horizon.

Au delà de la route qui passait au pied du domaine, c'était le tumulte glauque du fleuve et ses îles vertes foisonnantes de roseaux. Une indicible tristesse noyait le cœur et les yeux las de M. de Puymégard ; il songeait qu'il était un peu coupable de cette déchéance ; n'avait-il pas mis tout en œuvre, lui aussi, pour faire connaître Mario à Linda ?

Mme Nérac s'était tue ; elle le regardait avec des yeux vides, des yeux devenus trop clairs à force d'avoir pleuré. Le regardait-elle seulement ? ses yeux lointains n'étaient-ils pas ailleurs ? Et M. de Puymégard se sentait sans énergie devant cet effrondrement de deux existences et l'irréparable détresse causée autour de cette ruine. Il tentait pourtant un dernier effort.

Il rapprochait un peu son siège de celui de sa cousine.

— Alors, c'est non, hasardait-il d'une voix blanche.

La vieille dame secouait la tête.

— Et que dirai-je à Mme Monti ? insistait le conseiller.

Mme Nérac montrait son fils dans son fauteuil roulant.

— Ce que vous lui direz ?... Vous lui direz que vous avez vu ça.

Et tout à coup se levant avec une vivacité dont le conseiller ne l'aurait cru capable.

— Attendez, je reviens.

Elle se dirigeait vers la maison. En se levant, elle avait fait glisser un livre de ses genoux ; M. de Puymégard le ramassait, il en secouait le sable et en lisait machinalement le titre ; il avait cru à une *Imitation de Jésus-Christ* ou à quelque livre pieux ; c'étaient les poésies de Baudelaire. M. de Puymégard eut un étonnement : sa cousine lisait *les Fleurs du mal* ; plusieurs feuillets étaient cornés et des strophes marquées d'un coup d'ongle. Une curiosité penchait M. de Puymégard sur le livre, c'était page 153, cette strophe de la Confession :

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte ;
Que tout craque, amour et beauté,
Jusqu'à ce que l'oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'Eternité.

Et puis, ces quatre vers :

La maladie et la mort font des cendres
De tout ce feu qui pour nous flamboya,
De ces grands yeux si fervents et si tendres,
De cette bouche où mon cœur se noya.

Mais Mme Nérac revenait et M. de Puymégard posait le livre sur la chaise. Mme Nérac rapportait une grande enveloppe et dans cette enveloppe une photographie.

— Vous lui remettrez cela, disait-elle simplement.

L'enveloppe était ouverte et le conseiller regardait : c'était une carte-album représentant Mario dans sa petite voiture, Mario dans ses plaids, dans ses châles et ses couvertures avec son visage bouffi et son regard mort. Au verso de la photographie, Mme Nérac avait écrit : « A Linda Monti, sa mère. »

— Vous êtes cruelle, disait le conseiller.

Mme Nérac avait un geste vague et donnait à la religieuse l'ordre de rentrer dans la maison Mario et son fauteuil roulant ; l'air fréchissait, le soleil baissait, il était temps.

C'était un congé. M. de Puymégard se levait et baisait la main de sa cousine ; il redescendait la rampe des Oliviers. Comme il quittait la dernière terrasse, il levait instinctivement les yeux vers celle de la roseraie, celle-là même où il avait trouvé Mme Nérac et son fils. Une silhouette de femme s'y tenait penchée à la balustrade et le regardait avidement ; et dans ces yeux de braise, dans cette face jaune et crispée de haine, le conseiller reconnaissait la Poujade.

M. de Puymégard prenait, le soir même, le train de Paris.

8-8-06. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.

Hommage offert par Mme SARAH-BERNHARDT

A M. BEAUDOUIN, LE *Visconti* DU ROMAN



Kate Pragnell. — Court Studio, 39, Brompton Square, S. W.

Souvenir de Sarah Bernhardt
à Monsieur Beaudouin
à un grand artiste du [illegible]
Sarah Bernhardt 1909.

LE PREMIER BAISER

O doigts légers et frais, bras suppliants et fous
Bras errants et pesants dont le poids est si doux,
Bras ivres de langueur, bras captifs, bras de geôle
Et vous, longs cheveux roux épandus sur l'épaule
Comme un flot ; frissons brefs des torses, et noyé
De larmes, toi, baiser, flamme, étreinte, collier !
Collier des bras lascifs et flamme aussi des bouches...



LES PAONS

Dans l'orgueil ôrellé du paon multicolore
Dorment des ciels d'orage et des levers d'aurore,
Tout un trésor gemmé de prismes querelleurs
Somptueux incendie aux doigts des ciseleurs ;
Et dans l'or émaillé des rosaces fleuries
Voici qu'arde et revit l'âme des pierreries,
Et la fournaise ardente et sombre des vitraux
Allume après les paons l'eau froide des joyaux.

JEAN LORRAIN

(Vers de Jean Lorrain adressés au joaillier d'art Beaudouin)

